



daniel mainguy

*une petite croix
de malachite*

ROMAN

SREBRENICA 1995...

Une petite croix de malachite

Une petite croix de malachite

UNE PETITE CROIX DE MALACHITE

Du même auteur :

OUVRAGES JURIDIQUES (SELECTION)

Introduction générale au droit, 5^e éd., Litec, 2010

Droit des obligations Ellipses, 2008

Contrats spéciaux, Dalloz, 6^e éd., 2010

Droit de la concurrence, Litec, 2010 (avec. J.-L. ;Respaud et M. Depincé)

REMERCIEMENTS

Ce livre est né de l'ennui provoqué par la période de révision du concours national d'agrégation (droit privé) dont les épreuves se déroulent sur un an, avec élimination progressive des candidats entre chaque épreuve. C'était entre 1996 et 1997 et j'avais été frappé par l'indifférence générale dans laquelle s'étaient déroulés les événements tragiques de Bosnie. Je voudrais donc remercier, en premier tous ceux qui ont su tenter de mobiliser les consciences, dont la mienne, à cette époque.

Il est parfaitement clair que c'est une œuvre de pure fiction, aux personnages totalement inventés même si quelques uns de mes amis les plus chers s'y retrouveront sans doute.

Je remercie donc ceux qui ont lus les épreuves, suivis sa construction, su me voir savourer leurs remarques et critiques, Stéphane, Bruno, souvent la plume alerte, ma femme qui a dû se sacrifier pour relire les différentes versions, et tous ceux qui ont eu la gentillesse de me prodiguer des encouragements, après avoir lu les quelques pages que j'avais publiées sur Internet.

Une petite croix de malachite

DANIEL MAINGUY

***une petite croix de
malachite***

ROMAN

www.daniel-mainguy.fr

2010

Une petite croix de malachite

*« Rien ne dure et pourtant rien ne passe.
Et rien ne passe justement parce que rien ne dure »*

Ph. Roth, La tâche.

*A ma femme,
A mes enfants,
A mes amis.*

Avertissement

« Est-il besoin de préciser que ce roman est une œuvre de fiction même s'il se fonde dans une trame historique dramatiquement réelle ? Toute ressemblance avec des personnages ayant véritablement existé ou des événements qui se seraient vraiment déroulés serait donc purement fortuite, ou alors un coup de chance rare, hormis pour quelques salauds bien connus qui en ont été les acteurs maudits ».

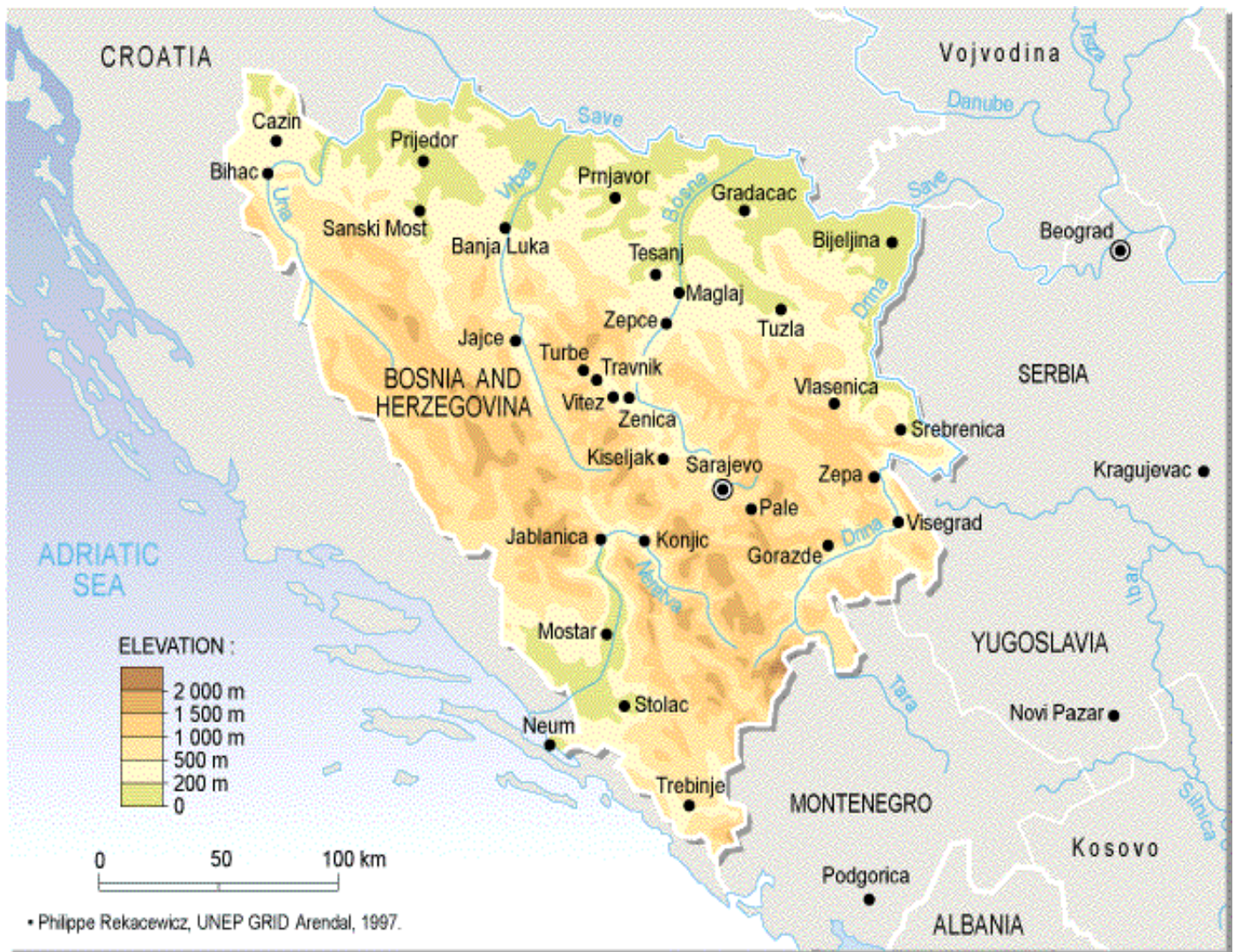
Ne pas reproduire sans autorisation : « frappe et on t'ouvrira ».

Daniel Mainguy est né en 1966. Universitaire et avocat, il a publié plusieurs ouvrages de technique juridique avant de se consacrer à l'écriture de ce premier roman.



© Daniel Mainguy 2010 Tous droits réservés
www.daniel-mainguy.fr
ISBN : 978-1-4452-9893-1

Carte géographique de la Bosnie



Sommaire

— Première partie —

- Chapitre 1 — Métros matinaux*
- Chapitre 2 — L'arabe du coin*
- Chapitre 3 — Et de deux!*
- Chapitre 4 — Heures sup'*
- Chapitre 5 — Engagé volontaire*
- Chapitre 6 — Colloque*
- Chapitre 7 — Un capitaine d'infanterie*
- Chapitre 8 — Un capitaine et un ministre*
- Chapitre 9 — Menaces*
- Chapitre 10 — Caméra cachée*
- Chapitre 11 — Lieutenant Rahya*

— Deuxième Partie —

- Chapitre 12 — Le général et la caporale*
- Chapitre 13 — Béret bleu*
- Chapitre 14 — Sniper Alley*
- Chapitre 15 — Oslobodjenje*
- Chapitre 16 — Mano a mano*
- Chapitre 17 — Les canons de Siautelle*
- Chapitre 18 — Marie-Amélie*
- Chapitre 19 — Vrbanja*
- Chapitre 20 — Srebrenica*
- Chapitre 21 — Le charnier*

— Troisième Partie —

- Chapitre 22 — Souraya la sublime*
- Chapitre 23 — Epuration ethnique*
- Chapitre 24 — Dracula*
- Chapitre 25 — A l'assaut !*
- Chapitre 26 — L'hallali*
- Chapitre 27 — Konjic*
- Chapitre 28 — La vengeance est un plat qui se vomit froid*
- Chapitre 29 — Un homme et une femme*

Une petite croix de malachite

— PREMIERE PARTIE —

Métros matinaux

PARIS, 6 JUIN 1995, 7H30

1. Le RER, comme tous les matins, filait avec son ronronnement malpropre, conduisant son chargement de voyageurs habitués sans qu'aucun ne se regarde ni même se voie. Comme dans tous ces lieux immenses et neutres que sont les aéroports ou les supermarchés, des foules immenses mais aveugles se croisent et s'ignorent, sinon grâce à un langage codé, fonctionnel et froid « *merci monsieur, pardon madame* », qui n'appelle pas de réponse particulière. Dans la rame dégoulinante de passagers du RER B, ceux qui avaient trouvé une place assise lisaient, d'autres écoutaient un peu de musique, un simple fil pendu à chaque oreille, ou les premières nouvelles du jour sur *France Info*. Entre la météo et l'évolution du CAC 40, les seules informations un peu intéressantes concernaient les élections municipales imminentes, encore qu'elles ne ménageaient peu de suspens, après l'âpre campagne présidentielle qui avait vu le triomphe de Jacques Chirac

dans une campagne haute en couleur. Des affiches fleurissaient un peu partout pour recouvrir les usuelles invitations au voyage, au théâtre ou à l'achat d'un ordinateur qui coloraient les murs des couloirs du métro, pour tenter d'infléchir l'électeur qui devait se manifester une semaine plus tard.

D'autres passagers achevaient une nuit trop courte, les yeux fermés mais le cerveau gardant un sens suffisant pour ne pas manquer leur station. D'autres, la plupart, gardaient les yeux ouverts mais mornes et hagards qui ne distinguaient rien d'autre que le voile blanc de leur routine terne et sans intérêt.

Installé au fond de la rame, un homme observait son entourage et notamment trois autres hommes installés un peu plus loin. Cet homme venait de Bosnie, il se nommait Josip Blavic et, malgré son origine visiblement étrangère, il passait inaperçu dans le mélange des origines que véhiculait le métro parisien. Les trois autres se nommaient Dino, qui se faisait appeler Ibrahim depuis qu'il avait crû découvrir la foi au contact d'un ancien moudjahidine d'Afghanistan, Morislav et Zoran. Josip les connaissait depuis toujours. Trois jeunes hommes d'à peine vingt ans du même village. D'anciens étudiants bosniaques engagés depuis dans la sale guerre de leur pays. Tous les trois avaient connus et subis les violences des miliciens serbes, contre eux-mêmes ou leurs familles, et en retour, pour ne plus subir, ils les avaient combattus, infligeant d'autres violences à leur tour, en un cycle sans fin. La guerre avait effacé toute trace d'innocence estudiantine. Victimes de crimes de guerre, ils s'étaient transformés en soldats, certains en criminels de guerre à leur tour sans, bien

entendu, l'admettre. Ils se nommaient combattants de la liberté ou de la fierté bosniaque ou résistants et ces dénominations couvraient toutes leurs actions, même les plus odieuses, réalisées par d'autres ou par eux-mêmes.

Les stations défilaient depuis qu'ils étaient montés dans le RER à Antony. Ils avaient franchi les limites de l'agglomération parisienne depuis quelques minutes. Du passage à la station *Cité-Universitaire*, ils déduisaient qu'ils étaient entrés dans Paris. En voiture, on pouvait avoir l'illusion ou la sensation de franchir les limites de Paris en sortant du périphérique par la bretelle d'accès à une Porte symbolique que simulait un panneau électronique trônant au milieu d'un carrefour ou d'une place. Mais en métro, on était dans Paris depuis qu'on avait franchi la porte de la rame.

Josip observait Zoran et Morislav. Ils s'étaient habillés comme ces français ordinaires qui chaque jour se rendaient de province à Paris pour conclure quelque affaire, assister à un rendez-vous ou un colloque qui justifierait peut-être un petit week-end à déambuler dans les rues de la capitale, visiter un musée ou une exposition. Ils s'étaient donc habillés simplement, au-delà du standard vestimentaire, mais sans ostentation afin de ne pas attirer l'attention, se fondre dans la foule, inaperçus, inexistants, faire oublier leur teint un peu trop mat, un cheveu un peu trop noir, caractéristique des hommes d'Europe de l'est.

Ils évitaient de se regarder. Tout juste avaient-ils chacun jeté un rapide petit coup d'œil dans le wagon en montant, afin de s'assurer que les autres étaient bien à leur place. Zoran s'était même levé de son siège pour céder sa place à une vieille dame qui n'en était pas encore revenue et qui

avait à peine osé le remercier de crainte qu'il ne change d'avis.

Ils avaient répété l'opération qu'ils projetaient des jours entiers, l'avaient simulée des dizaines de fois, sur diverses lignes du métro afin d'éviter de se faire repérer par les flics, les employés du métro ou les caméras qui pullulaient. Josip restait inquiet. Il savait qu'une opération même parfaitement préparée risquait d'échouer pour un détail, une défaillance anodine, une seconde d'inattention, l'intrusion d'un importun, un policier trop entreprenant, une grève. Elles étaient si fréquentes dans le métro parisien. Et puis ils étaient tout quatre si jeune, même transformés par leur expérience de combattant en Bosnie depuis deux ans. Ces hommes auraient-ils le cran nécessaire ? Sauraient-ils se rappeler exactement tous les gestes qu'ils devraient accomplir ? Auraient-ils suffisamment d'esprit d'initiative pour adapter leur expérience de la guerre en Bosnie dans les rues parisiennes et réagir face à tout événement imprévu ? Josip ruminait ces questions avec angoisse sans pouvoir n'y apporter aucune réponse. Ils s'étaient tous entraînés de telle manière que tous leurs gestes devinssent automatiques. Chaque fois, ils avaient su surmonter leurs peurs et faire face à tous les incidents rencontrés et satisfaire leur chef, Josip, lui-même au service de Hussein, le Commandant Hussein, son frère aîné, qui lui avait demandé d'accomplir cette mission, quelques semaines plus tôt, et qui attendait quelque part au centre de la Bosnie.

Le métro souffla en parvenant à *Denfert-Rochereau*. Zoran se leva, relevant machinalement la banquette qu'un ressort aurait ramené sans son aide dans sa position

verticale, accrocha son sac à dos à l'épaule et, jouant des coudes pour sortir, effleura l'épaule de son chef sans même lui décocher un regard. Il lui fallait maintenant attraper un autre métro pour se rendre à *Charles-De-Gaulle-Etoile* où il aurait à attendre et recueillir ses camarades, une fois leur propre mission achevée, au bout de la ligne *Nation-Etoile*.

Josip le suivit des yeux quelques secondes se fondre dans la foule des passants pressés de dévaler couloirs et escaliers souterrains pour échapper au claustrophobe univers métropolitain. Il reporta son regard vers le tableau situé au dessus de la porte du wagon qui schématisait la ligne du RER en indiquant stations et correspondances. Il le connaissait par cœur mais ne voulait pas s'en détacher. La vue de ce tableau le rassurait, lui évitait de penser.

Comme souvent, un SDF pénétra dans la wagon et demanda l'aumône d'une voix grave, affirmant dans l'indifférence générale des passagers qu'il ne se droguait pas, ne buvait pas, mais que lui et sa famille, deux petits enfants dont un malade, avaient subi un accident de la vie, qu'ils avaient faim et qu'ils comptaient sur leur bon cœur pour subvenir à ses besoins le temps qu'il trouve un emploi. Sa main tendue ayant circulé sans succès parmi des voyageurs désabusés, il sortit à la station suivante et changea de wagon pour répéter le maigre discours qu'il devait ânonner des dizaines de fois chaque matin et chaque soir. Certaines fois, ils étaient deux ou trois à se succéder dans une même rame, répétant inlassablement la même rengaine avec quelques variantes. Parfois, un gitan et son fils tentaient plus tristement d'arracher quelques larmes et quelques pièces en écorchant *La vie en rose* sur un vieil accordéon ou un violon mal accordé. D'autres fois encore,

un véritable petit spectacle s'organisait. Un soir, un groupe de trois jeunes gens avaient bousculé Josip pour dresser un tissu pourpre entre les deux barres d'acier qui encadraient le couloir central derrière les derniers sièges du wagon et avaient fait danser un pantin au dessus du tissu tandis qu'un radio-cassette usé égrenait une musique joyeuse. Seuls les plus tristes ou les plus habitués ne s'étaient pas déridés à ce spectacle inédit, pauvre théâtre de guignol sans guignol.

A *Saint-Michel-Notre-Dame*, Ibrahim descendit comme prévu par le plan et se mêla aux quelques personnes qui l'accompagnèrent, des étudiants pour la plupart puis à *Châtelet*, la station suivante, Morislav descendit à son tour en jetant un regard à Josip, au-revoir fugace et rassurant ou adieu chargé d'angoisse tandis que Josip souriait déjà à la pensée des félicitations que son chef de frère lui adresserait lorsqu'il lui rendrait compte de la réussite de sa mission.

Morislav marchait à pas comptés au milieu des passants pressés dans l'immense gare souterraine.

Il sortit tranquillement de la station de métro pour émerger dans la rue de Rivoli ensoleillée.

L'arabe du coin

PARIS, 6 JUIN 1995, 8 HEURES

2. Ibrahim venait de quitter *Saint-Michel-Notre-Dame* et marchait nonchalamment en tenant la bride de son sac à dos sur l'épaule. Il remontait le boulevard Saint-Michel en direction du boulevard Saint-Germain. Devant lui, quelques étudiants s'affairaient déjà à cette heure trop matinale pour qu'il s'agisse de l'empressement de la rentrée des cours. La Sorbonne était proche, mais aussi Assas, la Faculté de droit et puis la Faculté de médecine et Jussieu, de l'autre côté de la colline du Panthéon, après les Arènes de Lutèce. Il respira l'air gris du matin qui n'était pas encore complètement saturé des vapeurs d'essence qui allaient bientôt asphyxier la ville, et entra dans un bar proche.

Il lui fallait attendre 8 heures pour accomplir la mission pour laquelle il s'entraînait depuis toutes ces semaines.

Au même moment, Morislav se dirigeait vers l'Hôtel de

Ville pour se trouver à partir de 8 heures également devant la station de métro éponyme où il devait attendre et recueillir discrètement Ibrahim, si la première partie de sa mission était réussie.

Josip leur avait répété inlassablement : le succès ou l'échec dépendait de l'exactitude du minutage, de leur nerf, de leur capacité à dépasser les imprévus.

*

Mohamed Ben Abderamane préparait sa nouvelle journée de labeur. Après avoir tiré le rideau métallique hurlant autour de son rouleau, il retournait dans son antre sombre et la dégageait des étals à demi vides de légumes et de fruits pour les disposer de chaque côté de l'entrée. Puis il inspectait l'ensemble des présentoirs, rangeant les paquets de gâteaux, remplaçant des tablettes de chocolat manquantes, retirant les produits aux dates limites de consommation dépassées, vérifiant que les pots de bonbons étaient assez garnis, que suffisamment de boîtes de jus de fruits, de soda et de bière trônaient au frais au milieu des yaourts et du fromage. Plus tard, il recevrait quelques baguettes du boulanger voisin et s'apprêterait à affronter une nouvelle journée de sourire auprès d'une clientèle souvent pressée, pas toujours polie.

Comme beaucoup de ses collègues, il n'était pas un simple épicier. Pour tous, il était « *l'arabe du coin* », celui que les ménagères saluent le matin et méprisent le soir.

En France, il était « l'arabe » — une insulte pour un pur berbère — tout comme il était, lorsqu'il retournait au Maroc, le « *français* ». Encore cette qualification était

approximative. Il était le « *français* » parce qu'il vivait à Paris. Un cousin installé à Lisbonne était pour sa famille le « *portugais* », un troisième à Amsterdam était le « *hollandais* ». De continentalité indécise, de nationalité discutée par ceux auprès desquels il aimait vivre, il avait fini par admettre cette bancalité identitaire et mettait un point d'honneur à servir sa clientèle exigeante, parfois raciste, parfois sympathique, mais toujours pressée. Il avait vendu un précédent commerce qu'il possédait boulevard de La Villette un an auparavant pour s'installer ici, boulevard Saint-Michel, presque en face de la place Saint-Michel, au pied du Quartier Latin. Comme Monsieur Jourdain prosait sans le savoir, Monsieur Abderamane faisait du Rastignac sans se douter, en se rapprochant du cœur de Paris.

Il bénissait la rencontre avec son cousin Josip, quelques semaines plus tôt. Il devait s'agir d'un cousin à la mode de Bretagne comme disaient les parisiens, car il ne l'avait jamais vu au pays et il ne semblait pas connaître un traitre mot d'arabe. Il faudrait qu'il en parle à son père la prochaine fois qu'il partirait en vacances. « *Josip ? C'est un prénom Berbère, Turc ou Arabe ?* »

Grâce à Josip, il avait pu s'occuper vraiment de sa boutique, sans être en permanence derrière sa caisse ou à aller et venir entre le magasin et la remise. En quelques jours, la transformation avait été radicale. Il avait pu attirer ses clients par une boutique soignée et une présentation plus intelligente des produits qu'il offrait, dont de magnifiques fruits et légumes que ses clientes s'arrachaient. Josip lui également avait présenté un jeune garçon, Ibrahim pour le remplacer lorsqu'il avait dû cesser de l'aider. Josip lui avait dit qu'il venait de Turquie où il avait travaillé dans

une grande surface et qu'il avait besoin d'argent après avoir fait un voyage en Yougoslavie. « Un truc humanitaire en Bosnie » lui avait-il dit. Homme simple et confiant, Mohamed n'avait pas posé beaucoup de questions surtout que le garçon s'était avéré très efficace, peu cher et surtout non déclaré et qu'il se fichait pas mal des événements qui se déroulaient dans une Bosnie qu'il ne savait pas situer sur une carte.

Ce matin pourtant, Ibrahim était en retard. Peut-être avait-il eu des problèmes de métro. La radio n'avait-elle pas annoncé des manifestations étudiantes ce matin dans le quartier? Tant mieux, ce serait plutôt bon pour le commerce, tant que ça restait bon enfant. Tous les manifestants auraient soif ou faim à un moment ou à un autre, et plus ils étaient jeunes plus ils auraient envie des bouteilles de soda et des paquets de gâteaux du magasin de Mohamed.

« *Une bonne journée commence, finalement* ». Mohamed se frottait les mains, dans une attitude qui aurait plu aux meilleurs caricaturistes des Harpagon de tout poil.

Mohamed vit arriver Ibrahim, quelques minutes après huit heures.

— Alors Ibrahim, qu'est-ce que tu fais, ce matin?

— Excusez-moi, monsieur Mohamed, j'ai raté mon métro ce matin et j'ai loupé mon changement. Il se dirigea vers le fond du magasin, cherchant le grand tablier bleu identique à celui que Mohamed portait.

— Tu es tout excusé, fils. Il lui glissa quelques pièces dans la main.

— Tiens, va acheter Le Figaro. Je crois qu'il y a une manifestation d'étudiants ce matin et qu'ils doivent passer

par ici. Va vérifier et si c'est le cas cours chercher quelques caisses de coca ou de tout ce que tu trouveras dans la remise. Tu les mettras au frais pour tout à l'heure quand ils auront bien soif après avoir marché et crié.

Dino « Ibrahim » prit un diable et se dirigea vers un kiosque à journaux, un petit sourire en coin. Tout marchait à merveille. « *Bien sûr qu'il y avait une manifestation ce matin !* » Et comme il l'avait prévu, Mohamed l'envoyait à la remise chercher quelques caisses de canettes de boisson.

Sitôt hors de vue de l'échoppe, il se dirigea vers l'arrière d'une camionnette postée dans une rue perpendiculaire au boulevard Saint-Michel, près de la remise, une simple pièce au rez-de-chaussée d'un immeuble trop étroit et trop laid pour être remarqué, dans lequel le commerçant entassait ses stocks de marchandises ainsi que tout un bric-à-brac incroyable fait de présentoirs rouillés, de caisses enregistreuses en panne et de cartons en tous sens. Ibrahim ouvrit la porte de la camionnette qu'il avait garée là la veille au soir et chargea sur son diable trois cartons de sodas. Il s'assura du contenu du long carton effilé qu'il plaça au-dessus et vérifia l'heure. Huit heures vingt-cinq. C'était parfait, le minutage était excellent. Il referma la porte de la camionnette et se dirigea vers le magasin. Parvenu presque devant son entrée, il s'arrêta, faisant mine de lacer ses chaussures tout en surveillant l'autre côté de la rue.

*

Exactement en face, une magnifique et énorme Mercedes, couleur espion foncé, attendait en double file. Son moteur en marche parfaitement silencieux. Le

chauffeur, un militaire revêtu d'un uniforme étranger vert olive, surveillait ses arrières dans ses rétroviseurs, tandis qu'un autre homme, également en uniforme, se tenait debout près de la voiture.

A huit heures trente très exactement, le colonel Talic, de l'armée de Serbie, attaché militaire à l'ambassade de Yougoslavie sortit comme d'habitude de chez lui, pour se rendre à l'ambassade, accompagné de son chauffeur et du garde du corps qui lui servait d'ordonnance à l'occasion. La ponctualité était l'une de ses principales qualités. Il calculait chacun de ses gestes, du matin au soir, en fonction de leur durée. Levé à sept heures pétantes, quels que soient le jour et le lieu, un quart d'heure pour se doucher et se raser, une demi-heure pour son petit déjeuner, un quart d'heure pour s'habiller. A huit heures précises il saisissait les journaux du matin que son ordonnance lui avait apportés. Jamais il n'aurait imaginé franchir le seuil de la porte cochère de son domicile avant ou après huit heures trente, à l'heure de sa montre chronomètre dont il vérifiait l'exactitude plusieurs fois par jour. Etrange souci d'exactitude dans une ville où le temps de trajet pouvait varier considérablement selon l'intensité de la circulation du matin. Mais tels sont les psychopathes qu'ils s'en tiennent à quelques principes intangibles et qui leur sont propres, exactement comme il traitait ses maîtresses aux tendresses tarifées : avec force et exactitude. La porte de l'immeuble était à peine entrouverte que déjà le garde se précipitait pour protéger son supérieur de son corps en plongeant la main droite dans l'entrebâillement de sa veste. Il pensait qu'il devait agir ainsi qu'il l'avait vu dans les films d'action américains, où les trafiquants de drogue sont

protégés par des malabars exagérément musclés au regard et au poil noirs, habillés de costumes sombres, comme pour démontrer que le vice n'est pas étranger à la bonne tenue. Le garde lançait des regards de tous côtés, au milieu des passants qui ne les remarquaient pas ou qui s'agaçaient d'être bousculés ou de devoir modifier la ligne des pas qu'ils s'étaient fixés. Arrivés dans la voiture, le garde claqua la portière et se glissa sur le siège avant non sans avoir jeté un dernier regard circulaire autour de lui.

C'est le moment que choisit Dino « Ibrahim » pour ouvrir le carton qu'il avait posé au dessus des autres et en sortir un long tube de bois clair, prolongé d'une boursouflure oblongue de plastique kaki, dont la symétrie était rompue par une poignée de métal noir et un viseur.

Toujours accroupi, Ibrahim saisit la poignée, ajusta l'arme à son épaule, un lance roquette antichar « RPG-7 » de l'armée ex-soviétique, puisque tel était sa dénomination, du type de ceux que les télévisions du monde entier avaient montrés dans les rues dévastées de Beyrouth, servies par des chiites ou des miliciens prosyriens qui, généralement d'ailleurs, s'en servait à toutes autres fins que de détruire des blindés.

Il visa la voiture, s'assura une dernière fois que sa cible était bien assise à l'arrière de la voiture, et appuya sur la queue de la détente de son arme.

La roquette jaillit en un court sifflement en traînant un panache de fumée blanche et heurta presque immédiatement la Mercedes qui explosa en un énorme fracas réfléchi par les hautes façades du boulevard. La voiture sembla se désintégrer dans un immense dégagement de chaleur que l'essence du réservoir contribuait à

entretenir.

En un trait de temps, il ne restait presque plus rien de la voiture ni de ses occupants qui ne s'étaient pas douté une seule seconde de l'imminence de leur fin.

Ibrahim se releva, remis l'arme dans son carton. Il tourna la tête vers le magasin. Mohamed le fixait. Incrédule. Les yeux écarquillés. La bouche béatement ouverte. Il regardait alternativement Ibrahim qui lui paraissait maintenant un étranger et les flammes de l'enfer de l'autre côté de la rue. « *Comment quelqu'un peut-il sortir vivant de ça ?* »

Les voitures avoisinantes brûlaient également. Un pneu explosa, ajoutant encore à la panique et à la confusion. Des gens s'arrêtaient. Certains commençaient à crier et à s'agiter. Une fumée confuse et brune envahissait le boulevard. Un chauffeur de taxi stationné à quelque distance sortit de sa voiture avec un petit extincteur de voiture, minuscule pompier pour un incendie de géant, et franchissait l'obstacle de la fumée, se mit à arroser l'épave sans succès, s'éloignant vite en raison de l'immense chaleur qui se dégageait.

Ibrahim fixa Mohamed toujours médusé, incapable même de fermer la bouche béante qui lui donnait un air parfaitement idiot. Il lui fit un petit signe de la main avant de dégrafer son tablier et de se diriger vers le pont menant de l'autre côté de la Seine, vers le parvis de Notre Dame et l'Hôtel de Ville, dans l'île de la Cité toute proche. Mais aussi le Quai des Orfèvres qu'il évitait de regarder. Par superstition.

Déjà, des policiers en faction devant la Préfecture de Police arrivaient en courant, bredouillant dans leur radio portable des instructions, des demandes d'aide ou de

renfort, croisant Ibrahim qui se dirigeait d'un pas tranquille dans la direction inverse, poursuivi seulement par l'odeur d'essence et de caoutchouc brûlés.

Et de deux!

PARIS, 6 JUIN 1995, 9H00

3. Ibrahim s'engouffra dans le métro à la station *Hôtel de Ville* tandis que Morislav y était parvenu quelques minutes auparavant, juste à temps pour voir et entendre que la première mission d'Ibrahim était réussie.

Sans se manifester, il attendit qu'Ibrahim fût entré dans la station sans être apparemment inquiété ni suivi. Il constatait qu'il était calme, décidé, malgré ce qu'il venait d'accomplir, sans doute trop enivré par l'adrénaline, lui offrant un courage de martyr. Morislav lui-même ressentait ces picotements dans le ventre, cette joie sourde qui innervait les muscles de tout son corps. Séparés de quelques dizaines de mètres, ils suivirent les couloirs de la station, marchant d'un pas sûr, à force d'avoir parcouru ces dédales.

Un quart d'heure plus tard, Ibrahim, discrètement suivi de Morislav, émergeait de la station *Porte Dauphine* sur l'avenue Foch. Après un rapide tour d'horizon, il se dirigea vers la rue de la Faisanderie dans laquelle, cent mètres plus loin, le drapeau yougoslave flottait tranquillement au

dessus du porche de l'ambassade de la République Socialiste de Yougoslavie, ou ce qu'il en restait. Ibrahim se contrainst à marcher d'un pas régulier, ni trop rapide ni trop lent, en s'approchant d'une voiture garée à quelques mètres. De sa poche, il actionna la télécommande de la voiture et ouvrit la portière. Il s'assit au volant, saisit une enveloppe qu'il avait dissimulée la veille sous le siège avant et qu'il glissa rapidement sous son blouson. Il en sortit un pistolet muni d'un silencieux qu'il installa sous la ceinture de son pantalon, sur sa hanche. S'assurant d'un regard dans le rétroviseur que personne ne l'observait, il ressortit. Il referma la portière, s'assura que le pistolet était bien calé et n'allait pas glisser et continua son chemin, se rapprochant de l'ambassade.

Quelques personnes marchaient d'un pas alerte, se rendant sans doute à leur bureau. Une jeune femme poussait un landau d'où pendait des sacs revêtus des signes de grandes marques de luxe. Une autre tirait un sac à provision. La grande porte cochère de l'ambassade était à moins de cinquante mètres. Aucun gendarme n'en gardait l'extérieur, mais un service de sécurité verrouillait l'entrée à l'intérieur.

Un homme portant une petite serviette noire marchait dans le sens inverse de l'autre côté de la rue. Grand, chauve et maigre, le visage émacié et musculeux, tous les os du crâne se détachaient de son visage. En même temps, de cette figure assez repoussante se dégageait un air de supériorité trahi par un minuscule sourire et un port de tête très haut, sur une cravate rouge. Arrivé presque à hauteur de l'ambassade, il traversa prudemment la rue et emprunta le même trottoir qu'Ibrahim, de l'autre côté de la porte de

l'ambassade. Ibrahim mit lentement la main dans son blouson, comme s'il cherchait son portefeuille. Lorsque l'homme fut à sa hauteur, presque devant l'ambassade, Ibrahim sortit brusquement son revolver et le brandit vers la tête de l'homme. Il tira. Deux fois. L'homme recula et tomba, les yeux ouverts, n'entendant pas la phrase qu'Ibrahim lui cria dans l'oreille déjà morte. Il lâcha le revolver dans une poubelle voisine et continua tranquillement son chemin en direction de la prochaine station de métro.

Une jeune femme qui accompagnait son fils vers une école voisine entendit un cri dans une langue qu'elle ne comprit pas et vit un homme s'écrouler. Elle s'approcha, pensant à un malaise alors que l'homme qu'elle avait entendu crier s'éloignait. Sans réfléchir, elle se pencha sur l'homme à terre, vit le sang couler à flot derrière son corps et s'évanouit. Déjà, les policiers de la sécurité de l'ambassade se dirigeaient vers eux, attirés par cette bizarre scène.

Ibrahim était déjà loin. Morislav le suivait.

*

Josip attendait près de la station *Charles-De-Gaulle-Etoile*, dans une Renault Espace garée sur l'avenue de Breteuil, garée en double file en direction de la porte de Saint-Cloud. Ibrahim puis Morislav surgirent à leur tour, l'un après l'autre, le dernier surveillant les arrières du premier. Zoran enfin, qui devait surveiller la sécurité du chemin d'évasion des deux premiers arriva quelques minutes plus tard. Il devait se manifester à la station de

métro d'un signe convenu adressé à Ibrahim et Morislav. A défaut, ceux-ci devaient poursuivre leur chemin et descendre au terminus pour rejoindre Josip en un autre point de rendez-vous. Josip démarra et se dirigea vers Palaiseau où ils changèrent de voiture. Durant tout le chemin, les trois garçons racontèrent leurs exploits avec force détails, Ibrahim encore très énervé par l'intensité de l'action qu'il venait de vivre et la violence qu'il avait déclenchée.

Josip étaient intensément satisfait. Il les félicita et tous se congratulèrent en riant et en se donnant de grandes tapes amicales et joyeuses sur l'épaule. Ils purent rejoindre les quartiers nords de la banlieue parisienne, par un détour vers le sud de Paris, en espérant déjouer d'éventuels suiveurs particulièrement discrets, vers ses quartiers désertés par les français de souche au profit des communautés émigrées, maghrébines et africaines. La banlieue, la vraie. Un désert de béton. Avec ses indigènes, qui surgissaient de nulle part, comme dans les véritables déserts. Avec ses règles, fondées sur le besoin de survie, sur la solitude, sur quelques éclaircies tribales de solidarité, avec ses violences discrètes. Dans l'inconscient collectif du reste de la population, ces endroits dans lesquels la police n'entrait plus étaient réservés aux gangs et aux trafiquants de drogue, prêts à inonder de mort blanche tous les collèges et lycées de Paris et sa ceinture. Josip profitait d'une autre triste réalité, celle d'hommes sans travail, sans racine, sans considération, sans honneur et livrés à eux mêmes. Parfois récupérés par le discours brillant, encourageant et enflammé de quelque imam fou de rage et de haine, invoquant une nouvelle Internationale pour justifier une prochaine terreur contre les

innocents. Prêts à lancer ses ouailles contre une France jugée responsable de tous leurs maux et qui les avait pourtant accueillis, qui les nourrissait et souvent les protégeait. Leurs enfants eux-mêmes étaient recrutés pour le plus grand profit de réseaux clandestins qui commençaient à se structurer, camouflant parfois sous des dehors religieux et intransigeants, des crimes aux bénéfices immédiats et colossaux. Il suffisait de se promener dans ces quartiers pour se rendre compte de l'état d'esprit qui devait y régner. De grandes barres pouvant loger plusieurs centaines de foyers, plusieurs milliers de personnes, se suivaient en une gigantesque chenille triste au pied desquelles des parkings remplis de voitures pauvres et de carcasses parfois incendiées servaient de parcours d'éveil à des enfants livrés à eux-mêmes, à la rue, à la loi de la force. Des quelques rares bacs à sables qui avaient jadis été aménagés, il ne restait plus que les poteaux rouillés de ce qui avait été ici une balançoire, là un manège. Des arbres ridicules et grillagés témoignaient de la jeunesse de la prise en compte collective de la détresse de ces quartiers et rendaient compte a contrario de l'indifférence dans laquelle ils avaient été tenus pendant des années. Josip et ses amis se ruèrent dans un appartement qu'un cinquième bosniaque louait depuis plusieurs mois en profitant des réseaux islamistes souterrains du quartier dont il avait appris l'existence d'un jeune français d'origine algérienne qui les avaient rejoints en Bosnie.

Ils connectèrent un ordinateur portable sur Internet par la ligne téléphonique et envoyèrent rapidement un message discret pour le cas très improbable où il serait intercepté : « *Cher Hussein, les deux oncles de nos voisins*

sont décédés récemment et brutalement. Tous nos cousins vont bien. Ton frère Josip qui t'embrasse».

Ils se changèrent, récupérèrent des bagages déjà prêts, vérifièrent que leur poche contenait bien un billet d'avion pour la Turquie d'où ils pourraient repartir vers la Bosnie, et s'évanouirent définitivement du paysage policier français.

Heures sup.

PARIS, 6 JUIN 1995, 5H00

4. Quelques heures plus tôt, ignorant le drame qui allait se jouer à quelques centaines de mètres, le capitaine Jacques Lemerancier achevait la lecture du rapport et des documents sur lesquels il travaillait depuis près de trente-six heures d'affilée, à peine interrompues pour prendre quelques forces. Il jeta un œil à sa montre au moment où sonnèrent les cinq coups de la vieille pendule qui trônait sur le bord de son bureau et s'étira longuement. Il s'arracha difficilement de son fauteuil, engourdi par les longues heures passées derrière son bureau, abruti par les reflets de l'écran de l'ordinateur qui le veillait. Il secoua son adjoint et ami Rahya qui lui faisait face et qui paraissait sur le point de s'assoupir.

— Putain, il est cinq heures ! On aura à peine deux petites heures de sommeil si on ne dépêche pas. Elles valent cher.

— Hmm, répondit son ami. J'en peux plus.

Lemerancier éteignit la lumière en jetant un dernier coup d'œil machinal à la pièce qu'il s'apprêtait à quitter, comme

pour s'assurer qu'il n'oubliait rien, laissant comme toujours son bureau aussi encombré qu'il l'avait trouvé en entrant.

Le gros dossier rouge qui rassemblait ses documents était resté ouvert. Il tenait en un équilibre précaire sur le piédestal dressé par deux ou trois autres, autant de couches successives de travaux plus anciens. Des papiers en tout genre traînaient au milieu, en un capharnaüm indescriptible. Il semblait s'en accommoder, prétendant même que lorsque quelqu'un dérangeait son tas, comme il l'appelait, il ne retrouvait plus rien. Sans considération ni regret, il se précipita vers l'escalier, suivi de son compagnon trébuchant.

Les pas des deux hommes sur les planches du parquet des marches parfaitement cirées de l'étage et de l'escalier résonnaient comme un appel mérité au repos. A sa moitié, l'escalier se divisait sur un faux palier. Ses deux parties contournaient largement la colonne centrale formée par un vieil ascenseur ajouté au début des années 1900, puis s'affalaient au rez-de-chaussée en deux belles courbes qui se rejoignaient sur les carreaux de granit rose de Bourgogne du large hall aéré qui faisait office de salon d'accueil et de contrôle des entrées et sorties, entre deux belles colonnes de marbre rouge du Languedoc.

Jacques choisit l'escalier de droite et salua le gendarme de garde assis près de l'entrée, au pied des marches.

— Bonsoir Georges. Bonjour plutôt.

— B'jour, répondit le garde-chiourme d'une voix engourdie, à peine réveillée ou encore endormie. Il souleva son képi d'un geste gourd, dévoilant des yeux inertes. Emportée par l'élan, sa tête se renversa pour s'affaler sur le dossier de la chaise. Accueillante, généreuse. Modeste

Morphée prête à accueillir le sommeil de l'injuste.

Les deux hommes dépassèrent la guérite et franchirent le seuil de l'énorme porte cochère que barraient les deux panneaux d'une lourde porte de chêne teintée d'un vert sombre et que gardait un ange joufflu soufflant dans une corne, bas-relief incongru juché dans un cercle de pierre aménagé sur le fronton de la porte.

Ils saluèrent les deux gardes armés et eux, bien éveillés, deux gendarmes de la garde républicaine parés de leurs attributs de parade ordinaire, les revers rouges de leur vareuse accrochés à deux boutons dorés sur le côté, formant deux triangles écarlates se détachant sur le fond noir et bleu foncé du reste de l'uniforme grêlé de dorures et des médailles ornant leur poitrine. Lemer cier avait suggéré que les gardes soient ainsi vêtus, plutôt qu'habillés en treillis, comme si le bâtiment, voisin du ministère de la Défense, abritait une antenne d'un ministère, vérifiant l'inscription sur la plaque de cuivre de la rue Saint-Dominique annonçant « services de communication du Ministère de la Défense Nationale » : l'espionnage est un mode de communication comme un autre, et les services de la DGSE disposaient de plusieurs bureaux dans Paris, outre la caserne Mortier.

*

La fin du printemps commençait de se faire déjà sentir. Les petits matins avaient adopté l'heure d'été sans avoir attendu l'ordre officiel retranchant une heure de sommeil, un week-end d'avril. Les rues échangeaient plus tôt l'ombre grise commune à toutes les rues du monde contre

les couleurs ou les lumières qui faisaient leur originalité. Les étals étaient toujours découverts à la même heure, Quelques rideaux de fer se soulevaient, crissant bruyamment en un cri strident qui rappelait le bruit d'une craie bon marché sur un tableau noir, le boulanger saluait son voisin d'un bar matinal même s'ils ne faisaient que se deviner à travers les rais de lumière qui cherchaient à percer la nuit du fond d'une échoppe vers l'entrée d'une autre. D'une boutique à une autre et, bientôt, d'une rue, d'un quartier à un autre, tous jusqu'au complet lever du jour célébraient la vie urbaine renaissante. Quel que soit le moment de l'année, cinq heures du matin était une heure matinale pour la plupart des français.

Pour nombre de parisiens, c'était bien moins vrai. *Métro, boulot, dodo*, l'un des brocards préférés des soixante-huitards, l'exemple honni à ne pas suivre, ne l'avait jamais autant été. Tous ceux qui travaillaient de bonne heure et qui n'habitaient pas à proximité de leur lieu de travail se levaient tôt et croisaient parfois ceux qui rentraient se coucher, jeunesse dorée sortant des boîtes de nuit à la mode après avoir passé la nuit à boire, à danser.

Lemercier observait la voiture arrêtée au feu rouge au beau milieu de la rue. Une très belle voiture de sport. Anglaise, décapotable et décapotée. Les deux garçons, cheveux aux vents du matin, embrassaient leur compagne à pleine bouche en riant, dans le vacarme d'une radio crachant de la musique pour sourd, pour ne se déshabituer que lentement de l'ambiance sursonorisée de leur nuit agitée. Elles leur rendaient volontiers leurs baisers, leur rire, sans jeter un seul coup d'œil au monde qui les entourait, se rendant maintenant vers d'autres jeux.

Rahya soupira en passant devant la bouche de la station de métro. Ils avaient travaillé toute la nuit pour préparer une réunion prévue ce matin, au ministère de l'intérieur. Ils pourraient dormir deux maigres heures, avant une bonne douche. Puis ils boiraient un gigantesque café qui les tiendraient peut-être éveillés. Ils avaient décidé de rentrer à pied. Plutôt que de prendre le métro, pas très discret. Signe de l'évolution des mœurs, croiser deux militaires dont un capitaine de l'armée française en uniforme dans le métro n'était plus ordinaire. Non qu'ils craignaient de rencontrer les quelques petites frappes qui hantaient souvent les rames ou les couloirs du métro à cette heure ; ceux-là trouveraient à qui parler. Mais ni Lemerrier ni Rahya n'avaient envie de servir de point focal pour toutes les personnes qu'ils auraient à croiser, ce qui ne manquait jamais de se produire. Le spectacle attendrait.

Lorsqu'ils rentraient à pied, Rahya et Lemerrier empruntaient les plus beaux espaces de Paris : la rue Saint Dominique en sortant, pour retrouver la rue de Constantine qui poursuivait le boulevard des Invalides, traverser la place des Invalides, rejoindre le boulevard La Tour Montparnasse et se retrouver devant l'Ecole militaire. De là, suivre le boulevard de La Motte Picquet pour rejoindre leur appartement sur le Champ de Mars. Ils profitaient ainsi des grands dégagements des chemins qu'ils empruntaient habituellement. Ceux-ci leur donnaient une impression d'air pur vite démentie par quelque fumée noire s'échappant du pot d'échappement d'une voiture au moteur mal réglé ou trop vieux. Lemerrier ne se lassait pas de parcourir ces riches quartiers engourdis par le silence que procurent la masse et l'ombre des arbres centenaires plantés sur des

places que leurs architectes n'avaient pas eu besoin de conquérir sur les habitations de jadis. Lemerancier songeait à une publicité, « *Et si le vrai luxe, c'était l'Espace ?* », comme si, ce qui était d'ailleurs probable, ses auteurs vivaient dans ces quartiers. Rahya préférait longer la longue Esplanade des Invalides et la façade de l'ancien hôpital construit pour les blessés des meurtrières mais glorieuses campagnes militaires de Louis XIV.

Tournant la tête, dépassant les hôtels particuliers, il ne pouvait s'empêcher de rêver. Un appartement lui faisait plus particulièrement envie tellement le plaisir d'y habiter se devinait à contempler la terrasse surplombée d'une poutre ellipsoïdale ombrée par une tenture rouge. La journée, toute la vue devait y être absorbée par les pelouses sur lesquelles se vautraient quelques rêveurs ou jouaient quelques enfants, à côté des parties de foot endiablées qui se disputaient lorsqu'il faisait beau. Plus loin, les trompettes d'or et les colonnes du pont Alexandre III masquaient une vue superbe sur le Grand Palais. Un aussi grand espace contrastait avec l'habituel enchevêtrement d'avenues, rues, ruelles de Paris qu'encombraient des nuées de véhicules.

Rahya emboîtait son pas, comme d'habitude, comme il se doit, témoin muet de ses aventures. Comme il se doit... Une telle évidence aurait surpris et, à vrai dire, surprendrait encore. Il n'y avait guère que les deux compères qui savaient tout le sel de la situation dans laquelle ils se trouvaient et à laquelle ils donnaient toute l'apparence de la réalité.

Engagé volontaire

5. Rahya n'était pas son véritable nom. Il se nommait Louis-Philippe Rahyadjalahda. Mais Rahya et Lemercier, pour en avoir fait l'un comme l'autre l'expérience, étaient convenus que ce vrai nom était imprononçable pour un gosier français, inaudible pour une oreille occidentale. Aussi, avaient-ils trouvé que Rahya était un habile et honorable compromis linguistique. D'autant que l'exotisme suggéré du patronyme était chassé par le classicisme voire le conservatisme des prénoms choisis par son père. Lui-même s'appelait Louis-Napoléon et son père Louis, et le père de son père Henri. Tous les garçons de sa famille avaient un prénom français et si possible un prénom royal ou impérial ou, parfois, celui du colonel ou du capitaine de leur propre père. De façon à rassurer tous les curieux et préserver une fidélité à la France, ce pays lointain et merveilleux. Rahya, donc. Et c'était ainsi depuis près de dix ans. Depuis les dix ans de leur amitié.

Lemercier avait alors vingt et un ans. Jeune aspirant entré depuis peu à Saint-Cyr ; il entamait sa première année dans

la prestigieuse école d'officier par une formation militaire en régiment. Intelligent, sportif, évidemment doué pour la chose militaire, il avait achevé sa formation initiale parmi les tous premiers de sa promotion. Il avait alors pu choisir le régiment de ses vœux et avait opté pour le 6ème Régiment parachutiste d'infanterie de marine, basé à Mont-de-Marsan.

Rahya, jeune, pauvre, vivant à Pondichéry, l'un des anciens comptoirs français situé sur la côte sud-est de l'Inde, avait profité de cette tradition de l'armée coloniale française qui, alors qu'elle recherchait des jeunes soldats pour ses nombreuses aventures militaires, permettait aux jeunes habitants des comptoirs français de s'engager dans l'armée française, dans la « coloniale », avec pour perspective de mourir pour la France ou de revenir au pays bourré d'images du monde entier et riche de quelques dizaines de milliers de francs voire de devenir français eux-mêmes. On les appelait les « pondiches », par affection sans doute et pour que perdure cette belle tradition. Comme son père, son frère aîné, et les pères de ses pères, il avait lui aussi suivi la voie tracée par beaucoup des hommes de sa famille et de sa ville natale.

Son père lui avait un peu forcé la main. A cette époque, Rahya s'était spécialisé dans le cambriolage des belles maisons des hauteurs de Pondichéry. Il était connu parmi les jeunes de son quartier comme le roi de la serrure et des systèmes d'alarme. Un jour l'aventure avait mal tourné.

Au poste de police dans lequel ils avaient été conduits, le chef de la police avait sursauté en entendant le nom de Rahya. Et pour cause, il avait servi dans le même régiment français que son père. Il lui avait aussitôt téléphoné et

ensemble, ils s'étaient arrangés pour que Rahya fût omis du procès-verbal. Son père et le policier avaient alors exigé du jeune homme qu'il s'exilât en France, afin de se voir offrir une nouvelle chance. Il valait mieux, pensaient-ils avec quelque raison, passer cinq ans sous l'uniforme français que moisir dans les geôles indiennes en attendant d'être jugé et de subir une peine du double.

Jeune engagé « volontaire », on lui avait demandé s'il voulait rejoindre une unité parachutiste. Comme son grand-père avait servi dans un commando de SAS formé par les anglais pendant la deuxième guerre mondiale, son père avait trouvé que c'était un bon moyen de lui rendre hommage et avait accepté à la place de son fils. Rahya fut ainsi affecté au 6ème RPIMa. Il avait alors simplement croisé Lemercier qui était un jeune aspirant, mais l'avait retrouvé trois ans plus tard. Rahya était devenu caporal-chef, Lemercier, lieutenant, sorti de Saint-Cyr et de l'Ecole d'application de l'infanterie.

Quelques mois plus tard, le régiment était en alerte « Guépard », une de ces alertes routinières qui imposent cependant à tous les membres d'une compagnie du régiment ou du régiment tout entier de se tenir à la disposition immédiate du commandement de la Force d'action rapide. Hommes, armes, véhicules et bagages prêts au départ, pour une intervention outre-mer, en Afrique le plus souvent ou partout ailleurs dans le monde. Le commandant de la compagnie de Rahya reçut l'ordre de se rendre à Beyrouth où l'on craignait un regain de violence entre factions islamiques rivales. L'ambassade de France risquait une nouvelle fois d'en faire les frais. Il s'agissait de soutenir deux compagnies d'un autre régiment qui stationnaient là

depuis plusieurs mois.

Un jeune chiite avait, quelques heures auparavant, attaqué un poste français à la grenade avant de se faire tuer en se jetant contre les chevaux de frise qui protégeaient l'entrée. Il était mort sans même pouvoir espérer approcher quiconque, non sans hurler le nom de Dieu qui, à n'en pas douter, devait fermer ou hausser les yeux face à tant de haine avant, miséricordieux, de recueillir son âme. Les âmes, il faut l'espérer, ne haïssent plus.

Le chef de la section de Rahya étant indisponible, le colonel demanda à Lemerancier d'assurer l'intérim. Il accepta évidemment. Tout ce qui lui permettait d'échapper à la routine de l'entraînement de caserne était le bienvenu, d'autant que les aventures véritablement militaires étaient rares : le Liban, le Tchad, outre une affectation outre-mer, était à peu près tout ce que les militaires pouvaient se voir offrir depuis plus de vingt ans. Lemerancier n'était ni un va-t-en guerre ni un héros romantique, mais il avait choisi le métier des armes pour cet esprit d'aventure qui leur manquait cruellement.

Aucun des deux hommes n'étaient programmés pour se rencontrer ou tisser des liens, l'un rescapé de la pauvreté indienne et l'autre, banal fils de fonctionnaire qui avait choisi une carrière surannée, réussi le concours d'entrée à Saint-Cyr, mythe déclassé de la culture aristocratique puis bourgeoise du XIXème siècle. A l'époque, on sortait de Saint-Cyr avec deux chevaux et une ordonnance ; aujourd'hui avec une solde permettant tout juste d'acquérir une voiture neuve, se plaisait-il à répéter.

Cette rencontre impossible se réalisa pourtant, grâce à un catalyseur terrible, la peur de mourir.

Un soir, dans Beyrouth, Lemerancier circulait dans la zone tampon entre les factions chrétiennes et chiites, pas très loin de la Résidence des Pins, siège de l'ambassade de France. Rahya le suivait à quelque distance dans un autre véhicule.

Soudain une fusillade. Des cris. Le chauffeur de Lemerancier s'écroula sur son volant et bascula sur le côté, le corps criblé de balles, pendant le long de la voiture. Lemerancier s'était jeté sur son fusil d'assaut, cherchant l'origine des coups de feu. Un hurlement en arabe. Il se retourna brusquement. Deux hommes lui bourrèrent les côtes avec leur fusil, le visage masqué par le foulard révélant leur origine : des palestiniens. Le sang de Lemerancier se glaça en un instant, il se releva, vérifia s'il restait une possibilité pour s'échapper, se rendit compte qu'il était pris, commença à lever les bras, jeta un œil vers son chauffeur abattu. Il tenta de faire un geste en sa direction mais l'un des palestiniens lui enfonça son fusil dans les reins. Relevant la tête, il vit un soldat se déplacer doucement dans la rue. Un soldat français. « *Bon sang qu'est-ce qu'il fout, il va se faire flinguer* », songea Lemerancier. « *Barre-toi bordel !* » eut-il envie de hurler, espérant communiquer par télépathie. Mais Rahya ne communiquait pas, il rampait. Discrètement. Jouant des coudes sur les gravas nombreux, son treillis ocre de poussière. Il s'approchait doucement. Lemerancier fit mine de s'écrouler, justifiant un nouveau coup de crosse et quelques hurlements des deux palestiniens qui commençaient à s'impatienter. Soudain, de nouveaux coups de feu. Brefs. Secs, Deux rafales de trois coups. L'un des palestiniens s'affala sur Lemerancier, une série de balles en plein visage,

qui n'était plus qu'une bouillie. Il se dégagea d'un geste. L'autre roula à terre, la rafale lui ayant déchiré le ventre. Rahya s'approcha. « *Mon lieutenant, mon lieutenant !* » cria-t-il en courant vers Lemercier, oubliant toute prudence.

— Attention ! hurla Lemercier. Il ramassa la Kalachnikov de l'un de ses agresseurs, épaula et tira une longue rafale meurtrière vers le coin d'une rue d'où surgissait un troisième homme.

— Merci, mon lieutenant, vous m'avez sauvé la vie.

— Non mais tu plaisantes mon gars ? rit Lemercier en prenant dans ses bras ce jeune soldat, pleurant de joie et de peur, tandis que des soldats français qui le suivaient, surgissaient maintenant de toute part pour sécuriser la zone. Lemercier n'en revenait pas d'être vivant. Rahya n'en revenait pas de se sentir utile et peut-être enfin, aimé.

« Non mais, vraiment, tu plaisantes, mon gars ! » répéta Lemercier, d'un ton finalement mal assuré.

*

Rahya n'était plus militaire depuis longtemps. Officiellement du moins, depuis presque six ans. Son contrat d'engagé volontaire avec l'armée avait pris fin quelques mois après son retour en France du séjour au Liban, ce séjour qui avait définitivement scellé son amitié avec Lemercier. Ayant cependant été promu sergent et décoré de la médaille militaire pour l'exploit du sauvetage de Lemercier, il avait été naturalisé, ipso facto. Français, mais civil, après avoir été militaire, mais Indien. Au-delà de ce changement de taille, un autre obstacle se dressait. Malgré sa fidélité, Rahya ne pouvait guère suivre

Lemercier partout. Le monde était vaste. Lemercier était toujours officier de l'armée française, dans une arme remuante qui plus est, et il ne pouvait lui imposer de renoncer à son métier, son ambition, et cette forme d'engagement moral que seuls les militaires peuvent mesurer. Ils avaient alors décidé de faire comme si Rahya était toujours soldat. C'était une idée assez stupide surtout s'il s'agissait de la faire accepter par les autres, et notamment de l'administration militaire. Rahya aurait dû être rayé de la liste des cadres si Jacques n'avait réussi à convaincre le chef du personnel, un vieux capitaine qui avait connu tous les combats depuis l'Indochine et qui voyait dans les jeunes soldats un peu de son fils tué en Algérie. Il n'avait pas ôté sa fiche de son porte-fiches et Rahya était militairement ressuscité par ce miracle administratif. Il n'était plus rémunéré, mais cela n'avait aucune importance. Seule son existence administrative comptait puisqu'elle lui permettait de suivre son ami Jacques Lemercier. Depuis il lui servait officiellement et indifféremment de chauffeur, de secrétaire, d'adjoint, d'ordonnance ou de copain de promotion, selon les circonstances.

Ils ne se quittaient plus. Lemercier avait appris à estimer Rahya malgré leurs différences. Il se rendait compte qu'il avait toujours vécu comme un privilégié alors même qu'il aurait juré le contraire en d'autres situation. Il n'avait jamais roulé sur l'or, même s'il avait le sentiment de ne manquer de rien. Il n'avait pu manquer, par ses parents, d'effleurer la réalité d'un monde qui lui échappait, celui de la bourgeoisie de province, avec ses rites, ses codes, ses richesses, réelles ou prétendues, il l'avait côtoyée à l'école

puis au Lycée. A Saint-Cyr, comme dans l'école préparatoire qui l'avait précédée, il avait encore découvert un autre monde, celui des générations de militaires, de l'aristocratie. Il avait formé une chambrée avec un comte et un marquis aux noms particulés, à la vie plus simple que celle du fils des voisins de ses parents, bouchers de leur état. Il avait croisé des fils de paysans, d'ouvrier, d'employés, il avait travaillé des étés entiers pour financer ses loisirs, mais rien de l'avait préparé au choc culturel de sa rencontre avec Rahya. Il avait puisé dans l'expérience de vie de ce dernier une force qui lui permettait de remettre en cause ses certitudes. Rahya était un garçon intelligent, qui avait appris à lire et écrire, et qui ne cessait de lire à peu près tout ce qui lui tombait sous la main.

Chaque fois que Lemercier partait en opération, les deux compères faisaient vraiment ce qu'ils voulaient. Pour éviter toute question, Rahya se faisait passer le plus souvent pour un jeune officier, lieutenant ou sous-lieutenant. Un officier, même subalterne, fait taire les éventuelles questions bien plus efficacement qu'un sergent.

Rahya aurait voulu que son père et son grand-père puissent le voir dans ces moments-là. Qu'ils puissent contempler leur fils, un petit pondichérien, était appelé « *mon lieutenant* » par des français et salué réglementairement. Dans sa famille, on avait toujours eu le sens de cette forme de tradition militaire. Mais pour eux, l'expérience était du côté du salueur, pas du salué.

La couleur de sa peau ne posait pas trop de difficulté. Dans la famille, ils étaient naturellement de teint clair. Sans doute, comme le lui racontait son grand-père, parce que leurs aïeules prenaient l'habitude de se distraire avec les

marins et les coloniaux qui traînaient dans le port de Pondichéry. Par atavisme probablement. Ou bien par exotisme. A force d'écouter les récits des guerriers rentrés au pays. Quand ils rentraient.

Au pire, il avait l'air hâlé du cadre revenu d'une semaine de vacances insipides aux antipodes ou du retour plus sportif d'un séjour à la montagne. Il arborait en permanence un bronzage acquis sous les tropiques ou sous les portiques des télésièges.

Au mieux, il pouvait passer pour un méditerranéen ténébreux. Sourcils épais, teint légèrement mat, poil noir et dru, yeux sombres. Personne ne posait de question de toute façon.

*

Lorsque Lemer cier et Rahya rentrèrent en France après leur séjour au Liban, Lemer cier était marié à Mathilde, brillante avocate d'affaires qui gagnait de l'argent pour cinquante, au moins. Soit largement pour eux deux. Ce qui était à Rahya était à lui. Et réciproquement. La différence était que Lemer cier y incluait les revenus de sa femme. Elle n'avait d'ailleurs pas beaucoup le choix. Ils avaient aménagé une partie de leur grand appartement en studio pour Rahya. Lemer cier avait forcé la main de Mathilde.

Mathilde était partie moins d'un an plus tard. Lemer cier avait mis beaucoup de temps à se faire à cette idée, ruminant un échec dont il s'attribuait les causes principales. Personne dans sa famille n'avait jamais été divorcé. Le divorce était pour lui comme une de ses maladies compliquées dont on ne mesure ni les dangers ni les

conséquences. Une sorte de malaria, sans doute terrible, mais tellement lointaine. Mathilde ne supportait plus les incessants déplacements de Lemercier dont elle ne pouvait avoir connaissance qu'alors qu'il était déjà à l'autre bout du monde. Et encore ne savait-elle jamais vraiment où il était. « Ce sont les contraintes de mon métier », plaidait-il maladroitement.

Plaider ? Face à une telle avocate ? Finalement, elle avait claqué la porte. Un jour après son départ pour une mission en Afrique. Au Congo. Ou au Tchad. Il ne savait même plus. Ce départ précipité avait presque coïncidé avec leurs vacances. Des vacances en Amérique du Sud. Trois semaines dans la Cordillère des Andes, seuls, qu'elle préparait depuis des mois. Il avait eu beau lui dire que cela ne remettait en cause qu'une partie de leur vacances. Elle était partie.

Il ne lui restait plus que des images, souvent fugaces. Photos, vêtements tristement accrochés dans une penderie, babioles diverses, rêves non consommés, bruits de pas inexistants, tous ces gestes communs qui manquaient quand, attendus, ils ne survenaient plus. Et l'appartement. Elle le lui avait laissé alors même qu'il aurait bien été incapable d'en payer un dixième. Peut-être voulait-elle lui signifier ainsi qu'elle demeurait prête à revenir. Il se plaisait à le croire. Elle se moquait bien des questions d'argent. Elle en avait tellement. Rahya le lui répétait pour éviter qu'il ne sombre parfois dans une de ces petites déprimés qui le laissaient sans réaction pendant quelques jours. Il restait des regrets aussi, tenant à toutes ses absences, quelques coups de gueule infondés qui le hantaient et le minaient comme s'il avait été un ignoble

mari. Il devait exagérer les mauvais moments, quelques soirées entre mecs trop arrosés, des matchs de foot qui commencent par un apéro vers dix-huit heures et finissent à trois heures du matin, avec un monceau de bouteilles vides et de cigarettes écrasées débordant des cendriers. Sans compter les ronflements qui en résultent. Lemercier avait cherché à lui rendre son appartement. Mais elle n'avait pas voulu en entendre parler.

— Il est à nous deux mon cher Jacques, disait-elle à chaque fois. Nous sommes mariés sous le régime de la communauté, je te le rappelle.

Ils parlaient parfois divorce comme si ce mot leur était étranger. Et ils passaient à un autre sujet.

Si matériellement son quotidien était assuré, sentimentalement, c'était autre chose. Depuis que Mathilde l'avait quitté, Lemercier ne regardait pas vraiment les femmes et sortait trop peu. Juste quelques soirées, des rencontres d'une nuit. « Pour l'hygiène au moins » disait Rahya. Était-ce dans la crainte de commettre un véritable adultère qu'il ne poursuivait aucune de ces nuits ? Il y avait belle lurette que le terme même ne faisait plus peur à personne. Pas même aux juges. Mais il ne voulait pas prendre le risque qu'un divorce pour faute soit prononcé alors qu'il s'estimait moralement responsable de son départ. « Non mais, sans déconner, tu crois qu'elle se gêne ? » lui opposait Rahya. Lui était-elle fidèle ? Il en doutait mais elle en était bien capable, après tout.

Après presque un an de séparation, voulait-il encore la retrouver ? L'enchantement était rompu. Ils n'avaient pas d'enfants. Juste des souvenirs. Il s'étaient revus plusieurs fois. Il l'avait invitée à dîner. La première fois, ils s'étaient

retrouvés dans une chambre de l'hôtel qui était situé à côté du restaurant. Le matin, elle était partie. Sans le réveiller. Elle ne l'avait pas rappelé. Il avait attendu. Presque un mois. Et elle l'avait engueulé d'avoir ainsi tardé.

Quelques semaines plus tôt, il l'avait appelée. Cela avait été comme d'habitude.

— Salut. Toujours militaire ?

— Toujours. Que fais-tu demain soir ? Si nous allions dîner.

— Désolée, j'ai un repas d'affaires. Toute une semaine d'affaires d'ailleurs. Je travaille sur une méga fusion internationale. Je peux pas t'en parler, c'est côté en bourse, à Paris, Milan et New York, tu comprends.

— Finalement, tu es une sorte de militaire ou de mercenaire, à ta façon. Avec des missions, des secrets, des armes, des plans d'actions, des cibles, des stratégies...

— Non, je t'arrête tout de suite. Moi, je peux tout arrêter du jour au lendemain.

— Mais tu ne le fais pas.

— Toi non plus.

— Ecoute, on ne va pas recommencer. J'ai fait Saint-Cyr, j'ai obtenu une place enviée dans l'Infanterie de Marine et j'ai décroché un poste dans l'un des meilleurs régiments de France. Et maintenant je travaille pour un service qui fait rêver tous les petits garçons.

— Oui, mais voilà, tu es un grand garçon maintenant.

— Cette discussion, nous l'avons déjà eue cent fois. C'est mon univers, il te semble ridicule et infantile, mais c'est mon métier, ma formation. Cette discussion ne nous mène nulle part.

— Nulle part. Tu l'as dit. Je te rappelle. Salut.

— Salut. Je pense à toi.

« *Merde* ». Deux ans de prépa dans un collège militaire, trois ans à Saint-Cyr, un an d'école d'application à Montpellier, lieutenant au 6ème RPIMa puis capitaine et maintenant affecté à un « autre service », comme on disait entre gens du métier. Fallait-il gâcher tout ce temps, tout ce boulot, toute cette expérience ? Devait-il tout plaquer et satisfaire les désirs de Mathilde, donc retrouver Mathilde ? Difficile d'admettre que ce petit jeu pervers était devenu ridicule, d'admettre et de faire admettre que leur rupture était définitive, accepter la vie qu'il s'était choisie, d'autres femmes ? Il se savait plutôt pas mal, grand, élancé, musclé par des années de course à pied et de sport en tout genre. Il plaisait aux femmes. Aucun doute là dessus. Un regard bleu pointu, des cheveux blonds coupés très court, son allure sportive et décidée attiraient leur regard. Il n'avait aucun doute sur sa capacité de séduction. Mathilde et lui n'avaient pas d'enfant. Leur séparation était le constat d'un échec, celui d'un début de vie irremplaçable, mais au moins n'y avait-il pas de dommage collatéraux. Lemercier avait plusieurs amis mariés ; certains couples n'avaient plus résisté que celui de Jacques, d'autres étaient brinquebalants, mais la plupart avaient trouvé les ressources pour affronter la vie à deux, souvent grâce au renfort de la religion qui restait très présente chez les militaires. Lemercier éprouvait une pointe de jalousie. Il n'était pas parvenu à toucher le cœur de sa femme, à dénicher les trésors qui auraient dû leur permettre d'envisager des solutions efficaces. Il lui paraissait évident que le fait de démissionner de l'armée n'était pas une solution, mais simplement l'occasion de repousser le

moment de parler franchement de leurs désaccord, de leurs points de vue différents de la réussite, d'accepter ces différences.

Au lieu de former un couple, un véritable couple où les difficultés sont dites et réglées, ils s'étaient séparés et il se retrouvait seul. Célibataire. Le terme même l'effrayait, ne serait-ce que par comparaison avec Rahya qui n'envisageait la vie qu'en termes de compétition. Il y avait bien d'autres alternatives que Mathilde ou son boulot. Il savait pertinemment qu'il n'y avait aucun avenir dans l'armée française. Du passé tout cela. Avec ses gloires, ses grandeurs, ses médiocrités, ses ombres. Il assumait, revendiquait cet héritage, mais savait parfaitement que l'héritage avait été bouffé par ses aînés. La France n'était plus cette nation engagée dans le monde, une nation militaire qui comptait. L'armée française était devenue une administration comme une autre, avec ses fonctionnaires. Allait-il quitter cette armée comme tant d'autres, travailler dans une boîte de sécurité, monter la sienne ? Plus tard. Peut-être.

En attendant, ils avaient aménagé l'appartement de telle manière que Rahya et lui puissent bénéficier d'une certaine intimité tout en développant ce qu'ils appelaient les « services communs », cuisine, salon, toilettes, salles de bains, courses, ménage, etc. Ils avaient stérilisé leur vie de célibataire, et le savaient, même s'ils se doutaient qu'ils faudrait bien grandir un jour. Peut-être. Plus tard.

Colloques singuliers

PARIS, DEBUT MAI 1995

6. Le mois précédent, Rahya et Lemercier s'étaient rendus à un colloque organisé par un organisme universitaire au nom compliqué, Centre de recherche en histoire contemporaine d'Europe Centrale et de l'Est de la faculté des lettres de La Sorbonne et qui avait pour thème « *Quelle Europe d'hier pour quelle Europe demain ?* ». Le ministère de la défense avait souhaité que Lemercier se rende à ce colloque dans le but de préparer un rapport sur l'évolution politique et militaire des pays d'Europe centrale, en pleine effervescence après les événements de Slovénie, le siège de Vukovar de 1991 et les développements de la guerre civile en Bosnie depuis 1992 dont l'intensité n'avait pas décliné jusqu'à ce début 1995.

L'état-major français, branché sur celui de l'OTAN, craignait maintenant un embrasement généralisé dans la

région des Balkans. Les divers plans de paix successifs établis par le duo Vance-Owen cherchaient avant tout à éviter le dépassement du conflit hors des frontières de l'ex-Yougoslavie sans ignorer le choc majeur de civilisation, comme pour illustrer le livre que Samuel Huntington venait de publier, que posait la question musulmane au centre de l'Europe aux confins des mondes orthodoxes et occidentaux.

Lemercier renâclait à réaliser ce travail. Encore un rapport qui allait s'ajouter à la masse de ceux déjà rédigés par des centaines d'officiers de tout poil, de parlementaires, d'universitaires, de journalistes et qui s'entassaient quelque part, nul ne savait où.

Il avait prévu de se rendre à ce colloque avec Rahya, toujours aussi avide de connaissances. Rahya s'interrogeait à présent sur l'empressement de Lemercier.

— Je ne comprends pas. D'habitude, tu hurles si on t'impose ce genre d'obligation. Et là on dirait que tu as hâte d'y être. Ne me dis pas que tu t'intéresses au sujet, ni que tu souhaites peaufiner ton rapport. Qu'est-ce que tu caches?

— Mais rien du tout, mon vieux. Super journée, non? répondit Lemercier en ajustant sa cravate et en insérant dans sa chaîne Hi-fi le *Capriccio espagnol* de Rimski-Korsakov.

— Ecoute au lieu de râler. Tu te souviens, nous sommes allés l'écouter salle Pleyel l'an dernier. Pom, popopom, popom...

— Non mais tu te fous de moi ! Rimski-Korsakov, super journée ! C'est quoi ces conneries encore ?

— Tu n'as pas vu le dépliant du colloque?

— Non, qu'est-ce qu'il y a de particulier sur ce dépliant ?

C'est le menu du déjeuner qui te rend si joyeux ?

— Rien que cela vaudrait le détour. Hum ! Un petit fois gras grillé, suivi d'un émincé de magret de canard, ça sent le Gers non ? Rien à dire. Ils savent vivre. Mais mieux encore, regarde Casanova ! Tous les intervenants ont droit à leur photo. Un rapport doit être présenté sur *Les bouleversements de l'Europe centrale au XIXème siècle* par mademoiselle Natacha Ricard et un autre rapport pour le XXème siècle est fait par mademoiselle Sophie Bouvier. Elles préparent une thèse sur ces sujets. Or, ce sont justement les chapitres que je dois finir pour mon rapport. Regarde leur photo, mon vieux ! Ha, ha, ha ! J'ai au moins mille questions à leur poser. A chacune !

— Attends, attends, moi aussi j'ai mille questions. Deux mille même !

— Et bien, on les posera ensemble !

Un taxi les déposa devant le centre de conférences. Les deux complices se félicitèrent d'avoir choisi de s'y rendre en civil. Quelques militaires en tenue attiraient le regard d'autant qu'ils arboraient plusieurs médailles ce qui était devenu assez rare. Des universitaires arrivaient également, s'empressant autour du directeur du colloque qui présidait aussi le laboratoire qui l'accueillait, le CEHEC, le Centre d'étude d'histoire européenne contemporaine, pour lui serrer la main ou lui présenter un jeune protégé. Certains paraissaient mal à l'aise dans un costume trop court, inélégant ou démodé, déjà condamnés à une vie de rat de bibliothèque. D'autres plus avenants, plus décontractés, s'annonçaient comme de futures stars des amphis. De petits attroupements se formaient. On parlait de collègues malades, de promotions, d'articles ou d'ouvrages

récemment publiés, de ceux dont la carrière était à faire et de ceux dont elle était défaite. Certains, jaloux, brocardaient le succès de librairie de collègues qui avaient la chance, le talent ou le flair de publier sur des sujets à la mode. Il y avait les divas parisiennes qui se pavanaient au milieu d'une marée d'admirateurs, jeunes universitaires, jeunes doctorants qui pensaient peut-être pouvoir ramasser un peu de l'aura du Maître qu'ils suivaient ou qu'en respirant le même air, ils gagneraient en science. Il y avait les éminences plus discrètes, les jeunes loups, ceux qui avaient raté leur carrière, ceux qui avaient passé la leur à lire les autres, sans jamais rien écrire eux-mêmes et qui se plaignaient de ne pas être reconnus, les dandys séducteurs dont le seul objectif était de s'envoyer les doctorantes, les pervers que personne n'égalait dans l'art de lancer des piques mortifiantes. Il y avait aussi quelques fonctionnaires de diverses administrations, des journalistes, qui se faisaient plutôt discrets au milieu de cet aréopage savant, des érudits, des curieux... Bref, toutes les figures classiques de l'université française étaient réunies pour ce colloque.

Rahya et Lemercier saluèrent quelques personnes qu'ils avaient déjà eu l'occasion de rencontrer.

— Capitaine Lemercier ! lança du fond d'un couloir un jeune homme longiligne à la veste et aux pantalons de velours trop courts, hauts sur des chaussettes jaunes, portant une cravate manifestement héritée de son arrière grand-père, des lunettes trop grandes sur un nez trop fin.

— Tiens, Restours ! Comment allez-vous ? Rahya, je te présente le plus abominable secrétaire que j'ai jamais eu. Par une erreur incroyable, ce jeune homme avait été

reconnu comme apte à faire son service militaire, affecté par erreur dans un régiment parachutiste et par malchance, dans ma compagnie. Soldat médiocre, incapable de faire la différence entre un *Famas* et un T-80, mais remarquable organisateur de mon secrétariat.

« Alors cette thèse, consacrée, si mes souvenirs sont exacts, à quelque chose comme l'influence des religions dans les guerres balkaniques, demanda Lemercier en se tournant vers Restours.

— C'est cela, c'est cela, vous vous en souvenez mon capitaine!

— J'espère que ma présentation ne vous a pas vexée ?

— Ne vous inquiétez pas, j'ai appris à vous connaître.

— Pardi si je m'en souviens ! Figure-toi Rahya qu'un jour j'ai commis l'incroyable folie de demander à cette erreur militaire, pardon pour ce terme, de me préparer l'état des effectifs et des matériels de la compagnie. Le colonel me le réclamait pour je ne sais quel rapport. Je suis arrivé dans le bureau du colonel avec le dossier. Or, le général commandant la division était présent, en conversation avec le colonel. J'entre, je salue tout ce petit monde, je propose de revenir, « non, non n'en faites rien, je ne suis pas là » me répond le général. « Fort bien, montrez-moi ça » dit le colonel, et je lui ouvre le dossier, entièrement composé du chapitre consacré aux soubresauts de l'empire austro-hongrois ! J'ai vu le regard glacé du colonel se poser sur moi : « l'état des effectifs de votre compagnie, Lemercier ? Un peu daté non ? ». Il m'a remis le document sans ciller.

— C'est vrai, et figurez-vous que j'ai envoyé à mon directeur de thèse l'état des effectifs ! Ha, ha, ha, quelle rigolade ! Enfin cette affaire aurait pu mal tourner pour moi

si j'étais tombé sur un capitaine au front bas.

— La rédemption par l'action, je vous ai condamné à des séries de pompes tous les matins. C'était bien le moins, reconnaissez-le.

— Je l'admets. Mais je vous remercie encore de m'avoir épargné, et mieux, de m'avoir permis de travailler ma thèse. Cela m'a fait gagner presque un an. Je l'ai soutenue il y a deux ans déjà. Franc succès, en toute modestie. Mention très honorable, félicitations du jury et publication dans l'année, prix de la faculté, subvention du ministère de l'éducation nationale et tout le tralala. La totale, quoi. Sans compter qu'elle m'a permis de devenir maître de conférences en histoire contemporaine, dans la foulée, comme l'on dit chez vous.

— Et bien je vous félicite. Très sincèrement. Je suis heureux pour vous.

« Mais, dites-moi, poursuit Lemercier, faisant quelques pas en tenant Restours par le bras, l'air de celui qui a une confidence à faire, vous connaissez un peu les organisateurs du colloque ?

— Si je les connais ? Mais je ne connais qu'eux. C'est le professeur Chanterelle qui l'organise. Une sommité. Internationale. C'était le directeur de ma thèse.

— Bien. Bien, bien, bien Restours. Hé, hé, hé, ricana Lemercier en lui tapotant l'épaule. Dites-moi mon cher, mesdemoiselles Natacha Ricard et Sophie Bouvier, vous les connaissez également ?

— Ah, mon capitaine, je vois que vous ne perdez pas le nord !

— Oui, enfin non. Il se trouve que leur sujet de recherche m'intéresse au plus haut point à propos d'un rapport que je

dois réaliser, et je pensais, que, peut-être, enfin, voyez-vous, si vous aviez pu nous présenter.

— Mais bien sûr, mon capitaine, bien sûr ! Tenez, les voilà. En plus vous pourrez les écouter.

— Où ?

— Trop tard. Elles sont déjà entrées. Elles vont faire exploser en vol la thèse de Fukuyama, vous savez, *La fin de l'histoire*, cet article paru après la chute du mur de Berlin.

— Oui, je vois dit Rahya, qui consacrait une partie de son temps libre à lire à peu près tout ce qu'il trouvait sur l'histoire contemporaine. J'ai lu. La lente maturation du libéralisme politique, de la logique démocratique, contre l'absolutisme puis contre le bolchevisme et aujourd'hui contre les systèmes extrême-orientaux, comme en Chine, et qui assurerait aujourd'hui la fin de l'évolution sociale...

— Bravo ! C'est exactement cela. Restours semblait surexcité. Elles vont démontrer que, tout au contraire, le triomphe absolu du libéralisme est un mythe, qu'il ne peut s'émanciper du nationalisme, à moins qu'il ne s'agisse d'une nouvelle lutte des religions, fondamentalisme musulman contre tradition judéo-chrétienne laïcisée via le culte des droits de l'homme, vous voyez, lesquels conduisent à un retour en arrière, et hop ! Je les trouve absolument géniales. Leur thèse va tout faire péter. Bon je vous embête là. Mais venez vous installer. Je vous les présenterai tout à l'heure. Vous voudrez bien m'excuser, à présent, je dois rejoindre...

— Bien sûr, Restours. Mais sans faute, n'est-ce pas ?

La matinée du colloque se déroula tranquillement. Rahya semblait ne rien perdre de tout ce qui se disait, répondant

parfois tout bas à des questions auxquelles Lemer cier n'était pas certain de comprendre un mot. Lemer cier le sentait à la limite de poser lui-même une question lorsque le conférencier tentait de répondre à une question sur l'explication du soutien russe aux Serbes avant 1914 par une logique ethnique. « *Mais non, la piste orthodoxe* » souffla Rahya à Lemer cier, tandis qu'un autre intervenant coupait le conférencier en utilisant presque les mêmes mots que les siens.

Lemer cier regarda son ami d'un œil nouveau. Il se leva et se rendit aux toilettes, en se demandant s'il ne devrait pas confier son rapport à Rahya qui semblait en savoir bien plus que lui. Il était si étrange. Il était naturellement intelligent et curieux, alors pourtant qu'il n'avait aucun niveau d'étude sérieux. Il venait d'un continent lointain, d'où il avait été presque chassé et pourtant, il semblait comprendre mieux que lui les méandres de l'histoire de l'Europe dans lesquels, lui, Lemer cier, Bac plus cinq, officier, ingénieur, se perdait bien qu'il y travaillât depuis plus d'un mois. Il se passa un peu d'eau sur la figure, contemplant son image dans le miroir du lavabo. Il songea à Mathilde et leur dernière conversation. Leur dernière non conversation plutôt. Qu'est-ce qu'elle voulait ? Qu'ils essaient à nouveau ? Il fallait qu'il quitte l'armée pour cela. Soufflant pour éloigner ces pensées, il regagna son siège en se demandant s'il allait pouvoir utiliser un seul propos de ceux qu'il entendrait.

Restours n'était pas réapparu, ni à la pause café, ni à la clôture de la matinée. Lemer cier et Rahya commen çaient à élaborer une stratégie savante pour parvenir à aborder les deux jeunes filles sans paraître importun quand Restours

arriva, ravi, entouré des deux jeunes femmes, une coupe de champagne pour les deux amis.

— Monsieur Lemercier, Monsieur Rahya. Mademoiselle Bouvier, mademoiselle Ricard. Installez-vous ici.

Il s'était même arrangé pour les placer à la même table. Elles étaient différentes que sur les photos figurant sur le dépliant. Restours s'éloignait en souriant, finaud, échangeant des clins d'œil complices avec Lemercier. Natacha Ricard était grande, brune, avait des cheveux tombants, retenus par une grosse barrette dorée, qui découvrait un visage fin, rieur, illuminé par un regard pétillant d'intelligence et aussi peut-être de malice. Sophie Bouvier, était plus petite, blonde, une coupe de cheveux au carré dégageant un haut front, un regard bleu profond dans lequel on pouvait plonger ou se détourner pour découvrir un sourire gourmand. Son petit nez en trompette ajoutait encore à son charme. Les deux jeunes filles, elles devaient avoir entre vingt-cinq et trente ans, se regardaient sans minauder, amusées par leur manège avec Restours.

Lemercier fit les présentations.

— Bonjour, Jacques Lemercier, et voici mon ami Rahya, commença-t-il en s'installant à leur côté. Ils échangèrent quelques banalités d'usage, sur la qualité de la journée et l'intérêt porté aux rapports des deux jeunes filles, et des autres conférenciers.

— J'aimerais beaucoup vous rencontrer plus longuement pour parler de votre sujet de thèse et de celui traité aujourd'hui. J'aurais même beaucoup de questions à vous poser. Je prépare un rapport sur l'évolution des pays d'Europe centrale. Une actualisation avec un aspect politique, économique, stratégique et un aspect historique.

— Ouais. Un rapport, quoi. Mais pour qui ? répondit Sophie Bouvier.

— Pour le ministère de la Défense.

— Le ministère de la Défense. Waouh ! Vous travaillez pour le ministère de la défense. Militaires ? On ne le dirait pas, vous n'avez pas les cheveux assez courts.

— C'est ce que nous sommes pourtant. Il est vrai que nous ne sommes pas très souvent en uniforme. Et puis, vous savez, les cheveux ras et l'air complètement abruti, c'est un peu passé de mode, même chez nous. Alors pouvons-nous organiser cela ?

— Oui bien sûr, chez vous, au ministère ou chez nous à la fac ?

— Eh bien, on pourrait peut-être se rendre à la fac, si vous le voulez, fin de semaine prochaine, vendredi. Disons vers 17 heures, cela vous convient-il ? Et puis nous pourrions aller dîner ensuite ? Qu'en dites-vous ?

Tous les quatre se prêtèrent, le vendredi suivant, au jeu de la réunion à la faculté, nul n'étant dupe de ce qu'elle pouvait servir de prétexte à la soirée promise. L'mercier hésitait encore un peu. Elles étaient jolies, élégantes, intelligentes, célibataires et avaient envie de profiter de leur jeunesse.

*

— Rahya, demanda Sophie Bouvier au cours de la soirée, vous n'avez pas l'air en grande forme avec vos yeux défoncés et vos joues tuméfiées ! Que vous est-il arrivé, vous avez été agressé, vous vous êtes battu ?

Les quatre nouveaux amis étaient rassemblés autour d'un table dans un restaurant rempli d'étudiants un peu à l'écart

du Quartier Latin. Ils s'étaient retrouvé dans une salle de la faculté où Sophie et Natacha leur avaient présenté de la documentation et avaient écouté l'analyse réalisée par Lemer cier, que Rahya avait reprise au cours de la semaine. Ils avaient ainsi devisé sur le mystère balkanique, ses luttes d'influence, son carrefour de religions, l'importance du poids de l'histoire, des guerres, des alliances, des humiliations répétées et durement ressenties par ses peuples écartelés. Elles avaient ajouté un ou deux points, quelques références, corrigé quelques approximations puis ils s'étaient rendu sur la terrasse d'un bar pour y prendre l'apéritif en profitant de quelques rayons de soleil, avant de rejoindre le restaurant où ils avaient réservé une table. La soirée semblait parfaite, Rahya et Sophie paraissaient entamer un rapprochement rapide mais efficace, tandis que Natacha et Jacques semblaient davantage sur la réserve.

— Rien de grave, répondit Rahya après un instant d'hésitation. Juste un petit exercice sur le terrain dans la semaine. Un petit exercice où je me suis un peu blessé. Je me suis coupé à la poitrine et à la cuisse. La suite nous dira peut-être si c'est plus grave que je ne le pensait, lança-t-il avec un petit clin d'œil à l'adresse de Lemer cier tandis qu'il tentait d'éviter de se noyer à nouveau dans les yeux de Sophie.

— Un exercice ? Drôle d'exercice.

— Pas drôle non. Le regard de Rahya s'obscurcit. Il se tourna vers Lemer cier : « Je raconte » ?

Lemer cier esquissa une grimace. Puis il cligna les yeux en signe d'assentiment. Il lui semblait que Sophie et Natacha avaient suffisamment de maturité pour comprendre les enjeux de leur statut et de leur mission.

— Bon on est des sortes de militaires, d'accord ? Jacques est officier d'infanterie, moi je suis, comment dire, à la retraite et comme j'aime bien Jacques, j'ai repris du service avec lui. Dans notre job, on doit faire quelques exercices. Mardi dernier, nous avons été associé à un exercice un peu particulier. Des unités, ce que des journalistes appelleraient des unités d'élite, jouaient le rôle d'une armée occidentale en campagne dans un pays étranger, africain, arabe ou asiatique, peu importe, déployée pour protéger une ville dans le cadre d'une guerre civile qui aurait dégénéré en guérilla difficilement contrôlable et en explosion terroriste. Le genre de situation que les américains ont rencontré en Somalie, qu'ils auraient pu rencontrer en Irak s'ils avaient poussé au-delà des frontières du Koweït en 1991, et qui va très vraisemblablement se multiplier dans l'avenir.

Lemercier et moi jouions le rôle d'un groupe terroriste infiltré dans la ville. On devait y pénétrer, faire sauter la mairie censée contenir l'état-major ennemi, tuer un maximum de galonnés et tenter de s'exfiltrer sans être arrêté. L'exercice s'était presque correctement déroulé : la mairie était virtuellement en miette, on avait flingué une bonne partie de l'état-major mais on avait été arrêté par un groupe du 11ème choc qui gardait les abords de la ville au moment où on pensait parvenir à s'enfuir.

Lemercier l'interrompt :

— Il faut que vous compreniez que ce que je vous raconte est du strict domaine du secret militaire. C'est pas un secret d'état, mais c'est typiquement le genre d'histoire qu'on ne veut pas voir s'étaler dans les journaux. On est d'accord ?

Sophie et Natacha hochèrent la tête.

— Ce genre d'exercice doit paraître le plus réaliste possible pour que des professionnels rompus aux exercices les plus éreintants se sentent concernés pour produire un taux d'adrénaline suffisant pour faire pisser dans son froc un type ordinairement entraîné. Les gars du 11^{ème} choc c'est en quelque sorte le service action de la DGSE. Lorsque ces mecs nous ont attrapés, ils nous ont, comment puis-je dire cela,... molestés, assez gentiment au début et nous ont conduits dans un baraquement isolé. On a eu droit à un interrogatoire simulé dans lequel les types essayaient de nous faire cracher notre identité et notre mission. Tout ça on connaît. Mais c'est là que tout à dérapé. Un jeune lieutenant s'est présenté : « Lieutenant Meurisse. Je veux savoir vos noms, vos grades et vos unités ».

Evidemment, on n'a pas lâché un traître mot.

« Bien, messieurs, je n'ai pas envie de finasser. Sergent, c'est pour vous, cria-t-il à un gros type qui était assis dans un coin de la pièce ».

Au début, on résistait bien malgré quelques baffes élégamment distribuées par le sergent, un colosse au cou de taureau et à la gueule de bulldog. Il en bavait de plaisir ce gros salaud. Et c'est moi qui en prenait le plus. Quand je pense que je fais toutes ses conneries pour la gloire, en plus!

Le type me cognait dessus et répétait les mêmes questions. « Alors, le bougnoule, comment tu t'appelles, hein? »

Une baffe. « Ton nom, sale porc! »

Autre baffe. « Allez, petit, où qu'tu crèches? Dans une porcherie? Les putains d'arabes comme toi, y z'ont une maison? »

Nouvelle baffe.

Puis il passait à Lemercier. Le couplet raciste primaire en moins. Par séries, il passait de Lemercier à Rahya sans dissimuler son plaisir. Derrière lui, le lieutenant Meurisse observait. Vingt-trois ou vingt-quatre ans, pas plus. Lunettes noires. Treillis impeccable. Rangers brillantes. Béret rouge de coupe commando parfaitement ajusté sur des cheveux plus abondants qu'on ne les aurait imaginés chez un para. Mais un para des opérations spéciales. Il semblait tiquer chaque fois que ce gros sergent Garcia m'insultait. Mais il ne disait rien, il ne bougeait pas plus. Jusque-là, tout était encore dans les limites imposées par l'exercice.

— Mais c'est dégueulasse ! ne put se retenir Natacha. Et vous acceptez qu'on vous traite comme ça ?

— Si on avait su, on n'y serait pas allé, non. Mais ce genre d'exercice est essentiel pour la préparation de missions spéciales, ajouta Lemercier. Je comprends votre révolte, mais vous avez promis le secret, si vous voulez que Rahya continue.

Natacha se figea un instant dans une attitude bouseuse et fit un nouveau signe d'assentiment.

— Le gros sergent continuait à s'exercer sur moi. Il m'avait pris pour un maghrébin et, comme vous l'avez deviné il ne semblait pas beaucoup les aimer.

« Toi le bougnoule, si tu m'dis pas qui t'es dans une minute, j'vais plus m'contenter de t'exploser la gueule. Je sens qu'j'vais m'faire ton p'tit cul! Tous des pédés les arabes!

Nouvelle baffe. Le type sentait la bière à plein nez. Je commençais à ne plus sentir ma joue droite et j'avais deux

yeux aux beurre noir dont vous pourrez admirer les restes pendant bien une semaine encore.

A cet instant, le téléphone du lieutenant sonna. Il répondit brièvement, se leva de sa chaise et s'approcha. « Sergent. Le colonel me demande. J'en ai pour quelques minutes. Pendant ce temps, doucement n'est-ce pas avec ces deux là ?

« Vous inquiétez pas mon lieutenant, j'veais vous les soigner ces oiseaux-là. »

Le lieutenant hésita un instant et sortit.

Le sergent remonta ses manches.

« Enfin seul, Bon, tu m'les brises maint'nant, p'tite merde. J'veais t'montrer ce qu'on f'sait à tes potes, en Algérie. »

Le sergent sortit d'un sac des fils électriques et une grosse bobine accouplée à une manivelle.

« La gégène, tu connais? Je branche les fils sous les aisselles d'abord, puis à l'aine et enfin sur les couilles. Et pis j'tourne le truc, la manivelle là. Plus j'tourne vite et plus y'a de courant et plus t'en chie. Qu'tu parles ou pas, j'm'en cogne. Ces exercices à la con, j'en ai rien à foutre. Mais le lieutenant est pas là pendant un p'tit moment alors j'veais pas m'empêcher de m'faire un enculé d'bicot! »

Le type ricanait en bavant. Il devait avoir un peu plus de trente ans, il devait être à peine né pendant la guerre d'Algérie. Il avait complètement pété les plombs et moi je faisais le fusible.

Jacques a commencé à gueuler. « Mais enfin, sergent, vous pouvez pas faire ça ! ».

Lemercier coupa Rahya dans son récit pour tenter de justifier leur comportement. Natacha et Sophie écoutaient

ébahies cette description sadique et l'acceptation masochiste des traitements subis.

— Je n'arrive même pas à croire qu'il y a un début de commencement d'esquisse de possible dans cette histoire, commença Natacha.

— Vous allez encore hurler au scandale, les filles, mais il faut là encore comprendre que tout le monde est censé respecter les règles. Elles étaient déjà largement dépassées mais, en principe, je ne pouvais pas rompre le charme de ce jeu ambiguë et nous dévoiler en ordonnant à ce gros abruti d'arrêter. J'espérais que le sergent bluffait.

— Le seul problème c'est qu'il ne bluffait pas, reprit Rahya.

« Il avait le regard mauvais. Il saisit un couteau de la gaine accrochée à son ceinturon, et arracha mes vêtements avec ce long couteau de combat sans manquer de m'entailler le torse et une cuisse. En un trait de temps j'étais à moitié nu. Un peu de sang coulait. Quelques gouttes sur le sol. Puis de plus en plus. Je m'efforçais de ne pas hurler, sachant que cela ferait certainement encore davantage jouir le sergent. Celui-ci plaça les électrodes sous mes aisselles. Il commença à tourner la manivelle. Lentement. Puis plus vite. Et de plus en plus vite. Ce qui au début n'était qu'un chatouillis désagréable se transforma vite en une douleur aiguë, comme la piqure qui résulterait d'une longue tige recouverte de petits accrocs et qu'on enfoncerait lentement.

« Maintenant, tu vas danser saloperie de crouille! Tu vas regretter de polluer notre armée. Des crouilles dans l'armée! Et pourquoi pas des nègres aussi! Un bicot c'est un bicot. Mon père, là-bas, ils lui ont arraché les oreilles, puis ils

l'ont égorgé. Le sourire kabyle, tu vois, et pis il lui ont mis ses couilles dans la gorge ! Alors maintenant, mon p'tit bicot, c'est ton tour ! *A good bicot is a dead one* ! Ha ! Ha ! Ha ! »

J'aurais pu serrer les dents pour ne pas hurler, mais je criais à m'en faire péter les cordes vocales pour attirer quelqu'un qui arrêterait ce fou.

Lemercier s'est mis à hurler à son tour.

« Sergent je vous ordonne de stopper tout de suite. Je vais vous briser. Allez chercher le lieutenant Meurisse. Immédiatement Sergent ! »

« Ta gueule toi », obtint-il pour toute réponse, parole accompagnée un violent revers de main en travers de la joue qui renversa Lemercier et sa chaise en arrière.

Lemercier montra sa pommette droite à Natacha et Sophie qui l'auscultèrent comme si elles pouvait lire dans la boursoufflure le récit prouvant cette histoire.

— Le sergent s'est arrêté un certain temps que j'ai eu du mal à compter. Une minute, deux, plus encore ? Aucune idée sauf que j'étais certain qu'il allait recommencer.

« Allez, encore un p'tit coup et on passe à l'aine. Tu vas voir. Les aisselles à côté, c'est une vraie caresse. Un baiser ».

Jacques se démenait comme un fou sur sa chaise et tentait de bousculer le sergent en se déhanchant. Il n'obtint guère plus d'effet qu'une nouvelle paire de baffes. Le sergent le déplaça au fond de la pièce. Lemercier n'arrêtait toujours pas de gesticuler et de lui hurler de s'arrêter.

Effectivement, sur l'aine c'était terrible. Je n'osais penser à la prochaine étape. C'était comme si mon cœur allait s'arrêter de battre tout en se projetant hors de moi, comme

repoussé par la douleur, une impression indéfinissable.

« Alors, maintenant, le bicot, le clou du spectacle. Regarde bien, toi, l'aut'con, t'en verras pas souvent des scènes comme celle-là ».

Le sergent approcha les électrodes des endroits que d'ordinaire je réserve à des jeux moins violents et plus hétérosexuels. C'est le moment que fort opportunément le lieutenant Meurisse choisit pour entrer.

« Sergent, c'est quoi ces cris, bon D... « La poignée de la porte dans la main, il regardait incrédule. Il nous fixa alternativement, moi, Jacques puis le sergent. Sa première réaction fut de saisir son couteau et en deux coups secs et précis, de trancher les liens de Jacques, puis seulement d'ordonner au sergent de stopper immédiatement.

« Désolé mon lieutenant mais là, j'veais pas m'priver d'la cerise sur l'gâteau ».

Jacques se jeta sur le colosse et le plaqua au sol. Se souvenant qu'il excellait aux arts martiaux et en close-combat, il lui plaça un énorme coup de pied sous le menton. Le sergent s'écroula devant Rahya, soulevant en volutes grises la poussière assoupie que son gros corps dérangeait. Lemercier saisit son couteau et délivra Rahya.

« Putain... », fut le seul mot que réussit à prononcer le lieutenant Meurisse. Il pensait autant à sa carrière que cet incident risquait de gâcher définitivement qu'à l'épreuve que je venais de subir.

« Lieutenant, on arrête tout le bordel. Capitaine Jacques Lemercier, DGSE. Et mon adjoint, le lieutenant Rahya.

« Oh, nom de Dieu. Je suis le lieutenant Meurisse, à vos ordre mon capitaine. Euh... je suis désolé. Je veux dire... pour le lieutenant Rahya. Je ne pouvais pas imaginer que ce

cinglé... Enfin c'est la première fois que je vois un truc comme ça. Je suis au « onze » depuis deux mois seulement. Il m'avait bien semblé que le sergent était un peu déjanté. Mais là...

« L'incident est clos lieutenant, répondit Lemerancier. J'ai bien vu que tant que vous étiez présent, il ne franchissait pas les limites. A part les baffes... ajouta-t-il en frottant ses joues et ses arcades tuméfiées. Un petit quelque chose nous ferait du bien. Whisky, vodka ? Vous devez avoir ça non ? »

« Les baffes, Oui. J'ai bien remarqué mon capitaine, bredouilla encore le lieutenant en ouvrant une sacoche du sergent d'où il tira une bouteille de whisky entamée. Mais il m'était difficile d'intervenir... Enfin, l'exercice... Vous comprenez. Et bien, il devait être en condition réelle. »

« — Et en condition réelle, vous laisseriez des prisonniers se faire ainsi questionner. De manière aussi brutale. »

« — Bien sûr que non, vous le savez, mon capitaine. Enfin ça dépend. Mais vous savez aussi que comme on ne sait pas ce que nos soldats pourraient subir s'ils étaient retenus prisonniers, nos exercices sont toujours ainsi. Aujourd'hui, c'était vous le prisonnier. Je l'ai été aussi mon capitaine. »

« — Ouais, je sais. Mais je sais aussi que ce type d'exercice risque de créer des fous comme le sergent. »

Natacha ouvrait des yeux ronds. Sophie paraissait choquée, livide.

— Et après qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

— J'ai réglé mon compte personnel avec le gros, en

premier. J'en ai encore mal au bout du pied.

— Et l'autre type, le lieutenant ?

— Jacques a fait un rapport sur ce magnifique exercice en décrivant les choses très exactement comme elles se sont passées. Ce qui devrait emporter un petit millier de jours d'arrêt pour le sergent et sa révocation de l'armée et devrait logiquement blanchir le lieutenant, qui était plus désolé pour moi qu'inquiet pour sa carrière.

— Mais c'est monstrueux ! s'emporta soudain Sophie alors qu'un silence s'était installé après que Rahya ait achevé de raconter son histoire. Comment peut-on tolérer des choses pareilles en France ? L'autre facho, c'est pas nouveau, mais dans l'armée, ce genre d' « exercice » ? Elle secouait la tête, minée par ces informations.

— Ecoutez je ne vais pas vous faire l'article, riposta Lemercier. On est des militaires, des services de renseignement, on a choisi ce boulot, d'accord ? Il y a ainsi tout une série d'exercices, le mot est peu approprié je vous l'accorde, de ce type auxquels quelques uns d'entre nous sommes astreints. Je ne vais pas vous décrire ce qui se passe si on fait attraper en mission, au Liban, par les serbes en ce moment, ou ailleurs dans ce type de conflits. L'expérience a montré que ces mises en condition étaient très en dessous de la réalité mais permettaient souvent de tenir au moins psychologiquement.

Sophie prit la main de Rahya, la porta à sa joue. Quelques larmes coulaient. Elle se leva et l'emmena en silence, laissant Lemercier et Natacha en plan.

— Et bien, ils se sont trouvé ces deux là, dit Natacha. Elle regardait Lemercier qui semblait gêné.

— Voulez-vous que nous allions prendre un verre

quelque part ? Lemer cier songeait que Rahya allait pouvoir se rassurer sur ses capacités sexuelles, ce qui lui ferait, au moins le plus grand bien. Il hésitait à s'investir plus avant avec Natacha, respectant une fidélité hypothétique avec Mathilde. Natacha avait semblé désappointée face à une rudesse dont elle ne comprenait pas la cause.

— Ecoutez, Jacques, je connais bien Sophie, c'est une femme libre qui choisit librement ses partenaires. Moi aussi je suis une femme libre. Libre d'aller boire un verre chez vous. Un chez vous qui est chez Rahya aussi si j'ai bien compris. Libre de vous emmener boire un verre chez moi si j'en ai envie. Et si vous en avez envie.

— Je... Vous... Vous me plaisez beaucoup, Natacha.

— Cesse de faire l'enfant ! On va se vouvoyer longtemps ! Je suis libre, J'ai très envie de toi. Tu es libre aussi, même de me dire tout à l'heure que c'est sans lendemain. Epargne-toi cette réplique médiocre, je n'ai pas envie de me lier, juste de passer un peu de bon temps.

Lemer cier chassa Mathilde de ses pensées. Il avait envie de Natacha, il avait envie de se laisser aller.

Un capitaine d'infanterie

PARIS, 6 JUIN 1995, 7H00

7. Une vingtaine de minutes après avoir franchi la porte cochère de leur immeuble de la rue Saint-Dominique, Jacques Lemerancier et Rahya pénétrèrent dans l'immeuble cossu qui abritait leur appartement, celui de Mathilde plus exactement, à l'heure où les éboueurs réveillent les sans-abris pour récupérer les sacs d'ordures laissés la veille sur le trottoir et lessiver la ville de ses immondices. A peine entrés, ils s'étaient écroulés, le sommeil ayant déjà gagné une bataille perdue d'avance. Pour deux petites heures de sommeil.

Le bruit aigrelet du réveil électronique résonna presque au même moment dans les oreilles des deux amis. Autrefois, Mathilde se retournait en maugréant, tirant les draps à elle. Ce rituel se répétait tous les matins, immuablement.

Lemerancier secoua la tête à ce souvenir, alors que Natacha avait partagé son lit la veille. Il regrettait de ne pouvoir

dormir quelques minutes encore. « *Bon Dieu, ça ne va pas pouvoir durer comme cela longtemps* » songea Lemercier. La sonnerie le réveilla à nouveau, alors qu'il s'était laissé surprendre par le sommeil. Lemercier écrasa son réveil en songeant une fois de plus qu'il lui faudrait un réveil musical. Il avait jeté un radioréveil dont la sonnerie imitait le chant cybernétiquement aigre d'un coq électronique doublé des accents d'une voix radiophonique, mécanique et anonyme, débitant les informations du matin. Lemercier avait hérité d'une éducation provinciale et traditionnelle le goût du jazz moderne, de la musique romantique et du début du XXème, et de la variété contemporaine.

Il se retourna dans son lit et se leva en allumant la radio sur sa chaîne hifi écoutant les informations de la nuit qu'il découvrirait dans les journaux du matin.

Les pieds allongés sous la table de verre ronde qui ornait le living, il regardait la vie démarrer dans Paris en sirotant un thé chaud et sucré dans lequel il trempait une tartine dégoulinant de cette fantastique confiture de framboise que lui préparait sa grand-mère lorsqu'il profitait de ses vacances d'été reculées à la campagne, au fin fond d'une Lozère verte, ocre et violette perdue aux confins des Cévennes et du Plateau de la Margeride. Evitant de faire couler la confiture sur ses doigts, ou pire, sur son pantalon, il rêvassait en fredonnant les premières mesures de la *Symphonie du Nouveau monde* qui se jouait en fond sonore tout en admirant le soleil se lever sur le quartier en jouant à cache-cache avec chaque cheminée ou chaque coin de toit.

Il n'entendit pas Rahya entrer dans la pièce sur la pointe des pieds, inquiet du silence inhabituel qui régnait au lieu du bruit que d'ordinaire, Lemercier ne manquait de

provoquer en s'habillant, se prenant les pieds dans son pantalon, trébuchant sur une chaussure ou laissant tomber ses clés sur le parquet.

— Mais enfin, Jacques, qu'est-ce que tu fous mon vieux? La réunion! On va finir par être en retard !

— Merde. La réunion. Je rêvassais et j'ai oublié où et quand j'étais. Je me dépêche! Le temps d'enfiler mon uniforme et on y va.

Cinq minutes plus tard, le capitaine Jacques Lemerancier tentait d'ajuster sa cravate devant le miroir qui garnissait un mur du hall d'entrée de l'appartement tandis que Rahya attendait en trépignant, déjà prêt.

Quelques mois auparavant encore, ses mouvements auraient été entravés par les bras de Mathilde. Elle l'avait toujours trouvé très beau avec son uniforme. Bien sûr ce n'était ni du meilleur goût ni d'une grande discrétion mais il lui donnait un air martial et grave qu'elle aimait beaucoup. Il ne pouvait manquer de se souvenir en observant son reflet dans le miroir même si, le temps ou la fatigue aidant, il n'en laissait rien transparaître. Demain, Natacha peut-être.

Un dernier coup d'œil à travers la grande baie vitrée et ils s'en iraient.

Lemerancier et Rahya adoraient ce quartier. Tout le monde adorerait habiter dans son appartement, 77 Place du Champs de Mars, au dernier étage de l'immeuble dans un magnifique duplex. Surtout un ancien pauvre petit pondichérien arraché par miracle aux prisons indiennes.

Le soleil dessinait Paris en ombres chinoises sur un fond maigrement irisé tirant du rouge au bleu. S'ils avaient eu davantage de temps, ils auraient ouvert la baie vitrée pour

s'approcher du balcon comme ils le faisaient souvent pour admirer les monuments de la ville qu'ils pouvaient presque tous embrasser, de la Tour Eiffel et le Palais de Chaillot jusqu'aux ors de la coupole des Invalides qui se découpait en une immense guirlande de Noël. On devinait à peine la Seine, ses reflets bleuâtres réfléchissant les lumières des lampadaires ou les phares des voitures. Comme beaucoup de nouveaux parisiens venus de province, Lemer cier admirait plus qu'il n'aimait Paris, surtout lorsqu'il en était fréquemment privé, comme en ce moment. Il aurait pu écouter les bruits de Paris, sentir l'air de Paris, la magie de cette ville gigantesque. A cette heure et dans ce quartier, il ne courrait pas encore le risque de s'empoisonner. Mais comme souvent, il n'avait pas le temps.

Ils ne profiteraient jamais pleinement de cet appartement. Lemer cier se souvenait qu'il avait béni le jour où il avait recommandé à Mathilde de ne pas abandonner ses études de droit pour le suivre lorsqu'il était entré à Saint-Cyr. Vivre séparés durant trois longues années avait été très difficile. Surtout pour elle d'ailleurs. Non qu'il fut moins amoureux ou plus lunatique. Mais il avait des journées plus remplies, au contact de camarades qu'il ne quittait pas de la journée, durant ces trois années passées dans les forêts de Brocéliande et dans un milieu où l'on cultive la camaraderie comme un art et un devoir. Il avait fallu encore passer un an dans une Ecole d'application. Il avait choisi l'infanterie et devait séjourner un an à Montpellier. Mathilde l'avait suivi pour une dernière année de Faculté. La Faculté de droit de Montpellier, après tout, était l'une des plus réputée pour le droit des affaires. Elle était devenue avocate, dans

un grand cabinet d'affaires parisien où elle avait eu la chance de fidéliser de très gros clients, assurant une ascension jalousée, fulgurante et enrichissante. Ses revenus étaient très largement supérieurs à son maigre traitement de lieutenant, puis de capitaine. Ils avaient acheté cet appartement magnifique mais totalement inaccessible pour un modeste capitaine de l'armée française. Même pour un général d'ailleurs. Il avait alors envisagé sa carrière avec une certaine philosophie. Quand la plupart de ses camarades de promotion couraient de certificat supérieur de langue, anglais, arabe, russe, de renseignement ou de technique d'arme particulière avant d'entrevoir la préparation de l'Ecole de guerre entre deux commandements trop courts et de toute façon trop administratifs, il accumulait les expériences de terrain qui l'intéressaient sans subir la contrainte de la recherche d'un bénéfice promotionnel aléatoire et de toute façon à long terme. C'est ainsi qu'après avoir commandé une section puis une compagnie dans un régiment parachutiste d'Infanterie de marine, il avait accepté, jeune capitaine, un poste dans les services de renseignement du ministère de la Défense. James Bond était bien loin, mais il voulait vérifier si John le Carré avait raison, craignant les dérives cauchemardesques d'un Tom Clancy, qu'il avouait avoir lu.

Mathilde était partie. Sans doute définitivement, même si tous deux faisaient parfois semblant de croire le contraire. Il lui restait d'elle la liberté qu'elle lui avait permis d'acquérir et cet appartement qu'elle lui laisserait sans doute à titre de compensation. Lemer cier souffla en regardant la photo de Mathilde sur une étagère, se souvenant du regard noir que Natacha lui avait jeté la

première fois qu'elle était venue dans l'appartement. Il attrapa au passage son vieux cartable de cuir posé sur un guéridon près de l'entrée, à côté d'un téléphone. Il résista à l'envie d'appeler Natacha. L'instant d'après, les deux amis plongeaient vers ces rues qu'ils aimaient, même si la fatigue les empêchait de prendre plaisir à les arpenter. Direction l'ennemi héréditaire, le ministère de l'intérieur.

Un capitaine et un ministre

PARIS, 6 JUIN 1995, 9H00

8. Peu avant neuf heures, au moment où les attentats, dont ils ignoraient encore l'existence, allaient bouleverser le cours de leur vie prochaine, Jacques Lemercier puis Rahya déclinerent leur identité au policier de faction devant l'entrée principale du bâtiment qui abritait, Place Beauveau, le ministère de l'intérieur et faisait autant penser à un immeuble fonctionnel que l'Elysée, à deux pas, à un ancien lupanar. La tenue du policier de faction, en revanche, ne permettait pas la comparaison. L'uniforme de la Police française ne ressemblait pas à grand chose, même plus à une tenue de policier. Un grand couturier français avait été chargé, dix ans plus tôt, de redessiner l'ancien uniforme, pire encore. Il avait remplacé l'ancien ridicule petit képi noir décoré de l'insigne de la Police nationale par une casquette qui pouvait faire croire qu'elle ressemblait à celles de certains flics américains. L'uniforme lui-même, un pantalon et une veste noire de coupe classique, avait été

remplacé par un pantalon et un blouson bleu nuit à la coupe originale mais qui ôtaient toute prestance pour quiconque était un peu trop petit, un peu trop voûté, un peu trop gros, avait les cheveux un peu trop court ou un peu trop long. Un énorme insigne de police singeant ceux de la police américaine irisait la poche gauche, tentant de valider le caractère uniforme et administratif de la tenue, mélange imparfait de rigueur subparamilitaire et d'élégance ratée. Rien à voir avec la tenue des policiers américains, anglais ou, surtout, *fashion touch*, des splendides carabiniers italiens.

Rahya, tout en observant les allées et venues du personnel du ministère, cherchait des yeux l'ascenseur conduisant à l'étage du ministre, celui que personne n'empruntait et pour cause, il ne fonctionnait qu'avec la petite clé qu'un policier avait tournée dans la serrure d'appel après avoir à nouveau contrôlé l'identité des deux hommes. L'ascenseur glissa rapidement jusqu'à l'étage réservé aux services du ministre.

— J'aurais dû appeler Mathilde.

— Quoi ? Tu sais que tu es particulièrement chiant et rabat-joie en ce moment ?

— Oui, mais si elle apprend qu'on est sorti avec ces filles et qu'en plus tu t'en es donné à cœur joie avec cette petite et merveilleuse Sophie, elle va évidemment savoir que moi aussi...

— D'abord, comment veux-tu qu'elle l'apprenne. Elle ne te fait pas suivre ? Et puis toi aussi tu as goûté à la luxure universitaire !

— Oui. Mais j'aurais dû l'appeler.

— Par ailleurs je te rappelle qu'elle t'a quitté. Ce qui

signifie que tu fais à peu près ce que tu veux. Et que ce n'est pas la première fois. Heureusement d'ailleurs, sinon je ne sais pas si j'aurais encore oser me promener nu dans l'appartement.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur un vaste couloir, fermant du même coup le clapet de Rahya. Les murs étaient recouverts de riches tapisseries, un peu chargées peut-être, et qui ne parvenaient à faire oublier l'ambiance de pouvoir, riche de secrets et lourde de décisions difficiles à prendre. Un bureau trônait en travers du couloir, face à l'ascenseur.

— Monsieur ?

— Monsieur ! Quel con ce flic, chuchota Rahya à Lemercier.

— Ta gueule, c'est pas le moment, répondit Lemercier, lui enfonçant un coude dans les côtes.

Troisième contrôle. Le policier, il devait s'agir d'un policier, mais tout aussi bien était-ce un huissier, s'était levé, tendant la main pour leur demander leurs papiers. Tiquant en voyant un militaire un peu plus bronzé qu'il l'imaginait.

— Capitaine Lemercier, lieutenant Rahya. DGSE.

— Suivez-moi, messieurs. Vous êtes attendus, répondit l'homme en soulignant son propos par un froncement de sourcil qui se voulait inquisiteur.

« *Trop con* ». L'homme, un policier c'est sûr, jugea définitivement Lemercier, se leva et les précéda.

Ils se rendaient certainement dans la salle de réunion du cabinet du ministre. Elle comprenait un projecteur de cinéma et, chose très importante si la réunion devait se prolonger ce que la convocation ne précisait pas bien sûr, un bar. Lemercier connaissait l'endroit pour l'avoir visité

par deux fois déjà, aux temps de l'ancien ministre. C'était une chose étrange pour des hommes comme Lemercier de constater que les changements de ministre, de gouvernement, de majorité, de régime, n'affectaient finalement en rien ce type d'institutions typiquement républicaines, *so french* comme disaient les anglais, ainsi que l'était le ministère de l'intérieur. Les dirigeants changeaient, pas les dirigés et encore moins les traditions, les pesanteurs, les habitudes, les usages administratifs.

— Entrez, capitaine... euh, Lemercier, nous ne nous sommes encore jamais rencontrés je crois.

L'huissier-policier s'était déjà retiré. Le ministre de l'intérieur serrait la main de Lemercier avec une évidente bonhomie. Il était suivi de son chef de cabinet. Lemercier l'imaginait servile et veule, courbé derrière son maître, prêt à recueillir toute remarque, à exécuter n'importe quel ordre. Bêtement, il se l'imaginait comme une sorte de domestique zélé et diplômé. Tout au contraire, le directeur de cabinet était souriant, aimable, paraissait très sûr de lui, fin et intelligent, presque en situation d'égalité avec le ministre.

Un instant, en observant la scène, Rahya se demanda si le ministre était sincère ou s'il obéissait à une mise en scène orchestrée pour aviver la concurrence entre Lemercier et Rahya représentant la DGSE et l'armée, et les hommes de ses propres services, ceux de la DST, la Direction de la Surveillance du Territoire. La DGSE était chargée du contre espionnage, les opérations extérieures, tandis que la DST s'occupait du renseignement interne et des opérations des services d'espionnage des autres pays, créant une division assez voisine de celle opposant FBI et CIA, MI5 et MI6, avec les tensions, les jalousies qui les accompagnent.

Tous les participants étaient déjà arrivés et la réunion allait offrir un excellent échantillon de la pratique administrative française faite de pouvoirs fractionnés, bureaucratisés, délégués et subdélégués. Un représentant du Quai d'Orsay était présent également. Le ministre de la défense n'avait pu venir mais son aide de camp, le capitaine Velin, que Lemercier connaissait car il était de la promotion précédente de la sienne à Saint-Cyr, avait également été convié. Il fit le tour de la pièce du regard avant de saluer chacune des personnes présentes. L'un de ses principaux compétiteurs, le commissaire Dunod de la DST était présent. Il était celui qu'il connaissait le mieux et qu'il était censé détester le plus. Il y avait également le commissaire Frémont, de la sixième division antiterroriste de la PJ du célébrissime Quai des orfèvres, en passe d'être supplanté par le commissaire Jeannin, de la section antiterroriste de l'efficace Brigade criminelle et enfin, certainement son meilleur allié car militaire comme lui, le lieutenant-colonel Ranson chargé des questions de sécurité antiterroriste au sein de la Gendarmerie. Il y avait aussi deux personnes qu'il ne connaissait pas et qui se tenaient en retrait au fond de la salle.

— Salut Jacques, dit Dunod.

— Bonjour capitaine. Commissaire Frémont, PJ.

— Antoine Mattéi, RG.

— Bonjour mon vieux. Jeannin de la crim.

« *Toujours aussi frimeurs ces types* » pensa Lemercier en observant Dunod et en se demandant où ce colosse avait pu acheter un costume et une chemise d'un tour de cou suffisant pour pouvoir l'habiller sans le transformer en un épouvantail ou un clown ridicule. Il mesurait près d'un

mètre quatre vingt-dix, devait peser près de cent vingt kilos, une bonne part pour la grosse tête posée sur ses épaules musclées. Une grosse tête carrée démesurée avec un gros nez, de gros yeux, de grandes oreilles, de grosses lèvres, une grosse voix et plus curieusement encore, une large peau plissée recouvrant le tout comme si elle pouvait en supporter bien plus.

— Mes respects mon colonel. Capitaine Lemercier, DGSE.

— Ranson. Bonjour Lemercier, répondit le colonel, un peu froid, en pinçant les lèvres. Il avait l'air de humer l'air ambiant à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un qui égale sa condition d'officier supérieur.

« *Trou du cul* », souffla Rahya à Lemercier. Le ministre se rendit au bout de la longue table ovale autour de laquelle avaient été disposés autant de fauteuils que de personnes présentes devant quelques feuilles blanches, des crayons et l'inévitable demi-bouteille d'eau minérale encastrée dans un verre en plastique. Chacun l'imita et prit place autour de la table. Rahya chercha l'endroit lui permettant d'avoir le meilleur point d'observation et y conduisit Lemercier. Le ministre s'assit, invitant tous les participants de la réunion à l'imiter d'un grand geste puis, s'étant assuré que tous étaient installés, se leva.

— Messieurs, les présentations ne sont pas achevées. Je vous présente monsieur le substitut Le Gall de la section antiterroriste du parquet du tribunal de grande instance de Paris chargé des affaires terroristes et monsieur le juge Henry, juge d'instruction, de la cellule antiterroriste, désignant les deux personnes que Lemercier n'avait su identifier.

— Tiens, qu'est-ce qu'il se passe ? glissa Rahya à Lemerancier qui répondit par une mimique censée signifier qu'il n'en savait pas plus que lui ni qu'aucun de ceux qui étaient assis autour de cette table.

Lemerancier regardait les uns après les autres les membres de cette réunion. C'était la première du genre. La France était l'une des cibles préférées du terrorisme mondial et tous les services compétents ou qui prétendaient l'être avaient dû s'adapter à cette nouvelle et terrible menace. Sûrement quelque chose de nouveau. Il se souvenait du texte du message envoyé pour le convier à cette réunion dans le style inimitable cher aux stakhanovistes de la littérature administrative:

DE INT/DIR.CAB.A DEF/DGSE/SR/LAT. OBJET: REUNION LE 05/06/1995 COURANT A MIN.INT. MISE AU POINT LUTTE AT. DIFFUSION RESTREINTE.

Rien de bien clair. « *Mise au point de la lutte AT* » signifiait qu'on allait parler de questions antiterroristes dans le jargon de ce milieu de spécialistes. Sûrement une réunion de travail en tout cas mais assez secrète ou assez importante pour que toute la clique des directeurs, chefs et sous-chefs de bureau ou de cabinet concernés en tout genre soient présents. Et pourtant, il n'avait été prévenu qu'une semaine auparavant. Il devait s'agir de quelque chose de très important même si les débats allaient certainement vite prendre un tour technique et éviter de glisser sur le terrain politique.

— Bon travail, Messieurs, encouragea le ministre, accompagnant son geste d'un large mouvement des bras. Il se leva et se plaça derrière son directeur de cabinet.

— Je vous laisse entre les mains de Didier Lavérune,

mon directeur de cabinet, dit-il en lui tapotant l'épaule.

Le ministre salua à la cantonade les personnes présentes. Lavérune l'accompagna sur le pas de la porte et lui chuchota quelques mots, sans doute des conseils pour une prochaine réunion ou quelques précisions sur la conduite à tenir. Le ministre parti, il se rassit et attendit quelques instants avant de prendre la parole. L'ambiance était froide, voire glaciale, antarctique. Tout ce qui avait trait de près ou de loin aux divisions de la Police française était tendu. Depuis des décennies, sinon depuis des siècles, la guerre des polices, pour retenir les termes peu élogieux qu'avaient adoptés la presse et le cinéma, faisait rage. La lutte remontait notamment aux rapports de Fouché et de Savary, l'un contrôlant la Police française par le truchement du ministre de l'intérieur et l'autre la police secrète, dépendant directement du ministre de la guerre ou de l'Empereur, selon les missions. Le ministre Fouché passait son temps à essayer de récupérer les attributions du général Savary qui profitait de ses relations privilégiées avec l'Empereur pour asseoir son autonomie. Rien n'avait changé depuis cette époque. Bien plus, les divisions s'étaient affinées au sein même des deux grandes institutions militaires et civiles du fait des attributions de la police et de celles de l'armée en matière de contre-espionnage, les uns cherchant à dénigrer les autres, et réciproquement, et au sein même de chacun des ministères.

Lemercier avait étudié un rapport du ministère de la Défense qui présentait l'organigramme du complexe système français de lutte antiterroriste, un imbroglio typiquement national, qui devait faire les joies des étoiles montantes de l'ENA. Une mission interministérielle placée

sous l'autorité du Premier ministre coiffait l'ensemble du dispositif. C'était sans doute une réunion de ce type que l'on allait préparer aujourd'hui. En même temps, une cellule propre au ministère de l'intérieur, à laquelle il était parfois invité, se réunissait, et chaque petite cellule avait sa propre commission, ses propres informations. Il fallait de plus compter sur les implications politiques de la lutte antiterroriste. Chef des armées et chargé des relations extérieures, le Président de la République ne pouvait se désintéresser de la question, sans compter les deux Assemblées qui ouvraient des commissions d'enquête et commandaient rapport sur rapport, tous plus onéreux et inutiles les uns que les autres.

— Messieurs, nous sommes réunis pour tenter de, comment dirais-je, mettre en commun nos efforts et nos moyens pour la réussite d'un objectif commun, l'éradication et la prévention de la menace terroriste en France.

Menaces

PARIS, 6 JUIN 1995, 9H30

9. Lavérune développa ses arguments pendant près d'une demi-heure. Au goût de Lemerrier, ce fut un vrai et beau petit discours de synthèse d'un vrai et beau professionnel de la politique, modèle standard, bien formé à Sciences Po puis à l'ENA pour la conduite des débats, certainement sur n'importe quel sujet et en toute circonstance. Plat mais racé. Et bien dit.

Lemerrier, comme beaucoup de militaires, avait une vision assez manichéenne du monde qui l'entourait et avait tendance à observer avec mépris ou condescendance tous ceux qui n'étaient pas dans l'armée, les « pékins » dans le jargon des militaires, ce qui faisait quand même beaucoup de monde. Il classait ainsi les gens par catégorie, la catégorie des médecins, celle des avocats, celles des hommes d'affaires, des ouvriers, lesquelles ne recouvraient

pas toujours le contenu que tout un chacun ou les intéressés eux-mêmes auraient retenu. La catégorie qu'il méprisait le plus était celle des politiciens. Non par raison mais plutôt par réflexe. Dien Bien Phu, Suez, les accords d'Evian, le Liban, bien des sujets de frictions divisaient militaires et politiques, voire militaires entre eux, considérant à tort ou à raison qu'ils avaient été trahis par les politiciens en mettant en œuvre les guerres que ces mêmes politiciens leur avaient ordonné de mener puis de cesser parfois en abandonnant les populations locales qui les avaient soutenus et en oubliant les morts des combats menés, conception assez primaires et que ses lectures n'avaient pas totalement chassées.

Lavérune avait développé une analyse des origines du terrorisme, de ses implications en France, de ses réseaux et des menaces existantes. Il poursuivit par l'objet de la réunion du jour.

— J'attends de l'ensemble des services de la Police, de la Gendarmerie et des services extérieurs la cohésion que ce but requiert. Le ministre m'a fait part de la volonté expresse du Président en ce sens.

Le Président ! Le mot magique, la référence suprême, l'allusion sublime était lancée comme pour sanctifier l'instant. Le président venait tout juste d'être élu, il était encore ceint de l'aura quasi-divine que la République accordait au nouveau monarque, Jacques Chirac, l'homme aux pommes.

Lemercier devait malgré lui reconnaître que Lavérune s'en tirait très bien jusqu'à présent. Le chef de cabinet marqua un temps d'arrêt afin que tous retiennent l'importance de ses propos. Il observait sa petite assistance

avec délectation, satisfait de son petit effet de scène, jetait un large regard circulaire, un petit sourire supérieur lissant la commissure de ses lèvres pincées, petit coq dans un petit poulailler.

— La France, messieurs, et essentiellement sa capitale, ont subi de nombreux attentats ces dix dernières années provenant d'états ou de groupuscules étrangers, qu'il s'agisse du Hezbollah ou du Djihad islamique libanais, des iraniens, de Carlos, de l'OLP, du FPLP, du FDLP, ou d'Abou Nidal jadis, du GIA ou du FIS algérien enfin, et j'en oublie. Je pense que chacun de vos services a acquis une masse d'informations non négligeable en ce qui concerne les personnels, les armes, les explosifs utilisés et les modes de financement et de recrutement, les contacts avec des groupes étrangers.

Nous craignons aujourd'hui que l'expérience acquise par certains groupes en Afghanistan hier et en Bosnie aujourd'hui ne nous préjudicie demain. Aussi, il est temps de mettre en commun l'ensemble de vos informations au service d'un objectif unique, préserver la sécurité des français et sans doute plus précisément, des parisiens. Je pense qu'il nous faudra créer un fichier informatique qui sera chargé de centraliser en un endroit à définir et utilisable à distance, à partir de vos services, l'ensemble de ces informations. Voilà messieurs pour l'essentiel. Les détails vous seront transmis par note de service, secret défense évidemment, sous huitaine. Des questions avant de poursuivre ?

— Oui, une question. Pardonnez-moi, mais comment concilier des informations résultant de sources différentes ? N'est-ce pas un risque supplémentaire d'évasion de

l'information et de ses sources ?

Dunod évidemment. Et l'attaque était lancée contre la DGSE en particulier et Lemercier qu'il n'avait pas quitté du regard en posant sa question et plus généralement contre l'armée dont on soupçonnait, justement hélas, certains membres de sympathies pro-serbes affichées mal venues dans le contexte de guerre en Bosnie. La DST n'acceptait pas de voir ses fonctions limitées à l'intérieur des frontières du pays et la DGSE était encore secouée par l'impact du fiasco de l'affaire du *Rainbow Warrior* coulé à Auckland. Les policiers avaient toujours voulu jouer aux petits soldats jusqu'à chercher à leur ressembler sans en subir les inconvénients : uniformes et appellations ronflants, mais 39 heures, en attendant 35, et pause syndicale.

Lemercier était resté silencieux mais il réfléchissait si fort que tout le monde avait compris le fond de sa pensée. Ce n'était pas bien difficile. Il suffisait de mesurer la noirceur de son regard pourtant bleu dirigé vers Dunod.

Lavérune se chargea de répondre.

— Ce n'est pas un problème, commissaire Dunod. Les niveaux de sécurité d'accès aux informations seront révisés à la hausse et l'attribution des habilitations sera contrôlée de façon à sauvegarder ces informations. J'attends vos remarques et vos suggestions. Je voudrais que vous sachiez que nous travaillons actuellement avec les américains qui ont une très grande expérience du travail en commun entre leurs différents services, la CIA, le FBI, la NSA, la DEA, etc., mais également avec les anglais et les allemands sur cette question.

Lemercier devait convenir que Lavérune était un homme fin et intelligent et fin. Il s'était très bien sorti des

contradictions irréductibles qui opposaient DST et DGSE, gendarmerie et police, justice et police. Dunod et la DST avaient intérêt au *statu quo* car ils bénéficiaient déjà d'une remontée des informations par la PJ et la Crim, car ces deux services dépendaient comme la DST du ministère de l'intérieur. Insister sur le risque de fuite permettait à la fois de retarder la mise en place du système et de faire porter sur les autres le soupçon d'éventuelles fuites. Lavérune savait tout cela et tenait à ne pas se faire piéger. Le temps où il couvrait sans limite la DST et ses petites combines semblait révolu. Désormais, il fallait faire place à la coopération entre les services compétents, même ceux de la Défense. Du côté des hommes de la DST, cela supposait de tordre le coup à de nombreux réflexes bien ancrés contre tout ce qui ressemblait à un militaire mais l'efficacité était à ce prix.

Et le Président désirait qu'il en soit ainsi. Il en serait donc ainsi.

— Il y urgence messieurs. Il faut que tout soit mis en place avant la fin de l'année. La France n'a peut-être encore jamais été soumise à un risque d'attentats aussi important qu'aujourd'hui.

Lavérune se tut et parcouru longuement la salle de son regard chargé d'une autorité évidente. Personne ne demanda plus la parole. Il ajusta ses lunettes, prit l'un des nombreux dossiers empilés face à lui et l'ouvrit.

— Messieurs, pour illustrer notre propos, il est utile de vous informer d'un incident récent. Colonel Ranson ?

— Merci, monsieur.

Le colonel Ranson se racla la gorge. Si ces deux-là avaient répété ce numéro, il était assez bien mis en scène. Il

avait fière allure dans son uniforme noir et bleu, le colonel. Les gendarmes avaient conservé les couleurs de leur uniforme d'avant 1914, vareuse noire, pantalon bleu à bandes noires. L'armée de terre avait abandonné les couleurs correspondantes, vareuse noire et pantalon rouge, dès 1915 après les grands massacres ordonnés et irisés d'août et septembre 1914, au profit d'un bleu horizon progressivement transformé en kaki. Tout le monde se fichait en général de ces petits détails d'intendance, mais pour les militaires, c'était un peu leur âme, ce qu'ils appelaient les « Traditions », qui se reflétaient dans leur uniforme. Ils avaient le sentiment que les atteintes à leur uniforme était une forme d'émascation politique, souhaitée par un régime qui ne leur était pas favorable et qui se méfiait de son armée depuis toujours, des Bonaparte au « coup » en 1958 à Alger qui avait porté le général de Gaulle au pouvoir, en passant par les lâchetés et renoncement de 1940 ou ceux de 1961.

— Messieurs, les services de recherche du groupement de gendarmerie de Marseille ont pu obtenir un renseignement de première importance. Une brigade de gendarmerie a arrêté au cours de ce qui paraissait être un contrôle d'alcoolémie anodin deux personnes près de Cassis. Ils portaient de faux papiers saoudiens. Les gendarmes les ont fait sortir de la voiture et ils l'ont fouillée. Ils ont découvert dans le coffre des fusils d'assaut tchèques, des grenades, des lances roquettes russes RPG-7, des lance-missiles individuels américains sol-air *Stinger* ainsi qu'un type d'explosif très puissant et très commun dans l'ex-bloc soviétique, du C4. C'est aussi celui qu'on retrouvait dans les stocks de L'ETA ou de l'IRA, fournis

depuis la Tchécoslovaquie par des réseaux libyens ou islamiques.

Le colonel mesurait son effet d'annonce sur l'assistance, plus intriguée que médusée.

— Nous pensons que ces deux individus font partie d'un groupe qui envisage des actions musclées sur notre territoire.

— Pardonnez-moi colonel, mais avez-vous pu interroger ces deux types ?

— Les gendarmes qui les surveillaient ont été surpris. Les deux suspects se sont détournés de la voiture contre laquelle ils étaient appuyés et ont sauté dans le vide. Vous connaissez les Calanques. On les a retrouvé trente mètres plus bas, noyés après s'être fracassés contre les rochers.

— Non !

— Merde !

— Ah la vache !

Tous les noms d'oiseau allaient y passer si le colonel, les coupant, n'avait ajouté, sûr de son effet :

— Nous pensons que ces armes viennent de Bosnie.

— La Bosnie ! Manquait plus que cela ! Qu'est-ce qui vous fait penser qu'elles viennent effectivement de Bosnie, mon colonel ? demanda Lemercier. Et pourquoi pas du Liban, d'Algérie ou d'Afghanistan comme d'habitude ?

Le colonel Ranson se tourna lentement vers lui.

— Et bien, à vrai dire, capitaine, nous n'en savons rien. Nous avons réussi à identifier l'un des corps avec l'aide des douaniers. Ils surveillent avec nous la frontière italienne depuis quelque temps. Outre quelques passages de drogue, rien de terrible, un peu d'herbe, des cigarettes de contrebande, des produits contrefaits, montres et articles de

marque de luxe. Nous avons cependant acquis la conviction qu'un réseau de passage d'armes provenait de Bosnie, à la suite de la saisie fortuite d'une voiture qui transportait quelques *Kalashnikov*. En direction de la Corse ou des réseaux du grand banditisme parisien ou lyonnais, pensions-nous. Mais renseignements pris, rien. Aucun de ces réseaux n'a semble-t-il acquis d'armes de cette filière ces derniers temps. Or on était parvenu à repérer un des passeurs. Un type qui se faisait appeler Goran A. Topic. Bosniaque. Bosniaque, ancien d'Afghanistan et sans doute membre d'un réseau musulman fondamentaliste. Le « A », qui signifie Ahmed, a sans doute été ajouté, ce qui pourrait accréditer la piste islamiste car, comme vous le savez l'islam bosniaque n'a rien d'arabe et vient de l'expansion turque. Mais peut-être s'agit-il d'un simple souvenir de son séjour Afghan. On le surveillait depuis plusieurs semaines pour tenter d'appréhender toute la bande et de repérer leurs réseaux d'écoulement en aval. Mais on a fait choux blanc. Jusqu'à l'opération que j'évoquais tout à l'heure. On les a laissé passer et on les a suivis discrètement depuis la frontière. On a mis en place cette histoire de contrôle d'alcoolémie pour les surprendre mais ça n'a pas marché.

— Voilà messieurs où nous en sommes, conclut Lavérune. Des armes, et parmi les plus sophistiquées, circulent en France en ce moment, manipulées par des professionnels, sans doute de faux réfugiés bosniaques qui envisagent de les utiliser pour un objectif dont nous ignorons tout. C'est pour cette raison, messieurs, que la coopération la plus totale et la plus complète entre les différents services que vous représentez vous est demandée. Si vous n'avez plus de questions, vous pouvez

disposer. Vous trouverez devant vous les numéros de téléphone, éventuellement cellulaires, et de télécopie de chacun d'entre nous.

Lemercier y jeta un œil et esquissa un petit sourire. Comme il le pressentait, Dunod était le seul à disposer de deux de ces hochets électroniques qui commençaient à se répandre comme une contamination mais que Lemercier n'utilisait que parce que c'était un ordre formel car les lignes qu'ils empruntaient étaient sécurisées : elles ne passaient pas par les réseaux ordinaires mais par un satellite militaire et ne pouvaient pas être écoutées ou décodées ou alors avec un ordinateur puissant qui aurait utilisé un logiciel fonctionnant incessamment pendant quelques années.

— Monsieur Lavérune, avant que nous nous quittions, un mot encore s'il vous plaît.

Tous les visages se tournèrent vers Lemercier.

— Capitaine Lemercier ? Je vous en prie, parlez. Nous sommes là pour écouter et rassembler nos expériences.

— Merci monsieur... Voilà. Mon adjoint, le lieutenant Rahya, et moi avons travaillé tout hier et la nuit dernière à synthétiser quelques informations en prévision de la réunion d'aujourd'hui. Nous avons rassemblé pas mal de documentation, avons pris conseil de spécialistes, je vous passe les détails.

Un petit couplet pour Dunod qui n'avait rien dû préparer. Un petit clin d'œil à Rahya. « Ouais, passe les détails, c'est plus élégant », chuchota Rahya.

— Comme vous le savez, la DGSE s'occupe à la fois de la collecte de renseignements et des opérations extérieures via son service action et d'autres corps opérationnels dont

le Commandement des opérations spéciales. Au-delà des mythes sur le travail des « espions » qui composent la DGSE, notre travail est surtout un travail de fourmis, qui consiste à rassembler des renseignements de diverses sources et à analyser ensuite ces renseignements. Nous disposons d'informations habituelles en provenance d'Algérie, du Liban, un peu d'Irak, du Pakistan ou d'Iran. Rien de nouveau de ce côté. Par ailleurs le développement des opérations en Bosnie nous a évidemment conduit à monter des opérations sur place. Les résultats auxquels nous sommes actuellement parvenus nous conduisent à nous poser quelques questions, sans que nous disposions encore des réponses.

Son introduction fit son petit effet. Dunod se renfroga. Un éclair jaillit de la prunelle de Ranson. Lavérune semblait vivement intéressé, comme tous les autres membres de cette réunion.

— Continuez capitaine, invita Lavérune.

— Je voudrais insister à nouveau sur le fait que nous ne disposons que de quelques bribes d'informations pour l'instant. Des ragots en quelque sorte. Voilà. Nous nous chargeons de surveiller certaines zones en Bosnie, les zones de sécurité qui vous le savez sont presque encerclées par les serbes, la région autour de Sarajevo et celle de Mostar. Dans ces zones sont concentrées l'essentiel des forces gouvernementales, ce que la presse appelle l'armée bosniaque. Un certain nombre d'opérations de renseignement sont également lancées dans des zones à risques. C'est ainsi que lorsque le général Morillon s'est rendu à Srebrenica pour bloquer les troupes serbes comme vous vous en souvenez peut-être, il avait été précédé par

une équipe du 13ème régiment de dragons parachutistes. Ce régiment est spécialisé dans la collecte en profondeur d'informations, principalement sur l'ex-front de l'est. On les parachute de très haute altitude, il s'enterrent pendant des semaines, ils observent, écoutent et rapportent ce qu'ils obtiennent. Ce sont eux qui avaient averti l'état-major de la FORPRONU qu'une opération majeure des serbes était en préparation. D'autres équipes sont encore déployées dans le pays. Ils ont repéré des tas de choses. On se sert surtout de ces informations pour les quelques frappes aériennes qui sont lancées par les américains. Mais enfin, le plus intéressant est ailleurs, il concerne tout ce qui pourrait nourrir les débats du futur Tribunal pénal international s'il est effectivement mis en œuvre et surtout si nous diffusons ces informations, ce qui n'arrivera pas, je vous rassure d'emblée. Je vous les cite en vrac en vous les résumant tout de même. Des camps de concentration croates, serbes ou musulmans, des bordels bourrés d'esclaves sexuelles arrachées à leurs villages avec des gamines de douze ans et quelques petits garçons au profit de pédophiles avertis, ces ogres modernes, des camps d'entraînement de fondamentalistes musulmans qui viennent peaufiner en réel leur endoctrinement acquis en Egypte, en Afghanistan, au Pakistan à Paris ou à Londres, d'autres camps réservés à des défenseurs de l'occident blanc et chrétien, et même des centres de tortures pour serbes de Belgrade ou croates de Zabreg pleins de pognons en mal de sensations fortes prêts à payer pour voir et filmer des viols, des tortures, des exécutions. Au milieu de toutes ces petites horreurs ordinaires, une de ces équipes a repéré une unité de l'armée bosniaque assez curieuse qui n'entre dans aucun des canons

du dispositif militaire habituel de l'armée bosniaque. Il ne s'agirait pas de musulmans fondamentalistes. Elle n'apparaît pas non plus dans les organigrammes de l'armée gouvernementale bosniaque. Par ailleurs, cette unité n'est pas organisée selon les modèles ex-soviétiques qui sont ceux des serbes et des bosniaques ou des croates. Du moins avant que nous et les américains ne conseillent les chefs de ces deux dernières armées. Mieux, ils semblent équipés de matériels qu'aucun canal habituel n'a pu leur fournir, ni nous ni les américains ni les iraniens ou les turcs. Ils disposent de missiles antiaériens, des *Stinger* américains notamment, des fusils assaut américains M16, des SIG suisses et des Famas français, les mêmes que ceux qui équipent nos troupes, etc. Bref, cette petite unité attire depuis quelques temps notre attention et celles des services de renseignement anglais et américains. Nous cherchons à en savoir un peu plus et surtout à organiser cette attention nouvelle pour cette unité bizarre. Mais en écoutant le Colonel Ranson, j'ai immédiatement fait le rapprochement avec les armes que ces types auraient introduites en France.

Nous tentons de faire aujourd'hui le rapprochement avec certains événements qui pourraient demain avoir lieu en Bosnie. Inutile de préciser que tout ce que je vais maintenant évoquer relève du secret défense le plus absolu et que toute fuite risquerait de provoquer la mort de plusieurs de nos agents ou de nos soldats dans certains endroits de l'ex-Yougoslavie sans compter qu'il s'agirait d'un crime de haute trahison.

Lemercier fixa du regard l'ensemble des participants, s'arrêtant un peu plus sur Dunod.

— Certains de ces agents, poursuivit Lemercier, sont en

mesure de nous fournir des renseignements sur les activités des milices serbes. Nous croyons — nous en sommes certains mais la prudence nous conduit à douter de tout — que le général Mladic prévoit à très court terme de réduire les poches que constituent les zones de sécurité en Bosnie orientale, Gorazde, Zepa, Srebrenica surtout, ainsi que Bihac au nord-ouest et évidemment Sarajevo. Nous pensons qu'ils devraient entamer ces actions dans le courant de l'été. Soit à compter d'un mois environ. Il est évident que les agences de renseignement américaines et britanniques sont tenues au courant de nos suppositions. Ils les partagent d'ailleurs. Il ne fait pas de doute non plus que le gouvernement bosniaque connaît cette situation et les conclusions que nous en tirons. C'est la raison, pensons-nous, pour laquelle ils ont engagé avec les croates le plan de modernisation de leur armée, dans un processus de fusion avec les forces croates, pour former ce que nous appelons la « coalition croato-bosniaque ». Ils attaquent aujourd'hui sur tous les fronts en Bosnie et l'on peut supposer, même si ce n'est pas l'unique raison, qu'ils entendent affaiblir les serbes pour les conduire à renoncer à leurs projets de conquête, puisqu'ils savent pertinemment que la FORPRONU ne bougera pas, ou presque.

Nous tentons alors de mettre en parallèle ces renseignements : les attaques contre les zones de sécurité, Srebrenica en tête, cette unité fantôme bosniaque et maintenant des menaces d'attentats en France contre les intérêts serbes. Y a t-il un lien ? De quelle nature ? Voilà les éléments de notre réflexion actuelle.

— Intéressant, nota Ranson, en prenant le dossier que Rahya faisait circuler qui reprenait, avec photos et

documents, le propos de Lemer cier.

— Très intéressant même, souligna Dunod, conscient qu'il lui fallait redorer son blason.

« D'autant plus intéressant que de notre côté, ajouta-t-il, nous avons également collecté quelques renseignements avec tous les services du ministère de l'intérieur, les RG, la Crim, la BRB, la PJ.

Il désigna chacun des responsables de ces services. Mais, c'est le fiasco. On a tenté de concentrer nos renseignements sur les banlieues dans lesquelles des milieux islamistes prospèrent. Rien. Pas un bruit. Ou ces gars ont réussi à infiltrer ces groupes islamistes en faisant le ménage ou au contraire ils s'en démarquent et ils parviennent à s'intégrer parfaitement dans le paysage. Je penche pour la deuxième solution. Aucun écho de mouvement particulier dans les groupes islamistes ne nous est parvenu.

— Chez nous non plus, je dois bien l'avouer, confirma l'un des magistrats présents.

— Et bien messieurs, si je peux résumer, dit Lavérune en se levant. J'observe l'efficacité du projet du ministre. Nous avons plus fait en une heure qu'en deux ans. Nous avons d'un côté des bosniaques apparemment indépendants qui s'agitent en Bosnie, des armes bosniaques qui entrent en France mais pas de réseau local pour les accueillir et d'un autre côté, un affrontement majeur en Bosnie qui se prépare avec une menace très importante sur les zones de sécurité dont l'ONU à la garde et, j'imagine, une menace considérable sur les populations civiles qui s'y sont réfugiées. Tout cela me paraît très inquiétant.

Il se leva, jetant un coup d'œil sur chacun des participants, tous arborant désormais une mine grave.

— Messieurs, il est presque dix heures. Je vous propose de nous séparer. J'attends de vos nouvelles. Le plus rapidement possible et en toute concertation.

Caméra cachée

PARIS, 6 JUIN 1995, 10H

10. Le téléphone couina sur le bureau de Didier Lavérune, directeur du cabinet du ministre de l'intérieur, quelques minutes seulement après le départ des participants à la réunion qu'il venait de clore. La secrétaire de permanence décrocha et dériva l'appel vers la salle de conférence. Lavérune rédigeait le compte-rendu qu'il devait préparer au ministre au milieu des papiers, des cendriers, des tasses de café et de bouteilles d'eau à demi vides qui recouvraient la grande table, quand le téléphone l'interrompit. Il avait horreur d'être dérangé dans un tel cas, comme si ce bruit métallique pouvait rompre le charme qui opérait sur sa rédaction et sa réflexion, fût-elle consacrée à l'étude des difficultés des plus sérieuses.

D'un geste brusque, il décrocha et son expression passa de l'agacement à la surprise, puis à l'inquiétude. Approuvant les paroles de son interlocuteur par de rares onomatopées, il raccrocha, songeur, remisant ses lunettes

d'écaille dans la poche de sa chemise au risque de les égarer et composa le numéro de téléphone du directeur de la DGSE, le général Meyer.

— Mon général ? Lavérune. Du ministère de l'intérieur. Déjà du nouveau à propos de la réunion de ce matin où j'ai pu rencontrer le capitaine Lemercier et son adjoint.

— Lavérune. Bonjour cher ami, répondit le général Meyer, directeur général des opérations extérieures au sein de la DGSE. Vous avez vu Lemercier. Très bon élément. On en ferait un général en moins de deux s'il voulait se décider à se mettre au boulot. Son adjoint également, dites-vous ?

— Oui, oui son adjoint. Un garçon charmant, un lieutenant je crois, le lieutenant, comment déjà, un nom malgache ou indien, Rapia, Rabha, Rahya, quelque chose de ce genre. Rahya, je crois.

— Rahya ? Le lieutenant Rahya dites-vous ? Son adjoint ? L'adjoint du capitaine Lemercier. Oui, bien sûr. Je vois, je vois.

— C'est cela même. Son adjoint. Un garçon assez discret. Le lieutenant Rahya, c'est ainsi que me l'a présenté le capitaine Lemercier. Bien, mon général, cela étant je crois que notre mission est déjà commencée. On me signale deux attentats, vous allez sans doute recevoir la copie de la première dépêche diffusée dans l'instant, qui se sont déroulés ce matin même à Paris. Votre secrétaire doit déjà trépigner devant la porte de votre bureau pour vous l'apporter. Le premier a eu lieu place Saint-Michel devant l'immeuble où réside l'attaché militaire serbe. Il y aurait trois morts, dont l'attaché militaire lui-même, le colonel Slavo Talic. C'est un petit nouveau ici, il remplaçait le

colonel Atisevic depuis peu, une semaine ou deux. Pas de victimes civiles. Pas de dommages collatéraux comme on dit chez vous. Peu après ce premier attentat, un autre serbe, le commandant Golovic, a été assassiné également. Devant l'ambassade de Yougoslavie cette fois. Au pistolet automatique et silencieux. Deux balles. Du travail propre, professionnel semble-t-il. Ce qui est curieux, c'est que le commandant Golovic remplaçait aussi l'adjoint d'Atisevic qui l'a accompagné en Serbie.

Le général Meyer eut un petit sursaut de surprise. Il ignorait qu'Atisevic fût retourné en Serbie et il en éprouvait quelque satisfaction. Non parce qu'il avait quitté Paris mais parce que ce faisant, il avait échappé à cet attentat. Il avait pu apprécier cet officier serbe qui avait montré beaucoup d'intelligence et de réserve au cours de rencontres officieuses entre diplomates des deux pays et surtout entre pseudo diplomates mais véritables espions, au nom de l'amitié ancienne et profonde qui alliait les deux peuples français et serbes, rencontres auxquelles le général avait été convié en sa qualité d'espion en chef de la République. Son adjoint semblait d'ailleurs en totale communion avec son patron.

Comme l'avait deviné Lavérune, la secrétaire de Meyer entra discrètement dans le bureau et déposa la liasse de dépêches du matin surmontées par celles intéressant les deux attentats, dont elle souligna l'importance au général. Meyer les survola tout en écoutant Lavérune poursuivre. Elles confirmaient presque exactement le rapport fait par Lavérune. Même si la mort de leur remplaçant n'était pas pour le réjouir, il ne parvenait pas à véritablement s'attrister, tant la terrible réputation de Talic et de Golovic,

bourreaux de Vukovar et de Bosnie lors des opérations serbes menées entre 1992 et 1994 les avait précédés, où les bosniaques et les croates avaient subi les plus gros revers, et où avait été expérimentée la purification ethnique à la sauce serbe. Le général avait fait dresser par ses services de renseignement leur *curriculum vitae* dès qu'ils avaient été connus avant de les communiquer aux différents autres services intéressés, DST, ministères, état-major. Il s'était simplement retenu de les envoyer à la presse.

— Merci cher ami de m'avertir. Je vous avais adressé la biographie des ces deux là. Talic et Golovic. Retrouvez-les et lisez-les, je vous prie. Mais assis. Je vous garantis qu'ensuite vous bénirez leurs assassins.

« Je vais moi-même informer Lemercier qui a déjà eu l'occasion de rencontrer Atisevic et peut-être Talic également. Je vous laisse prévenir toutes les autres parties intéressées. A bientôt Lavérune. Merci pour votre appel.

*

Lemercier venait de recevoir un appel l'informant des attentats et se rendait sur les lieux avec Rahya. S'engouffrant dans le métro, il arrivèrent sur place vingt minutes plus tard.

Rahya tentait d'expliquer aux flics de faction qu'ils avaient accès à tout ce touchait à la Défense nationale. Un beau flic. Bel uniforme, oreilles écartées, nez curieux, un profil de personnage de Hugo Pratt, l'embase du nez très haute sur le front, la tombée très droite, les lèvres rectilignes, courtes et pincées, un menton écorné, l'air sombre et plutôt abruti.

— On ne passe pas.

— Mais si, mais si on passe.

— Non, on passe pas.

— Mais si mon tout beau.

— Dites donc, vous. Je suis pas votre tout beau, et d'une. Et deux, on passe pas.

— Mais si on va passer, mon très beau. Tiens, regarde ces jolis badges et ce qui y est écrit. Je t'aide : « *accès autorisé à tout site intéressant la défense nationale* ». Alors, tu vois, on passe, mon tout beau.

— Connaît pas. Désolé, on passe pas.

Lemercier commençait à s'échauffer et allait débiter un nombre incalculable d'insulte, quand, heureusement, Dunod apparut.

— Alors les miloufs, on n'a pas son laissez-passer ? Vous ne savez donc pas que c'est la DST qui est seule compétente sur le territoire national ? Et à Paris on est sur le territoire national vous ne croyez pas ?

— Ecoutez Dunod, répondit Lemercier grinçant, on vient de se quitter de chez le ministre où j'ai retenu plusieurs informations. « Collaboration entre les services » disait-il. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Je crois que je vais appeler Lavérune pour le lui demander.

— Je déconnais Lemercier. Il fit un geste aux policiers de faction pour leur indiquer de laisser passer les deux militaires.

« Si on peut plus se frictionner un peu, alors autant fusionner nos services ».

Les deux boulevards parisiens mythiques, Saint-Germain et Saint-michel, étaient vidés des passants et des voitures qui les encombraient d'ordinaire, remplacés par les dizaines

de véhicules de police, de pompiers et des ambulances qui faisaient un concours de sirènes et de gyrophares. Au beau milieu du boulevard Saint-Michel, la Mercedes noire achevait de se consumer. Le trottoir était jonché de débris de toutes sortes et noirci par l'explosion de la voiture. Trois couvertures sombres cachaient les trois corps. Lemercier s'approcha. Dunod commentait.

— L'attentat a eu lieu vers huit heures trente. On a retrouvé la montre brisée de l'une des victimes. L'attaché militaire. Elle est restée bloquée sur huit heure trente pétante. D'après les témoins, un type qui était sur le trottoir a brandi une sorte de poutre sur son épaule, un lance-roquette de toute évidence.

— Une poutre ? Un lance roquette en bois ? Un RPG-7 alors.

— Possible, vous connaissez sûrement mieux que moi ces saloperies. Il l'a laissé au bord de la rue. Devant le magasin là. Une épicerie. Le taulier est d'origine marocaine. On a vérifié. Pas de connexion apparente avec les réseaux islamistes qu'on contrôle ou qu'on surveille. Il a déclaré qu'il avait employé le tueur sur les conseils de son cousin. Un certain Josip. C'est pas très marocain comme prénom si vous voulez mon avis. Mais, bon, on l'a embarqué. Garde-à-vue prolongée. On va bien voir ce qu'on peut en tirer. Peut-être une nouvelle piste, vers une filière terroriste internationale. Type afghane ou les réseaux Ben Laden. Mais j'en doute, le gars avait l'air sincère.

« Drôlement efficaces ces trucs en tout cas. Aussitôt après le tir, la Mercedes volait en l'air tuant net les trois gars. L'un d'entre eux est le colonel Talic, attaché militaire de l'Ambassade de Yougoslavie. Il habitait ici. Les deux

autres seraient ses gardes du corps. Deux gardes du corps, il devait se sentir menacé.

— La Yougoslavie est un pays en guerre, je vous rappelle, Dunod. Une sale guerre en plus. Et Talic avait beaucoup de choses à se reprocher. Je vous ferai passer sa fiche. Il a participé au sac de Vukovar, entre autres. Un criminel de guerre, de toute évidence.

— Ah ? J'ignorais. Il devient moins sympathique d'un coup. Moins victime. L'enquête sera facilitée.

— Pourquoi donc ?

— Un vieux réflexe de flic. On a toujours tendance à s'investir dans une enquête en s'identifiant à la victime, vous voyez. Lorsque la victime est une innocente victime, comme c'est presque toujours le cas, l'enquêteur le prend à cœur. Il se met à sa place. Bien sûr on essaie de combattre ce sentiment parce que cela peut fausser le jugement sur un suspect mais c'est presque impossible. Alors quand la victime est un salaud, on est plus neutre, techniquement. C'est plus facile.

— Je vois. Là, rassurez-vous, vous serez parfaitement neutre. Vous devrez même vous forcer pour rester neutre. Vous me communiquerez les éléments de l'enquête ?

— Promis. Mais accompagnez-moi si vous le souhaitez. Je fonce sur les lieux de l'autre meurtre, rue de la Faisanderie. Devant l'Ambassade de Yougoslavie.

Lemercier jeta un dernier coup d'œil autour de lui. Les hommes de la police scientifique investissaient la place, photographiant la scène sous tous les angles. D'autres recueillaient les indices qu'ils avaient pu identifier. Une véritable fourmilière nécessaire aux grandes enquêtes criminelles se mettait en place. Les stars de la cellule

antiterroriste du ministère de la justice arrivaient, accompagnés de la cohorte de leur protection rapprochée. La rue était bouclée. Des dizaines de véhicules y circulaient et un nombre plus grand encore d'uniformes.

— Vous avez raison. Allons-y. On n'apprendra rien de plus ici.

Quelques minutes plus tard, empruntant la voiture équipée d'un gyrophare de Dunod, il foncèrent à travers les rues de Paris, toutes sirènes hurlantes et arrivèrent sur les lieux du second attentat, où un dispositif identique avait été mis en place. Dunod se fit reconnaître et permit à Lemercier et à Rahya d'approcher de la scène. Un jeune inspecteur était penché sur le corps recouvert d'un drap blanc.

— Commissaire Dunod.

— Inspecteur Henri.

— Racontez-moi tout inspecteur.

— Et bien, y'a pas grand chose à raconter commissaire. La victime est un serbe, de l'ambassade, le commandant Govolic, je crois.

— Golovic, corrigea Lemercier.

— Vous le connaissez ?

— Ouais. Une véritable brute. Une vraie ordure. Un criminel de guerre, un boucher. Il s'est illustré à Vukovar, lui aussi, comme son maître Talic, le type de la Mercedes.

— Ben il ne sera pas trop pleuré celui-là j'ai l'impression, souffla le petit inspecteur.

« Enfin, il a été flingué quand même. Et par un pro. On a un témoin. Une femme qui ramenait son fils de l'école. Elle est dans le camion, là derrière. On prend sa déposition. Et il y a les psys.

— Bon, on va la voir avant que les psys ne la rendent muette.

Dans le camion, une femme en tailleur, très digne, une belle femme d'une trentaine d'années, répondait aux questions qu'un inspecteur notait sur un ordinateur portable, tandis que son fils était assis sur un ban voisin.

— Bonjour madame, commissaire Dunod, de la DST, le capitaine Lemerrier, de la DGSE et son adjoint le lieutenant Rahya. Comment vous sentez-vous ?

— Bien, je vous remercie. Mais vos psys ont déjà tenté de me persuader du contraire. Heureusement que mon fils n'a pas compris ce qui se passait.

— Oui je vois. Mais ils font du bon boulot en général, vous savez. Pourriez-vous nous répéter ce que vous avez déclaré avoir vu madame ?

— Pas grand chose, pour tout vous dire. J'ai vu un type, enfin la victime je veux dire, traverser la rue et arriver de ce côté-là de la rue. Il marchait plutôt rapidement en direction de l'Ambassade. Je l'ai remarqué tout de suite parce qu'il regardait tout autour de lui, comme un gangster, vous voyez, comme dans les films. Et puis un autre homme l'a rejoint, il a sorti un pistolet de sa poche, de l'intérieur de sa veste, et il a tiré.

— Vous avez pu voir le visage du tueur ? Avait-il un type particulier ? Blanc ? Noir ? Basané ? Grand ? Petit ?

— Non. Tout est allé tellement vite. Enfin je veux dire qu'il était comme tout le monde, blanc, ordinaire quoi.

— Rien de remarquable ? Une cicatrice, des lunettes, était-il chauve, avait-il les cheveux longs, courts ?

— Je ne sais pas. Je suis désolée.

— Avez-vous entendu quelque chose de particulier, se

sont-ils parlé ?

— Non ils ne sont pas parlé mais le tueur a dit quelque chose.

— Quoi donc ?

— Il a dit, enfin il a crié plutôt quelque chose que je n'ai pas compris.

— Comment cela vous n'avez pas compris. Vous l'avez entendu crier ou pas ?

— Oui je l'ai entendu. Il a crié. Mais je ne sais pas que qu'il a dit. C'était dans une langue étrangère.

— Merde. Du serbe sans doute.

— Rien d'autre, madame ?

— Non rien. Je suis vraiment désolée messieurs. J'étais terrorisée et je pensais surtout à protéger mon fils. Au début, j'ai cru que le tué avait eu un malaise, et ensuite j'ai vu le sang derrière sa tête. Mon Dieu, c'était horrible. La jeune femme se mit à sangloter.

Dunod tendit une carte de visite.

— Vous nous avez beaucoup apporté, croyez-moi madame. N'hésitez pas à m'appeler si vous vous souvenez de quelque chose de plus.

Dunod, Lemercier et Rahya sortirent du camion de police.

— Qu'est-ce que vous pensez de tout cela Lemercier ? demanda Dunod.

— Pas grand chose à vrai dire. Il nous faudrait savoir ce que le tueur a dit. Puis après quelques instants de réflexion, ajouta : « Tout de même, l'attaché militaire et son adjoint, les deux en même temps ou presque ».

— Oui ? fit Dunod pour inviter Lemercier à poursuivre.

— Et bien dans notre jargon, l'attaché militaire est le

chef du service local de renseignement. Alors, soit il y a un lien avec les renseignements et on a sur les bras une guerre des services secrets dont on ne connaît pas les protagonistes, et dont je mesure mal l'enjeu ou les conséquences, soit..

— Soit ?

— Soit le fait qu'ils soient le boss et son adjoint est une simple coïncidence et ce sont les personnes, pas les fonctions, qui sont visées. Je vous rappelle le pedigree de ces deux types. Dans ce cas, l'affaire est en rapport avec la Bosnie et donc avec notre réunion de ce matin.

Rahya s'était un peu éloigné des trois autres. Il passait et repassait devant la porte de l'ambassade, s'accroupissait à l'endroit où les tirs avaient eu lieu, reculait de l'autre de la rue. Il tentait de se mettre successivement à la place du tueur et de celle de la victime. Il cherchait à évacuer mentalement la foule des enquêteurs, d'envisager le contexte physique de l'action qui s'était déroulée. Un bar de quartier, en face de la porte de l'ambassade, avait ses vitres recouvertes de rideaux blanchâtres. Difficile d'y trouver des témoins. Les fenêtres, au dessus, laissaient deviner des bureaux, qui avaient, comme presque partout dans le centre de Paris, remplacé les appartements. Pas de balcon. Au bout de quelques minutes, sa petite introspection achevée, il se dirigea vers le groupe qui devisait encore à propos du témoignage de la jeune femme.

— Je ne sais pas si vous avez remarqué, dit-il, mais il y a des caméras de surveillance devant l'ambassade. Peut-être qu'elles ont enregistré quelque chose.

Lemercier se tourna vers la porte de l'ambassade et distingua les caméras pourtant peu discrètes installées de

chaque côté, tournées vers le bas.

— Bien joué Rahya ! Dunod, croyez-vous qu'on peut entrer dans l'ambassade pour visionner les images que ces caméras ont certainement enregistrées ? demanda Lemercier.

— Je ne sais pas, mais on peut toujours essayer. Avec un peu de chance, ils doivent être complètement affolés là-dedans. Ils ont quand même perdu quatre agents dans des conditions un peu brutales ce matin.

— Avec un peu de chance comme vous dites Dunod, le meurtre a été filmé, le tueur également. On pourrait alors disposer d'un signalement et peut-être même pouvoir discerner le tueur crier au moment où il a tué Golovic. Désolé de faire votre boulot Dunod, mais il faudrait peut-être les visionner avec un interprète capable de surcroît de lire sur les lèvres.

— Je vais appeler la Maison. Je vais m'arranger pour trouver un gars. Mais j'ai peur que cela prenne un peu de temps.

— OK, on vous laisse agir seul, Dunod. On rentre chez nous, rue Saint-Dominique. Vous pourrez nous y joindre à tout moment.

— Sans problème. A tout à l'heure Lemercier.

Lieutenant Rahya

PARIS, 6 JUIN 1995, 13H

11. Lemercier et Rahya retournaient enfin à leur bureau, rue Saint-Dominique, après avoir pris un rapide déjeuner dans un Mc Do sur le chemin. Rahya s'affala dans un fauteuil. Lemercier l'imita, posa ses pieds sans délicatesse sur le bureau encombré, écartant du talon quelques dossiers déjà bien maltraités.

Une photo de Mathilde semblait le fixer. Elle avait ce sourire magique qui l'avait conquis lorsqu'il l'avait rencontrée. Il la saisit pour la contempler quelques instants et la posa à côté d'un nécessaire de bureau de bonne qualité et d'une belle lampe Empire qu'elle lui avait offerts, seuls objets qui n'avaient pas subi l'outrage de la lassitude et de la routine sur le bureau.

Au mur figuraient d'autres photographies. L'une, martiale, de Lemercier en grande tenue de saint-cyrien, une autre, plus guerrière, en tenue désert juché sur une colline surplombant Beyrouth, souvenir d'un séjour au Liban, une

troisième avec Rahya. Quelques trophées classiquement militaires faisaient face aux photos : un fusil Kalachnikov cloué sur une planche de bois vernis souligné par des ornements arabesques rappelant son séjour à Beyrouth, un tapis ramené du Pakistan où il avait formé quelques combattants afghans du Commandant Massoud figurant des bombes, des mines et des fusils comme figures poétiques d'une génération en guerre depuis près de vingt ans, le fanion de la compagnie qu'il avait commandée et des régiments qu'il avait servis.

Le téléphone sonna.

— Lemercier.

— Bonjour Jacques, c'est Natacha. Ça va ?

— Pas mal. Trop de boulot. Du lourd. Tu verras dans le journal de 13 heures.

— Ah. Je voulais savoir si tu pouvais déjeuner avec moi et distraire mon après-midi.

— Je croyais que tu m'avais dit que tu étais libre et que tu entendais faire valoir cette liberté ?

— Oui, c'est ce que j'ai dit. Mais c'était pas mal l'autre soir non ? J'ai bien aimé. Et j'ai envie de me promener sur ton corps. Souvent femme varie, tu ne sais pas ?

— Ecoute, Natacha, là je ne peux pas, vraiment.

— OK. Tu m'appelles alors.

— Je t'appelle.

— Bises.

Il raccrocha sous le regard surpris de Rahya.

— Elle ne peut déjà plus se passer de toi ?

— Je ne sais pas. C'était très bien, elle est très sympa, on s'entend bien, sexuellement et tout le reste. Mais elle m'a fait tout un discours, au restaurant, sur sa liberté. On s'est

revu plusieurs fois. Ca se passe très bien. Et là elle me relance pour qu'on se voit cet après-midi.

Le téléphone sonna à nouveau. Lemercier décrocha en pensant que c'était à nouveau Natacha.

— Je croyais que c'était moi qui devait appeler.

— Désolé, mon vieux, ce n'est que moi, Dunod. J'ai réussi à pénétrer dans l'ambassade.

— Il vaudrait mieux que l'on se voit pour en parler Dunod. Votre téléphone n'est pas sécurisé.

— Très bien, très bien. Je passe chez vous. Faites en sorte que je ne me retrouve pas dans une de vos salles de torture.

— Je vais essayer. Mais je ne vous promets rien.

Un quart d'heure plus tard, la lourde masse de Dunod fit irruption, transpirante et haletante, dans le bureau de Lemercier et Rahya.

— Alors, demanda Lemercier.

— Alors bingo. Je me suis pointé avec mon interprète causant le serbe et le bègue. Au début ils n'ont pas voulu me laisser entrer. J'ai gueulé un bon coup, je leur ai dit que j'étais de la police, de la DST, qu'une enquête officielle était engagée et que si ils préféraient que je passe par les voies diplomatiques, c'était leur choix et leur droit mais qu'il fallait pas qu'il nous demande quoi que ce soit ensuite. « On travaille pour savoir qui a flingué votre attaché militaire, la moindre des choses serait de coopérer », que je leur ait dit. Ils ont mis une bonne demi-heure à trouver le sous-secrétaire compétent et il m'ont laissé entrer. J'ai demandé s'ils avaient une salle de sécurité dans laquelle étaient stockées les cassettes vidéo de la caméra extérieure. Bravo, lieutenant Rahya, à nouveau.

Ils n'y avaient pas songé non plus. Ils nous y ont conduit, accompagnés de deux ou trois gardes du corps armés pour le cas où on aurait oublié qu'on était quasiment en guerre avec eux. Bon je vous passe les détails. J'ai été discret, vous me connaissez.

— Et la bande ?

— J'y viens. Effectivement, on a tout sur la bande, l'heure du meurtre, la gueule du tueur, un peu dans l'ombre, mais on devrait pouvoir retravailler l'image à l'ordinateur pour diffuser une photo de bonne qualité. Mon interprète a essayé de lire sur ses lèvres. Pas facile. On a dû s'y reprendre à plusieurs fois. Mais bon, il a pu entendre, enfin lire, que le tueur a dit, en serbe, « *Souviens-toi de Ljuta et de Jelasca* »

— De quoi ?

— Ljuta et Jelasca.

— Qu'est-ce ça signifie ? Des noms de femmes ?

— Peut-être. Ou des noms de lieu. J'ai vérifié, c'est deux bleds complètement paumés, des petits villages de rien du tout, au beau milieu de la Bosnie. Près de Mostar et plus près encore d'une ville qui s'appelle Konjic, au cœur d'une vallée, la vallée de la Neretva.

— Le lien avec la Bosnie serait ainsi établi, ce qui élimine du même coup la piste d'une guerre des services. Je ne sais pas si c'est une bonne nouvelle mais c'est une information.

Lemercier se leva et tourna dans le bureau, réfléchissant à voix haute.

— « *Souviens-toi de Ljuta et Jelasca* ». Si ce sont bien les hommes qui sont visés, ce pourrait être une vengeance, une opération politique, une logique d'élimination. Un plan

d'ensemble peut-être, visant des criminels de guerre identifiés ? Il n'y a pas d'autre information sur des actes similaires. Un acte isolé les visant spécifiquement ? On a tout de même quatre morts dont deux politiquement très sensibles. Et je crois que l'on peut les rapprocher sans aucun doute. Il faudrait quand même vérifier que Ljuta et Jelasca ne sont pas des prénoms féminins et s'il n'y a pas plusieurs Ljuta ou Jelasca en Bosnie.

— Je m'en charge.

— Très bien. Vous avez informé Lavérune de vos découvertes ?

— Non, pas encore. Je file le voir juste après notre réunion.

— Bravo Dunod. Sincèrement. Toutes mes félicitations. Je crois qu'on a réussi une vraie percée dans l'enquête et qu'on va pouvoir l'exploiter à fond. Vous avez mené cette opération comme un chef. En quoi, deux petites heures. Vraiment un travail de pro.

— Merci les gars, mais c'est mon métier, vous savez. Et puis cela me rappelle les grandes heures, les parties de cache-cache avec les soviétiques, les roumains, les bulgares. C'était le bon temps. Comme quand on avait expulsé une tripotée de « diplomates » russes en 1984. Vous êtes trop jeunes pour avoir connu cette période. Bon, on a mis les gars de la Crim et de la PJ sur le coup pour tenter de savoir si on peut avoir des infos sur les gars qui ont fait cela. M'étonnerait fort qu'on trouve quelques chose vu que aucun de nos contacts ne nous a renseigné jusqu'à présent, mais on ne sait jamais. Un coup de chance parfois, une vielle dame, un concierge.

— Vous nous en donnerez une copie bien sûr ?

— De mon rapport ? Oui, tant que vous voudrez, même.

— Non, je ne parle pas du rapport. Je m'en fous pas mal de votre rapport. Je parle de la cassette.

— La cassette ?

— Oui, la cassette que vous avez visionnée à l'Ambassade.

— Ah mais je ne l'ai pas la cassette. Je leur ai demandé de me l'envoyer. Ils voulaient l'analyser.

La bonne humeur de Lemerancier s'évanouit d'un seul coup, remplacée par une rage immédiate.

— L'analyser ? Non mais c'est pas vrai, c'est pas vrai. Il fallait l'emporter ou exiger une copie tout de suite ! Comment va-t-on prouver toute cette histoire si on a pas la cassette, la gueule du tueur, les portraits à diffuser pour les recherches, l'horaire exact du meurtre, enfin tout ce qui importe pour les juges antiterroristes ! Comment va-t-on expliquer cela au juge Henri ? Débrouillez-vous Dunod. Il nous faut absolument cette cassette. Je vous fiche mon billet qu'elle est déjà en route pour Belgrade ou pour Pale. Ils vont tenter de régler leurs comptes tout seul !

Dunod repartit, penaud et furieux vers la place Beauveau, en faisant un crochet par la rue de la Faisanderie pour tenter de récupérer, en vain il le savait, la cassette.

Lemerancier tournait en rond à grandes enjambées dans le bureau.

— Non mais quel con ! On tenait la cassette et cet abruti oublie de la récupérer alors qu'il l'avait pratiquement dans les mains !

— Calme-toi. C'est trop tard maintenant de toute façon.

— Tu as raison. C'est sans doute trop tard. Qui va chercher les cafés ? demanda Lemerancier.

— On le joue aux dés?

— Non. J'y vais.

Sirotant un café tiède et fade, Lemerancier observait d'un œil soupçonneux le téléphone qui, tonnant, le rappelait à la réalité.

— Capitaine Lemerancier.

— Bonjour capitaine, général Meyer à l'appareil.

— Mes devoirs mon général, répondit Lemerancier en rectifiant instinctivement sa position, presque au garde-à-vous, comme si le général venait d'entrer dans la pièce.

— Alors Lemerancier, cette réunion ce matin, instructive?

— Oui mon général, très intéressante. Je suis en train de préparer mon rapport.

— Laissez tomber le rapport. Faites chier avec ces conneries. Putain de bureaucratie. Je suis dans la maison. Montez, j'ai du nouveau. Ah, amenez votre protégé aussi. Vous savez, votre, comment dirais-je, votre adjoint, le lieutenant machinchouette.

— Bien, à tout de suite mon général, répondit Lemerancier, réfléchissant un instant avant de reposer le combiné du téléphone.

— Encore un problème ? demanda Rahya, inquiet de ce soudain souci.

— Un petit problème en effet. Le général me demande dans son bureau, là-haut. Les suites de la réunion de tout à l'heure au ministère de l'intérieur.

— Et alors, aucun problème tu as été très bon.

— « On » a été bon, devrais-tu dire Rahya. Il a ajouté « Venez avec votre protégé ». Il sait que tu y étais, donc il sait que tu existes et il veut que tu viennes aussi. Un des types du ministère a dû vendre la mèche. On va se faire

exploser la gueule.

*

Deux minutes plus tard, Lemerrier et Rahya se présentaient devant la porte du bureau de la rue Saint-Dominique du général, lieu assurément plus agréable que « la Piscine », boulevard Mortier, qui abritait le siège de la DGSE et où le général passait la plus clair de son temps. Un sergent les invita à entrer dans le bureau du général et à s'asseoir.

Comme d'habitude le général les fit attendre un bon quart d'heure, qu'ils passèrent à contempler les souvenirs militaires accrochés au mur. Pratiquement tous les militaires du monde procédaient ainsi. Il y avait les fanions des unités qu'il avait commandées, de armes, divers fusils et sabres, quelques photographies. La plupart évoquait la légion Etrangère où le général avait passé la majeure partie de son temps.

— Il procède ainsi à chaque fois, chuchota Lemerrier, je me demande pourquoi. Il doit se prendre pour un ministre. C'est curieux comme un poste, un bureau et un fauteuil te change un personnage actif en un petit technocrate mesquin...

— Messieurs bonjour !

Les deux garçons se levèrent, au garde-à-vous, échangeant un regard rapide pour se rassurer après l'irruption discrète du général qui avait peut être entendu leurs derniers propos.

— Repos messieurs. Lemerrier, comment allez-vous ? dit-il en lui tendant la main.

— Bien mon général, merci beaucoup.

— Et voilà donc notre lieutenant Rahya, le fameux adjoint de Lemercier, c'est bien cela ?

— Eh bien oui, mon général, répondit Rahya, en tentant de ne pas bredouiller, c'est bien cela.

— Oui, oui, oui. Bien sûr, bien sûr, fit le général en s'asseyant lentement, un petit sourire en coin. Oui, oui, et puis sur mon front, c'est écrit gros con à l'encre rouge n'est-ce pas ! se mit à hurler le général qui était devenu subitement aussi rouge que l'encre qu'il venait d'évoquer. Il était maintenant debout et donnait de grands coups du plat de la main sur le bureau.

— Eh bien, mon général... tenta de bredouiller Rahya tandis que Lemercier gardait la bouche ouverte, incapable d'en faire sortir un son.

— Y'a pas de « eh bien mon général », soldat. Qu'est-ce c'est que ces conneries ! Y'a pas de soldat, caporal, sergent ou lieutenant Rahya dans mes effectifs ! Jamais ! Ni même dans les effectifs de l'armée française en général, j'ai fait vérifier. Alors j'aimerais comprendre ! Non mais on est à la DGSE ici, si vous n'êtes pas encore au courant. D-G-S-E, Direction générale des services extérieurs, le contre-espionnage quoi, pas les petites sœurs de l'enfant Jésus ! Je sais bien qu'on ne s'est pas toujours signalé par nos exploits mais vous avouerez que tout cela mérite une explication !

— Bien mon général, répondit Lemercier, je vais essayer de vous expliquer.

Et il raconta l'aventure de Rahya dans l'armée française au général, le Liban, le lien qui s'était établi, transformé en une amitié profonde, la place que Rahya s'était taillée auprès de Lemercier au nez et à la barbe de toute l'armée.

Le général Meyer n'en revenait pas mais ses mâchoires se desserraient peu à peu, laissant place à un léger sourire au fur et à mesure que Lemercier déroulait son histoire.

— Bon j'aime mieux ça. Vous êtes encore plus tarés que moi tous les deux. Pourtant je croyais bien détenir le pompon. A la Légion j'en ai vu des belles aussi, mais celle-là. Enfin, tant que ça ne gêne pas le service, j'en ai rien à foutre. Lemercier, je vous ai toujours fait confiance. Voyons, nous sommes le 6 juin 1995. Belle date pour une promotion. Monsieur Rahya, vous êtes rétroactivement, à compter du 1^{er} juin 1995, officiellement lieutenant de l'armée française. Vous aurez un peu d'argent de poche. Et puis une belle copie du décret de nomination signée par Chirac. J'me fous de savoir pour qui vous avez voté pourvu que ce soit pour Chirac.

— Merci mon général, murmura Rahya.

— Ne me remerciez pas mon garçon, Là où je pense vous envoyer, je préfère que vous soyez un soldat français qu'une espèce de mercenaire gratuit, privé et secret. Bon maintenant, servez-nous du café, voulez-vous, lieutenant ?

On va pouvoir fêter vos nouveaux galons. Servez-nous bien car il faut que nous fêtions également le galon supplémentaire du commandant Lemercier.

— Mon général, je...

— Ne me remerciez pas non plus commandant Lemercier, vous n'aurez pas de trop d'un galon supplémentaire sur vos épaules pour affronter le panier de crabes que vous allez rencontrer en Bosnie.

A côté de son bureau, sur un petit guéridon, trônaient une cafetière et trois tasses, selon la mode bureautique orientale que le général avait importée de ses nombreux séjours au

Liban.

— Lemercier, poursuivit le général après que Rahya ait fini de servir et qu'il ait entamé son café, vous n'êtes jamais allé en Bosnie je crois.

— Non, c'est exact mon général.

— Bien, bien. Je vais vous offrir quelques vacances. Vous allez partir là-bas le plus rapidement possible. L'attaché militaire de l'ambassade de Yougoslavie vient de se faire dégommer à Paris, il y a quelques heures, avec ses deux gardes du corps. Un coup de roquette antichar dans leur bagnole, ça fait pas un pli. Un certain Talic, le colonel Talic, vous le connaissiez je crois ? Il venait de remplacer le colonel Atisevic que vous aviez également rencontré. L'adjoint de Talic, le commandant Golovic a ensuite été flingué à son tour devant l'ambassade de Yougoslavie quelques minutes plus tard. Golovic avait accompagné Talic en France. C'était un aussi sympathique personnage que lui. Ce n'est pas moi qui vais les plaindre. De véritables criminels de guerre, savez-vous ? Mais bon, pas de sentimentalisme. Quoique de temps en temps ça fait beaucoup de bien.

— Je me souviens de leur fiche mon général. Nous les avions rédigées avec Rahya, ajouta-t-il en se tournant vers le « lieutenant » Rahya, qui l'était désormais officiellement.

L'enquête a déjà commencé. On s'est rendu sur les lieux des deux attentats avec Dunod. De la DST.

— Une enquête. Avec ces gens de la DST ? répondit le général, levant un sourcil en découvrant le goût du café dans lequel il venait de tremper ses lèvres. Je n'en dis pas davantage parce qu'on nous ordonne de coopérer. Ce sont des machines ces types. Rien de délicat. Sans idée, sans

malice, sans intuition, sans élégance. Tout le contraire de nous. A propos d'intuition dites-moi, avez-vous parlé de l'unité fantôme des forces gouvernementales en Bosnie lors de la réunion au ministère ?

— Oui, mon général, ça a même fait son petit effet. Par ailleurs, l'enquête semble indiquer que le mobile pourrait être une vengeance. Un témoin a déclaré que le tueur aurait crié quelque chose à sa victime sur les lieux du second meurtre. Une phrase qu'elle n'a pas comprise car elle lui semblait dite en serbe. Or Rahya, le lieutenant Rahya veux-je dire, a remarqué les caméras de surveillance sur la façade de l'ambassade et a pensé qu'elle avait pu filmer la scène.

— Bien pensé fils, je suis content de vous avoir fait lieutenant. Et alors ?

— Alors, Dunod, le commissaire de la DST, a fini par réussir à pénétrer dans l'ambassade avec un interprète pour visionner la cassette. Le tueur y est visible et l'interprète, qui sait en plus lire sur les lèvres, affirme qu'il aurait dit : « *souviens-toi de Ljuta et Jelasca* ».

— Souviens-toi de quoi ?

— Ljuta et Jelasca. On pense qu'il s'agit de deux villages situés au centre de la Bosnie, près de la ville de Konjic dans la vallée de la Neretva, un trou noir du point de vue routier, la cambrousse et la montagne. C'est très vraisemblablement en rapport avec les activités criminelles de Talic et de Golovic en Bosnie. Ce qui nous fait penser à une vengeance.

— Ah ? Bien. C'est pas idiot. J'aurais plutôt pensé à des noms de nana.

— On y a pensé également. Mais la proximité de ces deux villages, les fait qu'ils soient situés en Bosnie et plus

encore en territoire musulman nous paraissent des indications cohérentes.

— D'accord pour le raisonnement. Vous avez la cassette ?

— Et bien non mon général. Cette andouille de Dunod ne l'a pas récupérée à l'ambassade. Il leur a laissée au prétexte que les serbes souhaitaient vérifier je ne sais quoi.

— Merde. Elle est sûrement déjà effacée. Ou envoyée à Belgrade. Pour faire un portrait du tueur, c'est foutu maintenant. Bon sang Lemercier, vous le savez pourtant qu'on ne doit jamais faire confiance à des agents extérieurs au service. Merde ! Je vais le faire envoyer à Belgrade ce con, quel est son nom déjà, Dunod, pour récupérer la cassette.

« Bon. Oublions. On verra plus tard. Ce matin le colonel Bergès est venu me faire son rapport sur notre unité fantôme. Le voilà. Le général tendit un dossier peu épais à Lemercier.

« Vous lirez les détails. Il signale que cette unité est commandée par un certain Dragan « Hussein » Blavic qui se fait appeler le « Commandant Hussein », dont il ne sait pas grand chose, sinon qu'il serait très jeune, vingt-cinq ans à peu près, qu'il a pris la place de son chef, le commandement Yesdine, mort il y a quelque temps. Or ce Yesdine a séjourné dans notre armée, figurez-vous, et dans la Légion Etrangère en plus ! C'est sûrement ce qui explique l'organisation de son unité, très différente du modèle yougoslave ou soviétique et très proche de celle des nôtres, et sa préférence pour l'armement occidental. Dans le dossier, vous trouverez les quelques bribes qu'on a sur ce Hussein. Bergès avait lancé l'année dernière une opération

de collecte de renseignements sur cette unité. Il n'a pu obtenir grand chose : il est parvenu à glaner quelques informations au début et puis plus rien. Comme si elle et tous ses hommes s'étaient soudainement refermés sur eux-mêmes. Il semble qu'une dizaine d'officiers ont disparu de cette unité depuis près de six mois.

— Peut-être ont-ils été mutés dans une autre unité?

— Non, je ne crois pas. Jusqu'à présent Hussein choisit lui-même tous ses cadres selon des critères qui lui sont propres puisque certains officiers étaient sous-officiers ou simples soldats dans l'armée bosniaque avant de le rejoindre et aucun n'en est apparemment parti. D'autre part, l'un des officiers disparus serait son propre frère, Josip Blavic. S'il avait été muté, on aurait retrouvé sa trace. Or celui-ci a disparu de Bosnie. Les services secrets allemands nous ont signalé l'entrée sur leur territoire d'un certain Josip Bravic. Blavic, Bravic, vous avouerez que c'est curieux comme coïncidence. Il serait entré en Allemagne il y a deux semaines, en provenance de Turquie. Ils l'ont perdu alors qu'il se dirigeait vers Francfort, autant dire chez nous. Je trouve que ça commence à faire beaucoup d'éléments qui ne peuvent pas être de simples coïncidences. Notre boulot sera précisément de préciser tout ces éléments, d'ouvrir les pistes, les explorer et refermer les mauvaises et, au final, si on trouve qui est derrière tout cela et si c'est notre copain Hussein, il faudra qu'on règle le problème. D'une façon ou d'une autre, qui pourrait d'ailleurs être la nôtre.

Le général évoquait la possibilité de liquider ce Hussein avec une froideur toute administrative. D'autant plus froide que ce serait Lemercier qui devrait s'en charger.

« Vous lirez le rapport de Bergès, poursuivit le général

sans s'interrompre. Il pense que les bosniaques connaissent Hussein mais ne veulent pas en parler. Il semble diriger une petite troupe de choc, de l'effectif d'un bataillon à peu près. Il semble aussi que l'Etat-major bosniaque l'emploie pour des missions spéciales, des coups de commandos, des choses de ce genre. Mais en même temps, il semble aussi qu'il agisse un peu à sa guise. Enfin, c'est une impression. Ses opérations ne sont pas toujours très cohérentes. Militairement parlant. Un officier américain qui conseillait les bosniaques lors de la réorganisation de leur armée m'a rapporté l'histoire d'une bataille qui s'est déroulée au début du conflit courant 1994. Hussein y aurait pris part. A cette époque il ne commandait pas encore le bataillon. Yesdine était encore vivant. Il conduisait une embuscade contre une grosse unité de chars serbes. Ils les ont anéantis. Il n'y avait cependant aucune logique tactique ou stratégique dans cette bataille. Aucune contre-attaque n'a été montée par la suite. Aucune position serbe n'a été reprise. Ce n'était pas non plus la préparation d'une attaque d'envergure, un enlèvement, l'assassinat d'un potentat serbe quelconque, un petit massacre de civils serbes. Rien. Ils sont arrivés, ils ont attendu les chars serbes, ils les ont détruits et ils sont repartis. C'est tout juste s'ils ont rendu compte de leur fait d'armes à leur autorité divisionnaire. C'est la raison pour laquelle nous avons si peu d'informations sur cette bataille. Extrêmement curieux comme comportement, ne trouvez-vous pas? C'est comme si ça avait été un entraînement en grandeur réelle. Et pourtant ce fut un succès total, dont ils auraient pu profiter et se glorifier. En fait je me demande même si le commandement bosniaque était véritablement au courant de cette opération avant qu'elle soit menée.

« On a retrouvé sa trace. Enfin, la trace de sa trace. Nos observateurs en Bosnie nous ont signalé une attaque émanant des bosniaques dans la région de Mostar. Cette attaque n'est semble-t-il pas isolée et répond à une poussée plus générale dans la région par les bosniaques. Mais les autorités militaires bosniaques affirment n'avoir pas de plan d'opération incluant pour l'instant une offensive dépassant l'engagement de principe. Ils poussent, c'est tout. Or, cette attaque en est une véritable mais les bosniaques disent ne pas être au courant. C'est peut-être Hussein. Et c'est dans la région de Konjic. Pour peu que tout cela ait un rapport avec nos meurtres, ce serait un sacré coup de bol.

— Effectivement mon général, ça pourrait correspondre.

— Vous partez le plus tôt possible, direction Zagreb, au quartier général de la FORPRONU. Vous lisez les journaux et vous vous tenez au courant, j'imagine ? Vous avez pu observer que les bruits d'intervention internationale se font de plus en plus importants. Sachez, c'est off évidemment, que ce sont plus que des bruits. La trêve conclue le 1er janvier 1995 dernier entre bosniaques, croates et serbes s'est achevée le 30 avril sur un échec total. Il s'agissait d'imposer la remise des armes lourdes qui sont actuellement aux mains des serbes de Bosnie et avec lesquelles ils terrorisent la Bosnie depuis le début de la guerre, contre la promesse d'une non intervention des Nations-Unies, de l'arrêt des bombardements aériens, et un statu quo par la coalition croato-bosniaque. Aucune arme lourde n'a été remise contrairement aux accords, ou si peu. Et comme n'importe qui un peu sensé pouvait le prévoir, la purification ethnique s'est tranquillement poursuivie. De tous côtés d'ailleurs. Les bombardements serbes sur les

zones de sécurité ont continué comme si de rien n'était. Les serbes disposent toujours de leurs armes lourdes pour arroser Sarajevo et leurs snipers jouent toujours au tir au pigeon. Il s'agirait de faire intervenir l'aviation américaine, aidée des aviations anglaise, française, italienne, allemande aussi peut-être, sous les couleurs de l'OTAN et donc de nos armées nationales, et non plus au nom du blanc virginal de l'ONU. Sur terre aussi, il devrait y avoir quelques opérations avec des unités principalement britanniques et françaises pour forcer les enclaves bosniaques occupées par les serbes de Bosnie ou menacées par eux, Sarajevo, Srebrenica, Gorazde, Bihac et les autres.

« Vous avez vu le bide jusqu'à présent. D'abord il y eu l'épisode Tuzla. Bombardement par les serbes le jour de la fête de la jeunesse d'une place populaire dont les terrasses des cafés étaient remplies. Soixante-seize morts, cent cinquante blessés et un scandale mondial. Le 26 mai, en réplique, il y a eu un nouveau raid aérien américain sur Pale, le fief des chefs des serbes de Bosnie à la suite d'un ultimatum de l'ONU. En réaction, les serbes ont pris des otages en masse qu'ils montrent enchaînés à la télévision à des endroits clés pour nous empêcher de procéder à de nouveaux bombardements. On en est à peu près à deux cents otages aujourd'hui. Rien que le 27 mai dernier ils ont capturé cent soixante-sept otages. Le soir même, une bande de miliciens a attaqué le poste français de Poljine qui gardait les armes lourdes du coin. Vingt et un gars. Et du sérieux. Des marsouins du 3^{ème} régiment d'infanterie de marine. Les miliciens serbes ont balancé des grenades, des roquettes. Et bien entendu, ordre a été donné à nos soldats de ne pas répliquer et de se rendre aux serbes. Se rendre,

vous imaginez ? Et le lendemain on a appris que deux soldats français étaient morts dans cette opération, flingués par les serbes comme des lapins, ce qui nous fait un solde de trente-cinq morts dans cette putain de guerre sans qu'on ait pu lever le petit doigt. Et s'ajoutent quatre blessés et dix otages de plus dans l'opération. Ce qui est demeuré secret, pour l'instant en tout cas, c'est que les serbes ont aussi fait prisonnier des soldats français en se déguisant en casques bleus dans un poste près du pont de Vrbanja.

« En gros, ils nous font un énorme bras d'honneur. Nos renseignements sont partagés. Selon certains rapports, au premier grondement vraiment sérieux de la communauté internationale, les serbes de Yougoslavie se coucheraient, lâchant les serbes de Bosnie qui seraient alors aisément défaits. Selon d'autres, Milošević et sa clique n'attendraient que ce prétexte pour donner aux serbes de Bosnie le feu vert pour massacrer les otages et précipiter une fuite en avant militaire au risque de mettre toute la région à feu et à sang en propulsant les nations voisines dans une nouvelle guerre balkanique, comme il y a un siècle.

« Vous voyez un peu le tableau. On a de plus en plus besoin de renseignements concernant les forces serbes et des quelques unités bosniaques inconnues comme le bataillon Hussein si on veut pouvoir développer une nouvelle politique en Bosnie. On croit savoir par exemple que les otages sont répartis sur douze sites différents. Certains serviraient de boucliers humains. Les français seraient répartis sur Poljine, une quarantaine seraient dans les parages de la caserne serbe de Lukavica, dans la banlieue de Sarajevo. Le reste est on ne sait trop où. Le

ministre de la défense est prêt à lancer une opération de sauvetage d'envergure avec les anglais si on parvenait à déterminer la localisation exacte des otages. De tous les otages. Je ne vous cache pas que par ailleurs la compétition avec les américains est lancée. Il nous faut en outre savoir si les attentats d'aujourd'hui ont un rapport direct avec ce qui se passe là-bas.

« Lorsque vous serez à Zagreb, vous vous présenterez au général Delouvrier qui commande la FORPRONU. C'est un copain de promotion. Le commandant des forces françaises en Bosnie est le général de Rougemont. Je le connais un peu moins mais j'ai de bons échos sur lui. J'ai déjà pris contact avec l'état-major de Delouvrier. Il placera l'équivalent d'une compagnie à votre disposition pour vous escorter où vous voudrez en Bosnie. En principe, ce seront des bons soldats. Ne traînez pas trop dans le pays quand même, j'imagine que Delouvrier a besoin de ces gars surtout dans la perspective de la réorganisation des missions de la FORPRONU. Il vous les prêtera mais on ne peut pas trop exagérer. Disons un ou deux mois, peut-être trois voire quatre, mais guère plus. Sur place et pendant ce court délai, vous devrez vous insérer dans les troupes de la FORPRONU pour chercher des renseignements sur cet Hussein.

— Bien mon général.

— Comprenez-moi bien, Lemerrier, les guérilleros indépendants, les combattants complètement dingues, c'était rigolo en Afghanistan pour emmerder les russes. C'est nettement moins amusant à deux heures de Paris, de Londres ou de Berlin alors que les unités bosniaques deviennent des usines à terroristes islamistes financées par

l'Arabie Saoudite, l'Iran et j'en passe. Et on est incapable pour l'instant de mettre un nom sur les auteurs de l'attentat contre Talic et Golovic. Quand je pense qu'on n'a pas cette cassette ! Aucune revendication, aucune piste pour l'instant alors que cela fait déjà six heures que ces attentats ont eu lieu. Rien du tout bien que toutes les télévisions en ont déjà rendu compte. Il y a peut-être un rapport avec Hussein. Cet attentat, cet assassinat, sont des boulots de pro, sans improvisation, peut-être menés par le frère de Hussein, Josip Blavic, contre les serbes. Le gouvernement bosniaque pourrait n'être pour rien dans cette affaire. Le contraire serait étonnant. Ils n'ont pas envie de passer pour un état terroriste capable d'organiser des attentats sur le sol d'un Etat souverain. On devra faire tout le boulot. Non seulement ces abrutis de la DST n'ont aucun tuyau mais en plus ils ne sont pas foutus de mener une enquête correctement.

— J'ai cru effectivement comprendre au cours de la réunion à laquelle nous venons d'assister qu'ils ne disposaient d'aucun renseignement.

— Oui, j'ai eu Lavérune au téléphone, il m'a raconté. Bon, vous trouverez des cartes du coin et l'organigramme de nos troupes sur place, ça peut vous servir.

— Bien mon général, je pars le plus tôt possible avec Rahya. Le temps de rassembler mes affaires.

— Bonne chance lieutenant, à bientôt Lemercier. Et rendez moi compte sitôt que vous avez des renseignements, si vous en trouvez.

— Merci mon général.

— N'oubliez pas Lemercier, vous serez mes yeux là-bas.

Lemercier serra la main que le général lui tendait. Il

replaça son béret rouge et sortit en faisant signe à Rahya de le suivre.

— Prépare tes affaires, mon petit Rayha, pardon, lieutenant Rahya, nous partons, dit-il l'air malicieux une fois dans le couloir. Rahya arborait un sourire satisfait. Un sourire irrésistible imposé par une fierté intense et intérieure. Il paraissait fier, fier comme Artaban, « *comme un bar-tabac* », comme on disait dans le village où Lemercier passait ses vacances. Le général Meyer ne pouvait pas lui faire plus plaisir que d'en avoir fait un officier de l'armée française.

*

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça, demanda Lemercier à Rahya, alors qu'ils approchaient de leur appartement.

— Et bien écoute et arrête-moi si je me trompe. Je viens d'envoyer un fax à Dunod pour résumer toute l'affaire afin qu'il informe le juge Henry. On a quatre morts, trois massacrés à coup de roquette tirée à bout portant sur une voiture en plein Paris et l'autre assassiné au gros calibre en pleine rue. Et deux gros poissons au milieu. Le second tueur semble assouvir une vengeance préméditée. Comme les deux victimes étaient plus que liées par les exactions qu'elles ont commises à Vukovar et ailleurs en Bosnie, on peut penser que les deux assassinats n'en font qu'un, qu'ils sont le produit d'une vengeance et que tout cela à un rapport avec la guerre en Bosnie, plus précisément avec des crimes serbes en Bosnie. Sans que l'on sache trop si seuls les serbes de Bosnie sont concernés ou si les serbes de

Serbie le sont également. On a aussi une unité curieuse en Bosnie, dirigée par un certain commandant Dragan Blavic, qui se fait appeler « Hussein », équipée et entraînée à l'occidentale, qui échappe au contrôle des forces bosniaques classiques et qui mène des actions incontrôlées contre l'armée serbe. Je suis assez d'accord avec le général. Ce Hussein pourrait être à l'origine de l'attaque qu'il a signalée près de Mostar. Mais je crains qu'on n'arrive trop tard. On sera à Zagreb demain matin au mieux si on trouve quelqu'un pour nous y conduire cette nuit. Le temps de rassembler les hommes que le général Delouvrier compte mettre à notre disposition, de prendre les contacts nécessaires, de glaner quelques renseignements et de se repérer. J'ai peur que nous n'arrivions trop tard pour récupérer la trace de ces troupes bosniaques qui attaquent les serbes près de Mostar et donc de vérifier s'il s'agit de ce Hussein. A moins que les serbes résistent suffisamment.

— Ouais, face à Hussein, s'il correspond à sa réputation, je serais étonné. C'est même peut-être déjà terminé. Bon, on bouffe et on prépare les paquetages. On part pour Villacoublay à six heures, ça te va? Je serais bien aller embrasser Natacha, pour lui dire au revoir et pour en savoir un peu plus sur la Bosnie.

— On demandera à Sophie en revenant. C'est toujours comme ça les voyages, on lit toujours le guide dans l'avion du retour! Mais j'irais bien l'embrasser moi aussi.

— A propos, j'ai eu un coup de fil de Mathilde.

— Chère Mathilde ! Je croyais qu'elle t'avait déjà définitivement plaqué ?

— Mon pauvre indien ignare ! Non elle ne m'a pas encore définitivement plaqué comme tu dis. J'aime autant

de dire que si elle entend parler d'une Sophie ou d'une Natacha, tu t'en souviendras ! Elle m'a à nouveau posé un ultimatum : je cesse mes vadrouilles, je prends un boulot bien calme à Paris et on vit à nouveau ensemble.

« Autant dire qu'elle m'a définitivement plaqué, ajouta Lemercier après un temps de réflexion.

Il décrocha son téléphone et appela Natacha.

— DEUXIEME PARTIE —

Le général et la caporale

ZAGREB, 6 JUIN 1995, 20H.

12. Partis peu après six heures de Paris, dans un avion militaire Transall malodorant et inconfortable mais, signe que les propos du général étaient sérieux, peint aux couleurs traditionnelles de l'armée française et non en blanc onusien, accompagnés d'une trentaine d'autres militaires d'unités, armes et nationalités diverses, Lemercier et Rahya, songeaient à leur après-midi. Rahya avait gagné l'appartement de Sophie comme il le faisait de plus en plus souvent, tandis que Natacha avait rejoint celui de Lemercier. Il se sentait un peu coupable de l'accueillir dans cet appartement dont Mathilde était copropriétaire, mais Natacha avait insisté.

— Je crois que tu vas me manquer, avait-elle lâché, presque à regret.

— Tu ne voulais pas t'attacher, tu voulais juste passer de bons moments, en toute liberté, je crois bien me souvenir ?

— Oui. C'est ce que j'ai dit. Je le pensais. Je le pense

toujours. En même temps je suis bien avec toi. Je me sens bien, rassurée, protégée. Mais je ne sais rien de toi. Tu vis dans cet appartement merveilleux, tu mènes une existence dont je ne sais rien, à part que tu as deux ou trois galons militaires et que tu dois savoir te servir d'un fusil. Mais à part ça, rien. Il y a cette photo, sur l'étagère. Ta femme ?

— Ma femme. Enfin, elle est partie.

— Tu penses à elle ?

— Moins souvent qu'il y a encore quelque temps, mais j'y songe oui. Elle veut que je quitte l'armée. C'est pour cette raison qu'elle m'a quitté. Mais je ne sais même pas si c'est un jeu, un combat, une revanche. Si c'est une façon de triompher, même sans prix à la fin. Je ne sais pas ce qu'elle fait de sa vie. Les femmes sont tellement compliquées.

— Et tu vas quitter l'armée ?

— Je pars dans deux heures.

— Ce n'est pas une réponse.

Lemercier l'embrassa.

— C'est ma réponse. J'ai une vie, elle me plaît. Et il y a Rahya. Ce qui nous lie est très important.

— Il y a d'autres femmes ?

— Non. Il y en a eu au début, quand elle m'a quitté. J'avais besoin de me rassurer. Ça me suffisait.

— Et maintenant ?

— Je ne sais pas. Je pars dans deux heures. Je suis bien avec toi. Tu es belle, tu es sensuelle. On passe de bons moments, bien courts mais de bons moments tout de même. J'ai une vie qui me plaît. Tu m'as demandé l'autre soir si je voulais être libre. Je ne sais pas ce qu'est la liberté. Je sais juste ce qu'est la contrainte, la frustration, la médiocrité. Ma vie, ma façon de la mener, c'est ma liberté. Je pensais

qu'avec Mathilde je n'aurais pas à l'aliéner. Je me trompais. Je n'en demande pas plus aujourd'hui qu'hier. Une femme est déjà partie.

Le pilote du Transall invita ses passagers à serrer leur ceinture tirant Lemercier de ses rêveries, l'avion s'appêtant à se poser, après deux heures de vol, à Zagreb.

Zagreb ! Le nom de cette ville évoquait plus pour Lemercier une ancienne gloire du football européen, le Dynamo de Zagreb vainqueur d'une coupe d'Europe en 1967, éternel rival de l'étoile de Belgrade qui avait battu Marseille en finale de coupe d'Europe en 1991, 5 tirs aux buts à 3, que la capitale de la neuve Croatie résistant aux assauts des forces serbes tout en tentant de se prémunir des bosniaques.

Lemercier et Rahya ne se reconnaissaient qu'avec difficultés, attifés comme ils l'étaient. Ils avaient revêtus des tenues de combat camouflées, les nouvelles tenues « léopard » de l'armée française sur lesquelles les insignes de grade étaient eux mêmes camouflés, quatre bandes kaki pour Lemercier, deux pour Rahya, au lieu des habituels traits d'or ou d'argent. Ils portaient encore leur béret rouge, amarante plus exactement, des parachutistes parce que c'était leur dernière affectation avant la DGSE et parce que, à la DGSE, on faisait un peu ce qu'on voulait. Ils tenaient chacun un béret bleu ONU dans la poche, repoussant le moment où ils devraient le porter. Sachant bien qu'ils devraient tôt ou tard remettre leur béret rouge, celui des forces nationales, si les informations du Général Meyer concernant la création d'une force de réaction rapide étaient exactes, abandonnant par là-même la mission de l'ONU.

— Bon, je m'occupe des bagages et tu vas voir devant l'aéroport si on est attendu, d'accord ?

— Aff, commandant !

— Aff ?

— Aff. Affirmatif. Rahya s'exécuta en haussant les épaules.

— Tu sais quoi ? J'ai l'impression que Natacha pourrait tomber amoureuse.

— Ne te fais pas un film, mon commandant. Elle se raconte une histoire de princesse ou elle est tombée réellement amoureuse ? Vous vous êtes vus tellement souvent ? Tu es trop sensible au baratin. Natacha, Mathilde. Tu veux mon avis ? Tu es plus fier du sentiment qu'elle crée chez toi qu'elle pourrait être tombée amoureuse que du fait qu'elle le soit peut-être, je dis bien peut-être, réellement.

*

Rahya avait fini par trouver une jeep et son chauffeur affrétée par le commandement des forces françaises à Zagreb pour les conduire auprès du général Delouvrier.

Celui-ci les accueillit au milieu d'un fouillis fait de longueurs de fils électriques, de dossiers et papiers divers et d'écrans d'ordinateurs animés par une foule de soldats et de soldates allant et venant en tout sens comme on pouvait imaginer ce qu'était la fourmilière d'un commandement opérationnel moderne en déplacement. Dans un coin, au milieu de dossiers apparemment classés, un secrétaire tapait une note de service sur un ordinateur posé sur une pile de dossiers, relié à une imprimante dont l'équilibre devait être

rompu à chaque impression. Plus loin, une jolie caporale blonde en tenue impeccable, vêtue d'une jupe et d'une tunique beige plutôt que de la tenue de combat que portait la très grande majorité des militaires, préparait du café pour Rahya et Lemercier et, surtout, pour le général qu'elle semblait couvrir du regard lorsqu'il faisait une apparition. Le général Delouvrier avait, semble-t-il, tenu à agrémenter son séjour sur place. Plus loin encore, derrière la salle des transmissions où des toiles de câbles prenaient dans leurs mailles toutes les mouches en uniforme qui tentaient de franchir le piège qu'elles tissaient, une salle des opérations était en pleine ébullition au milieu d'officiers supérieurs tentant de démêler des cartes multicolores, des photos aériennes prises par des avions ou satellites espions ou encore des rapports en tout genre qu'apportaient des sous-officiers préoccupés et zélés.

Au milieu de ce bouillonnement, le général Delouvrier ressemblait à une espèce de fauve élancé, toujours en mouvement bien que donnant le sentiment d'une étrange langueur dans ses déplacements, le tout traduisant une sûreté qui devait inspirer confiance à ses subordonnés.

— Ah, vous voilà ! Salut, entrez et asseyez-vous, dit-il, l'air pressé, tandis que Lemercier et Rahya tentaient de le saluer réglementairement.

— Bon, on va aller vite parce qu'ici c'est le vrai bordel. J'ai reçu un fax de Meyer. Il me dit que vous avez une mission spéciale en Bosnie et que vous avez besoin de l'équivalent d'une compagnie. C'est OK. Je vous donne une compagnie du 2ème régiment d'infanterie de marine avec ses véhicules, des VAB et deux chars Sagaie. Ils sont déjà briefés, ils vous attendent avec des cartes de la région,

leur armement, des laissez-passer, ordres de mission et toute cette paperasse qui vous permettra d'aller partout où vous voudrez, enfin si les serbes ne vous en empêchent pas. Je préférerais que vous partiez le plus tôt possible. Meyer me dit aussi que vous recherchez des renseignements sur la fameuse unité Hussein sur laquelle le colonel Bergès a tenté d'en savoir plus. J'espère que vos recherches seront plus fructueuses que les siennes parce que moi aussi j'aimerais bien savoir ce qu'ils traficotent.

« Une fois à Sarajevo, voyez le capitaine de corvette Bonnard qui est le porte-parole des forces françaises en Bosnie attaché à l'Etat-major du général de Rougemont. Le commandant Bonnard. C'est un marin. Il pourra vous aider. Il devrait beaucoup vous plaire.

« Allez, bonne nuit, bon voyage. Evitez le plus possible l'Etat-major de Rougemont de façon à raccourcir les procédures. Si vous avez une difficulté, vous pourrez toujours m'appeler ici.

*

— Bon, dit Lemercier, en sortant, au moins Meyer a fait ce qu'il fallait. Reste à dormir un peu, trouver cette compagnie et partir pour Sarajevo.

— Dis-moi, juste un point. C'est quoi un capitaine de crevette?

— De corvette, tête de bois ! Les marins ne font rien comme les autres et tous leurs grades sont différents. Un lieutenant de chez nous, deux barrettes, c'est un enseigne de vaisseau chez eux tu vois, un capitaine c'est pour eux un lieutenant de vaisseau et un capitaine de corvette

correspond à un commandant chez nous. Mais on dit « commandant » quel que soit son grade s'il a assuré le commandement d'un bateau ou d'une unité de la marine. Quelle honte qu'un lieutenant de l'armée française ignore les grades de son armée!

— Maintenant je le sais. Et puis je ne suis lieutenant que depuis quelques heures...

Rahya cherchait toujours à corriger quelques ignorances et détestait les reconnaître. Aussi faisait-il de grand efforts pour les combler. Lemercier l'avait plusieurs fois surpris le nez dans un gros dictionnaire ou dans un livre d'histoire. Il avait pu juger de l'efficacité de ses capacités intellectuelles lors du colloque où ils avaient rencontré Sophie et Natacha et à l'occasion de la préparation de son rapport, dont Rahya avait rédigé plusieurs chapitres.

— Je te charrie. T'inquiète pas, on va lui faire sa fête à ce type. Allez viens, on va voir si les filles sont aussi jolies à Zagreb qu'à Beyrouth ou à Paris!

*

ZAGREB, 7 JUIN 1995

Après une nuit commencée plus tard que leur fatigue accumulée l'eût raisonnablement exigée, en raison de la rencontre avec deux étudiantes qui s'était soldée par un volume important de bières consommées dans un bar du centre ville, les deux compères se levèrent vers six heures pour gagner le lieu de stationnement de la compagnie que le général Delouvrier leur avait affectée.

Arrivés dans la banlieue de Zagreb dans laquelle étaient

regroupées les troupes de l'ONU participant aux opérations dans l'ex-Yougoslavie et après avoir repéré le lieu de cantonnement des troupes françaises, ils se présentèrent auprès d'un adjudant qui expliquait à un soldat les techniques de maniement du balai.

— C'est très simple. Tu prends le balai, la main droite en haut, la main gauche en bas pour aller de gauche à droite et tu inverses en sens contraire. Voilà. Tu as compris soldat. Là le balai. Comme cela. Oui. Très bien. Un peu plus haut la main gauche. Parfait. Et ensuite tu recommences jusqu'à ce que tu aies fini. Et après, inspection !

L'adjudant recula d'un pas pour admirer le travail et pour vérifier la position du soldat. Satisfait, il s'apprêtait à tourner les talons.

— Hem ! toussa Lemercier.

— Mon commandant, mon lieutenant, répondit l'autre en se retournant, surpris de voir deux bérets rouges au milieu de tant de bérets bleus ciel, et se plaçant immédiatement dans un garde-à-vous impeccable.

— Commandant Lemercier, Lieutenant Rahya, nous venons prendre en compte la compagnie que le général Delouvrier nous a affectée.

— Bien sûr mon commandant. Adjudant Fayard, présentement adjudant de compagnie, enfin de votre compagnie. Le lieutenant va commander une section ?

— Oui. Euh, non ! Le lieutenant Rahya est un autre moi. Il sera mon adjoint.

— Ah ! Oui, oui, oui, je vois, je vois, fit l'autre, l'œil soupçonneux, tentant de masquer de son regard les réflexions particulières que cette situation lui inspirait, raidissant encore davantage son garde-à-vous. « *Qu'est-ce que c'est que ces deux fiottes. On aura tout vu* » semblait-il penser, une grimace peu discrète lui tordant le nez.

« A vos ordres mon commandant. Voulez-vous que je

vous présente la compagnie ?

— Oui, tout de suite et nous partirons juste après pour Sarajevo.

— Nous sommes prêts à partir, mon commandant !

Malgré son air benêt l'adjudant avait en effet pris toutes les mesures pour que la compagnie soit parée au départ, les véhicules vérifiés, les armes huilées, les paquetages déjà disposés sur les véhicules.

« Les chefs de section vous attendent mon commandant. Si vous voulez que je vous présente.

« Mes lieutenants, apostropha doucement Fayard après avoir introduit Lemercier et Rahya ».

Trois lieutenants se levèrent instantanément se préparant à un garde-à-vous que réfréna aussitôt Lemercier. Les lieutenants Levesque, Paulain et Gasull, comme leur nom s'étalait au-dessus de leur poche de poitrine droite, étaient très jeunes. Entre vingt-trois et trente ans. Le premier était courtaud, musculeux, le cheveux ras et rare, les yeux noirs comme l'enfer, des yeux de Gorgonne propres à pétrifier tout importun. Son treillis semblait taillé sur mesure. Le militaire type. Le second était tout le contraire. Un grand type un peu dégingandé qui semblait plutôt flegmatique, décontracté et sympathique. De fines lunettes posées sur un long nez cachaient des yeux clairs. Le cheveu qui pourrait être blond s'il avait daigner le laisser pousser d'un petit millimètre. Tout le contraire de l'image du militaire de carrière. Le troisième était un grand costaud qui dégageait un sentiment de force herculéenne, renfoncée par le menton prognathe et les sourcils surdéveloppés. Lemercier les jaugea en un instant. Il n'avait guère de doutes sur leurs capacités strictement militaires. Des officiers de valeur, deux saint-cyriens, comme lui, et un officier sous contrat, rompus aux exercices les plus difficiles, ayant l'expérience du combat et du commandement.

Béret bleu

SARAJEVO, 10 JUIN 1995

13. « *A Paris c'est déjà presque le début de l'été* » songea Lemercier. Il se surprit à penser à Natacha mais chassa ce souvenir en secouant la tête. Il tremblotait à l'avant de sa jeep arrêtée en tête du convoi au pied du Mont Igman, juste après la ville d'Ilidza, au sud de Sarajevo, devant l'aéroport. Ils avaient quitté Zagreb quelques heures plus tôt. Ils avaient arrêté la colonne quelques minutes, le temps que les hommes remuent leurs jambes, tout ankylosés dans leurs véhicules au confort strictement et désespérément militaire.

Les pentes du Palais de Chaillot devaient être jonchées de jeunes gens sans soucis. Les uns, assis, admirant les autres qui montraient leur art du saut en hauteur ou du slalom en roller, comme s'y adonnaient peut-être, en ce moment, Sophie et Natacha. D'autres encore, s'il faisait suffisamment chaud, pouvaient s'allonger et s'imaginer sur une plage, près du Cap Ferret ou bien au soleil de Saint-Tropez à moins que ce ne soit près d'un camping à Palavas ou à Perros-Guirec, profitant des premiers vrais rayons de

soleil.

Ici, à quelques kilomètres au sud-ouest de Sarajevo, en ce début de juin 1995, commençait un timide temps de printemps. Pas question de tels rêves pour les habitants de Sarajevo. L'idée même de rêve, de choix, de projet semblait avoir disparu. Sauf le rêve d'une pomme de terre, le choix d'avec une autre pomme de terre et le projet d'en trouver une pour le lendemain. Comme si le temps ne se déroulait pas au même rythme, sa lenteur accompagnant celle de la marche d'une paix improbable. Avec pour seul horizon des bâtiments le plus souvent détruits, calcinés, pleins des souvenirs des cris des victimes dont l'écho résonnait encore et qui avaient étouffé les joies et les rires qui avaient pu emplir ces murs. Une vision de guerre, au sens où l'Europe l'avait vécue cinquante ans auparavant. Un cauchemar. Que tout le monde avait oublié et dont l'Europe engraisée ne voulait surtout pas se souvenir.

*

Lemercier remonta le col de son treillis teint aux couleurs d'une végétation imaginaire et guerrière. Il noua le filet de camouflage qui lui servait d'écharpe, ajusta le béret bleu ciel onusien qu'il n'avait troqué contre son béret rouge que contraint par l'adjudant Fayard qui avait manqué s'étrangler lorsque il avait vu Lemercier tenter de le jeter à la poubelle et remettre son béret rouge. Lemercier avait cependant obstinément refusé de porter son casque et le gilet pare-éclat qui pourtant étaient de rigueur dans toute la Bosnie, malgré les jérémiades de l'adjudant Fayard et ses rappels au règlement.

— Mais enfin mon commandant, mon lieutenant, c'est obligatoire, c'est le règlement! Si vous croyez que ça m'amuse de porter ces trucs. Mais le général de Rougemont l'a encore écrit l'autre jour dans son ordre du jour : « Il vaut mieux porter cette carapace qui nous fait davantage ressembler à une tortue ou un soldat de *La guerre des étoiles* qu'au modèle du soldat français que l'histoire a jeté dans tous les champs de bataille du monde, ou presque, que de ressembler à une passoire ».

— Arrêtez de pleurnicher Fayard, je ne les porterai pas ! Après tout puisque le gouvernement français veut être le promoteur des divers cessez-le-feu et plans de paix qu'il cautionne, la moindre des choses est de montrer par l'exemple qu'on y croit au moins un peu.

— Mais mon commandant, c'est du flan tout ça ! On se fait tirer dessus tout le temps! On doit ressembler à des animaux d'ici. Peut-être qui z'ont l'habitude de les chasser. Ou alors ils nous aiment pas, mais je me demande bien pourquoi.

— Foutez-moi la paix Fayard ! Vade retro Dark Vador !

L'autre, bougonnant, avait regagné sa jeep en queue de convoi, en invoquant les règlements militaires en vigueur et tous ces officiers complètement abrutis et qu'on ferait bien d'en fusiller quelques uns de temps en temps. Pour maintenir à niveau le moral de la troupe.

Lemercier ordonna à son chauffeur de mettre en route le moteur de sa jeep Peugeot repeinte aux couleurs blanches immaculées de la FORPRONU après l'avoir été aux couleurs du sable d'Irak et des fraîches forêts françaises qui, en pétaradant, fit jaillir les volutes blanches produites par un moteur mal réglé et dont la fraîcheur du matin

accentua l'épaisseur. Il accompagna son ordre d'un grand geste de la main à travers la portière, à l'adresse des véhicules qui le suivaient. Le convoi repartait vers un poste de contrôle installé par l'ONU tenu par des soldats français et polonais. Lemer cier descendit de sa jeep, demanda un guide pour se rendre au quartier général onusien à Sarajevo en exhibant le laissez-passer magique remis par le général Delouvrier.

Parvenu au quartier général, il se présenta à un officier de l'Etat-major des forces françaises dirigées par le général de Rougemont avant de rejoindre l'inévitable mais modeste mess des officiers qui avait été installé au pied d'un immeuble à demi effondré, entouré de sacs de sables piteux dans lesquels des guérites abritaient des soldats surveillant les alentours, harnachés comme pour partir sur la Lune, tandis qu'au-dessus d'eux, des ombres manifestaient l'existence d'une vie poursuivie par quelque famille malgré la misère, le désespoir, les parasites et les rats, le froid, la faim et le risque de recevoir des balles de mitrailleuses dont les essaims jaillissaient parfois au-delà de *Sniper Alley*, l'avenue qui leur faisait face.

*

S'installant sur ce qui pouvait ressembler à un bar avec Rahya, il commanda une bière locale. Un sergent leur servit deux bouteilles encore trempées de leur séjour dans une l'eau douteuse censée les rafraîchir et remplaçant le réfrigérateur en panne à force de subir des coupures d'électricité. Portant la canette à ses lèvres, une poussée vigoureuse dans le dos lui éclaboussa la poitrine de bière,

tandis qu'une voix connue le saluait.

— Ma parole mais c'est Lemerrier! Désolé pour ton beau treillis tout neuf mais de toute façon tu n'as jamais su te tenir.

Se retournant, Lemerrier salua chaleureusement l'importun. Il avait reconnu à sa voix son vieil ami Siautelle. Lemerrier se chargea les présentations.

— Capitaine Siautelle, Lieutenant Rahya, mon adjoint. Vous pouvez vous tutoyer, sinon je me fâcherai. Et mon petit Rahya, il aurait mieux valu que tu ne rencontres jamais la honte de toute l'armée française, le capitaine Siautelle, artilleur de son état et ancien compagnon de chambrée à Coëtquidan.

— Qu'est-ce tu fabriques ici sans casque, sans gilet pare-balle, tu veux te faire flinguer ou prendre vingt jours d'arrêt ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Mais dis-moi, tu es retourné dans la bif ? J'avais pourtant entendu dire que tu étais devenu une sorte de James Bond.

— On parle toujours beaucoup trop dans cette armée. Mais non, mon vieux je ne suis pas retourné dans la bif, si tu veux vraiment tout savoir.

— D'accord. Tu es bien James Bond. Et Shulmeister t'accompagne. Et tu es déjà commandant ? Ben mon salaud. Mes respects mon commandant. Bon, on ne se quitte plus. Ce soir je vous invite à dîner. Vous verrez, même en plein combat, il y a toujours des coins très sympas. Finissez votre bière et je vous emmène faire un tour pour visiter Sarajevo. Laissez ici votre Jeep pourrie, on va prendre ma bagnole, le

nouveau VBL ⁽¹⁾. Vous allez voir, une petite merveille de VAB ⁽²⁾ miniature. Pour visiter Sarajevo, ce ne sera pas de trop. Il y a des snipers partout. On n'est pas revenu aux heures de gloire de *Sniper Alley*. Mais quand même, il faut se protéger. On va y passer, vous allez pouvoir le constater.

¹ VBL, Véhicule blindé léger. Engin blindé de liaison dans les régiments blindés et mécanisés.

² VAB, véhicule de l'avant blindé, engin blindé de transport de troupes.

Sniper Alley

SARAJEVO, 10 JUIN 1995

14. Le petit véhicule blindé roulait sur *Sniper Alley*, circulant comme une coccinelle camouflée au milieu de carcasses de véhicules abandonnés aux pelages rouillés, cabossés et percés des trous des balles sinistres des tireurs embusqués qui s'étaient acharnés sur ces cibles faciles. Siautelle, Lemercier et Rahya s'étaient tassés à l'avant du petit véhicule blindé, reléguant le chauffeur dans le poste de mitrailleur. Il pointait son nez casqué au dehors par la petite tourelle masquée par un fusil mitrailleur auquel s'accrochait le soldat. L'asphalte défoncé faits de trous d'obus, de nids de poules et de tas de terre amoncelés les secouaient et les projetaient contre les parois d'acier de l'étroit véhicule. Ils dépassèrent l'Holliday Inn, puis les deux tours à moitié détruites de l'ONU, rappelant les paysages dévastés de la ligne de démarcation de Beyrouth.

Le paysage ressemblait à un décor de cinéma pour des habitués des villes propres et lumineuses occidentales. Tout ici n'était que débris, poussières, ruines, carcasses. Feu, terre, rouille. Pourriture, crasse, détritrus, abandon. La Mort.

L'image même du chaos, de l'a-civilisation au sens occidental et confortable de la notion riche de civilisation à laquelle tous les européens avaient fini par s'habituer.

Chose curieuse, dans ce paysage délabré, aucune couleur ne flattait l'œil comme ce pouvait être le cas à Paris ou dans une grande métropole occidentale. Seul le gris et toutes ses déclinaisons apparaissaient, la tristesse, l'ennui, la désolation, comme si les couleurs avaient décidé, comme l'espoir et la joie, de quitter ce pays. Même la Miljacka, la rivière qui traversait Sarajevo, ne parvenait pas à apporter une petite touche de gaieté ou d'évasion. Rahya s'était penché sur son cours, espérant y trouver la paix ordinaire d'un bord de rivière. Il n'y trouva que mélancolie et angoisse.

Ici et là, des passants passaient en courant ou en trotinant pour les plus chargés ou les plus insoucians. Ils étaient couverts plus que vêtus, tant il semblait que toute idée de mode ou de goût eût disparu de leurs tenues vestimentaires, assemblages de vêtements dépareillés, démodés et défraîchis. Des femmes portaient des paquets posés sur leur tête, traînant parfois des enfants qui peinaient à suivre leur mère. L'une d'elle tirait en criant un enfant qui voulait obstinément marcher au milieu de la rue désertée, inconscient du danger. Une autre tentait de courir pour se protéger malgré la charge qu'elle charriait, trébuchait, laissait tomber ses sacs, se relevait, récupérait ses pauvres bagages sous le regard neutre de ses voisins. D'autres ne se hasardaient dans ce no man's land que lorsque un véhicule de l'ONU passait au pas, pour se protéger des tireurs embusqués qui avaient fait ici des dizaines de victimes.

Soudain, un coup de feu. Claquant dans la rue, sec et froid. Surprenant Lemercier et Rahya, pas encore habitués à ces bruits familiers des habitants de Sarajevo depuis que, par ce matin du 5 avril 1992, la ville se retrouva encerclée par près de trois cent chars serbes et bien d'autres armes lourdes, canons, mortiers et autres sinistres jouets mortifères. Jusqu'à ce que la ville devienne complètement bloquée, avant que le grand feu d'artifice ne débute, visant tous les bâtiments, hôpitaux, écoles, églises, mosquées, synagogues, cimetière et le grand cache-cache avec les snipers serbes. Même le stade olympique qui avait fait la gloire de Sarajevo pendant les Jeux d'hiver de 1984 avait disparu, devenu un terrain vague puis un cimetière anarchique et gigantesque.

Un simple coup de feu. Faisant gerber des morceaux de macadam au pied d'une vieille qui portait un jerrican d'eau. Cris. Peur. Bousculade. Course éperdue en tous sens. Puis un second coup de feu. Et un troisième, cernant la vieille qui, parvenue au milieu de l'avenue, ne savait plus si elle devait continuer à avancer ou rebrousser chemin. Jusqu'à ce qu'un coup plus ajusté la décide, la touchant à la jambe tandis que le tireur, pas encore rassasié, se concentrait désormais vers un groupe qui parvenait difficilement à se cacher derrière un amoncellement de débris. Un hurlement. La vieille rampait. Un homme lui tendait une main inutile de derrière un mur, sans se risquer. La vieille hurlait toujours. Se tenant la jambe. Son jerrycan renversé à côté d'elle.

Siautelle, habitué aux combats de rue, réagit immédiatement.

— Là-bas ! Je l'ai vu ! dit-il en pilant et en pointant le

doigt vers un immeuble situé à quelques centaines de mètres de l'avenue.

« Le salaud. Celui-là, je vais me le farcir. Prenez les Famas qui sont derrière ! cria-t-il tout en donnant au chauffeur-mitrailleur l'ordre de ne pas encore tirer.

Faisant crisser les pneus, comme s'il pilotait une voiture de sport, Siautelle rebroussa chemin, le VBL tanguant dangereusement, comme s'il déguerpissait de l'endroit. Rahya avait déjà averti l'hôpital par la radio du bord.

Encouragé par son premier succès, le sniper redoublait ses tirs, trahissant encore davantage sa position, tandis que la vieille n'en finissait pas de voir son sang couler sur le bitume, ses cris laissant indifférents les alentours.

Contournant le pâté de maison, le VBL, étonnamment silencieux pour un véhicule de cette taille, s'arrêta au coin de la rue d'où émergeaient encore les tirs. Siautelle s'arrangea pour être masqué du tireur par un immeuble plus haut que les autres.

Soudain, Siautelle s'engouffra en plein milieu de la rue, ordonnant au mitrailleur de tirer vers les fenêtres du dernier étage. Le soldat, s'agrippant à la mitrailleuse, tira quelques salves imprécises, ne réussissant qu'à avertir le sniper qui se détourna pour concentrer son tir vers le mitrailleur, les balles résonnant sur le blindage du VBL. Le mitrailleur, un jeune appelé du contingent qui s'était crû invincible tant qu'on ne lui avait jamais tiré dessus, lâcha l'arme pour se réfugier dans l'habitacle, en vain, celui-ci étant déjà largement occupé par Lemercier et Rahya.

— Bon Dieu de Bon Dieu, espèce de petite merde, remonte ou c'est moi qui t'arrose ! hurla Siautelle, sans autre résultat que d'accélérer la descente du soldat, écrasant

les vertèbres de Rahya.

Celui-ci s'écarta, faisant tomber le soldat que Siautelle s'empressa de matraquer à grands coup de poings, l'assommant presque, tandis que Rahya bondit sur le toit par le trou pratiqué au-dessus du siège, attrapa la mitrailleuse encore chargée et, sans se presser, visa la fenêtre d'où partaient encore les coups de feu mortels. Le sniper devait être certain d'avoir touché le mitrailleur, après l'avoir vu tomber dans l'habitacle du petit véhicule blindé. En quelques secondes, les quelques vitres encore intactes éclatèrent, les éclats de verre retombant doucement accompagnés de morceaux de béton arrachés par les balles de la mitrailleuse qui tressautait dans les mains de Rahya, faisant voler des essaims de cuivre derrière lui dans le vacarme sourd et saccadé des détonations. Le sniper se tut. Siautelle fit rugir le moteur, avança au pied de l'immeuble et sauta l'arme au poing accompagné de Lemercier, tandis que Rahya tenait les fenêtres en joue. Quelques minutes plus tard, Lemercier et Siautelle revenaient tranquillement vers Rahya, tenant un fusil surmonté d'une lunette de précision.

— Et bien mon vieux ! Depuis combien de temps êtes-vous en Bosnie ?

— On vient d'arriver, répondit Rahya toujours cramponné à la mitrailleuse.

— Tu pourras te vanter d'avoir obtenu la plus rapide médaille de l'histoire. Il n'en reste plus rien du serbe. Joli travail, jolis réflexes. Allons secourir la vieille. Puis on ira boire un coup et manger un morceau. Et je foutrai aux arrêts le petit con qui s'est planqué derrière. Sept jours, c'est pas beaucoup mais il a eu un petit acompte de gifles. Quant

à la visite de Sarajevo, elle est reportée sinon on va réussir à flinguer la moitié des serbes de la ville, gagner la guerre à nous trois et se faire engueuler par ces connards de l'ONU !

La vieille femme vit revenir le VBL comme le messie, se laissa emporter à l'arrière. Rahya plaqua un chiffon sur l'aine pour éviter que l'hémorragie ne progresse. Après la gourmade, le mitrailleur avait repris sa place à la mitrailleuse, son œil tuméfié forçant l'autre à une vigilance accrue. Autour d'eux, la petite vie misérable avait repris son cours, les mêmes fourmis traversant un peu plus prudemment la rue, traînant les mêmes enfants sales, les mêmes paquets, les mêmes jerrycans d'eau.

Oslobodjenje

SARAJEVO, 10 JUIN 1995

15. De retour au mess, Lemercier et Rahya purent se remettre de leurs émotions rapidement éprouvées, tandis que Siautelle vantait avec vacarme leurs récents exploits, faisant défiler les bières, multipliant les adjectifs, allongeant le récit.

— C'est pas le tout les gars, mais il faut que je fasse mon rapport. Deux coups de feu, dix pages à taper ! C'est ça une armée moderne. Enfin, comme promis, je vais suggérer au général une petite médaille avec citation pour notre glorieux lieutenant Rahya.

— N'en faites pas trop, mon capitaine !

— Comment ça, pas trop ! Juste ce qu'il faut, l'exacte et concise précision des faits dans le langage simple et réglementaire qui sied à l'événement et qui fait la beauté de la littérature administrative. Tu verras, ce sera un modèle du genre. Et tu devrais obtenir la croix de guerre mon p'tit gars.

— Merci pour lui, dit Lemercier. Mais tu sais on n'est pas venu ici pour faire le coup de feu. On a un mission

particulière et pour la remplir, il faudrait maintenant que je puisse rencontrer un responsable serbe ou bosniaque, peu importe, qui soit au courant des unités bosniaques qui se baladent près de Mostar. Tu peux me trouver ce genre de personne ?

— Pas vraiment. Demande aux services de renseignement du général de Rougemont qui commande les forces françaises ici à Sarajevo, ils devraient pouvoir te renseigner.

« Tu m'excuseras de ne pouvoir t'accompagner mais tu sais que quelque chose se prépare ici et mon unité est en train de se rassembler près de Sarajevo, au pied du Mont Igman. Certains disent que Delouvrier pourrait nous autoriser à ouvrir le feu dès lors que l'on est sur le point de se faire attaquer. Y'en a marre de se faire prendre en otage comme des moutons. D'autre disent qu'on pourrait se transformer en Force de Réaction Rapide. Paraît que le p'tit père Chirac cherche à préparer un plan avec John Major, le premier ministre anglais. Du blanc ONU, on pourrait reprendre nos couleurs de guerriers. Je ne sais pas ce que ça va donner mais au moins on pourra enfin se défendre et, qui sait, leur rendre quelques monnaies de leurs pièces pourries. Mais si tu veux vraiment mon avis c'est pas en un jour que tout ce merdier va changer. Il a fallu trois ans pour que enfin, en 1994, on se décide à des frappes aériennes. Les serbes ont trouvé la parade. Ils prennent des soldats de l'ONU en otage et ils les montrent à la télé. Et tous ces connards des chaînes occidentales passent les images en boucle. Bilan : on arrête les frappes aériennes et on négocie avec ces cons. Et on ramène nos morts par la route parce que ces putains d'enfants de salaud refusent d'autoriser le

décollage d'un avion chargé de ramener en France les corps de deux français qu'ils ont assassinés. Nom de Dieu ! Je demande même pas un ordre, mais simplement un petit silence pour montrer à ces enfoirés ce qu'on peut faire avec quelques canons et des hommes bien commandés.

*

L'adjudant Fayard attendait Rahya et Lemercier devant le PC du général de Rougemont, commandant les forces françaises en Bosnie.

— Ah mon commandant ! Et mon lieutenant ! Vous êtes là, sains et saufs. Tous les deux.

— Mais oui mon petit Fayard. Sains et saufs comme vous voyez, et grâce au lieutenant Rahya, un vrai héros !

— Ah mon Dieu, j'ai appris ce qu'il s'était passé. Ne sortez pas ainsi dans Sarajevo. Pas sans moi je veux dire. Vous savez, vingt ans dans les troupes de marine, ça vous fait un guerrier. J'ai fait le liban en 82, j'étais en Afrique dans les années 70, au Tchad en 84. J'ai l'expérience, enfin, je veux dire, vous êtes très jeunes tous les deux, n'est-ce pas, et à force il va vous arriver des bricoles !

Lemercier éclata de rire tandis que Rahya restait éberlué devant cette tendresse de mère poule chez ce personnage plantureux, épais quoique musclé, le tain buriné par les heures passées au soleil, ses petits yeux trop rapprochés surmontant un nez rond un peu trop rouge s'éloignant d'oreilles un peu trop écartées qu'une coupe rase rendait encore plus visibles.

— Ne vous inquiétez donc pas tant, mon petit Fayard, on en a vu quelques autres vous savez. Et puis, ça fait déjà

quelques années qu'on a arrêté le biberon. On est passé à la soupe maintenant.

Fayard devint tout rouge, comme si sa tête allait exploser.

— Comment ? Je m'inquiète, je me fais du souci pour vous, je me déplace, je me dépêche, je transpire, je cours moi aussi le risque de me faire tuer par n'importe quel minable tireur serbe embusqué et voilà le résultat ! Deux gamins, car vous êtes des gamins, sauf vot'respect messieurs les officiers, si, si, des gamins, me prennent de haut, et me reprochent de m'inquiéter en plus.

Soudain, Fayard, changeant de voix, se mit au garde-à-vous.

— Oh, mais j'ai compris, j'en fais trop ! Je gêne ! J'empêche les grands officiers que vous êtes d'avoir de belles médailles et de prendre des risques tout seul ! Mais pas de problème, je m'esquive, je disparaïs, je virevolte, je m'enterre, je tourne bride, et sec en plus ! Puisque que c'est ainsi, j'ai l'honneur, mon commandant, mon lieutenant, de vous demander de bien vouloir me permettre de me retir...

— Mais non, mais non, mon petit Fayard, ne vous fâchez pas ainsi, dit gentiment Lemercier en le prenant par les épaules et jetant un clin d'œil à Rahya. Ni Rahya ni moi ne vous reprochons de vous inquiéter pour nous, bien au contraire. Mais on a été un peu surpris. C'est ça, un peu surpris, hein Rahya. Surpris de tant d'attention alors que depuis le début vous ne pouvez vous empêcher de vous mêler de tout.

— Mais pas du tout, je ne me mêle de rien du tout. J'ai eu la faiblesse de vous trouver sympathiques, il est vrai, mais c'est tout, et je m'inquiète un peu.

— C'est très gentil à vous. Et pour vous montrez qu'on ne vous en veut pas du tout, bien au contraire, je vais vous confier une petite mission. Il s'agit, d'abord, de savoir s'il y a un moyen de boire quelque chose par ici et ensuite...

— Oh, pour ça, pas de problème mon commandant. Moi-même en vous attendant... Enfin, c'est au fond, là-bas, à gauche, il suffit de demander au sergent Duroche, c'est le fourrier, il a tout ce qu'il faut.

— Et ensuite, donc, de vous rendre auprès des services de renseignement du général, pour savoir qui on peut rencontrer parmi les officiers ou officiels serbes fréquentables pour obtenir quelques renseignements sur les troupes bosniaques se situant au sud de Mostar.

— Ouh, mais c'est une mission difficile ! Je serai obligé de vous rejoindre après, pour m'en remettre.

— C'est ça Fayard. A tout à l'heure, chez le fourrier. Si jamais, ce qui est possible, nous n'étions plus là, prenez quelque chose sur mon compte !

— Je n'oserais pas, mon commandant.

— Mais si, mais si, osez mon bon Fayard. Osez.

*

Lemercier et Rahya cherchèrent les bureaux du chef d'Etat-major du général de Rougemont. Ils trouvèrent un bureau indiquant ce poste. Un colonel de cavalerie lisait des documents à son bureau. Lemercier frappa au chambranle de la porte et toussa pour se signaler. Ils se présentèrent au colonel. Lemercier lui tendit les courriers signés du général Delouvrier. Le colonel les reçut assez froidement. Il ne semblait guère apprécier les deux hommes

sous lesquels il avaient décelé des agents des opérations spéciales, des espions. Le colonel lui rendit ses papiers sans même les faire asseoir.

— Mon colonel, pourriez-vous me mettre en relation avec le capitaine de corvette Bonnard ?

Le colonel parut surpris.

— Le commandant Bonnard ? Quelle drôle d'idée ? Autant s'adresser aux journalistes. Vaut guère mieux. C'est le général Delouvrier au moins qui vous a indiqué son nom ?

— Exactement mon colonel, répondit Lemercier, sans cacher son étonnement devant tant de retenue.

— M'étonne pas... bougonna le colonel en se renfrognant. Pas difficile. Au bout du couloir à gauche. S'rez pas déçu.

— Merci mon colonel. Mes respects mon colonel, firent-ils en cœur avant de tourner les talons.

Rahya attendit de franchir le seuil de la porte pour râler.

— Décidément, ils ont envoyé tous les cons ici, non ? Ou alors le taux de connerie se multiplie en fonction de l'avancée dans le grade ?

— Je ne sais pas, mais je commence à m'inquiéter. J'espère qu'on va pas tomber sur un tordu, un alcolo ou je ne sais quoi encore.

Il frappèrent à la porte marquée du nom et du grade du capitaine de corvette Bonnard.

La porte s'ouvrit alors sur une jeune femme en short et tee-shirt, transpirante et le visage rougi par le footing qu'elle venait d'achever. Des épaules rondes, un visage poupin, des yeux bleus, une petite trentaine et une taille de guêpe. Bref tout ce qui plaisait aux deux compères. Et à la

population masculine en général.

— Pardonnez-nous. Nous cherchons le capitaine de corvette Bonnard.

— Le commandant Bonnard, vous voulez dire.

— Oui, tout à fait, le commandant Bonnard. Savez-vous où nous pouvons le rencontrer ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez au commandant Bonnard, commandant, dit-elle d'un ton quelque peu hautain qui déplut à Lemercier. Malgré l'attirance qu'il éprouvait pour cette très belle jeune femme et qui l'empêchait de la remettre à sa place, il répondit un peu sèchement.

— Secret défense mademoiselle. J'ai besoin de rencontrer le commandant Bonnard.

— Lorsqu'on rencontre une femme qui a un poil plus de vingt-cinq ans on dit madame en général, mon cher commandant, sauf à passer pour un goujat. Mais vous pouvez aussi m'appeler commandant si vous préférez.

Lemercier et Rahya comprirent instantanément la remarque du colonel. L'appétit du général Delouvrier pour les belles femmes semblait bien connu et nourrir pas mal de jalousie.

— Bien sûr, commandant, pardonnez-moi.

— Pas d'mal, j'ai l'habitude, répondit-elle en s'épongeant le cou et secouant ses cheveux d'une façon qui lui fit un instant oublier Mathilde, Natacha et pas mal de soucis.

« Alors dites-moi tout commandant. Ou plutôt, attendez-moi un instant en bas, chez le fourrier. Il fait office de barman pour l'Etat-major. Je me douche, je m'habille et je vous rejoins.

*

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Lemerancier devant une bière.

— Comme toi, et sans doute comme toute la marine et l'armée de terre réunies. Elle est sublime, jeune. Et certainement mariée.

— Ouais. Je me demande quand même ce qui peut pousser une si belle fille en plein cœur de la Bosnie.

— Vous m'avez commandé une bière messieurs ? surgit la martienne.

— Bien sûr, commandant !

— Alors, si on parlait de ce qui vous amène.

Lemerancier s'assura qu'aucune oreille ne traînait et se lança dans une explication qu'il souhaitait aussi concise et précise que possible sans entrer dans les détails les plus confidentiels : l'enquête sur les attentats à Paris des deux officiels serbes, le nom des villages de Ljuta et Jelasca, l'éventuel lien avec les événements de Bosnie, une unité fantôme dont il lui faudrait connaître l'existence et la localisation, le commandant Hussein, sa mission consistant à élucider ces assassinats, et d'éventuels projets terroristes en France. Il poursuivit son exposé pendant près d'une demi-heure non sans estimer à sa juste valeur les formes de son auditrice. Pour ne rien retrancher, les questions qu'elle posait montraient une intelligence et une curiosité à la hauteur de son physique.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda-t-elle.

— Deux choses, commandant. Premièrement, comme vous pouvez le penser, Rahya et moi appartenons à la

DGSE. Service action. Nous menons cette enquête conjointement avec plusieurs services français mais c'est à nous qu'échoit la partie la plus difficile, retrouver cette unité mystérieuse et son chef, tenter de faire le lien avec les attentats à Paris et voir en quoi elle pourrait constituer une menace plus importante pour les intérêts français. Le général Meyer, mon supérieur direct, m'a envoyé avec le lieutenant Rahya en Bosnie pour diriger une compagnie pour ce boulot et nous a dirigé vers le général Delouvrier. Et celui-ci vous a recommandée pour toute difficulté que nous pourrions rencontrer. Or, j'aurais besoin d'un contact auprès de bosniaques ou de serbes qui ne nous seraient pas trop défavorables.

— Vous pourriez peut-être chercher du côté des journalistes de *Oslobodjenje*, ce journal qui continue de diffuser des informations à Sarajevo. Ou bien peut-être auprès d'un serbe de Serbie qui doit rôder par ici ou à Pale, le fief des serbes de Bosnie. Contrairement à ce que l'on pense souvent, bien des militaires yougoslaves ne supportent pas le régime de Belgrade et de ses tueurs et à défaut de pouvoir revenir aux temps du régime titiste, soutiennent secrètement une opposition qui, hélas, tarde à se manifester.

— La piste journalistique me convient bien, pour commencer. Savez-vous où on peut les trouver ?

— Pas de problème, j'ai déjà rencontré leur responsable. Je devrais pouvoir toucher mon contact rapidement. Ils sont assez sympas, on se refille des tuyaux parfois. Il faudra un véhicule et un chauffeur pour nous y conduire. Le soir et avec une voiture civile. Ils sont particulièrement visés par les serbes et tiennent à rester discrets. Leur journal est

quasiment clandestin désormais. Aussi, ils adoptent les attitudes de prudence qui commencent à ressembler à celle des journaux résistants pendant l'Occupation. Et la seconde ?

— La seconde ?

— La seconde chose que vous vouliez me demander.

— Et bien, je ne voudrais pas vous manquer de respect, bien entendu commandant, mais qu'est-ce qui pousse une femme comme vous à venir croupir en Bosnie ?

— Je vois ce que vous voulez dire commandant. Ne vous fourvoyez pas. J'ai fait l'Ecole navale, j'ai commandé mon bateau et je prépare, comme tout le monde, l'Ecole de guerre. Et on a trouvé malin de m'envoyer ici ! Mais je suis plutôt satisfaite. Je loupe un an de cours, mais je gagne en expérience. D'autres questions ? Non ? Bien. Rendez-vous demain soir 20 heures, devant le mess. Je vous accompagnerai à *Oslobodjenje*, si vous m'y autorisez, commandant.

— J'en serais très heureux, commandant.

*

SARAJEVO, 11 JUIN 1995

Le lendemain soir, guidés par un sous-officier de sa compagnie qui conduisait vite à travers les petites rues du vieux Sarajevo, grises, sales, bordées de maisons ravagées par les obus serbes, souvent effondrées, encombrées de débris, de voitures abandonnées ou calcinées mais ruisselant de vie, Rahya, Lemercier et le commandant Bonnard parvinrent au rendez-vous, en civil. Rahya s'était

étonné que Lemer cier autorise le commandant Bonnard à les accompagner puisqu'ils étaient en mission pour la DGCE. Secrète donc. Il soupçonnait que les qualités physiques du commandant l'avaient emporté sur le souci du secret. Il se réjouissait en même temps que ce comportement non professionnel de Lemer cier signifiait sans doute qu'il songeait, enfin, à remplacer Mathilde, évinçant l'épisode Natacha au fond des tiroirs de sa mémoire.

Les rues de Sarajevo étaient encore plus tristes le soir. Aucune lumière, comme les soirs de grève d'EDF, sauf qu'ici, la grève était permanente. Lugubre, l'atmosphère était celle d'un autre temps, celui d'avant la civilisation urbaine dans laquelle les deux compères avaient toujours vécu.

— Voilà, on arrive, chuchota Bonnard au chauffeur comme si quelqu'un risquait de les surprendre.

Elle donna ses instructions.

« Descendons rapidement au coin de la rue. Puis nous prendrons à gauche, et puis encore à gauche. Nous arriverons à une petite place. Là, nous prendrons à droite, dans une ruelle. Au bout, il y a un grand hangar. On nous y attend. Enfin en principe.

— Et pour le retour ?

— Il faudrait que le sergent nous attende ici à partir de minuit, qu'il tourne un peu dans le coin, puis qu'il se gare juste en face de l'endroit où nous allons descendre si vous n'en avons pas encore terminé.

Lemer cier et Rahya, un peu inquiets par ces mesures de précaution dignes des espions soviétiques des glorieuses heures de la guerre froide, suivirent les instructions de

Bonnard sans doute imposées par les journalistes d'*Oslobodjenje* qui tenaient à leur discrétion. Parvenus devant le hangar, ils se tinrent dans l'ombre afin de ne pas attirer l'attention quand, surgie de nulle part et sans faire de bruit, une main se posa sur le bras de Lemercier qui ne put s'empêcher de sursauter.

— Commandant Lemercier ? Lieutenant Rahya ?

— Oui.

— Et commandant Bonnard, ajouta une voix féminine.

— Bien sûr. Suivez-moi, dit la silhouette en s'engouffrant dans le hangar sombre.

Bonnard et les deux amis emboîtèrent son pas, éprouvant quelques difficultés à ne pas trébucher dans les amoncellements d'objets en tout genre qui entravaient leur marche, leurs yeux ne s'étant pas encore totalement habitués à l'obscurité. Leur contact se retourna pour vérifier qu'ils le suivaient bien et s'arrêta devant ce qui ressemblait à un gros tas de cartons déchirés, en renversa quelques uns, en écarta d'autres jusqu'à découvrir une petite porte. Il la poussa, invitant à le suivre puis referma la porte et alluma une faible lumière, découvrant une petite pièce vide, simplement décorée de la porte qu'ils venaient de franchir et d'une autre porte lui faisant face, qu'il ouvrit pour, cette fois, s'effacer devant ses hôtes. Ils se retrouvèrent en haut d'un escalier surplombant une grande pièce dans laquelle une nuée de personnes s'affairaient en un brouhaha intense. L'un était affalé derrière un ordinateur, l'air complètement obsédé par l'écran qui avalait ses yeux hagards. Un autre courait d'un bureau à l'autre avec cet air de celui qui détient l'information la plus importante du monde et qui tient absolument à ce qu'elle soit diffusée le plus vite possible.

Un autre encore hurlait dans le combiné d'un téléphone préhistorique. Le tout dans un vacarme étonnant alors que les deux compères ne l'avaient pas deviné un instant auparavant lorsqu'ils étaient de l'autre côté de la porte, et dans un nuage de fumée grise comme dégagée par un géant qui fumerait cigarette sur cigarette.

— Bienvenue à *Oslobodjenje* ! fit la silhouette en se retournant, découvrant le visage d'une jolie jeune fille d'une trentaine d'année, le regard libre comme ses cheveux qui ondulaient sous la capuche de son manteau.

— Clara, dit-elle en leur tendant la main. Je parle français. J'ai fait une partie de mes études à Paris.

— Commandant Lemercier. Ou Jacques. Et voici Rahya, présenta Jacques en serrant la main à cette jeune fille et en lui jetant un regard qu'il tentait de rendre aussi puissant et expressif que celui de la jeune fille. Et voici le commandant Bonnard, que vous connaissez déjà je pense.

— Tout à fait. Bonjour Marie.

— Bonjour Clara. Heureuse de voir que tout fonctionne toujours ici depuis la dernière fois.

— Venez, je vais vous présenter à notre rédacteur en chef.

Elle plongea dans l'escalier et se faufila à travers l'enfer journalistique de ce petit journal résistant. Ils longeaient des bureaux succombant de dossiers, de photos en tout genre, vomissant parfois un trop plein de papiers divers qui se déversaient dans les travées, bousculés, piétinés par les pieds des journalistes trop pressés pour s'occuper de ces informations peut-être essentielles mais déjà usées.

— Combien êtes-vous ici ? demanda Lemercier.

— Oh, une petite quinzaine en permanence mais aussi

quelques uns en dehors, dans Sarajevo ou ailleurs en Bosnie qui travaillent chez eux ou qui passent de temps en temps. Vous savez, il est de plus en plus difficile de travailler normalement, ici à Sarajevo. Aujourd'hui c'est un peu particulier car nous préparons un numéro spécial sur la Bosnie à travers l'histoire. C'est pour cela que tout le monde s'affole un peu.

Lemercier croisa le regard de Rahya.

— L'histoire de la Bosnie, dites-vous. Justement on connaît quelques personnes très compétentes à Paris sur ce sujet...

— Oui, très compétentes, à plusieurs égards même, ajouta Rahya. Lemercier lui envoya un coup de coude dans les côtes.

— Nous avons ici d'excellents historiens de notre pays, savez-vous ? Et aussi quelques contacts avec des universitaires étrangers, de France notamment.

« Mais nous arrivons. Le rédacteur en chef est un homme très gentil mais très grognon, dit-elle en pénétrant dans le bureau tout en frappant inutilement à la porte sur laquelle apparaissait le nom de son occupant.

La porte s'ouvrit sur un bureau assez vaste, peuplé d'une grande table qui avait dû connaître la lumière du jour avant que des tonnes de papiers ne l'envahissent depuis des années, encombrant les espaces libres entre une table adjacente sur laquelle on devinait, sous une masse de dossiers, un téléphone et un écran d'ordinateur. Derrière ce fatras, un gros homme vociférait dans un nuage de fumée provoqué par les déjections d'un gros cigare malodorant, le col de la chemise ouvert qu'une cravate douteuse renonçait à serrer. L'homme semblait à l'étroit dans son corps. Des

jambes courtes et trapues supportaient un corps démesuré, le tout surmonté d'une tête qui n'était à la dimension ni des unes, ni de l'autre. Le front haut et dégagé laissait deviner la dureté dans la décision, la franchise aussi, ce que confirmaient des lèvres lippues dessinées tout à la fois pour sourire et pour boudier, et que soulignait le dessin des rides sur le front et celles marquant les joues rouges d'un bon vivant. Un homme évidemment sympathique, selon l'avis de Lemercier.

— Slobi, c'est Clara. Les militaires français sont arrivés. On peut entrer ?

— Oui, oui on peut entrer, j'ai déjà deux autres français à côté. Des historiens. J'éviterai peut-être de les massacrer.

— Entrez, entrez, invita Clara. La joie, la bonne humeur et la poésie font partie du journal, vous allez vite vous en rendre compte.

« Slobi, je te présente deux officiers français, le commandant Lemercier et le lieutenant Rahya. Tu connais déjà la belle commandant Marie Bonnard.

— Messieurs, je vous présente Slobodan Radjicic, rédacteur en chef d'*Oslobodjenje*, le rédacteur en chef le plus mal organisé du monde, le plus râleur, le plus autoritaire, mais peut-être aussi le plus tenace et le plus fidèle à ce qu'il croit juste.

— Messieurs bonjour, entrez. Et ne prêtez pas d'importance à mon prénom. C'est un prénom très courant depuis la guerre. La seconde guerre mondiale. Slobodan, c'est *Sloboda*, la liberté. Et n'écoutez pas Clara. Comme disait votre Clémenceau, les cimetières sont remplis de gens irremplaçables. Je fais mon boulot, c'est tout. Et mon boulot c'est de donner une information sincère à mes

lecteurs mais aussi au monde si j'en juge à la façon dont les historiens français perçoivent la Bosnie, à en croire vos deux compatriotes qui travaillent à côté. Sans parler de vos journalistes. Mon Dieu, on dirait qu'il n'ont jamais franchi les limites du boulevard périphérique parisien ! Ici par exemple le journal n'est pas un journal musulman comme il est parfois présenté. Moi je suis musulman mais regardez, Dragan de l'autre côté du couloir est serbe et Clara est croate. Et on est tous de Bosnie, de Sarajevo. Lorsque vos intellectuels cesseront d'observer le monde du fond de leurs télévisions occidentales, ils auront réalisé un grand pas. Lorsqu'ils auront compris que ce qui se joue ici est le modèle réduit de l'avenir de l'Europe, ils auront commencé à la sauver.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien. Quelques élucubrations. Mais j'espère me tromper. Lorsque je vois comment se développent chez vous les divergences communautaires, dont l'islamisme incontrôlé. Et c'est un musulman qui parle ainsi. Demain, les revendications islamiques créeront les ferments d'une exigence identitaire, et en réponse justifieront une opposition néo-chrétienne encore plus violente que chez nous. Vous vous plaisez à croire que votre pays est à majorité catholique, mais mesurez le nombre de pratiquants et vous serez sans doute surpris.

— Voilà un discours qui, chez nous, condamnerait son auteur à être taxé de racisme et de fascisme illico ! dit Rahya, peu suspect de complaisance à cet égard.

— Vous comprenez, nous, on a une citoyenneté, yougoslave par exemple, je parle bien sûr de l'époque d'avant la partition, une nationalité, serbe par exemple, et

une religion, orthodoxe pour les serbes, catholique pour les croates et musulmane pour nous. Trois occasions de se déchirer et de s'entretuer. Il nous faudrait une bonne constitution laïque, un corps de lois civiles et un pouvoir centralisateur pour faire appliquer tout cela de façon cohérente, comme c'est le cas chez vous et comme c'était le cas sous Tito. C'est depuis sa mort que les nationalismes se sont développés. Et c'est ainsi qu'ils se développeront chez vous si vous n'y prenez pas suffisamment garde. Mais c'est désormais votre problème. Nous avons bien assez à faire avec les nôtres.

« Mesdemoiselles ! hurla-t-il à travers le mur puis se tournant vers les deux compères : « vous allez voir, ce sont deux femmes. Jolies, jeunes et compétentes mais je les travaille ».

« Ah ! fit-il alors qu'une porte au fond du bureau s'ouvrait. Venez, venez ! Natacha et Sophie, qu'ils avaient quittées quelques jours plus tôt à Paris sans leur indiquer leur destination, entraient dans le bureau, rayonnantes, quelques livres à la main, sous les yeux ravis de Rahya, les joues rougissantes de Jacques et le regard inquisiteur de Bonnard.

« Mademoiselle Natacha Ricard et mademoiselle Sophie Bouvier sont venues ici pour écrire un article sur les origines de la guerre. Nous essayons de leur montrer le particularisme de notre société dite pluriethnique.

— Oui, oui, bégaya Lemercier, en serrant la main, bouche bée, des deux jeunes filles, nous nous connaissons un peu.

— Ah bon ? Je croyais que Paris était une très grande ville.

— Petits cachottiers, pourquoi ne nous avoir pas dit que vous veniez en Bosnie ? demanda Sophie qui se précipita sur Rahya. Natacha jeta un œil à Jacques puis à Marie Bonnard et sut immédiatement qu'elle allait devoir livrer une dure compétition.

— Figure-t... Figurez-vous que les missions militaires sont parfois un peu secrètes, répondit Rahya. Vous cependant, vous n'avez pas l'air très surprises ne nous voir ?

— Clara nous a dit que trois officiers français devaient venir et nous a dit vos noms. Dans la surprise, nous avions quelques minutes d'avance.

— Bien, bien, bien, reprit Slobodan Radjicic. Ainsi les présentations sont faites. Asseyons-nous, je vous prie. Mesdemoiselles, prenez place. J'ai pensé que cette discussion pouvait vous intéresser et que nos amis militaires ne seraient pas opposés à votre présence. Car ce que je suis capable de dire n'a rien de secret et a sans doute déjà été écrit dans les pages de mon journal. Voilà. Messieurs, vous avez voulu me voir, je vous écoute.

— Ce n'est pas la réponse que vous pouvez donner qui est secrète, mais la question voyez-vous, mais si Sophie et Natacha nous promettent de tenir un secret, elles peuvent rester.

— Promettre de se taire, des universitaires ? Ouh, ça vous coûtera au moins une dizaine de dîners à Paris, mon cher.

— Bien, puisque nous sommes tous d'accord, Clara, veux-tu aller chercher quelques chaises, beaucoup de café et encore plus de bières ?

— Oui mon Slobi chéri, dit-elle en détalant à tout vitesse dans le couloir.

— Et ne m'appelle pas Slobi, Clara. Enfin. Pas devant des français. Ce n'est pas très sérieux.

« Bon, alors, cette question ?

— Elle est très simple. Que savez-vous d'une unité apparemment gouvernementale, dirigée par un certain Dragan Blavic qui se ferait appeler le commandant Hussein ?

Mano a mano

SARAJEVO, 11 JUIN 1995

16. En entendant la question et, surtout, le nom prononcé par Lemerrier, Slobodan Radjicic resta la bouche ouverte.

— Le commandant Hussein, dites-vous ?

— Oui, vous le connaissez ?

— Et bien, oui et non. C'est drôle que vous l'évoquiez parce que précisément, je cherchais à l'instant à démontrer à vos amies françaises que l'on pouvait avoir une autre perception de l'âme bosniaque que celle qui procède de la simple addition d'une donnée ethnique, des serbes et des croates essentiellement, et d'une donnée religieuse, des croates catholiques, des serbes orthodoxes et des serbes musulmans, au contraire de ce que l'histoire politique de notre pays enseigne, par la construction d'un discours national bosniaque. Or justement, j'ai rencontré le commandant Hussein figurez-vous, par l'intermédiaire d'un soldat qui a servi dans son unité et qui a travaillé ici, au journal. J'avais alors suivi une de leurs opérations, Hussein

n'était pas encore le commandant Hussein. J'avais en projet d'écrire un article sur la vie de ces hommes, les soldats de l'armée gouvernementale bosniaque. Hussein, qui ne s'appelle pas ainsi d'ailleurs mais Dragan Blavic comme vous l'avez mentionné et qui semble avoir choisi ce surnom je ne sais pourquoi, m'a convaincu de ne pas le publier. C'est que, en effet, son unité n'avait rien d'une unité ordinaire de l'armée gouvernementale bosniaque.

— Tiens, tiens. Et pourquoi cela ?

— Je vais vous raconter ma rencontre avec Hussein et mon « stage » dans son unité puisque Clara est revenue.

« Hussein, qui est devenu ensuite le commandant Hussein considère ses hommes comme ses propres fils, ceux qu'il n'aura peut-être jamais. Comme ses propres frères plutôt car c'est un homme très jeune qui doit avoir vingt-cinq ans environ. Malgré son jeune âge, il est devenu aujourd'hui un chef de bataillon respecté au sein d'une division bosniaque musulmane d'infanterie mécanisée du 7ème Corps de l'Armée gouvernementale bosniaque. Voilà pour la nomenclature officielle. D'abord simple soldat, il avait été nommé sergent en raison de ses compétences et de son intelligence puis, très vite, nommé officier, au feu. Lieutenant depuis quelques mois, il commandait une section de combat quand son capitaine et tous les autres officiers de sa compagnie ont été tués lors d'un violent accrochage qui avait commencé par une embuscade serbe et s'était achevé en carnage lorsqu'ils avaient poursuivi leurs agresseurs et avaient subi la seconde embuscade qu'un ennemi machiavélique leur avait tendue. Il avait été nommé chef des restes de cette compagnie d'infanterie et, celle-ci recomposée, capitaine. C'est à ce moment que j'ai

rencontré Hussein. Quelques mois plus tard, il était devenu l'adjoint du commandant du bataillon qu'il servait depuis ses débuts de combattant, le commandant Yesdine, un combattant très valeureux. A la mort de ce Yesdine en 1994, Hussein était naturellement devenu le chef du bataillon. En moins d'un an, il était devenu le chef d'une des plus brillantes et secrètes unités de l'armée gouvernementale. Il assumait tout l'héritage du commandant Yesdine et avait encore amélioré les capacités de son unité.

« Ce Yesdine était un très ancien soldat. Nous avons fait un article sur lui, il y a peu, je vous en donnerai une copie si, par miracle, Clara réussit à mettre la main dessus. Il était arrivé en Bosnie d'Afghanistan avec d'autres combattants, après que les soviétiques eussent été mis en déroute lorsque les troupes du commandant Massoud s'étaient heurtées à celles des intégristes afghans et leurs talibans. Yesdine disposait d'une incontestable autorité par sa stature et par l'expérience de la chose militaire développée au cours de son aventure afghane et, surtout, des dix ans passés auparavant au sein de la Légion étrangère. Il y avait appris la souffrance, la discipline, l'autorité permettant de commander à des hommes aux vies, aux cultures et aux langues disparates. Il y avait obtenu le grade de sergent-chef et le commandement d'une section d'infanterie. Il y avait surtout gagné l'expérience du combat, au Liban d'abord, puis en Afghanistan où il n'avait fait que rentabiliser son investissement guerrier.

« A la mort de Yesdine, Hussein avait d'abord refusé d'être nommé commandant par égard pour son ancien chef mais avait finalement accepté après que le général

commandant de la division le lui ait personnellement demandé et, surtout, que ses hommes l'en aient pressé. Moderne petit caporal élu par ses pairs, il avait entièrement rebâti le bataillon à sa main à partir de 1994, sans que même ses chefs aient une parfaite idée de ce qu'il fomentait.

« Je ne sais pas grand chose d'autre sur lui que ce que j'ai pu recueillir de sa bouche même. Lorsque je l'ai rencontré, il avait quitté les vallées de la Neretva depuis deux ans environ. C'est en Herzégovine, entre Jablanica et Konjic, au nord-est de Mostar et à une cinquantaine de kilomètres de la mer Adriatique et de la côte dalmate. C'était le centre de l'ancienne Yougoslavie. Et le centre de la Bosnie-Herzégovine. Un centre désert et montagneux, à contenant quelques villages rares et isolés, sans route vraiment sérieuses pour les desservir. Il m'avait raconté qu'il se souvenait de ses années d'enfance dans ces vallées avec bonheur. Sa famille était principalement musulmane mais elle comptait aussi des orthodoxes et il avait beaucoup d'amis de toutes les nationalités. Je ne sais rien d'autres sur lui, sauf qu'il entretenait un lien très important avec d'autres membres du bataillon. Un lien très fort, personnel, comme s'ils partageaient un secret. Une quête plus exactement. Il conversait parfois avec d'autres, avec son radio, il s'appelait Samir et le suivait partout. Il me donnait la sensation sentiment d'être vidé de tout sentiment. Je pense que comme beaucoup, il avait perdu de la famille dans cette guerre. Il semblait combattre pour se venger, ou se perdre dans le combat.

« Je m'étais invité dans le bataillon qui était encore pour quelques temps celui de Yesdine, à son grand déplaisir

d'ailleurs, grâce à une recommandation, plus qu'un ordre, du général de la division dont il dépendait. Yesdine, épaulé par Hussein, cherchait alors, à ce que j'ai crû comprendre, l'occasion de vérifier l'efficacité de cette force inédite dans l'armée bosniaque qu'il mettait sur pied, lors d'une attaque serbe lourdement appuyée par une unité de chars.

« Pour Hussein, qui venait d'être nommé commandant d'une compagnie du bataillon Yesdine, c'était le véritable baptême du feu en tant que commandant d'unité. Il avait mené sa compagnie dans des escarmouches et dans quelques combats avec l'armée bosniaque gouvernementale, mais ils ressemblaient davantage aux combats de la guerre de 1914-1918, menés par des soldats bedonnants enfermés dans des tranchées pour subir les tirs serbes qu'à la guerre technologique que promettaient les bouleversement des équipements et des armes modernes.

« Avec Yesdine en revanche, avant Hussein déjà donc, tout avait commencé à changer. Il voulait pour son bataillon des méthodes de combat modernes fondées sur la puissance de feu et la mobilité. Ce n'était possible que par un entraînement intensif et par un effort physique continu dans le combat où le soldat et son chef sont placés au même endroit, portent le même sac, souffrent également, encourent les mêmes risques. *Entraînement difficile, guerre facile*, répétaient ses officiers à la Légion. Yesdine avait reproduit ces leçons et Hussein n'avait ensuite fait que parfaire cet édifice assez original. N'oubliez pas que l'armée bosniaque est équipée de matériel soviétique et est constituée selon la doctrine militaire soviétique. Installer une doctrine militaire occidentale, surtout originale comme le système français et en plus sur le modèle de l'excellence

tactique de la Légion étrangère était un pari audacieux et qu'il valait mieux tenir caché.

« J'ai pu voir ce que ça donnait à cette occasion. Tout le bataillon était prêt au combat. Ils attendaient les serbes et leurs chars de pied ferme. Dès que l'alerte avait été donnée par la division, Yesdine avait exigé d'être placé en première ligne, ce qu'il n'avait pas eu de mal à obtenir, dans cette armée faiblement équipée et désorganisée, gangrenée par l'incompétence de ses chefs, surprise du volontariat de ce modeste chef de bataillon.

« Il avait placé son bataillon à l'orée d'un bois situé au pied d'une colline qui faisait face à une enfilade de champs et de vergers d'où devaient débouler les chars puis les transports de troupes serbes. Il avait placé quelques éclaireurs, des « sonnettes », très en avant qui étaient chargés de situer l'ennemi et de prévenir Yesdine de leur arrivée. Je m'étais installé près de Hussein, en première ligne.

« Vers huit heures, les premiers chars serbes, quelques T-72 et de vieux T-55 de construction soviétique étaient signalés.

*

Slobodan s'était enfoncé dans son fauteuil. Les mains derrière la nuque, les yeux mi-clos, un petit sourire en coin, il paraissait revivre les événements qu'il narrait. Il n'était plus dans son bureau mais, quelques mois auparavant, à l'orée d'une forêt bosniaque par un petit matin lourd, transi de peur.

« — Soleil de Sonnette 1, appela la voie faiblement

criarde de la radio que Yesdine tenait allumée près de lui.

« Yesdine avait aussi importé les codes d'identification qu'il employait jadis dans la Légion. Il préconisait à chaque chef de compagnie et de section de choisir un nom de code pour indicatif ou de prendre les première et dernière lettres de son nom. Yesdine avait choisi l'indicatif « *soleil* » par hommage à un célèbre colonel de la Légion mort en Algérie. Il y trouvait aussi de la poésie et de l'espoir.

« Hussein utilisait « *Souraya* » comme nom de code, un prénom de femme, sa fiancée, sa mère ou sa sœur peut-être, je n'en sais rien. Il ne craignait pas les sarcasmes à utiliser ce surnom féminin dans un univers masculin. Il aurait d'ailleurs su les faire taire mais personne ne faisait mine de se moquer.

« — Sonnette 1, ici Soleil, à vous.

« — Deux compagnies de chars se dirigent droit sur vous, environ trente chars, disposés en deux vagues. Arrivée probable dans quinze minutes, à vous.

« — Soleil à Sonnette 1, 2, 3 et 4, dégagez. Terminé.

« Les serbes ne s'attendaient pas à rencontrer une résistance solide sinon ils n'auraient pas attaqué si tard mais juste avant l'aurore en avançant prudemment. Tandis que maintenant, ils arrivaient en ligne et on entendait déjà le rugissement de leurs moteurs. C'était tout juste s'ils n'étaient pas précédés d'esclaves nus jouant fifres et trompettes et battant tambours pour s'annoncer.

« Hussein avait entendu l'échange radio entre la sonnette et Yesdine, l'oreille collée à l'écouteur. Quelle belle mécanique songai-je alors, quelques mots échangés suffisaient pour la mettre en branle avec une totale

efficacité. Mais il est vrai que je n'y connais strictement rien à la chose militaire et qu'un simple fusil moderne m'ébahit.

« Hussein aussi était prêt. Il avait placé, comme Yesdine le lui avaient montré, ses armes antichars en première ligne, derrières des petits murets dissimulant les tireurs et avait fait construire d'autres abris de l'autre côté de la colline, en retrait de quelques centaines de mètres et encore d'autres, à près d'un kilomètre en arrière, à l'approche du village qu'ils étaient censés protéger. Il avait donné à chacun ses consignes de tir afin que tous ne visent pas la même cible. Les autres soldats étaient à leur côté, prêts à les aider à reculer vers les points de replis préalablement reconnus ou à foncer en avant si la victoire se présentait plus rapidement que prévu.

« *Les voilà* ». On pouvait tous les voir et les entendre maintenant. Hussein, comme moi, crispait ses mâchoires pour tenter d'amadouer son cœur dont les battements le faisait presque se soulever de terre. « *Maintenant c'est pour de vrai* », comme il disait quand il était enfant et qu'il jouait à la guerre avec son frère.

« Pour se rassurer et pour m'inquiéter peut-être, Hussein me décrivait la puissance de ces chars. Il fallait se méfier. Les chars sont des ennemis très dangereux. Ils disposaient de tout une panoplie d'obus, dont des obus antichars, à plus ou moins grande puissance de perforation des blindages, des obus à fragmentation, des obus antipersonnels, qui explosent dans les frondaisons, au-dessus des fantassins qu'ils ont pu dénicher pour les déchiqueter. Les chars roulaient très vite, entre deux zones protégées, dirigeant rapidement leur canon vers les zones où ils sentent une

menace, ce qui rendaient très difficiles pour les hommes de Hussein la visée et un tir au but. « Face à un char me dit-il, le premier coup doit être le bon, parce qu'il n'y a pas de second coup ». J'étais terrorisé et je me demandais à quel moment il allait ordonner la retraite tant il me paraissait évident que nous allions être vaincus, fatalement écrasés par ces mastodontes.

« — Attention. Pas encore. Attendez.

« Les monstres d'acier approchaient, vrombissant et fumant en un sourd et long beuglement, crachant de la fumée, leurs chenilles arrachant herbe et terre. Ils paraissaient indestructibles, fonçant droit vers nous.

« — Maintenant. Feu. Hussein tapota le dos du tireur posté près de lui, me surprenant par son flegme.

« Aussitôt, quatre chars explosèrent coup sur coup et s'arrêtèrent, les masses mécaniques avalées par des boules de feu qui les transformèrent en tas de métal fumant, brûlant et pétaradant. J'avais du mal à imaginer que tous ces dégâts aient pu être causés par les tubes de plastique qu'ils appelaient des lance-roquettes. Deux autres chars imitèrent les premiers presque instantanément puis un encore. Quatre chars stoppèrent net et se mirent à l'abri avant de reculer, tandis qu'il en restait un, esseulé, comme un enfant perdu dans la foule, tournant au milieu de la plaine, hésitant sur la direction à prendre, tirant au jugé un coup de canon, vomissant ses balles de mitrailleuse. Il n'eut pas le temps de se décider, la roquette d'un soldat d'Hussein le pulvérisa avant qu'il ait eu le temps de reprendre ses esprits.

« Deux des quatre chars rescapés étaient restés à proximité, invisibles aux soldats. Ils pointèrent leur canons

vers l'endroit d'où provenaient les tirs. En entendant les coups partir, Hussein eut l'impression que les obus se dirigeaient vers lui, pour le punir. Il courait avec ses soldats vers leur premier point de repli, en suivant un chemin préalablement reconnu et balisé, courbés pour offrir le moins de surface possible à la vue de l'ennemi tandis que les obus déchiraient l'air en fonçant vers leur objectif. Deux explosions, puis deux encore, scandèrent la course des soldats courant vers leurs abris comme autant de mouvements d'un sinistre métronome, tandis que des milliers de copeaux de bois déchiquetés et d'éclats d'obus fusaient.

« Arrivé à son poste, il fit le tour de ses positions, s'enquit de la santé de chacun. Miracle ou succès de sa tactique, personne ne manquait à l'appel. L'un des soldats portait son camarade blessé à la jambe par l'éclat d'un obus qui aurait dû exploser au-dessus de leur tête et qui l'avait rattrapé. C'était Caizergues, l'un des quelques français qui s'étaient engagés dans ce bataillon et qui rassurait Hussein d'un petit signe de la main que démentait son sourire crispé.

« — Ça va aller, mon capitaine, vous en faites pas, ânonna-t-il d'un air rassurant quoique la douleur et le choc estompaient son accent méridional. Hussein semblait avoir envie de hurler de trépigner, de sauter en l'air pour marquer la satisfaction qui masquait sa peur.

« — On en a eut six! lui dit Caizergues, en le regardant le poing tendu.

« — Huit dit calmement Hussein en lui donnant une petite claque amicale en passant. « Et ce n'est pas fini ».

« Les quatre autres chars qui étaient retournés en arrière étaient stationnés de l'autre côté de la plaine. Ils semblaient

plus prudents cette fois, et s'étaient renforcés de cinq ou six autres. La défaite, la mort de leurs compagnons les avaient rendus plus humbles.

« — Radio! Appelez Soleil.

« — Soleil, ici Souraya.

« — Ici Soleil, à vous.

« — Ici Souraya, huit chars éliminés. Je répète, huit. Il en reste sept ou huit qui sont en mesure de se diriger vers moi, stationnés à environ deux kilomètres. Je vais tenter de les détruire.

« — Reçu, Souraya, Pas de casse?

« — Négatif, Soleil, juste un blessé.

« — Parfait, nous ça a été plus dur. Terminé.

« Hussein fit un nouveau tour de ses positions.

« — Attention, s'ils reviennent, on opèrera la même manœuvre que tout à l'heure. On les attend, il ne savent pas où nous sommes, sans doute croient-ils que nous nous sommes enfuis ou qu'ils nous ont eu en tirant tout à l'heure et ils vont venir vérifier.

« Les serbes semblaient cependant hésiter, désormais échaudés par ce premier accueil et ne faisaient pas mine de bouger. Si Hussein avait eu des armes antichars modernes, il les aurait déjà tous fracassés, pulvérisés, bien avant que les équipage des chars ne décèlent leur présence. Malheureusement, il ne disposait que de ces vieilles armes antichar de conception soviétique qui n'avaient guère progressé depuis les *Panzerfaust* et autres *bazookas* de la seconde guerre mondiale. La rareté de ses armes l'obligeait à plus d'intelligence et plus d'initiative. Les serbes avaient sans doute compris qu'ils ne passeraient pas en force et cherchaient peut-être des renforts d'infanterie auxquels

Hussein et ses hommes ne résisteraient pas longtemps. Il fallait donc ruser pour les forcer à se découvrir. Il se tourna vers Samir, son jeune radio.

« — Samir, appelle les lieutenants Roland et Hedji !

« Ses deux chefs de sections arrivèrent sans traîner.

« — On va changer un peu la tactique, dit-il en pointant son doigt sur un schéma du terrain qu'il avait hâtivement dessiné. Roland, nous sommes ici, bien camouflés à l'orée de ce petit bois et les serbes sont quelque part derrière celui-ci à deux kilomètres environ. Il faut les éliminer avant qu'ils ne se renforcent ou qu'ils ne nous prennent en tenaille car alors, c'est tout le bataillon qui serait détruit, compris?

« Les deux lieutenant acquiescèrent.

« — Roland, voyez sur la droite de votre position, le bois s'oriente vers le champ. On doit avoir une meilleure vue sur les chars. Rendez vous là-bas avec une dizaine de vos hommes et, à mon signal, vous tirerez des coups de fusils et une ou deux roquettes mais pas dans leur direction, plutôt comme si vous vous battiez contre des fantassins serbes arrivant d'un autre côté. Puis vous vous déplacerez encore vers la droite et vous recommencez et encore une fois et encore si vous en avez l'occasion puis vous vous posterez face à la plaine, comme si vous attendiez les chars et vous préparerez toutes vos roquettes antichars. Avec un peu de chance, les chars en face penseront qu'on s'est fait coincer par une autre unité que la leur et entreprendront de reconnaître ce secteur. Si ça marche, et on le verra vite, ils nous fonceront droit dessus, comme tout à l'heure. Vous tirerez sur les chars, de flanc, pendant qu'on les bousillera de face. Aussitôt, vous détalerez vers vos positions de repli.

« Roland écoutait, la bouche close, les lèvres serrées. De temps en temps, ses cils battaient, très rapidement, comme pour enregistrer les informations qu'il recevait, comme un parfait petit ordinateur.

« — Hedji, au contraire, vous partirez avec votre section et le reste de celle de Roland sur votre gauche. Je serai avec vous. Nous attendrons que les serbes marchent dans la combine de Roland et qu'ils foncent vers notre position actuelle. Nous restons en contact radio. Au moindre problème, je donne pour tous le signal du repli général. Tout est bien compris ?

« — Affirmatif, répondit Hedji, mécanique, tandis que Roland approuvait d'un petit signe de tête, lâchant l'herbe qu'il mâchouillait pendant l'exposé d'Hussein, ses cils battant l'air une dernière fois.

« Les deux lieutenants se rendirent avec les soldats sur les lieux désignés, donnèrent leurs ordres et très rapidement passèrent à l'action. Hussein envoya sa section de commandement avec son officier adjoint au point de repli et, accompagné de son fidèle Samir, suivit Hedji vers sa position. Quelques minutes plus tard, Roland informa qu'il était prêt en cliquant trois fois sur le bouton d'émission de la radio, comme convenu, et peu après, quelques coups de feu, une ou deux roquettes parties en direction du bois se firent entendre. Les coups étaient espacés, confus. On avait l'impression qu'une petite bataille se déroulait un peu plus loin. Roland recommença son spectacle une deuxième fois, puis une troisième. Hussein ajusta ses jumelles, observant les volutes de fumée noires lancées vers le ciel, signe de l'accélération puissante des chars et que son plan avait fonctionné.

« Hedji avait parfaitement organisé son embuscade, séparant les groupes de tireurs sur quatre ou cinq cents mètres et à environ deux cents mètres de l'endroit où les chars allaient passer. Hussein laissa s'avancer dans la plaine les monstres fous, lancés à près de cinquante kilomètres à l'heure. Lorsqu'ils furent à environ deux cent mètres de la position du reste de la compagnie, qui n'avait pas bougé, il donna l'ordre de tirer. De tous côtés les roquettes et les grenades antichars partirent, suivies de longues lignes de fumées blanches convergeant vers le groupe des chars, comme autant de panaches lancés pour mieux s'y rallier. Aussitôt les chars accélérèrent et tournèrent leur tourelle vers les positions de ses hommes, tirant quelques coups sans dévier de leur marche, offrant leurs flancs aux tireurs qui s'en donnèrent à cœur joie. Trois roquettes échouèrent à plus de cent mètres de leur objectif, deux se fichèrent dans la terre meuble avant d'exploser à une cinquantaine de mètres. Mais toutes les autres firent mouche, pénétrant dans la masse d'acier des chars et les faisant exploser. En moins d'une minute, en commençant par un char hérissé d'antennes qui devait être celui du commandant, les chars furent exterminés. La tourelle d'un gros char qui passait en trombe se souleva soudain, semblant décoller comme une fusée pour s'immobiliser en l'air et retomber, droite, à côté du char décapité qui roulait encore, des flammes sauvages s'échappant du trou laissé béant.

« Un autre, luttant contre la mort, tourna son canon vers les positions d'Hussein, en un geste vengeur ou d'honneur de celui qui veut périr l'arme à la main, avant qu'une roquette ne l'achève. Tel un taureau vaincu dans l'arène par le matador qui l'a surpassé, il s'était immobilisé. Le char

faisait ronfler son moteur. Des fumées noires sortaient de son muflle blessé. En un dernier assaut, son canon se souleva au moment où la mise à mort arriva. Le dard incandescent de la roquette pénétra l'acier, déchiquetant le blindage comme on déchire du papier, parvint au cœur du monstre en provoquant une fulgurante élévation de température, précédant l'explosion du carburant et des munitions et du char tout entier.

« Le canon retomba, inerte.

« Le monstre était mort.

*

Slobi se tut quelques instants. Lentement il revint à la réalité, décroisa ses mains, ouvrit les yeux et s'assit normalement.

— Voilà mes amis, ce que je sais du commandant Hussein. Un bon soldat, un valeureux guerrier qui n'en fait qu'à sa tête et qui dirige aujourd'hui une très bonne unité de combat, à ce que j'ai pu en juger. Le plus cocasse de l'histoire, c'est que le combat dont j'ai été le témoin était inutile, comme si cela n'était qu'un exercice pour Hussein, un exercice parfaitement réussi d'ailleurs. Yesdine et ses hommes ont ensuite constaté les dégâts qu'ils avaient causés mais n'ont pas cherché à profiter de la situation pour gagner du terrain, prendre un village, consolider une tête de pont, enfin toutes ces choses que le succès dans une bataille permet de réaliser. Ils sont ensuite partis et je les ai simplement quittés. Comme si tout n'avait été qu'un jeu.

Slobi se jeta sur une bouteille de bière, assoiffé par sa longue histoire.

« Alors, qu'en pensez-vous ? dit-il en jetant la bouteille vide.

— Et bien, c'est en effet édifiant. J'ai l'impression que ce Hussein a effectivement créé une très bonne unité, surtout que je crois savoir qu'il s'est désormais équipé de matériel occidental, français et américain. Ce qui m'inquiète, c'est de savoir pourquoi il a constitué cette unité de cette façon, alors qu'il n'en a pas averti son commandement. J'ai retenu de votre récit deux points qui nous font avancer dans notre enquête. En premier, j'ai compris que Hussein était originaire de la Vallée de la Neretva, au centre de la Bosnie. Or, nous savons que toute cette histoire pourrait avoir un rapport avec deux villages, Ljuta et Lelasca, qui sont précisément situés dans cette vallée. En outre, nous pensons que deux assassinats de deux officiers serbes à Paris sont liés à Hussein et ces deux villages et pourraient correspondre à une vengeance. Or vous dites qu'il vous semble que Hussein, comme d'autres soldats de ce bataillon, sont animés par cet esprit de vengeance.

— Oui, c'est ce qu'il m'a semblé. Mais ce n'est pas très original. Les crimes qui se sont déroulés, de tous côtés, incitent même les plus doux à la vengeance. C'est devenu un sentiment très commun.

— Merci beaucoup monsieur Radjicic en tout cas. Vos renseignements nous seront très précieux. J'avais entendu parler de cette histoire, vaguement, à Paris. Vous faites plus que la confirmer, on s'y croirait en vous écoutant !

— Il n'y a pas de quoi, cher ami. Je crois savoir que la France et votre nouveau président commencent à en avoir assez des rodomontades de ces criminels de Pale et qu'il se prépare quelque chose avec les américains et les anglais.

— Vous en savez plus que nous, monsieur Radjicic, coupa Lemercier, furieux de constater que le secret était déjà éventé.

« Nous allons vous quitter. Nous devons faire notre rapport.

— Les filles, vous restez quelque temps encore en Bosnie ? ajouta Rahya.

— Non, beau militaire, nous sommes venues de Zagreb en hélicoptère avec un pont de des affaires étrangères et nous devons repartir avec lui tout à l'heure. Je crois aussi qu'il va se passer quelque chose. On voit beaucoup de chars, de camions français et anglais là-bas, et qui ne sont plus peints en blanc. Peut-être une intervention, enfin. Il n'est pas impossible que nous revenions d'ici peu.

— Et bien ! Bon voyage. A bientôt à Paris. Si ce que M. Radjicic vient de nous décrire est exact, je crains que nous devions rester un peu plus que prévus ici.

Les canons de Siautelle

SARAJEVO, 13 JUIN 1995

17. Lemercier et Rahya n'avaient pu qu'embrasser rapidement Sophie et Natacha avant qu'elles ne repartent sur Paris via Zagreb. Lemercier s'en trouvait soulagé, tout en se reprochant sa lâcheté. Natacha avait semblé attendre quelque chose, un geste, un mot tendre, qu'il s'était bien gardé de donner. Le spectacle qu'offraient Rahya et Sophie, en comparaison, était signifiant. Lemercier n'avait pas simplement essayé d'être discret devant Marie Bonnard, il avait tacitement indiqué à Natacha qu'il demeurait libre, que leur aventure cessait ici, même si elle désirait exactement le contraire. Elle avait minaudé un peu, cherché à asseoir une certaine domination, sans parvenir à franchir une barrière invisible qu'elle avait devinée malgré tout, liée à la situation dans laquelle ils étaient plongé ; Lemercier était différent, concentré, professionnel, très

loin du sentiment d'abandon qu'elle avait aimé à Paris. Elle aurait mérité au moins une explication.

A Sarajevo, le branle-bas de combat commençait. Les serbes de Pale se faisaient plus menaçant, coupant les voies d'accès à l'aéroport, asphyxiant la ville, la mitraillant par endroit.

Les alliés réagissaient. Les cris stridents de quelques avions anglais, américains ou français étaient de plus en plus présents au dessus de la ville, parfois accompagnés de tirs de DCA provenant des positions serbes. Partout, les troupes changeaient de couleurs en vue de la création de la Force de Réaction Rapide, mise à la disposition de la FORPRONU.

Ce matin-là, Siautelle rejoignit les deux compères au mess.

— Alors, les mecs, comment s'est passé ce rendez-vous avec les journalistes ?

Lemercier et Rahya se regardèrent, muets.

— Gardez vos petits secrets les gars, je m'en fiche. Mais ici, vous avez vu comme ça bouge. Le p'tit père Chirac veut bousculer les serbes et j'ai l'impression qu'il a réussi à convaincre les angliches et les amerloques. Si vous voyiez mes gars ! En ce moment je leur fais repeindre tous mes canons et tout mon matériel aux couleurs OTAN, « camouflage centre-europe », et dès demain, on vire ces saloperies de bérets bleu ciel. On reprend nos couleurs. Oh, putain, ça va saigner mon vieux, ça va saigner ! Je viens de croiser Faucher. Tu te souviens de Faucher ? Une grande gueule, la promo juste avant nous à Saint-Cyr ! Il était prisonnier des serbes avec une partie de sa compagnie. Il avait dû se rendre alors qu'il gardait des armes lourdes, des

canons essentiellement, dans la caserne de Lukavika. Une partie d'entre eux, dont Faucher, ont été libérés et ils ont dû rentrer à Sarajevo par la montagne. Les serbes leur ont interdit les routes et même les pistes du Mont Igman. Tu aurais vu sa gueule ! Et pas seulement parce qu'il va devoir s'expliquer sur les raisons de sa reddition. Mais surtout parce qu'il a été capturé, montré à la télé, attaché comme un moins que rien à une « cible stratégique » comme « bouclier humain », et humilié comme otage, et pour finir libéré avant le reste de ses hommes. Cette honte bue, vomie et réavalée, nous l'avons tous ressentie ici depuis que nous sommes arrivés. Et tu devrais voir la tête de ses gars, l'élite de l'armée française, tous engagés, du colonel au dernier des soldats, dans l'infanterie de marine.

Lemercier et Rahya se doutaient que tous ces soldats avaient subi des moments pénibles, bien plus pénibles qu'un bombardement ou un assaut, pourtant le lot ordinaire de ces guerriers endurcis. Certains avaient vu leurs camarades blessés, d'autres tués, d'autres prisonniers ou pire, otages des serbes et servant de bouclier humain. Faucher lui-même avait dû se rendre avec une section complète, avec armes et bagages sans pouvoir répondre parce qu'il avait reçu l'ordre imbécile de ne pas faire feu sans en avoir reçu le commandement. Les serbes s'étaient approchés du dépôt d'armes lourdes que les hommes de la FORPRONU avaient confisquées après l'affaire du Mont Igman où les serbes avaient interdit tout passage de ravitaillement vers le cœur de Sarajevo, obligeant les convois à passer par les dangereux et escarpés chemins de terre le long des flans de cette montagne. Ils étaient censés les garder contre toute tentative de récupération de leurs

belliqueux propriétaires. Dès le début de l'assaut, Faucher avait vu toutes ses liaisons avec ses chefs coupées, l'empêchant de recevoir l'ordre tant attendu, bien avant en tout cas que l'information permettant de recueillir cet ordre ait même franchi les frontières de l'ex-Yougoslavie en direction de Paris, ou de Zagreb ou bien encore de New-York. Qui commandait ? Nul ne le savait. Tout semblait brouillé dans un magma administratif et technocratique lointain. Ces hommes auraient adoré rejoindre des gars comme Siautelle, quitter la FORPRONU abhorrée pour gagner la FRR et avoir l'occasion de se venger. On ne le leur avait pas permis, préférant les remplacer. Siautelle faisait partie des remplaçants.

— Bon les amis, si vous voulez voir des vrais soldats au travail, rendez-vous demain, 4 heures, à mon PC. Si vous n'avez rien d'autre à faire, je vous promets une petite surprise.

— De quoi s'agit-il mon petit Siautelle ? Tu attaques Pale avec tes canons ? Tu refroidis Karadzic ou Mladic ? Non, mieux, j'ai trouvé, tu as reçu l'ordre de prendre Belgrade ?

— Ce que vous pouvez être cons ! Secret absolu. Mais vous verrez, ce sera pas mal. Vous allez voir ce qu'on peut faire avec une batterie de 155 modernes. Allez salut, à demain, 4 heures, sans faute.

*

SARAJEVO, 14 JUIN 1995

Le lendemain, un sous-officier attendait au PC de Siautelle désert, avec une jeep peinte dans ses couleurs traditionnelles, même si des pointes de blanc jaillissaient

encore ici où là.

— Mon commandant, mon lieutenant, adjudant Mérol, je dois vous conduire auprès du capitaine Siautelle.

Siautelle était à Saint-Cyr un garçon sympathique mais turbulent. Aussi passait-il plus de temps à Rennes dans les bars et boîtes de nuit à s'amuser, qu'à son bureau dans sa chambre à travailler ses cours. Mais voilà, les temps n'étaient plus ceux des jeunes chiens fous destinés à devenir les gardiens des anciennes colonies du temps de Lyautey, des moines soldats régnant sur des territoires immenses. Le temps était venu de la formation de techniciens avertis, murs pour la guerre moderne. Il avait donc terminé Saint-Cyr au bas du classement. Les premiers choisissaient l'infanterie pour servir dans la Légion étrangère, dans un régiment parachutiste ou dans les troupes de marine en caressant l'espoir d'une vie post-coloniale ponctuée de quelques coups d'éclat, ou encore la cavalerie et ses chars plus ou moins lourds. Les derniers étaient choisis par les armes réputées moins nobles, l'artillerie, le génie, le transport ou le matériel.

Siautelle avait donc choisi l'artillerie, par défaut. Parti pour Draguignan, siège de l'école de cette arme où il devait fourbir les siennes une année encore, toujours aussi turbulent, il n'avait pu briller suffisamment pour rejoindre l'un des régiments d'infanterie de marine ou parachutiste. Il avait dû se contenter d'un régiment d'artillerie lourde, cauchemar des Saint-cyriens, celui qui combattait sur ordinateur un improbable ennemi soviétique infailliblement baptisé « *l'ennemi carmin* » par les stratèges de la division blindée à laquelle il était affecté pour les innombrables exercices imposés. Qui aurait pu prévoir alors l'incroyable

évolution à l'Est, la chute du mur de Berlin, la fin du rideau de fer qui avaient chamboulé l'immobilisme des plans de défense traditionnels jusqu'à la convulsion de l'ex-Yougoslavie permettant aux armes classiques de faire valoir leur terrible force et donner à Siautelle l'occasion de se racheter ? Assis sur son siège de commandement, dans son monstrueux canon autotracté, la bouche sur le micro de son casque lui permettant de donner ses ordres à l'équipage de son monstre et aux douze de ses jumeaux qui composaient sa batterie, il revivait. Il avait reçu l'ordre de garder et de protéger la trop fameuse route du Mont Igman, au nord de Sarajevo. Elle était, depuis des mois, l'unique voie de ravitaillement de la capitale assiégée par les serbes. Elle passait par les voies escarpées le long de la montagne et subissait régulièrement les tirs des troupes serbes qui incendiaient ou pillaient les convois envoyés et convoyés par l'ONU.

Siautelle s'était très vite rendu compte que la route du Mont Igman n'avait de route que le nom. Il s'agissait d'un médiocre chemin de montagne qui devenait vite un torrent de boue à chaque pluie ou chaque chute de neige, creusé sur le flanc du Mont Igman, mais, hélas, du mauvais côté. Les serbes postés sur les montagnes avoisinantes y avaient des regards tout du long.

Lemercier et Rahya arrivèrent une petite heure plus tard, par des chemins improbables, au pied du canon de Siautelle.

— Salut les mecs. Je vous présente le top du top. Vous allez voir ce qu'on peut faire aux méchants avec ça. Installez-vous dans mon VBL avec l'adjudant Mérol. Il vous expliquera l'opération. On reste en liaison radio, dit-il

en montrant le casque contenant radio, écouteurs et micro intégrés.

Tous les jours une Jeep blindée, grosse coccinelle multicolore, s'assurait de la praticabilité de la route afin d'ouvrir la voie aux innombrables camions de ravitaillement partis de la zone musulmane de l'autre côté de la montagne et qui étaient censés approvisionner Sarajevo depuis que l'aéroport avait été fermé. Conscients de l'importance de ce cordon ombilical, les serbes ne manquaient pas de l'arroser copieusement d'obus de tous calibres. De très nombreux camions carbonisés jonchaient le chemin comme autant de témoins désabusés de cette aventure minable. Il fallait emprunter le chemin à toute allure au risque de basculer dans le vide à chaque virage, s'arrêter, repartir en trombe, s'arrêter encore pour éviter les obus serbes ou les tirs de mitrailleuses. Siautelle avait précisément pour mission de faire cesser ces tirs. Il avait posté ses canons, la nuit, sur les flancs de la montagne, un peu plus haut que le chemin pour avoir des vues sur celui-ci et sur quelques positions serbes.

Vers huit heures, comme d'habitude, la Jeep de reconnaissance suivie d'un convoi s'était engagée sur la route. Les serbes n'allaient pas manquer de se livrer à leur jeu de tir au pigeon favori, surtout lorsque le pigeon ne se défend pas.

Ils ignoraient que le pigeon s'était pourvu de serres, et qu'elles étaient singulièrement acérées.

Formés à l'école soviétique quoique ils n'aient jamais fait partie du Pacte de Varsovie, les serbes n'avaient qu'une faible idée de la place de l'appareillage électronique des armées occidentales modernes. Or la batterie de Siautelle

était équipée d'un nouvel ordinateur de conduite de tir qui, non seulement assistait les tirs de ses canons, mais était capable de repérer inmanquablement l'origine d'un coup ennemi, pour riposter immédiatement.

*

Avertis du départ de la Jeep qui devait ouvrir la voie au péril de la vie de ses occupants, Lemercier et Rahya assistaient à son évolution.

— Attention, Lima-Echo à tous, chenille partie, je répète, chenille partie dit Siautelle en utilisant son nom de code radio.

Elle était ce matin suivie d'un VAB, ce drôle d'engin blindé amphibie transport de troupe et de deux chars Sagaie, de redoutables chars légers à roues armés de canons de 105 millimètres capables d'anéantir la plupart de leurs vis-à-vis serbes, et d'un énorme char lourd britannique *Chieftain*.

Leurs canons étaient tournés vers les positions serbes comme pour les avertir de l'imminence de la foudre qui allait s'abattre sur leurs têtes. Les serbes ignoraient leur présence. L'auraient-ils connue que cela n'aurait rien changé à leur comportement, habitués des rododromes sans effet de la FORPRONU. Les serbes s'apprêtaient à attaquer le convoi, évitant les véhicules véritablement militaires pour ne s'en prendre qu'aux camions sans défense, plus lourds, moins maniables, proies plus aisées. Ils s'attaquaient généralement au second ou au troisième camion du convoi. Les premiers pourraient ensuite être visés tranquillement. Aussi les trois ou quatre premiers

camions étaient toujours vides et conduits par les chauffeurs volontaires les plus vaillants ou les plus fous qui jouaient quotidiennement *Le salaire de la peur*. Aujourd'hui, tous les camions étaient vides, il ne s'agissait que d'inciter les serbes à tirer pour les attirer dans la nasse.

— Chenille à dispositif Lima-Echo cracha la radio, nous entrons dans la partie dangereuse.

— Lima-Echo. Tout le monde a entendu ? Attention les gars. Feu à mon signal.

Soudain, les premiers coups de canons serbes tonnèrent, secs et détachés dans le froid du petit matin. Un sifflement aigu, qui se rapprochait et presque aussitôt le second camion fut entouré de détonations mortelles, donnant le signal au reste du convoi pour une marche folle cherchant dans la vitesse l'abri que le chemin n'offrait pas : chaque virage masquait une cible à un canon ennemi et la désignait à un autre.

Aussitôt, les ordinateurs de Siautelle se mirent en marche et donnèrent en quelques secondes les positions exactes des canons serbes qui avaient tiré.

— Lima-Echo à tous, cibles en acquisition. Attention, quelques secondes.

Le front enfoncé dans les caoutchoucs de son viseur électronique, sur lequel défilaient toutes les données de son ordinateur de tir et qui remplaçait l'évêque des chars d'autrefois, Siautelle ordonna, hurla plutôt, le feu. Ce fut magnifique. Les douze énormes canons de 155 millimètres crachèrent leurs dards incandescents, emportant à une vitesse supersonique les obus chargés de vengeance contenue vers les positions serbes, rechargèrent et tirèrent à nouveau, et encore deux ou trois fois.

— Lima-Echo à tous, tirs effectués. Changement de position.

Sans bruit, tous les canons autotractés se déplacèrent rapidement vers d'autres positions préalablement reconnues, dans le cas très improbable où les serbes disposeraient d'ordinateur comparables aux leurs. Ils n'en disposaient pas. Encore occupés à recharger leurs canons pour tirer une seconde salve sur les camions, sans avoir encore eu le temps d'observer l'efficacité de leur coup précédant, une pluie d'obus français s'abattit et détruisit les canons ou les chars qui avaient imprudemment tiré. D'autres canons ou d'autres chars serbes, jusqu'ici muets, tirèrent à leur tour sur les camions et subirent le même sort. Repérés, visés, tirés, ils furent impitoyablement détruits quelques secondes plus tard. A croire que leurs canons étaient aimantés, attirant à coup sûr les obus français. Les froides cervelles de sable des ordinateurs avaient montré la redoutable efficacité de ces méthodes de guerre moderne faites de ruse, de rapidité et au final, de force. Une trentaine de canons ou de chars serbes avaient tiré et Siautelle pouvait valablement prétendre les avoir détruits à quatre-vingt-dix pour cent. De toute façon, deux ou trois chasseurs survoleraient la zone dans quelques instants pour évaluer et valider l'efficacité des tirs. Trois fois encore, dans la journée, les canons serbes répondirent à l'offre de tirer faite par l'apparition de la Jeep et des camions. Trois fois, ils furent immanquablement hachés par les canons de Siautelle, preuve ou bien de l'incroyable bravoure des serbes ou de leur profonde stupidité ou bien encore de leur incompréhension de la modernité des armes qui leur étaient opposées.

Marie-Amélie

ZAGREB, 15 JUIN 1995

18. Lemerancier et Rahya étaient retournés à Zagreb en toute vitesse chez le général Delouvrier pour lui rendre compte des quelques informations qu'ils avaient pu glaner sur Hussein. Ils avaient également informé le général Meyer à Paris. Celui-ci leur annonça en retour qu'il s'était arrangé pour envoyer le commissaire Dunod à Belgrade afin de récupérer la cassette contenant l'image du tueur de Golovic devant l'ambassade de Yougoslavie, comme il avait promis de le faire.

Le commandant Bonnard était restée à Sarajevo. Elle devait régler les quelques formalités lui permettant de quitter pour quelque temps l'état-major du général de Rougemont, de façon à accompagner Lemerancier. Elle lui avait glissé discrètement la veille qu'elle lui demandait de l'affecter à sa compagnie de façon, avait-elle dit, « à prendre la mesure du terrain pour mieux en rendre compte en tant que porte-parole des forces françaises en Bosnie ».

Mais elle avait ponctué son propos d'un regard de louve qui avait bien plus facilement convaincu Lemercier. Puis elle était partie, non sans embrasser Lemercier. Un timide et discret baiser sur une joue qui lui avait laissé le sentiment que s'il ne lui était pas indifférent, elle n'était pas du genre à se jeter dans ses bras comme la première femme à soldat venue. Il était conquis et commençait sérieusement à songer à revoir sa stratégie avec Marie. Elle lui plaisait plus qu'il ne souhaitait se l'avouer : elle était belle mais surtout, elle était une femme de tête, sportive, décidée, capable de bien des initiatives et elle semblait courageuse. Il espérait simplement que cette attirance n'était pas seulement guidée par l'atmosphère guerrière qui les environnait et qui pouvait largement fausser leur jugement à tous deux, surtout par la pauvreté féminine et sexuelle qui entourait toute opération militaire. Il tentait de se figurer Marie à Paris, dans son appartement, ou ce qu'il en resterait lorsqu'il aurait réglé sa séparation avec Mathilde. Elle paraissait douce, aimante, enjouée, ici à Sarajevo. Le serait-elle en situation ordinaire ? Son métier lui avait déjà coûté une femme qu'il pensait pouvoir aimer sans compter et sans a priori. S'ils étaient deux à mener cette vie militaire, lui espion parachutiste et elle aux commandes d'une unité de guerre de la marine, que deviendraient-ils ? Lemercier pensait qu'ils résoudraient tout cela ensuite, si cette histoire avait une suite. Et même un début. Il n'en était qu'à la phase de la séduction. Je te plais, tu me plais mais on était loin encore de l'idylle. En même temps, les jours passés ensemble avaient nourri un rapprochement, une complicité. Ils avaient convenu de se vouvoyer. Il était presque impossible d'imaginer un moment d'intimité dans une

situation comme la leur. Il se frôlaient parfois. Lemer cier trouvait la situation ridicule, adolescente et en même temps très agréable. Il était certain que cette complicité révélait davantage qu'une simple compréhension. Toute son expérience de mec le lui disait. Ils cherchaient trop souvent à se parler, à demeurer ensemble, à s'asseoir l'un à côté de l'autre chaque fois qu'ils le pouvaient pour que ce soit anodin. Leur conversation prenaient souvent un tour très personnel, comme deux amants qui se découvrent, le sexe en moins. Lemer cier désirait Marie mais ne se sentait pas frustré de ne pouvoir l'embrasser, faire l'amour avec elle. Pas encore. C'était tout simplement impossible.

Lemer cier et Rahya parvinrent chez le général Delouvrier. Il était toujours affublé de sa fidèle et jolie caporale qui glissait dans le bureau, les yeux baissés en une discrétion louable que démentait un mystérieux sourire comme les ondulations de sa croupe galbée sous le regard généreux et propriétaire du général. Peut-être renouvait-il le concept de « l'épouse de guerre » que les généraux soviétiques avaient inventé pendant la seconde guerre mondiale.

Celui-ci avait rassemblé également quelques renseignements. Ils attendaient dans le fatras généralisé qui lui servait d'état-major quand un pantin articulé revêtu d'un uniforme les rejoint.

— Commandant Lemer cier, lieutenant Rayha ? Lieutenant-colonel Jestrin. J'ai ordre de vous conduire chez le général, dit-il, obséquieux, légèrement penché en avant comme un majordome de luxe.

Il frappa à la porte du bureau du général, délicatement, en les regardant, un rictus étiré figé sur son visage de

larbin.

— Mon général ? Les deux officiers qui souhaitaient vous rencontrer sont arrivés.

— Faites entrer! Merci Jestrin. Tiens, allez vérifier que la photocopieuse fonctionne bien, voulez-vous ?

— La photoc... Euh... Bien mon général, à vos ordres mon général.

— Asseyez-vous, les mecs. Toujours sur la piste de votre type ? J'ai rencontré hier le colonel Atisevic. Vous le connaissez?

— Et comment mon général ! Il était conseiller militaire à l'ambassade de Serbie en France avant d'être remplacé par le colonel Talic, celui qui s'est fait tuer à Paris il y a quelques semaines, juste avant son adjoint, un certain Golovic. C'est précisément ce double meurtre à Paris qui nous a mis sur la piste Hussein. Ce serait un peu long de vous raconter par le menu, mais nous avons obtenu un témoignage qui nous a conduit à une cassette dans laquelle le tueur de Golovic lui disait, avant de tirer, « *Souvient-toi de Ljuta et de Jelasca* », qui se trouvent être deux villages du centre de la Bosnie, dans la vallée de la Neretva. Or nous savons depuis avoir rencontré le rédacteur en chef d'*Oslobodjenje* qu'Hussein est originaire de cette vallée.

— Je vois. Atisevic est sans doute un opposant discret du régime serbe en place. Je l'ai questionné à tout hasard et j'ai comparé ce qu'il m'a raconté avec des renseignements que j'ai pu récupérer auprès des bosniaques. Il m'a parlé de votre type, le commandant Hussein. C'est leur terreur semble-t-il. Mais les bosniaques disent n'en rien savoir. Il paraît mener une guerre personnelle, avec une unité indépendante du reste des forces bosniaques. De temps en

temps il apparaît, il combat une unité serbe, qu'il éradique généralement, sans logique apparente et puis il repart ou bien il attaque une position, un village, une caserne, la prend, massacre tout le monde et il repart encore. C'est tout de même curieux : une unité bosniaque constituée, calquée sur nos formations m'avez-vous dit, sur laquelle les autorités bosniaques n'ont guère d'influence et même ont l'air de se foutre complètement et qui se balade en pleine nature, menant sa petite guerre. Avec son lot de crimes de guerre, soit dit en passant. Je crois même savoir que les gens du Tribunal pénal international dressent un dossier sur lui. Il serait actuellement près de Mostar avec son bataillon. Atisevic en revient et il y retourne. Il m'a dit, qu'il était chargé par son gouvernement de contrôler les activités des miliciens serbes dans la région, qui se sont pas mal amusés avec les populations locales. Atisevic semble s'inscrire dans la mouvance qui s'oppose à Milošević, en Serbie, et qui aimerait bien stopper cette guerre, faire la paix avec ses voisins et intégrer la Communauté Européenne. Je crois savoir qu'il était très proche de Ante Marković, le dernier chef de gouvernement titiste en 1989, juste avant que Milošević ne prenne le pouvoir. Admettons. Vous allez pouvoir vous rendre sur place, autour de Mostar, avec la compagnie que je vous ai affectée. Je vous ai inscrit dans l'organigramme de la future Force de Réaction Rapide, comme compagnie de protection de mon état-major. Ainsi vous pourrez vous balader où vous voudrez. Je peux avoir aussi des équipes de recherche du 13ème Dragon parachutiste, si vous avez besoin de renseignements particuliers. Certains sont d'ailleurs déjà en place, au fond de leurs trous depuis quelques semaines autour des zones

de sécurité, Srebrenica, Gorazde, Bihac, Zepa.

« J'allais oublier. Pour me contacter au PC, vous demanderez Jestrin. Il paraît benêt mais il n'en est rien du tout. C'est juste un homme désespéré. Il sait toujours où me joindre. Et il est muet comme une tombe.

Le général plongea la main dans le tiroir d'un bureau. Un geste calculé qui lui permettait de passer à un autre sujet. Il fouilla quelques instants et en sortit un vieux papier jauni. Un prétexte.

— Vous avez eu besoin du commandant Bonnard à Sarajevo ?

— Effectivement, mon général. Elle nous a permis de rencontrer quelques contacts intéressants pour l'enquête que nous menons. A ce propos d'ailleurs, vous auriez pu nous dire qu'il s'agissait d'une capitaine de corvette, on aurait eu l'air moins stupide !

— Ah, ah, ah ! Sacrée Marie-Amélie ! Elle vous a dit qu'elle s'appelait Marie-Amélie ? Sûrement pas. Elle a dû vous dire qu'elle s'appelait Marie. Elle déteste ce prénom. C'était pourtant celui de sa grand-mère. Enfin. Les enfants... Ah oui, j'avais également oublié de préciser, ce qu'elle a certainement omis également. Le commandant Bonnard est ma fille. Elle a épousé un con. Bonnard. Un marin lui aussi. C'est tout dire. Un peu votre genre, la connerie en plus. Tête brûlée, commando marine, légèrement facho. Enfin, il a eu le bon goût de se faire dessouder en Afrique dans une opération à la noix, il y a trois ans, laissant Marie veuve et mère de mon quatrième petit-fils. Je vous raconte toute cette histoire parce que vous m'êtes sympathiques et je n'ai guère envie que vous succombiez au ragot qui veut que Marie soit ma maîtresse.

— Merci, mon général. Effectivement, l'histoire ne nous a pas été racontée directement mais j'ai le souvenir d'un colonel qui bougonnait en sachant que vous nous recommandiez le commandant Bonnard.

— Oui, le colonel Péraud sans doute ? C'est le chef d'Etat-major de Rougemont. Il a essayé de se la taper et elle lui a envoyé un bon coup de genoux dans les roubignolles. Comme il ne sait pas que c'est ma fille, il pense qu'elle l'a rejeté parce qu'il n'est que colonel. Il a du mal à se figurer qu'il est laid, con, prétentieux et sans aucune conversation. Je pense que je vais suivre sa carrière de très près, celui-là.

« Vous m'obligeriez, commandant, si vous emmeniez le commandant Bonnard avec vous lors de vos pérégrinations bosniaques. Je ne crois pas que l'Etat-major de Sarajevo favorise son teint.

— J'ai bien compris mon général. Le commandant Bonnard m'a l'air de ne pas avoir froid aux yeux. Je l'emmènerai avec plaisir, comme elle me l'a d'ailleurs demandé, mais il faut qu'elle sache que tout ce que nous faisons est d'abord une mission DGSE et est donc classifié.

— Je vous laisse le lui dire, Lemer cier. Vous devriez rentrer très vite à Sarajevo, maintenant. Tout peut arriver d'un moment à l'autre. Trois mille soldats français et quatre mille anglais sont annoncés pour constituer la Force de Réaction Rapide. Les espagnols en promettent mille quatre cents. On devrait aboutir à une force de quinze mille hommes à la disposition de l'ONU et qui serait susceptible d'engager des actions militaires de grande envergure et, surtout, en dehors du mandat émasculant de la FORPRONU actuelle. On en est à quatre cents otages

retenus actuellement par les serbes, ce n'est tout simplement plus supportable. Rentrez dans l'instant à Sarajevo. Vous y serez dans deux heures. Vous vous souvenez de ce qui s'est passé le 27 mai dernier au pont de Vrbanja ? Des serbes déguisés en casques bleus ont fait prisonnier une vingtaine de soldats français. Ils ont piqué des chars, des blindés, des jeeps, des camions que les français avaient mission de garder. Un blindé français repeint aux couleurs serbes mais portant encore la plaque d'un élément volé à l'une de nos unités a d'ailleurs été aperçu autour de Sarajevo. De plus, les autorités serbes de Bosnie exigent désormais un engagement formel de la part de l'ONU de non recours à la force avant toute négociation sur les otages. Ils menacent de massacrer tous les otages ou bien de les attacher à des cibles stratégiques si on constitue la Force de Réaction Rapide. Je viens toutefois d'apprendre qu'ils ont libéré cent vingt otages dont la moitié de français. Mais c'est fini maintenant toutes ces conneries. Je vais vous confier une bonne information : rendez-vous près du cimetière Juif de Sarajevo. C'est à portée de vue du pont de Vrbanja. Demain matin, à l'aube. Je ne sais pas qui commande le détachement mais je pense que vous assisterez à une démonstration de force qui va changer bien des choses à Sarajevo. Et emmenez ma fille.

— Puis-je vous demander pour quelles raisons mon général ?

— Elle s'ennuie ici. Elle est constamment emmerdée par des types, comme Péraud, qui pensent que leur grade justifient un droit de cuissage. Et comme elle est belle comme sa mère, ils sont nombreux à avoir de l'imagination.

— Et vous pensez que je serais différent ?

— Bonne question ! Je n'en sais rien, mais je ne crois pas. Si vous parvenez à la séduire, ce ne sera pas grâce à votre supériorité hiérarchique. Méfiez-vous cependant, c'est une lionne.

En sortant du bureau du général, Rahya vérifia que personne ne l'entendait et demanda à Lemercier :

— Excuse-moi, je suis peut-être idiot mais qu'est-ce que tu penses de l'attitude du général ?

— Tu m'en demandes trop. L'attitude du général, je ne sais pas, mais sur celle de sa caporale, je n'ai aucun doute ! Quant à savoir ce qu'il veut pour sa fille, je n'en sais rien, mais j'espère tout.

— Je te parle de son attitude à propos du colonel Jestrin. Tu as vu comme il le traite !

— Tu ne connais donc pas encore la véritable histoire du colonel Jestrin. Jestrin était déjà lieutenant-colonel et il était le commandant en second d'un régiment de cavalerie, le genre grand style, montant à cheval, fréquentant les particules. Il avait plutôt une réputation de dur. Dur au travail, dur avec ses hommes. Un été, sa femme est partie en vacances. A la mer. Une femme chouette, jolie, bien foutue, élégante. Tous les jours elle lui écrivait une carte postale. Adressée au régiment. Sans enveloppe. Il était parti pour un exercice d'une dizaine de jours. Sur ces cartes, elle racontait ses aventures avec des types plus jeunes et elle comparait leurs exploits avec ses piètres capacités en ce domaine, disait-elle tout au moins. Pendant dix jours, tout le monde au régiment a pu lire ou entendre raconter cette histoire, qui a fait ensuite le tour de la division puis celui de l'Armée tout entière. Jestrin a divorcé, évidemment, mais il est brisé. Il est resté dans l'armée, mais sans aucune autre

ambition désormais que d'attendre l'âge de la retraite ou de récupérer de l'argent, comme ici en Bosnie. Il s'est fait muter du régiment qui avait connu son humiliation, a changé d'arme pour être versé dans l'infanterie et finalement se retrouver dans un état-major anonyme comme celui-ci. Heureusement qu'il a trouvé un type comme Delouvrier qui le fait suivre partout désormais. Sans cela, il se serait tiré une balle dans la tête.

Vrbanja

SARAJEVO, 16 JUIN 1995

19. Le lendemain, à cinq heures du matin, de retour à Sarajevo par hélicoptère, Lemer cier et Rahya avaient récupéré Marie Bonnard. Malgré le manque de sommeil, à peine récupéré au cours de leur transit héliporté, Lemer cier et Rahya étaient prêts, tout comme Marie, à la grande surprise des deux compères qui pensaient que le préavis qu'ils lui avaient donné serait peut-être trop court pour qu'elle ait le temps matériel nécessaire pour se rendre au lieu du rendez-vous fixé par Delouvrier. Celui-ci avait averti Marie de son côté. Lemer cier se réjouissait de sa présence, y décelant chez elle une nouvelle qualité, même s'il s'inquiétait un peu pour elle en raison des dangers inhérents à une mission de guerre. Tous trois étaient en tenue camouflée, Famas en bandoulière, casques et gilets pare-éclat ajustés. Ils étaient accompagnés d'une dizaine des marsouins du 2ème Rima qui composaient la

compagnie précaire de Lemerrier, ravis de venir soutenir leur camarades du 3ème Rima, eux qui avaient perdus ces dernières semaines deux soldats et nombre de prisonniers humiliés. A cinq cents mètres du cimetière Juif, les soldats du 3ème Rima appuyés par quelques chars légers cachés derrière des immeubles démolis étaient tapis. Lemerrier se rapprocha d'un lieutenant. Celui-ci avait le visage complètement grisé, comme les quarante hommes de sa section qui allaient visiblement se charger du gros de l'opération en préparation.

— Lieutenant Meurisse se présenta-t-il en voyant Lemerrier.

— Commandant Lemerrier, je suis accompagné du lieutenant Rahya et du commandant Bonnard, de la marine nationale et actuellement porte-parole des forces françaises en Bosnie. Nous nous sommes déjà rencontrés lieutenant. Je ne vous avais pas reconnu sous votre magnifique maquillage de star hollywoodienne.

— Je m'en souviens très bien mon commandant. Cet exercice pitoyable près de Toulouse. Comment allez-vous lieutenant ? demanda-t-il en se tournant vers Rahya et en lui saluant chaleureusement la main.

« Merci pour votre rapport mon commandant. Je n'ai pas été puni et j'ai été envoyé comme prévu en Bosnie. Sans vous je serais en train de pourrir dans un trou quelconque. Ma compagnie est celle du capitaine Faucher. C'est ce capitaine qui a été retenu en otage par les serbes qui ont franchis ce pont il y a quelques jours et qui a été libéré. Il était furieux. Il voulait demeurer avec ses hommes. Les serbes ont fait exprès de le libérer en premier.

— Je suis désolé pour lui. Dites-moi, Meurisse. Vous me

connaissez, vous savez à quelle unité j'appartiens. Je vous accompagne dans votre mission, de loin, avec le lieutenant Rahya et le commandant Bonnard. C'est une enquête pour la DGSE. On ne va pas vous gêner. Eventuellement vous donner un coup de main.

— Pas de problème mon commandant. Mais j'assume le commandement de cette opération.

— Comme je vous l'ai dit Meurisse, on ne vient pas vous doubler. Juste observer. Une dizaine d'hommes m'accompagnent. Mais ils peuvent rester ici si vous pensez qu'ils peuvent vous gêner.

— Dans ce cas, c'est d'accord mon commandant. On part dans un quart d'heure, direction le pont de Vrbanja. Et d'abord les bunkers qui sont autour, pour libérer quelques soldats français que l'on sait retenus comme otages. Vous ne serez pas de trop pour nous aider.

Tous les soldats, rassemblés autour de leurs sergents, avaient l'air particulièrement décidé. Ils avaient tous le regard noirci de ceux qui ont une revanche à prendre. Au-dessus d'eux, dans les recoins des immeubles abattus se tenaient quelques tireurs d'élite chargés d'abattre d'éventuels snipers serbes et d'appuyer l'assaut que Meurisse allait lancer. Un tireur embusqué français est un tireur d'élite, un serbe est un sniper. Question de convention.

A cinq heures du matin, les hommes de Meurisse se mirent en route, appuyés par les chars légers qui se découvrirent alors.

Très vite, les hommes de tête se trouvèrent aux abords d'un premier bunker. Meurisse ordonna à un de ses hommes de lancer une grenade en direction du bunker.

Aussitôt après l'explosion, les coups de feu provenant du bunker visé mais aussi d'un second situé de l'autre côté du pont se déchaînèrent sur les soldats français qui ripostèrent en force, grâce notamment aux chars qui avaient déclenché leurs tirs. Bonnard, Rahya et Lemercier en profitèrent pour s'approcher en rampant de la première ligne, avec leurs hommes qui les suivaient silencieusement. Lemercier observa avec admiration que Bonnard, loin de s'en tenir à un simple rôle d'observateur, avait été prise sous le feu de plusieurs tirs et ripostait avec quelques soldats pour protéger la retraite d'un soldat blessé qui se tenait près d'un de ses camarades plus sévèrement touché. Le groupe comprenant Meurisse était parvenu à s'approcher du premier bunker. Bonnard, assistée de deux ou trois des soldats que Lemercier avait emmenés, se joignit aux autres soldats qui l'entouraient et tira sur les positions serbes pour déclencher l'appui feu demandé par Meurisse pour prendre le bunker d'assaut. Les balles, les obus tirés des chars, et les roquettes semblaient pleuvoir sur leurs cibles. Lemercier vit Meurisse ramper à couvert, en direction du bunker, s'approcher doucement d'une ouverture, dégoupiller une grenade puis la jeter à travers l'ouverture. Il attendit l'explosion pour se précipiter à l'intérieur du bunker, en tirant de courtes rafales de son fusil d'assaut, accompagné de quelques soldats. L'un d'eux tomba immédiatement, cueilli à bout portant par le tir d'un serbe assiégé qui avait survécu à l'explosion de la grenade. Lemercier allait se tourner vers Rahya quand il le vit rejoindre Bonnard qui courrait à son tour vers le bunker. Les tirs serbes redoublaient du second bunker. Déjà Meurisse sortait du bunker qu'il avait pris d'assaut, radio

en main, rendant compte à son commandant de compagnie et demandant sans doute une assistance médicale. Ses hommes encadraient deux serbes blessés. Bonnard s'approcha, suivie de Rahya et bientôt rejoints par Lemercier.

— Vous êtes au courant qu'on est simplement observateurs ici, Marie ?

— J'observe, mon cher, j'observe, répondit-elle, un sourire en coin, et un air de défi dans les yeux. Elle embrassa un de ses doigts et le passa sur les lèvres de Lemercier. Son regard s'illumina mais il se dépêcha de le détourner car Meurisse s'approchait.

— Merci pour votre aide, mon commandant. Puis-je vous demander encore un coup de main ? J'aurais besoin d'un nouvel appui feu. Je vais tenter de prendre le second bunker.

— Pas de problème, Meurisse. Bien joué jusqu'à présent. Beaucoup de casse ?

— J'ai un mort et quelques blessés. On a retrouvé quatre serbes morts dans le bunker et on a fait des prisonniers. Surtout on a libéré dix otages, tous des français dont sept de ma compagnie. Mais il en reste deux ou trois dans le second bunker. On y va dans cinq minutes.

— OK, on sera prêt.

Meurisse glissa rapidement quelques instructions à l'oreille de ses sergents et se dirigea vers le second bunker, sous la protection des tirs des hommes demeurés avec Lemercier et des chars qui lançaient des obus fumigènes pour cacher leur progression et les protéger des tirs des serbes.

Soudain Marie, qui observait la scène aux jumelles,

s'écria, en tendant la main vers le second bunker.

— Jacques, regarde. Le bunker.

« Cessez-le-feu ! Hurla-t-elle à l'attention des hommes qui les entouraient. Elle ne semblait pas s'être rendue compte qu'elle avait tutoyé Lemercier devant tous les hommes. Personne, d'ailleurs, ne semblait l'avoir remarqué, sauf Lemercier, qui souriait.

Lemercier, comme tous les soldats rassemblés autour d'eux, distingua alors deux serbes sortir calmement du second bunker, tenant chacun un otage en joue, sans doute l'un de leurs camarades, prêts à les tuer d'une balle dans la tête.

Lemercier regarda à nouveau dans ses jumelles, incrédule. La silhouette de l'un des otages lui paraissait familière. Un énorme corps, une tête démesurée. L'homme n'était pas un soldat. Il avait revêtu une veste de treillis sur un costume sombre en triste état. Il paraissait à bout. Les traits tirés, il pleurait.

— Bon dieu. Dunod, souffla-t-il. Qu'est-ce qu'il fout ici ?

— Dunod ? demanda Rahya.

— Ouais. Meyer l'avait envoyé à Belgrade récupérer la cassette qu'il n'avait pu saisir à l'ambassade de Yougoslavie à Paris. Je ne savais pas qu'il l'avait également envoyé ici. Comment a-t-il pu se retrouver prisonnier et otage des serbes ce gros abruti ?

Pendant ce temps, Meurisse s'était figé sur place en voyant les otages, intimant l'ordre à ses hommes de stopper, de se mettre à l'abri et de se coucher par terre. Meurisse se redressa un peu pour observer la situation et demander à son radio de le rejoindre. Le radio fit un geste

en direction de son chef et s'écroula, une balle dans la jambe tirée par un sniper serbe qui était resté discret jusqu'à présent. Aussitôt les chars ripostèrent, accompagnés des tirs précis des tireurs d'élite français, tentant à leur tour d'éliminer le sniper. Ce dernier mourut après quelques tentatives, non sans avoir réussi, avant de rendre son âme perdue, à tirer sur l'un des otages du second bunker qui s'écroula. Les serbes se réfugièrent dans le bunker.

Lemercier observa la scène avec ses jumelles et vit Dunod tomber avant d'être traîné par un serbe dans le bunker. « Quel con ! » chuchota-t-il. Après une tentative entravée par les tireurs serbes, Lemercier parvint à rejoindre Meurisse.

— Tentez de négocier, dit Lemercier. C'est nous qui avons l'initiative maintenant. Meurisse se tourna vers Lemercier. Il avait le visage en sang. Une balle lui avait effleuré l'arcade sourcilière, apparemment sans trop de gravité.

« Vous êtes blessé Meurisse, dit Lemercier en tendant un foulard.

— Merci mon commandant. Ce n'est rien. Meurisse retira son casque. Lemercier tata la blessure, l'épongea et ceint son crâne du foulard.

— J'y vais Meurisse. En plus le blessé est un type que je connais, un commissaire de la DST. C'est un peu de ma faute s'il se retrouve dans ce merdier. Je ne peux pas décemment le laisser ici, dit Lemercier, ajustant un mouchoir en papier au bout de son fusil en prenant bien soin de réinsérer un chargeur plein.

Il s'approcha du bunker. Le chef des miliciens serbes

parlait quelques mots de français. Moins d'une heure plus tard, Lemer cier obtint l'échange de Dunod contre les blessés serbes. Le second otage français en profita pour assommer son geôlier d'un coup de coude dans le nez et filer en courant de l'autre côté du pont et rejoindre ses camarades qui l'accueillirent par des cris de joie.

*

Lemer cier avait conduit Dunod dans un hôpital militaire où il avait été opéré rapidement. Il se rendit à son chevet le lendemain.

— Alors mon gros, vous vous en êtes plutôt bien tiré non ?

— Espèce de salopard ! Tout ça à cause de vous. A cause de cette putain de cassette ! J'ai été envoyé à Belgrade par votre général Meyer pour rencontrer un espèce d'espion à la gomme qui devait me donner la cassette au ministère de l'intérieur. Il me l'a donnée mais il m'a dit qu'une copie avait été envoyée à Pale. Je me suis dit que je pourrais mener mon enquête, là-bas. Alors je suis allé à Sarajevo. J'ai loué une voiture mais je me suis égaré. J'ai tourné et je me suis retrouvé devant une sorte de caserne dans la banlieue de la ville. J'ai été rassuré en voyant qu'elle était occupée par des français. Je me suis présenté à un officier français, mais des hordes de miliciens serbes déguisés en soldats en uniformes français ont choisi ce moment pour investir la place. Les français voulaient résister les cons. Heureusement, j'avais une lettre d'accréditation du ministère de la défense signée par Meyer et imposant à tout officier français de me prêter main forte. Je leur ai donné

l'ordre de se rendre. Et les serbes, au lieu de me remercier, m'ont pris en otage avec les autres. J'ai eu beau protester, hurler, parlementer. Ils m'ont isolé avec un autre soldat. Puis ils m'ont baladé un peu partout. Jusqu'au bunker où vous m'avez trouvé. Cinq jours sans me laver, à subir ces miliciens, leurs avanies, quelques baffes, à manger une nourriture immonde et boire de l'eau saumâtre. Ils m'ont même attaché à un pont comme bouclier humain. Et pour finir, une balle serbe dans la jambe.

— C'est pour la France Dunod. C'est le métier.

— Mais ce n'est pas le mien ! Je suis un policier moi, pas un mercenaire !

— Vous comprendrez mieux les difficultés de notre boulot maintenant Dunod. Et la cassette ?

— Elle est là votre saloperie de cassette, dit-il en désignant la table de chevet. Prenez-là ! Je rentre à Paris. Je ne veux plus entendre parler de cette cassette, de cette histoire, de la Bosnie, pleurnicha-t-il en se retournant sous son oreiller.

*

Lemercier et Rahya avertirent le général Meyer de leur découverte et du sauvetage de Dunod.

— Bravo Lemercier pour la cassette. Faites là moi passer par la valise diplomatique. Débrouillez-vous pour me rapatrier discrètement l'autre débile. Dunod. J'espère qu'il est pas trop amoché tour de même ?

— Physiquement, non. Il se remettra doucement et il perdra bien vingt kilos. Il a quand même pris une balle dans la jambe et il en a bien pour trois mois. Mais

psychologiquement, il en aura pour bien plus longtemps. Il a voulu jouer « *L'espion qui m'aimait* » et il va le payer très cher. D'autant qu'il a incité des soldats français à se rendre sous le feu de l'ennemi. Si on pouvait oublier ce petit détail de son dossier et lui éviter une cour martiale, ce serait bien.

— Ouais. Je vais voir. Ce serait quand même bien fait pour sa gueule. Que donne votre enquête ?

— On progresse mon général. On en sait un peu plus sur Hussein. C'est un très jeune commandant de bataillon. Il doit avoir autour de vingt-cinq ans. Le général Delouvrier m'a indiqué qu'il serait actuellement du côté de Mostar. Il tient cette information du colonel Atisevic. Coïncidence ou pas, c'est précisément l'ancien attaché militaire de Yougoslavie en France. Celui que Talic, celui qui a sauté avec sa Mercedes, a remplacé. D'après le général Delouvrier, il serait un opposant du gouvernement serbe et très franchement un adversaire des serbes de Bosnie. Or, nous savons que Hussein est originaire de la Vallée de la Neretva, qui est située au nord-est de Mostar.

— C'est sans doute exact. Vous m'aviez parlé de Ljuta et de Jelasca, ces villages désignés par le tueur de Golovic, à Paris, souvenez-vous. Or les renseignements en Bosnie viennent de m'apprendre qu'il y aurait un regain d'activité militaire au centre de la Bosnie. Un petit village près de Konjic serait attaqué par un bataillon bosniaque. Devenez le nom de ce bled ? Ljuta. Il me paraît urgent d'aller voir de ce côté avec votre compagnie. Je vous annonce aussi que nos renseignements nous confirment la volonté des serbes de réduire à néant les zones de sécurité. L'opération pourrait commencer début juillet, avec Srebrenica. Dans

moins de quinze jours.

— OK mon général. Ça concorde. On est prêt à partir.

Srebrenica

AUX ABORDS DE SREBRENICA, 15 SEPTEMBRE 1995

20. Près de deux mois et demi plus tard, après la reprise du pont de Vrbanja, en cette fin d'été 1995, Lemerrier, Rahya et leurs hommes courraient toujours en vain après Hussein, bien qu'ils aient tenté de le poursuivre jusqu'à Ljuta. Le commandant Bonnard complétait l'équipage comme le leur avait demandé le général Delouvrier.

Lemerrier s'était chargé de rédiger le rapport de l'attaque du pont de Vrbanja mené par Meurisse. L'événement avait fait le tour des journaux de la planète. Sans aucun lendemain. L'action n'avait eu pour conséquence que de multiplier les prises d'otages par les serbes pour en faire des boucliers humains et l'ONU avait décidé de ne pas renouveler ce type d'opération. Meurisse avait été décoré. Il avait fait sensation en refusant en direct à la télévision de retourner en France pour faire soigner sa blessure. Lemerrier n'avait pas oublié dans son rapport l'action de

Marie Bonnard qui s'était montrée impressionnante de courage et de sang froid.

Il avait envoyé une copie du rapport au général Delouvrier. Il commençait à ressentir plus que de l'attirance pour elle. Et c'était réciproque. Elle l'avait embrassé et il conservait encore le souvenir du baiser sur ses doigts passés sur ses lèvres, dans le chaud de l'action du pont de Vrbanja. Il ne pensait plus guère à Mathilde, et le souvenir de Natacha s'évanouissait très vite. Une seule idée l'habitait : comment allait-il faire pour se rapprocher de Marie ? Ils étaient en campagne, en mission de guerre, tous les hommes les surveillaient de manière plus ou moins ouverte.

*

Depuis plusieurs semaines, les forces bosniaques s'étaient réveillées, massivement armées par les américains, grâce à une improbable alliance, en jachère depuis son annonce en 1994, avec les croates de Bosnie, et donc avec la Croatie. Ils avaient commencé de bombarder les positions serbes de Sarajevo à l'ouest et au nord de la ville. Tous les soldats français et les anciens casques bleus se réjouissaient de voir les bosniaques réussir là où ils avaient échoué du fait de l'interdit des instances onusiennes. Ils espéraient qu'ils infligeraient aux serbes une raclée magistrale. Ils ne pouvaient exprimer ce sentiment publiquement puisqu'ils assuraient une mission de maintien de la paix, mais bien rares étaient ceux qui ne faisaient pas valoir leur opinion.

Les forces bosniaques poussaient de façon assez efficace,

au nord-est dans la région de Bihac, au centre vers le nord et les zones serbes autour de Banja-Luka et au sud-est, autour de Sarajevo et dans la région de Mostar. Dès la mi-juin, en quinze jours, l'espoir avait changé de camp, sans même parler de l'âme du combat. En réponse, les serbes avaient repris leurs tirs sur Sarajevo. On ne comptait plus les victimes des canons ou des snipers qui avaient réoccupé les positions qui leur avaient permis de terroriser la ville pendant toutes ces années. Les serbes avaient même délibérément visé les bâtiments de la FORPRONU et plusieurs ambassades occidentales. Les soldats français et anglais ripostaient enfin, détruisant ici ou là un blindé, un canon, suffisamment discrètement pour ne pas affoler les médiateurs de l'ONU, mais à la grande satisfaction des soldats qui pouvaient enfin, même maigrement, se venger de toutes ces années d'humiliation diplomatique.

Ces quelques semaines passées à courir la Bosnie avaient permis à Lemerrier, Rahya et Bonnard de mieux se connaître. Suffisamment pour que Lemerrier n'ait pas l'idée de sauter sur Bonnard à l'improviste. Ni même en le prévoyant à l'avance. Lemerrier venait de recevoir une lettre de Mathilde. Elle le quittait. Définitivement cette fois, son avenir passant par un associé du cabinet d'avocats où elle travaillait avec lequel elle comptait enfin organiser une vie normale. Lemerrier avait passé une nuit sur cette lettre. Il ne parvenait pas à en regretter les termes. Ni son ex-femme. L'avenir n'avait pas de nom mais son présent s'appelait Marie. Il voulait commencer à le croire.

*

A bord de leur jeep passée du blanc au caméléon, ils se faisaient balloter d'un nid de poule à l'autre, en cette belle après-midi de septembre. Ils avaient été la première unité de toute la FORPRONU à pouvoir utiliser leurs propres uniformes, en tant qu'unité chargée de la protection du « PTT building », comme on appelait le PC du général de Rougemont dans Sarajevo, et à ce titre première unité de la future Force de Réaction Rapide dont la constitution avait été de plus en plus retardée bien qu'elle avait été annoncée depuis juin, et que Siautelle ou Meurisse aient pu lancer des actions sous leurs couleurs en profitant des balbutiements de sa création. Elle était désormais intégralement constituée. Au moins n'avaient-ils plus à subir l'humiliation de devoir circuler dans les véhicules blancs de la FORPRONU. Qui auraient dû devenir rouge de honte.

Les serbes seraient vaincus, les aviations américaine, française et britannique ainsi que l'artillerie de la Force de Réaction rapide y pourvoiraient. Il n'y avait pratiquement pas d'alternative. Et les serbes devraient accepter le plan de paix découpant la Bosnie en deux, La fédération « *croato-musulmane* » comme on l'appelait dans les salles de presse occidentales d'un côté et la République serbe de Bosnie de l'autre.

Ils venaient de dépasser un char serbe, un vieux modèle T-55 soviétique défoncé et aux flancs brûlés, énorme scarabée inutile, encombrant le chemin et capable encore de blesser ou tuer les enfants assez téméraires ou assez naïfs pour venir jouer au soldat et risquer de heurter un obus non explosé ou de tirer à la mitrailleuse qui gisait, dont on ne pouvait savoir si elle était toujours armée.

Lemercier jeta un coup d'œil à ce vestige de l'arrogance des serbes de Bosnie qui avaient défié leurs camarades français, anglais et d'autres contingents onusiens, avant de succomber sous les coups de la coalition croato-musulmane. Il conduisait sa compagnie de bric et de broc d'une centaine d'hommes environ. Dans l'armée on disait une compagnie « de marche » ce qui faisait plus sérieux. Ils se dirigeaient vers Srebrenica, ville martyre dont le nom avait fait le tour du monde et la une de tous les journaux.

Ils étaient remués sur le siège de la Jeep conduite sans délicatesse par l'adjudant Fayard, qui avait trouvé le moyen de repousser le chauffeur plutôt habile et pas trop casse-cou que Lemercier avait déniché. Rahya était installé à l'avant, à côté de Fayard, songeur tandis qu'ils se dirigeaient vers Srebrenica. Lemercier était parvenu à se nicher auprès de Marie Bonnard, à l'arrière. Il se surprenait à lui parler comme s'ils se trouvaient dans un taxi exotique, oublieux de la situation et de la mission présentes. Il pensait qu'il devrait éloigner Fayard de sa jeep et demander à Rahya de la conduire. Ils étaient suivis du reste de la compagnie transportée par une quinzaine de VAB et les jeeps des chefs de section. Les deux chars à roues « Sagaie » les précédaient. Mais même aussi puissamment caparaçonnés, tous les soldats étaient inquiets. Surtout ceux qui, juchés à l'avant de la cabine des VAB, agrippaient la poignée de la mitrailleuse qui les surmontait. Leur rage ou leur crainte s'étaient encore accrues à l'approche de la ville de Srebrenica. Le bruit de leur arrivée avait dû se répandre. Quelques serbes sortaient des maisons qu'ils avaient prises aux musulmans après les en avoir chassés, au mieux, et se tenaient au bord de la route. Au début, seuls quelques vieux

les observaient, vite rejoints par plusieurs dizaines de villageois, au nombre enflé par les très nombreux réfugiés serbes qui avaient fuit à leur tour l'avance des armées bosniaques et croates conquérantes. Tous les sentiments se lisaient sur les visages de ces villageois. La peur le plus souvent, la rage mêlée de honte parfois, le mépris de ceux qui avaient fait partie de ces milices serbes de sinistre mémoire et avaient eu l'occasion d'humilier les forces de l'ONU alors impuissantes, mais souvent aussi l'agressivité marquée ou la rancœur des peuples vaincus qui s'étaient crus invincibles.

Quelques mois auparavant encore, la population aurait fait obstacle à leur avance. Des mères se seraient avancées en portant à bout de bras leurs enfants pendant que d'autres auraient jeté des pierres avant de tirer des coups de feu en l'air puis de moins en moins en l'air. Et le convoi se serait arrêté. Quelques VAB et Sagaie auraient manœuvré pour adopter une position défensive et couvrir de leurs canons et mitrailleuses le groupe menaçant. Lemercier serait prudemment descendu pour négocier le passage. Finalement au bout de quelques heures, le convoi aurait dû payer ou au mieux, rebrousser chemin en serrant les dents, se retenant pour ne pas tirer dans le tas. Jamais leur gouvernement n'aurait pardonné un tel éclat, même s'ils avaient été vraiment en état de légitime défense. Rien de commun aujourd'hui. Ces gens n'étaient pas victorieux. Tous n'étaient pas vaincus non plus. Ils étaient simplement fatigués peut-être, trop pour s'opposer à la marche du convoi qu'ils savaient dirigé vers ce village au nom que tous voulaient oublier, pour vérifier les témoignages dénonçant les massacres des réfugiés bosniaques, après que

tant d'autres villes, Gorazde, Bihac, Zepa, Tuzla, toutes abandonnées aient subi un sort voisin. Sans compter toutes les autres : Vukovar en 1991 puis Bratunac, Bosanski Samac, Brcko, Prijedor, Vlasenica, Foca entre 1992 et 1995. Les noms de toutes ces villes trottaient dans le crâne de Lemercier, mêlés des corps des populations massacrées, de femmes violées, d'enfants et de vieillards assassinés, des corps battus, pendus, disloqués, de serbes hurlant et riant. Il n'arrivait pas à chasser ces images alors pourtant qu'il ne les avaient jamais vues.

*

Fin juillet, alors qu'ils se trouvaient dans Sarajevo, Rahya avait organisé une petite soirée dans un établissement encore ouvert, dans le vieux Sarajevo, le quartier oriental de la ville. Sa chère Sophie, accompagnée de la malheureuse Natacha qui avait d'abord refusé de s'y rendre, était de retour pour quelques jours à Sarajevo pour travailler auprès des journalistes de *Oslobodjenje*, sur les massacres de Srebrenica. Ils avaient été rejoints par Clara, et Lemercier n'avait accepté d'y participer qu'avec Marie. Ils avaient pu passer quelques heures dans un petit restaurant du centre ville qui avait été à la mode aux temps heureux du Sarajevo en paix. Les murs étaient noirs de crasse après tant d'années de négligence, la salle complètement enfumée par des odeurs de mauvais tabac. Ils ne passaient pas inaperçus avec leur vêtements bien coupés dans la Brasserie de Bistrik. Au début, le repas avait été un peu tendu mais très vite, Natacha avait rendu les armes devant la complicité visible de Lemercier et de Marie.

Natacha, Sophie et Clara avaient un peu bu et la conversation s'était vite détournée vers la situation en Bosnie. Elles avaient raconté quelques unes des horribles histoires de cette guerre. Celle de Momcilo Krajisnik, le chef de l'armée serbe de Bosnie, avant le général Mladic, mafieux, et raciste convaincu, grand massacreur entre 1991 et 1992, ordonnateur des campagnes de viols systématiques. Celle du commandant croate Tihomir Blaskic et les tueries qu'il avait organisées en Bosnie centrale, dans la vallée de la Lasva.

— Vous comprenez, disait Natacha, en violant systématiquement les femmes, ils ne se comportent pas seulement comme des porcs, ils effectuent un acte politique majeur. Ils cherchent à engrosser les femmes pour qu'elles portent un petit serbe, de façon à humilier les hommes, et ces enfants à leur tour, pour trente ans. C'est une opération psychologico-criminelle géniale et répugnante, exactement comme l'avaient fait les russes en avançant en Allemagne en 1944 et 1945, par vengeance contre les atrocités allemandes perpétrées en Ukraine et en Russie mais aussi pour insulter l'avenir : toutes ces femmes qui accoucheraient de petits bâtards, tous ces hommes qui seraient obligés soit d'abandonner leurs femmes soit de reconnaître que ces enfants étaient les leurs, tout cela multiplierait et ferait durer pour longtemps l'humiliation collective. Il y a aussi des massacres aveugles, comme sur le pont de la Drina à Visegrad, où des centaines de civils ont été exécutés et jetés à l'eau, ou encore à Grabovica, à Zaklopaca... Et je ne parle même pas des camps de concentration : Omarska, Trnopolje et Keraterm, les plus connus, dans la région de Prijedor, dirigés par le sinistre

Dusko Tadic.

— Celui-là au moins il a été arrêté il y a près d'un an, ajouta Natacha. Il s'était réfugié en Allemagne.

— Si on parlait d'autre chose..., murmura Rahya, qui souhaitait terminer la soirée dans des conditions plus intimes.

— D'autre chose ! s'emporta Sophie, en repoussant la main de Rahya qui tentait discrètement d'atteindre le haut de sa cuisse. Mais de quelle autre chose peut-on parler ici ?

Elle se radoucit, déposa un baiser sur les lèvres de Rahya et ajouta :

— Nous nous verrons plus longtemps à Paris mon beau ténébreux. Nous aurons tout le temps de parler d'autre chose. Mais ici rien d'autre ne compte. Non. Rien d'autre.

— Qui se souvient encore du massacre de Tuzla ? reprit Natacha. Un jour peut-être tous ces salauds, Tadic, Krajisnik, Mladic, Karadsic, plus quelques supersalauds comme Milošević, du moins ceux qui n'auront pas réussi à retourner leur veste à temps, tous j'espère seront arrêtés et jugés, si la communauté internationale se bouge un peu les fesses. Ou bien si personne ne fait rien ce qui est hélas probable, ils seront assassinés par des bosniaques un peu moins humiliés que d'autres. Très franchement je crois plutôt en cette seconde solution.

— Mmouais, ajouta Clara. Il reste quelques salauds encore qui ne seront jamais ni jugés ni même arrêtés ou simplement inquiétés. Sans compter quelques uns de ces rats de l'ONU. Comment s'appelle ce japonais déjà, celui qui s'opposait à toute attaque et à toute riposte contre les serbes ? Itoshi, Ikoshi, Akashi, quelque chose comme ça. Celui-là, il restera toujours à l'abri. Bien planqué derrière

ses grands principes intangibles. Et il continuera certainement sa carrière au sein de l'ONU. Sans jamais avoir rendu compte de ses erreurs et de ses fautes à personne. Ce ne sont pas les frappes aériennes ponctuelles de l'OTAN qui ont changé quoi que ce soit, mais c'est lorsque les occidentaux ont vraiment mis le paquet que les serbes se sont arrêtés. N'avoir pas bombardé les serbes pendant l'attaque puis les massacres de Srebrenica est un acte criminel ! Quand je pense que pendant toute l'affaire des otages, la seule initiative des sages du groupe de contact, dont la légitimité fut de copiner avec les serbes, a été de lancer des condamnations morales les unes après les autres quand ce n'étaient pas des appels bidons à leur libération immédiate.

— Enfin Clara, tentait de modérer Lemercier, sous le regard désapprobateur de Natacha et de Sophie, ce n'est pas si simple. On ne pouvait pas bombarder. Il y avait les casques bleus, des hollandais, en nombre infime, il y avait les civils bosniaques...

— J'espère que tu ne crois pas un mot de cette chiasse pour journaliste planqué et pour lecteur de journaux bien pensant ! hurla Natacha en coupant la parole à Lemercier.

— Certains disent même, ajouta Clara, qu'au moment de l'attaque de Srebrenica, votre beau général Delouvrier était en train de négocier avec Ratko Mladic...

— Qu'est-ce que c'est que ces salades... coupa à son tour Lemercier. Marie Bonnard s'était soudain dressée mais Lemercier l'avait retenue, glissant sa main sur la sienne.

— Laisse-la poursuivre, insista Sophie, en regardant Lemercier et en prenant à son tour doucement la main de Marie, comme si elle avait deviné qu'un lien particulier

associait le général Delouvrier et Marie. Ça fera mal à ta France peut-être, mais je crois qu'elle a raison.

— On dit donc que le général Delouvrier négociait avec Ratko Mladic pour obtenir la restitution des otages, dont la moitié étaient français, qui avaient été capturés à Sarajevo. Alors bombarder Srebrenica, vous comprenez, n'aurait pas eu le meilleur effet sur le bon général Mladic. C'est pour cette raison que Delouvrier a refusé d'accepter les demandes de frappes aériennes.

Lemercier reprit la main de Marie et regarda Rahya qui le fixait intensément. Oseraient-ils leur révéler, devant Marie, qu'ils étaient à quelques kilomètres de Srebrenica, le matin du 6 juillet 1995, quelques semaines plus tôt, au tout début de l'attaque de l'enclave par les serbes, à la poursuite du fantomatique commandant Hussein et que le général Delouvrier leur avait donné l'ordre exprès de retourner à Sarajevo ? Un regard suffit aux deux amis. Il était inutile d'en parler. Elles ne comprendraient pas. Marie non plus. Ils n'avaient alors que l'effectif d'une compagnie, de toute façon. Pas de quoi changer les choses, si même ils en avaient reçu l'ordre.

— Ce sont des salades. C'est tellement plus compliqué que cela, murmura Lemercier. Vous regardez les choses par le petit bout de la lorgnette, de votre point de vue parisien. Je vous rappelle quand même que le groupe de contact a permis par son action d'emporter le lâchage des serbes de Pale par Milošević !

— Mon pauvre Jacques. Mais tu débloques ! Ils ne les ont pas lâchés, comme tu dis. Ils ont simplement compris que la solution à leurs problèmes et le sauvetage de leur tête passait nécessairement par la chute de celle de leurs

amis de Bosnie. Il restera à vérifier si c'était effectivement le bon choix.

— Très bien. Pensez ce que vous voulez. C'est un dialogue de sourd. Vous ne pouvez pas me reprochez de n'avoir pas obéi aux ordres, de n'avoir pas foncé sur Srebrenica avec mon petit fusil. S'il faut blâmer quelqu'un ce sont les serbes et la communauté internationale. Pas les quelques soldats qui étaient là.

Bonnard demeurait muette. Renfrognée. Enfoncée dans la banquette à l'arrière de la jeep que conduisait Rahya, à côté de Lemercier qui s'attendait à un flot de questions. Arrivés à leur caserne, et alors que Rahya allait ranger la jeep, Marie saisit la main de Jacques.

— Dis-moi Jacques. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que mon père nous avait interdit l'entrée dans Srebrenica ? Pour m'épargner ?

— Ecoute, bredouilla, Lemercier, passant au tutoiement, pour la première fois. Je ne pensais pas que tu serais amenée à l'apprendre. Ton père m'avait ordonné de quitter les lieux alors que nous étions aux abords. Souviens-toi, nous courrions après Hussein, depuis longtemps, nous étions sur ces traces, quelques jours de retards, après Mostar et Ljuta, vers Srebrenica. On y était la veille de l'attaque serbe, le 6 juillet au matin. Ton père savait que l'attaque serbe était imminente. Il avait suffisamment de difficultés avec les hollandais qui étaient sur place et qui demandaient frénétiquement des frappes aériennes. Je ne savais évidemment pas que les serbes allaient massacrer tous ces gens. Je ne pouvais me douter non plus que l'on aurait pour mission de déterrer tous ces morts. Or ton père était le porteur de la mauvaise nouvelle. Je ne voulais pas

que tu aies à le lui reprocher. Si j'ai mal agi, j'en suis désolé. J'ai fait ce que je croyais juste. Même si ton père n'était que le bras d'un système qui n'a rien fait depuis le début. D'un système qui a même encouragé les serbes.

— Tout de même, il aurait dû désobéir ! tenta-t-elle d'argumenter.

— Tu sais aussi bien que moi que non. C'est impossible, il était prisonnier d'un système qui dès le départ, condamnait toutes les forces présentes à l'inaction, au déshonneur. Ce sont les serbes en premier, et en second mais très loin derrière, les instances onusiennes, le représentant du secrétaire général, les membres du groupe de contact, les gouvernements français, anglais et américains qui sont coupables. Pas le général Delouvrier.

Marie ne répondit rien. Elle se tourna vers Jacques, l'embrassa discrètement sur la joue et effleura ses lèvres. Rahya, qui garait la jeep et les surveillait, sourit en coin en observant la scène dans le rétroviseur. Il glissa un CD de *Lisa Ekdall* dans le lecteur qu'il avait installé dans la jeep. La voix aigrette de la chanteuse plana dans l'habitacle, bercée par le jeu du piano et d'une contrebasse. Il coupa le moteur, sortit et se glissa discrètement dans la nuit vers sa chambre.

— Tu comprends, ajouta Marie en prenant la main de Lemercier, je ne peux supporter le contraste de ces massacres.

— Quels contrastes ?

— Et bien, vois-tu, tout s'est passé autour du 14 juillet. C'est pour nous français une date clé. Pendant que à Paris, et dans toute la France, après les explosions des pétards dans les villes et villages, des jeunes filles hurlaient de

plaisir, ce soir-là, en faisant l'amour, ivres de leur jeunesse, les jeunes filles de Srebrenica, hurlaient également, après d'autres explosions, sous les coups de gros serbes avinés et sales qui les défloraient à dix avant de les assassiner. Je ne peux m'empêcher de faire ce rapprochement et de culpabiliser. Je sais bien que c'est idiot.

Lemercier ne répondit rien, mais lui prit la main. Ils étaient d'une génération pour laquelle la guerre était distinguée de ses conséquences, ce qu'on appelait les « horreurs de la guerre ». Retrouver ce cauchemar à quelques heures de Paris rendait coupable tous qui avaient une conscience. Les autres voyaient s'égrener les morts et les massacres à la télévision, sans bien comprendre qui était qui, sauf que les méchants étaient, en gros, les serbes, juste avant la météo et les résultats du foot ou du loto.

Marie relâcha la main de Lemercier et le regarda dans les yeux.

— Que veux-tu de moi, au juste, Jacques ?

— Et bien, dit-il en reprenant sa main. Je ne sais pas si c'est le meilleur endroit pour en parler mais je te trouves très agréable à regarder, à écouter, à sentir. J'aime tes yeux, ton teint, ton visage, j'aime te regarder marcher, j'aime respirer ton odeur, j'aime tes cheveux, j'aime leur reflet, ta façon de les ramener en arrière, j'aime leur courbure sur ton front, j'aime ton sourire, j'aime ta façon d'observer les gens par en dessous et d'exprimer d'un regard toute l'humanité dont tu es capable, j'aime l'image que tu donnes de moi lorsque je te regarde. J'aime beaucoup d'autres choses chez toi. Il me prend de temps à autres l'idée que, une fois cette aventure terminée, nous pourrions prendre quelques jours de repos. Ensemble.

— Je vais être très claire avec toi. Vois-tu, cher Jacques, j'ai été mariée à un militaire un peu dans ton genre, mon père a dû te le raconter. Un militaire d'exception, très sportif. Je l'ai épousée comme on épouse un officier lorsqu'on est soi-même une fille d'officier. Je ne sais pas si tu saisis. C'est une question de milieu, d'éducation. C'est très confortable l'éducation, considérée comme cela. On n'a pas à faire de choix. C'est écrit, c'est comme ça, on se marie, on a des enfants. On a un beau mariage, on se prend pour une princesse, tout le monde est content. J'ai des copines qui croient sincèrement que leur mariage arrangé est un mariage d'amour. Elles s'emmerdent mais refusent de le voir. Et j'étais moi-même devenue militaire pour ne rien arranger. Or, mon mari s'est révélé être un sale con, je peux le dire maintenant, un coureur, un raciste et un facho en plus. Il m'a trompée je ne sais combien de fois. Et je le lui ai bien rendu. Notre couple n'était plus qu'un souvenir lorsqu'il s'est fait tuer en Afrique il y a trois ans mais j'aurais demandé le divorce de toute façon. J'ai été triste bien sûr en apprenant la nouvelle de sa mort mais, honnêtement, je l'ai surtout été pour mon fils. Depuis, que s'est-il passé de bien pour moi ? Rien. J'évolue dans une hiérarchie que mon père tente d'amadouer et je me fais régulièrement culbuter par tout une série de connards qui pensent que leur galons justifient leur prouesses sexuelles. Tous me font des promesses plus ou moins romanesques mais aucun ne les a jamais tenues. J'en ai testé quelques dizaines depuis trois ans. J'exagère, ne fais pas cette tête. Et je suis fatiguée, commandant Lemercier, de cette vie de putain. C'est pourquoi je suis partie en Bosnie. Malgré mon fils qui pleure tous les soirs dans les bras de sa grand-mère

parce que sa mère lui manque. Mais il fallait partir. Pour oublier tous ces cons. J'ai même cassé la gueule et les couilles au dernier qui a essayé de me sauter dessus, un colonel, tu l'as rencontré à Zagreb. Après, je pense que je quitterai la Marine et je m'occuperai, enfin, de mon fils. Voilà la médiocre réalité cachée du commandant Marie Bonnard. On est très loin de tes impressions premières, ne crois-tu pas ? Et un peu loin de ta déclaration romantique, très agréable d'ailleurs. Alors je te pose la seule question qui m'importe : au-delà de la couleur de mes yeux ou de la forme de mon cul, quelles sont tes intentions, monsieur le commandant Lemer cier ? Veux-tu être le nième ou le premier ? Dans le second cas seulement, je t'autorise à garder cette main dans la tienne, à me tutoyer quand nous sommes certains d'être seuls et de me regarder comme tu le fais jusqu'à présent. Dans le premier, rassure-toi, tu réussiras certainement à me séduire et nous prendrons ces quelques jours de repos, ensemble. Mais si tu me trompes sur tes intentions réelles, tu contribueras à cette petite opération masculine de destruction. Et je te casserai, toi aussi, ta jolie petite gueule.

Lemer cier ne répondit rien. Il se contenta de la serrer dans ses bras. Il venait de comprendre la sollicitude, l'inquiétude du général Delouvrier pour sa fille. Il ne jouait pas. Ce n'était pas du népotisme, mais une protection discrète. Qu'il avait été ridicule de lui faire sa petite déclaration à deux balles ! Il l'embrassa délicatement aux coins des lèvres et la conduisit vers sa chambre. Il l'observa tendrement, l'embrassa et lui souhaita une bonne nuit, en la tutoyant.

Le lendemain matin, il se leva plus tôt que d'habitude. Il

se doucha et se rendit au PC du général de Rougemont. Il vérifia que rien d'urgent ne l'attendait. Puis il appela le colonel Jestrin. Après quelques minutes de conversation. Il retourna à sa chambre et prépara ses bagages. Il alla réveiller Rahya qui ronflait encore et lui expliqua ce qu'il comptait faire. Rahya approuva. Enfin, il se rendit à la porte de la chambre de Marie. Il frappa plusieurs avant qu'elle n'ouvre.

— Que se passe-t-il ? bredouilla-t-elle, faisant émerger sa tête de derrière la porte, son corps caché par une serviette de bain. Il est à peine 7 heures !

— Et c'est déjà très tard. Prépare quelques bagages, tenue civile. On s'en va.

— On s'en va où ?

— Une surprise. Aucune urgence. C'est le train-train. La Force de Réaction Rapide n'est toujours pas officiellement constituée et on peut parier qu'il faudra attendre la fin de l'été, à moins d'une grosse catastrophe. On a donc quelques jours. J'ai obtenu deux semaines de permission secrète. On les a bien mérité. Rahya va retourner à Paris quelques jours, voir sa chérie. Et nous, si tu es d'accord, on part deux semaines dans le sud de l'Autriche. Officiellement, Rahya va rendre compte à Meyer, moi je vais à la pêche aux renseignements et toi tu as une mission de communication à mener à Vienne. Un hélicoptère nous attend dans deux heures. J'ai bien réfléchi Marie. Je choisis la seconde proposition. On se connaît depuis presque deux mois, j'ai envie de toi, tu as envie de moi, mais ça ne me suffit pas. Tu m'a bouleversé hier soir. Ce que j'aime chez toi, ce n'est pas tes yeux, pas tes cheveux, pas ton nez, pas ta bouche, c'est précisément ce que tu m'as dit hier soir.

Plus exactement le fait que tu puisses parler si franchement, si profondément. De toi, de ce que tu veux, et de me placer devant cette réalité, cette liberté aussi, même au risque de te briser un peu plus.

Jacques ouvrit la porte. Il embrassa Marie et ôta la serviette. Ils firent l'amour si intensément que Marie eut à peine le temps de préparer son sac. Ils riaient encore en sortant du bâtiment. Ils se regardèrent et en un instant, se composèrent une attitude professionnelle, non sans sourires, se dirigeant vers la jeep que Rahya conduisait pour les emmener à l'aéroport.

Deux semaines plus tard, ils réapparaissaient, Rahya le premier. Puis Marie. Enfin, Lemercier arriva au PC, comme s'il revenait de sa tournée. Il informa le général de Rougemont, couvert par Delouvrier, qu'il avait dû passer par Paris, avant de se rendre en Autriche puis à Zagreb. Le général de Rougemont s'en moquait éperdument, tant ses préoccupations se dirigeaient vers ses soucis d'organisation quotidiens. A partir de ce jour, Jacques et Marie durent s'imposer une stricte discipline contre laquelle tout leur corps et leur âme luttèrent, pour paraître, après ces deux semaines de sexe, d'amour, de discussion, de précisions et de farniente, comme ils l'étaient avant. Pendant ces quelques semaines, personne ne se rendit compte de rien, du moins en eurent-ils l'impression. Rahya aidait beaucoup en procédant comme auparavant, de sorte que personne ne se rendant compte d'un changement dans l'attitude de quiconque, ne sembla deviner quoi que ce soit.

*

SREBRENICA, 15 SEPTEMBRE 1995

Une petite bruine accompagna l'entrée de la petite colonne commandée par Lemerrier à Srebrenica, en ce début de septembre. Une entrée qu'il n'avait pu réaliser quelques semaines plus tôt, le matin du 6 juillet 1995.

— Bonne petite brise pas vrai mon commandant. On se croirait sur les bords de la seine. Fayard chantonait gaïement : *« Ah le petit vin blanc, qu'on boit sous les tonnelles, quand les filles sont belles... »*.

— La ferme Fayard, bon Dieu ! Lemerrier secoua les gouttes qui glissaient sur sa veste de treillis. Ça commence bien, je vous jure, grommela Lemerrier. On se croirait à Coët.

Coët, Coëtquidan, Saint-Cyr. La référence climatologique de tous ceux qui y avaient passé trois années pluvieuses. Cette pluie légère qui mouillait à peine et qui se contentait de recouvrir les vêtements de milliers de gouttelettes trop timides pour les pénétrer rappelait plutôt à Rahya les embruns annonceurs des grandes pluies de la mousson qui ravageaient la campagne indienne.

— Moi je trouve qu'on se croirait plutôt à bord d'un petit torpilleur, au large de Brest, ajouta Marie.

— Bref, il fait un temps de merde, résuma Rahya.

Fayard s'était recroquevillé sur son volant en grommelant :

— C'est toujours pareil. Allez, ça se dit officier et c'est même pas foutu de respecter ses hommes. J't'en foutrais, moi de l'officier. Sont trois en plus maintenant. Les deux fiottes plus la mégère.

— Vous disiez Fayard ?

— Rien, rien, mon commandant. Je me finissais ma chanson tout seul. Comme qui dirait pour pas perdre le fil.

Ils venaient de croiser les carcasses abandonnées des chars blancs des soldats hollandais. Installés sur la base de L'ONU de Potočari, au nord de la zone de sécurité, ils avaient été censés protéger la population bosniaque forte de près de quarante mille personnes, habitants et réfugiés, avec seulement quatre cents soldats, le « Dutchbat », répartis entre le poste principal et une bonne dizaine de points d'observation tout le long de ses « frontières ». L'enclave était censée être protégée par l'ONU, par la magie d'une résolution du Conseil de sécurité qui en avait fait une « zone de sécurité », sécurité qu'un coup de folie, d'audace et de génie du général Hervé Morillon en 1993 avait pu laisser espérer. Ces chars blancs abandonnés étaient le symbole ostensible de la lâcheté de la communauté internationale. Ça et les photos de Mladic en train de distribuer des bonbons aux enfants bosniaques pendant que leurs pères se faisaient massacrer. C'étaient aussi les résolutions de l'ONU qui gisaient là et qu'ils dépassaient sans les regarder, conscients que leur présence leur faisait embrasser la responsabilité morale de l'enfer que cette ville avait vécu, aux temps où l'arrogance des serbes ne craignait rien, pas plus les armées bosniaques en voie d'écrasement définitif que les soldats et les avions occidentaux.

— Qu'est-ce que vous en pensez Marie, demanda Lemercier après avoir fait stopper sa jeep sur une hauteur surplombant Srebrenica. Il observait la ville dévastée à la jumelle cherchant si des soldats traînaient encore, alors que

les exactions des troupes serbes avaient pris fin depuis trois semaines seulement. « On s'installe où, à l'extérieur ou au beau milieu ? »

Marie prit ses jumelles et observa à son tour.

— On dirait bien qu'il n'y a plus de soldats serbes. Ou bien ils se cachent, ou bien ils ont déguerpi en nous sachant arriver.

— Ils sont partis. Ils ont dû avoir la trouille qu'on arrête les chefs pour crime de guerre. Les cons ! On n'est même pas foutu de se défendre. Alors les arrêter !

« Qu'est-ce qu'on gagne à nous planter au milieu ? Il n'y a plus de bosniaques d'après les témoignages. Tous morts ou déportés. Plus que des serbes qui doivent nous détester. J'ai peur qu'ils ne manquent pas une occasion de zigouiller un de nos gars.

— Pas sûr, ajouta Rahya pour ne pas être en reste. Si on s'installe à l'extérieur, ils sauront que tu as peur ou ils penseront que tu cherches à les ménager. Installons-nous en plein milieu, réparons-nous, briefe tout le monde sur les risques et montrons-nous. Ce ne sont que des paysans vaincus. Même s'il y a quelques miliciens serbes au milieu, ils n'oseront pas trop se faire remarquer.

— Tu as peut-être raison, approuva finalement Lemercier. On va s'installer en plein milieu, dans l'école. Pas d'opposition Marie ?

— Pas d'opposition Jacques.

*

Fayard stoppa la jeep au centre de la ville. En face de ce qui avait été une école et dans laquelle des massacres

s'étaient perpétués. Lemerancier voulut s'y installer pour que tous les habitants sachent ce qu'il était venu faire ici, ce qui ne manquerait pas de se savoir en très peu de temps. L'imitant, les VAB et les deux chars « Sagaie » se rangèrent soigneusement le long de ce qui avait été le mur d'enceinte de la cour de récréation. Des dessins d'enfants à la craie se devinaient encore sous les traces de sang, de terre ou de balles. Les museaux menaçant des tanks se dressèrent dans la direction de la petite place située devant les restes de l'école.

Aussitôt, les hommes lourdement chargés de leurs armes et paquetages, engoncés dans leur gilet pare-balles, descendirent des véhicules et se rassemblèrent sur la petite place de terre remuée qui lui faisait face, en suivant approximativement les gesticulations de l'adjudant Fayard, censées les diriger. Jacques chargea le lieutenant Levesque de la protection de l'école avec sa section. Il envoya ses hommes reconnaître l'école et ses alentours. L'expérience de dix ans de guerre au Liban avait appris à ces soldats de se méfier des poupées, des sacs, des branches, de tout, traînant ça et là. Tout pouvait être miné, piégé. On voyait quelques soldats se jeter à terre, observer en tous sens, se relever, faire quelques dizaines de mètres en courant, courbés, pendant qu'un autre groupe ajustait les maisons entourant la rue, de façon à protéger leur progression. Un groupe de trois hommes sauta dans une jeep équipée d'un lance-missile pour se poster à l'endroit qui lui convenait. Deux autres installèrent des mitrailleuses dans l'enfilade des deux rues non pavées, défoncées, qui partaient de la place, les bandes de cartouches engagées, la culasse reculée, prêtes à tirer. En quelques minutes, les trente

hommes de Levesque avaient investi la place pour protéger l'école.

Les autres pénétraient dans l'école avec la plus extrême attention. Les objets les plus anodins avaient pu être piégés. Le fait de s'en saisir sans précaution pouvait être sanctionné au minimum par la perte d'une main. Tandis que les plus expérimentés se chargeaient de cette sinistre besogne, les autres patrouillaient dans les rues avoisinantes, l'arme ostensiblement menaçante, ou emplissaient des sacs de sables, fortifiant l'école, l'entourant de petites casemates dans lesquelles ils posteraient des lance-roquettes ou des fusils mitrailleurs.

Les autres sections parcouraient la ville afin d'affirmer la présence des soldats français, autour des maisons de musulmans tués ou déportés qu'occupaient aujourd'hui quelques centaines de serbes eux-mêmes réfugiés là après avoir fuit les zones des combats qui voyaient vaincre la coalition croato-musulmane.

*

Dès le soir, la compagnie était installée, prête à demeurer le temps nécessaire. Lemer cier avait installé son P.C. dans la salle de classe, devenue salle de torture et antichambre de la mort pour des centaines parmi les milliers de bosniaques assassinés en quelques jours par les serbes. Un sergent avait dressé quelques tentures pour offrir à Marie la possibilité de s'isoler. Il avait creusé un trou dans le mur pour regarder avec ses copains, espérant qu'ils allaient pouvoir transformer une rumeur en potin. Au début, c'était un banal ragot : « *Lemer cier couche avec Bonnard* ». Une

information qui pourrait être vraie mais qui était fausse, malheureusement pour Lemercier. Il restait à officialiser l'information pour en faire un potin. Hélas pour les parieurs, Bonnard connaissait tous les trucs. Elle changea les tentures de place avec l'aide de Rahya.

L'ambiance de la popote de Lemercier était lugubre et le fait qu'il connaissait désormais assez bien sa compagnie et les hommes qui la composaient, après deux mois de vie commune, n'y changeait rien. Il avait invité tous les cadres de la compagnie, les officiers et les sous-officiers regroupés autour d'une grande planche posée sur des restes de tables d'écoliers. Tous avaient déjà effectué au moins un séjour en Bosnie, depuis qu'avait commencé cette guerre fratricide. Certains, les plus anciens, étaient plus aguerris encore et avaient connu le Liban, le Tchad, l'Irak. Tous avaient subi l'épreuve de feu, connu la peur qui déchire le ventre, vu des copains blessés, observé la mort, les corps mutilés, un membre arraché par une rafale de mitrailleuse ou un obus. Tout ce qui fait les horreurs de la guerre, comme on dit dans les livres d'Histoire, par une abstraction qui sert surtout à masquer la réalité qu'elle recouvre. Comme si une guerre sans horreur existait et comme s'il n'existait pas de degrés dans l'horreur. Mais aucun de ces soldats n'avait été confronté encore à la résurrection des démons de la seconde guerre mondiale, les déportations systématiques de populations civiles, les destructions de villages, les convois de femmes, de vieillards et d'enfants, les camps de concentrations, les viols collectifs, les exécutions massives et programmées...

Chacun racontait sa journée à son voisin, tristement. Aucune des blagues de popote qui caractérisent ces dîners,

même à la table du commandant de compagnie, ne fusait. L'adjudant Fayard tenta de lancer l'ambiance :

— Au moins s'il reste des filles en ville, on n'aura pas beaucoup de concurrence !

Le regard glacé que Marie Bonnard lui jeta, comme celui de Lemerancier et de tous les convives, suffit à lui clouer le bec jusqu'à la fin du repas.

*

Le lendemain matin, Lemerancier avait fixé l'heure du réveil à 6 heures. Pour un lever des couleurs à 7 heures au centre du village dévasté devant l'école. Toute la compagnie, sauf la section chargée de protéger les alentours, était rassemblée en carré. Chaque section occupait l'un des côtés face au mat dressé la veille et que surveillaient le caporal et le sergent de semaine, le premier la main sur la drisse qui monterait le drapeau que tenait soigneusement le sergent, un clairon posté à ses côtés. Le lieutenant Levesque ordonna le « garde-à-vous » annonçant l'arrivée de Lemerancier, que Rahya et Marie suivaient comme son ombre.

— Prrrrésenteeeee armes ! Levesque fit un quart de tour, et salua Lemerancier qui lui répondit. « Compagnie rassemblée, à vos ordres mon commandant » récita-t-il réglementairement.

— Merci, lieutenant Levesque, répondit Lemerancier en gagnant le centre du carré, devant le mat toujours gardé par ses statues immobiles.

— Reposeeeeee armes ! dit Lemerancier, après avoir salué la compagnie rassemblée.

« Présenteeeeeez armes ! Les doigts encore engourdis des hommes du rang claquèrent une nouvelle fois sur le plastique noir de leur fusil.

« Au drapeau ! ajouta-t-il en faisant un petit signe de tête au clairon qui se mit à s'époumoner dans le froid du petit matin tandis que le drapeau montait dans le ciel, tous le suivant des yeux, les soldats crispés sur leur fusil, les sous-officiers et officiers en saluant, le clairon achevant encore quelques notes, le drapeau se déployant une fois arrivé au faîte du mât. Les doigts claquèrent en sens inverse sur les cuisses des soldats alignés, à l'ordre du « *reposez armes, repos* ». La harangue de Lemercier allait pouvoir commencer. Il y avait un peu réfléchi la veille au soir, sans en parler à Rahya ou à Marie. Il lui fallait leur annoncer la mission qu'ils devaient accomplir ici et en même temps les galvaniser. Il avait le choix entre plusieurs formules. Le discours technique en premier : on est venu faire ceci et cela, exécution. Le discours paternel : salut les gars, on va faire du bon boulot ensemble. Il avait déjà essayé ce discours. Il était jeune aspirant alors et c'était son premier commandant de jeunes appelés dans lequel se mêlaient quelques soldats engagés. Un vrai bide. Le discours hautain : *j'ai pour mission de faire ceci et vous allez devoir faire cela dans telle condition. Bon Dieu ! Il suffit peut-être d'être naturel. Mais le commandement de soldats n'est pas un exercice naturel. Il dépend de facteurs humains, techniques, guerriers, des qualités de chef du commandant, de son charisme, de son expérience, de sa réputation, de ses qualités sportives, de sa voix. Une voix de fausset, l'incapacité de faire vingt pompes, et tout était gâché.*

— Messieurs, nous nous connaissons depuis très peu de

temps. J'ai pris le commandement de cette unité de marche le temps de cette mission et je la quitterai quand nous l'aurons achevée.

« J'ai pu apprécier la qualité de votre travail jusqu'à aujourd'hui. Je m'en réjouis car ce qui nous attend est la pire chose que vous ayez jamais faite ! Vous n'ignorez pas que cette ville était gardée par des soldats de l'ONU dont Dieu merci, nous n'étions pas. Ils ont été ridiculisés, humiliés par les serbes. Les milices serbes en ont profité pour commettre le crime le plus atroce qui soit. Les témoignages parvenus au général commandant l'IFOR, le général Delouvrier, via les services de renseignement alliés, font état de leurs exactions. Les serbes du Corps de la Drina ont envahi cette zone de sécurité le 5 juillet dernier et ils sont entré dans la ville le 11. Commandés par un certain général Radislav Krstic, les serbes auraient séparé les femmes des hommes, évacué les premières par des bus spécialement affrétés depuis Pale vers Tuzla. Ils auraient ensuite systématiquement massacré les hommes, entre quatre mille et douze mille personnes. Ici, sur cette place, dans cette école, dans ces forêts qui nous entourent. Il suffit de regarder les murs alentour pour y voir les traces des fusillades. Puis un second groupe de près de quinze mille personnes s'est enfuit, en direction de Tuzla, à travers les bois que vous voyez, vers l'ouest. Un tiers est parvenu à Tuzla. Les corps des autres sont sans doute encore dans ces bois.

« Aujourd'hui, les serbes ont perdu la guerre qu'ils ont déclanchée et vont chercher à négocier la paix la moins dangereuse pour eux. Il nous faut trouver les preuves de leurs crimes. C'est pour cela que nous sommes ici. Les

satellites d'observation ont repéré des zones où la terre semble avoir été fraîchement remuée sur un espace suffisamment important pour qu'il puisse s'agir de charniers. Une fois le froid installé, il sera impossible de les mettre à jour. La terre sera trop dure. C'est pourquoi nous venons dès maintenant avant que les serbes ne songent à déménager ces charniers. Des médecins vont bientôt nous rejoindre. Notre rôle sera de protéger leur travail, de le rendre plus facile, d'empêcher toute intrusion serbe, y compris par la force.

« Nous sommes accompagnés dans cette tâche par le commandant Bonnard, de la Marine nationale et actuellement porte-parole des forces françaises attachées à l'état-major du général de Rougemont à Sarajevo.

Lemercier crut discerner quelques sourires ici ou là mais poursuivit.

« Soyez vigilants ! Nous n'avons aucun ami ici ! Les serbes qui habitent aujourd'hui cette ville n'ont vraisemblablement pas participé aux massacres mais ne doutez pas qu'ils les auraient tous approuvés ! Ils dissimulent sans doutes des armes. Il y a certainement parmi eux d'anciens miliciens. Nous n'avons pas d'ami mais nous n'avons pas non plus d'ennemi ! Montrez vos dents, mais ne mordez que si vous êtes attaqués. Nous ne sommes pas à la chasse et je punirai moi-même toute espèce de vendetta ! Nous ne sommes pas non plus au Kurdistan, pas d'opération « *Restaure hope* ». Nous ne sommes pas venu pour aider les habitants ! Souvenez-vous que c'est une partie de notre honte que nous allons déterrer.

*

Lemercier quitta le centre du carré des soldats en saluant. Rahya et Marie l'accompagnaient. Il ralentit:

— Alors Rahya qu'est-ce que tu as pensé de mon petit speech ?

— Pas mal. Un peu pompeux.. Je pense qu'ils ont bien compris.

— Et toi Marie ? chuchota-t-il.

— Tu n'as pas besoin de mon approbation. J'ai bien aimé, ajouta-t-elle avec un sourire et un bref silence. Merci surtout d'avoir précisé les raisons de ma présence ici. Ils me prendront toujours pour ta maîtresse mais ils auront une justification pour ne pas y penser.

— Dieu du ciel, dit Rahya, je me demande comment tu fais pour ne pas lui sauter dessus ! Moi, à ta place.

— De la retenue mon cher, de la retenue. Je te rappelle que la rumeur veut qu'elle couche avec le commandant de cette compagnie, pas avec l'adjoint du commandant, vu ?

— Aye, aye, sir.

*

Déjà, quelques serbes apparaissaient, plus préoccupés de trouver un peu d'eau ou quelque chose à manger que d'admirer l'alignement des sections. Certains semblaient regarder avec anxiété flotter le drapeau français alors qu'ils avaient discrètement observé le déploiement des soldats. Une vieille femme avait scruté les premières patrouilles des hommes léopards, un gilet pare-éclats rehaussant des silhouettes musclées, le regard acéré sous un casque de kevlar qui ressemblait étrangement au casque allemand de

la seconde guerre mondiale. Ce qui n'était pas pour la rassurer. Ils semblaient tous identiques. De jeunes et beaux garçons. La vieille discernait leurs traits sous les peintures de camouflage. Elles étaient délavées par la transpiration de la journée. Noires, brunes et kakis, elles brisaient les lignes des visages en rendant les soldats invisibles lorsqu'ils étaient postés à l'ombre d'un arbre ou d'un fourré mais faisaient ressortir le blanc de leurs yeux comme ceux de fantômes. La vieille devinait des couleurs de peau plus sombres que les autres et s'en inquiétait.

« *Il y a des noirs. Il y a des turcs et des arabes aussi peut-être. On dit qu'il y a beaucoup de musulmans en France* », songeait-elle. « *Ils sont venus pour se venger. Ils vont tous nous égorger* », semblait-elle se dire en regardant sombrement passer les soldats. Leur allure athlétique, jumelée à leurs équipement modernes, uniformes, bien tenus et l'assurance qu'ils avaient d'être les meilleurs soldats du monde, tranchait sans doute avec l'image pataude et désordonnée des soldats serbes qui les avaient abandonnés. Tout cela ajoutait à son inquiétude. Elle savait bien sûr pourquoi les soldats étaient venus. Mais n'allaient-ils pas chercher à se venger et massacrer tout le monde, en représailles? Après tout, ils étaient les alliés des musulmans. Les Miliciens, les gens du gouvernements de la République de Yougoslavie et ceux de la République Serbe de Bosnie le leur avaient dit et répété.

Et la vieille femme qui avait dû quitter son village près de Bihac devant l'avance des croates, qui avait participé à l'accueil triomphant réservé aux soldats russes lorsqu'ils étaient arrivé sous les couleurs de l'ONU en pensant qu'ils étaient venu pour les épauler dans leur combat, se

renfrognait. Face à ces soldats occidentaux, même français, les amis historiques, elle avait encore plus peur, se retournait et repartait chercher à manger.

Le charnier

SREBRENICA, 18 SEPTEMBRE 1995

21.Le lendemain matin, tous les officiers et sous-officiers étaient rassemblés dans la salle de l'école pendant que les hommes préparaient les véhicules et le matériel. Sur le mur du fond de la salle, Rahya avait fixé la planche qui leur servaient également de table de salle à manger. Il avait espéré retrouver le tableau noir de la classe mais à sa place, on ne pouvait plus voir que les briques derrière le crépi arraché par les balles.

Rahya avait punaisé sur la planche une carte d'état major représentant Srebrenica et ses environs. Il avait soigneusement indiqué au crayon rouge les endroits où les spécialistes du renseignement estimaient que se situaient les charniers d'après les photos satellites qu'il avait également accrochées à côté. Lemercier se tenait devant la carte, indiquant quelques zones à ses chefs de section. Un capitaine de l'état major de Delouvrier, qui supervisait les équipes de fouilles, était arrivé tôt le matin de Zagreb. Il prit la parole.

— Je suis le capitaine Calvisson, de l'état major du général Delouvrier. J'ai la responsabilité des équipes de fouilles comme on les appelle, c'est-à-dire de repérage des charniers, et de la conduite des enquêteurs de l'ONU pour le compte du tribunal pénal international de La Haye et des équipes de médecins. Vous avez devant vous les photos prises par satellites et par des avions espions américains avant et après les massacres de Srebrenica et de ses alentours. Ce Tribunal pénal International pour l'ex-Yougoslavie est désormais constitué, contrairement à ce que beaucoup craignaient. Nous sommes chargés d'épauler le procureur en trouvant des preuves des crimes commis.

« A partir de ces photos, on a pu repérer six sites qu'on appelle des sites primaires. Ce n'est pas très délicat comme terme mais c'est tout ce qu'on a trouvé. Il s'agit des charniers creusés immédiatement après les exécutions et qui ont abrité les corps tout de suite après le massacre. On pense qu'ils contiennent à peu près quatre mille corps de musulmans bosniaques. On compte aussi vingt-neuf sites secondaires, qui auraient été creusés ensuite de façon à disperser les corps. On a déjà visité quatre sites primaires et repéré dix-neuf sites secondaires. Nous allons aujourd'hui essayer de trouver un cinquième site primaire, le site de la Ferme de Branjevo. Un soldat croate qui a participé aux massacres s'est rendu aux enquêteurs et nous a indiqué l'endroit. Il a affirmé que plus de mille bosniaques y auraient été exécutés et enterrés. C'est le dernier site que nous visiterons avant que le froid s'installe. Nous reprendrons ce travail au printemps prochain.

Le capitaine Calvisson montra une série de photos prises d'un satellite. La première était datée du 6 juillet 1995 et ne

révélaient rien de particulier. Une seconde photo, datée du 17 juillet 1995 montrait des traces de bulldozer.

Lemercier s'approcha de la photo et l'examina. Il cherchait si une photo du 6 juillet en plan large avait été prise et s'ils figuraient sur cette photo. Lemercier n'oubliait pas qu'ils avaient reçu l'ordre de quitter les lieux alors qu'ils étaient sur les traces du commandant Hussein et qu'ils s'approchaient de Srebrenica où Hussein s'était peut-être réfugié.

Fayard retournait en tous sens plusieurs photos, semblant chercher quelque chose. Il se tourna vers Lemercier :

— C'est curieux, demanda-t-il, en tenant une photo datée du 13 juillet, tous ces petits points noirs sur ces photos. Regardez mon commandant, là, là et là, là encore, qu'est-ce c'est ? On dirait des fourmis.

— Des cadavres, Fayard, des cadavres, répondit Bonnard.

Le capitaine Calvisson s'était tu. Il ramassa la photo. Personne parmi les soldats pourtant aguerris pour la plupart ne trouvait à parler. Certains regardaient les photos fixement, en fronçant les sourcils. D'autres examinaient le bout de leurs chaussures. Le capitaine Calvisson semblait habitué à cet accueil.

Lemercier prit une quatrième photo datée du 27 juillet montrant la roche à vif et des tas de terre retournée parfaitement repérables, désignant le charnier sans équivoque possible. Une dernière photo datée du 21 août montrait la terre partiellement remuée par endroit, indiquant que l'on avait retiré des cadavres, comme sur une autre série de photos du charnier du Barrage de Petkovci. Lemercier jeta un œil à Marie. Le 21 août ils étaient encore

en train de profiter de leur deux semaines d'échappée clandestine.

Rahya rompit le silence.

— Comment se fait-il qu'il n'y ait aucune photo des jours où les exécutions se sont déroulées, entre le 6 et le 20 juillet, à part celle que l'adjudant Fayard a dénichée ?

— Ecoutez, répondit Calvisson après un instant d'hésitation.

Personne, à part Rahya, n'avait fait le rapprochement. « *C'est pourtant évident* », songea Lemercier.

— Des observations ont dû être faites. Les combats lancés par les serbes ont commencé le 6 juillet, les hollandais ont dû faire des rapports. Les serbes sont entrés progressivement dans la ville qui a chuté définitivement le 11 juillet seulement après que les bosniaques ont tenté de se défendre, poursuivit-il à voix haute. On sait que les déportations ont commencé tout de suite, dès le 12 juillet et sans doute les exécutions se sont déroulées jusqu'au 20 juillet. Où sont ces photos ?

— Je ne vais pas vous raconter de salades, poursuivit Calvisson. Vous savez parfaitement que l'on a tous les moyens d'avoir ces photos. D'ailleurs, l'une d'entre elles m'avait échappé, celle que l'adjudant Fayard a manipulée tout à l'heure. Cela ne se reproduira plus. Posez la question aux enquêteurs demain, vous verrez. Je vous garantis la réponse : nous n'avons aucune photo en flagrant délit. Il y avait trop de risques pour d'éventuels otages. Ça, c'est la version livrée aux journalistes. Pourquoi ? Je l'ignore. Mais il est certain que des satellites sont passés au-dessus de ces zones entre le 6 et le 20 juillet. Je crois même savoir qu'il y avait une équipe de commandos du 13ème Dragon

parachutiste pas loin. Trop peu nombreux, dix ou douze, pour intervenir mais bien assez et surtout bien assez entraînés pour rassembler des preuves. Il n'y a pas eu d'intervention, il n'y a pas eu de frappes aériennes, c'est clair. Il fallait protéger les casques bleus, ne pas les exposer. Il y avait aussi les deux cents otages que les serbes détenaient. C'est la doctrine officielle de l'ONU depuis le début du conflit. Vous savez bien que c'est pour cette raison que le mandat a été changé. Demain, quand la guerre sera finie, alors oui, on ressortira les photos pour punir les coupables. Mais pour l'instant ce sont des preuves tangibles qu'il nous faut. Personne ne souhaite que l'on se contente de photo dont il serait ensuite trop facile de discuter le caractère original.

— Vous savez, Calvisson, on était sur la zone, au nord ouest, à quelques kilomètres de Srebrenica le 6 juillet 1995 au matin. Toute la compagnie. Et Delouvrier nous a donné l'ordre de faire demi tour.

Ce fut au tour de Calvisson d'accuser le coup cette fois. Il décida de changer de sujet. Marie baissa la tête. Lemercier évita de croiser son regard.

— Demain arriveront de Zagreb, directement sur le site, les enquêteurs dirigés par un policier anglais, le superintendent Donahue accompagné par son équipe et le médecin-chef Corbusier, un français cette fois.

— Merci capitaine Calvisson. Comme vous pouvez le constater, nous ne sommes guère coutumiers de ces questions. Mais nous ferons notre boulot. Je compte procéder de la façon suivante. Une section, avec les chars, nous accompagnera dans la phase de recherche du site. Une fois que nous l'aurons trouvé, une section restera sur place

pour garder le site et les équipes de médecins et d'enquêteurs sur place. Une section sera chargée de garder le P.C. ici et elle enverra régulièrement une patrouille avec une jeep, un VBL ou un VAB sur zone pour assurer la liaison. Une section fera acte de présence aux alentours et la quatrième sera la section de réserve, au P.C. Il n'est pas impossible aussi que des miliciens cherchent à perturber le travail des médecins où à faire écran aux fouilles. Il nous faudra être sans faiblesse dans ce cas. La force contre la force. Qu'en pensez-vous, Calvisson ?

L'autre fit un simple signe de la tête, en guise d'acquiescement. Lemer cier se tourna vers ses officiers et sous-officiers.

— Messieurs, plus de question ? Bon, on part dans dix minutes. J'emmène les deux chars. Levesque vous resterez aujourd'hui ici, vous serez la section de réserve. Carminatti, vous gardez le P.C., Paulain et Gasull, vous m'accompagnerez pendant la phase de recherche. Une fois qu'on aura trouvé le site, Paulain restera sur place et Gasull reviendra pour assurer la présence dans Srebrenica.

*

Dix minutes plus tard, tous les soldats désignés avaient embarqué. Le convoi avait démarré, les vigies aux aguets sur leurs VAB, la main sur la poignée de la mitrailleuse, les tourelles des deux chars scrutant l'horizon. « *Quel spectacle* », songeait Lemer cier ! On pourrait se croire en France en montagne, dans les monts les plus escarpés du Massif central ou bien sur les contreforts des Alpes ou des Pyrénées. Des plateaux difficilement accessibles se

succédaient, encadrés par des collines escarpées au creux desquelles coulaient des vallées arrosées par les rivières nourries des torrents déversant au printemps les neiges de l'hiver fondu. Partout, ce n'étaient que des forêts surmontant des alpages arides où ne vivaient que des chèvres, des brebis et leurs bergers, eux-mêmes surplombant les plaines au creux des vallées. Une embuscade pouvait être menée contre la colonne qui progressait au creux de chaque virage, dans les chemins de terre ou sur les quelques routes dont le bitume avait su résister aux années de guerre.

Le site de la Ferme de Branjevo fut difficile à repérer. Si les satellites parvenaient aisément, de très haut, à distinguer la différence entre une terre fraîchement retournée et une terre reposée, elle était presque impossible à repérer au ras du sol. D'autant que l'herbe avait repoussé depuis. Plutôt mieux qu'avant d'ailleurs. En outre, par certains endroits, les serbes avaient planté de jeunes arbres pour masquer les sites.

Finalement ils le trouvèrent, après plusieurs heures de recherche, en recoupant les photos satellites et les cartes dont ils disposaient. Aussitôt, les chars se postèrent à l'orée du petit bois qui bordait l'endroit où ils passeraient la nuit. Les soldats dressaient de grandes tentes, pour abriter les hommes et entreposer le matériel de la section de garde qui allait passer une nuit glaciale tandis que le reste de la compagnie devait rentrer à Srebrenica, et surtout pour loger les équipes de médecins légistes et d'enquêteurs qui devaient arriver le lendemain. Lemerancier et Rahya avaient décidé de rester avec la section de garde pour accueillir les médecins et la section du génie avec des bulldozers qui les

accompagneraient. Ils se préparaient à une ultime veillée mortuaire. Celle dont les malheureux enterrés là n'avaient pu bénéficier.

Lemercier avait aussi décidé de rester car ils imaginaient les idées qui pouvaient germer dans l'esprit des soldats désignés pour assurer les gardes de la nuit. Des gamins de vingt ans à peine pour la plupart. Les soldats qui font la guerre, qu'ils soient vainqueurs ou qu'ils meurent, sont toujours des gamins de vingt ans. Rahya avait fait allumer un grand feu devant l'une des tentes destinées aux médecins dans laquelle ils allaient passer la nuit. Toute la section était réunie, hormis la dizaine de soldats de garde autour du camp, qui patrouillaient autour de la zone ou près des chars.

Le popotier de la section était un pondich lui aussi. Il préparait le repas de tout le monde à partir des boîtes de rations individuelles de combat qui faisaient envie à toutes les armées qu'ils rencontraient. Réputation culinaire oblige. Mais les soldats français les goûtaient peu. Ce soir-là, le contenu de boîtes de bœuf mironton et de bœuf bourguignon mijotait. Tous préféraient confier cette charge au popotier qui savait agrémenter la cuisson de ses petites recettes. Aux regards que le popotier lançait, Rahya devinait qu'il nourrissait quelques questions à son égard. Il mourrait d'envie de lui demander s'ils étaient originaire de la même région. Question difficile à poser si le popotier se trompait. Ses galons de lieutenant suffisaient à l'empêcher de poser des questions.

– Quel est ton nom popotier ?

— Tout le monde m'appelle Sandi, mon commandant, Rapport à mon nom, un peu compliqué à prononcer

— Comme le lieutenant Rahya, alors. OK Sandi, sers tout le monde et garde quelques assiettes pour ceux qui patrouillent. Prépare aussi au peu de café. On en aura tous besoin, ordonna Lemercier.

« Rahya, tu iras voir comment se portent nos anges gardien. Fais-toi accompagner du popotier qui leur apportera un peu de café ».

Les équipages des deux chars étaient enchantés de l'attention que Lemercier leur accordait.

— Merci mon lieutenant, ça fait bien plaisir, un peu de café bien chaud. Surtout qu'on peut pas faire tourner le moteur pour nous réchauffer.

— Très bien sergent. On vous en apportera régulièrement. Ouvrez l'œil !

Alors qu'ils retournaient au campement, le popotier était sur le point de demander à Rahya de quel quartier, de quelle famille il était issu. Rahya s'en rendait compte et maudissait Lemercier de les avoir ainsi isolés. Il n'avait pas envie que ses petites ennuis de jeunesse réapparaissent.

— Mon lieutenant, commença Sandi...

Mais il ne put poursuivre. Un cri au loin se fit entendre, accompagné de bruits de pas.

— Halte là ! Qui va là ! L'apostrophe fut répétée une seconde fois. « Qui va là ? » Une courte rafale suivit. Trois détonations rapprochées dont la nuit amplifiait l'écho.

Aussitôt, Rahya ordonna au popotier qui n'aurait jamais la réponse à sa question de retourner vers Lemercier tandis qu'instinctivement il se courbait et, ajustant son casque, saisit son pistolet automatique en se dirigeant vers l'origine des coups de feu. Il aperçut quelques silhouettes dans la nuit à la lueur de la lune. Il se posta derrière un arbre.

Agenouillé. Serrant son revolver. Se maudissant de n'avoir pas emprunté un Famas. Mais il se rassura vite. Les casques qu'il discernait étaient des casques français. Il lança le mot de passe. On ne sait jamais. On avait déjà vu les serbes revêtir les uniformes de soldats de l'ONU, français précisément, contrairement à toutes les lois de la guerre. Ils l'avaient spécialement fait pour pourchasser les bosniaques qui avaient quitté Srebrenica et s'étaient réfugiés dans les bois avoisinants. Ils étaient parvenus ainsi à attirer quelques dizaines de fuyards pour les égorger, économisant les bruits de coups de feu qui leur avaient permis de ramasser et massacrer d'autres fuyards.

—15, dis Rahya à l'attention des soldats qui arrivaient.

— 5, répondirent-ils. Qui va là ?

— Lieutenant Rahya.

— C'est moi. Fayard, mon lieutenant. Je suis avec le sergent Frantz et un marsouin. On a cru un moment que vous étiez un serbe déguisé.

— Pareil pour moi.

« *Diable! Ils avaient tous les mêmes craintes. Il faudra que j'en touche un mot à Jacques. Il faudra aussi généraliser ce système de mot de passe* », songea-t-il. Rudimentaire mais efficace. On choisit un nombre, vingt par exemple. Celui que Carminatti avait choisi ce soir-là. Lorsqu'un garde rencontrait quelqu'un, il lui lançait un nombre plus petit, quinze par exemple et l'autre devait lui donner le complément à vingt, cinq. A défaut, il pouvait tirer. C'est un ennemi.

— Voyez, mon lieutenant, ajouta Fayard. On a ramassé ce gamin alors qu'il revenait du campement. C'est sur lui que l'on a tiré tout à l'heure, dit-il en montrant un jeune

garçon âgé de dix-huit ans environ. Déguenillé mais pas apeuré pour un sou.

« Et il avait ça dans les bras, ajouta-t Fayard en montrant les cinq ou six boîtes de ration que le garçon avait dérobées.

— Quoi ? s'étonna Rahya. Il revenait du campement ? Mais cela signifie qu'il est donc passé une première fois sous votre nez, et sous le nôtre, sans être remarqué ? Une chance qu'on ne soit pas au Liban. On serait déjà tous morts. Déchiqueté par une bombe ou par l'explosion d'une ceinture de dynamite s'il en avait porté une sur lui. Vous étiez au Liban ?

— Oui, répondit Fayard, l'air penaud.

— Moi aussi, ajouta le sergent.

— Accompagnez-moi au campement avec ce garçon, et tenez le bien ! S'il s'échappe, on aura autant de mal à le dénicher que vous en avez eu pour l'empêcher de passer. Rahya s'amusait à observer ces soldats surentraînés ayant déjà une grande expérience des combats en Bosnie recevoir et accepter ses réprimandes. Qui n'étaient rien à côté du savon que Carminatti et Lemerancier allaient leur passer. Ils regardaient leur soulier comme des collégiens qui viennent de se faire prendre les doigts dans la confiture.

Le jeune garçon marchait devant Rahya, vers la lueur du feu devant lequel on devinait maintenant les ombres affairées des soldats qui s'organisaient après les coups de feu et l'alerte donnés par le popotier. Il avait l'air affamé. Ses joues creuses accusaient la longueur de son visage noirci par la crasse accumulée le long des semaines qu'il avait dû passer à se cacher, les cheveux sombres hirsutes. Cette noirceur était cependant effacée par son regard bleu

d'acier effronté auquel s'ajoutait un petit sourire en coin.

*

Revenu au campement, Rahya amena à Lemercier le jeune garçon.

— Mais il crève de faim, s'écria-t-il. Sandi, fais réchauffer quelque chose et sers lui à manger!

A la lueur que le regard du jeune garçon démasquait, Carminatti et Rahya savaient qu'il comprenait le français. Le garçon se rua sur sa gamelle, dévorant l'énorme portion que le popotier lui avait servie. Une fois repu, il sembla retrouver meilleure mine, son regard bleu s'avivant encore. Rahya comprit que s'il avait été un ennemi, ils auraient dû l'interroger avant de lui donner à manger car maintenant, il pourrait davantage ruser pour ne pas répondre à des questions qui le dérangent.

— Tu comprends le français ? demanda-t-il.

— Un peu, répondit-il avec un accent français approximatif.

« Je appris français avec un ami.

— Tu sais que tu aurais pu te faire tuer, lui dit Carminatti. Nos soldats ont l'ordre de tirer sur ceux qui s'approchent du camp sans se signaler.

« *Au moins, s'il repart, il rapportera ces consignes et chacun saura à quoi s'en tenir* », songea Lemercier.

— Oui je sais, mais je très faim.

— Comment t'appelles-tu, demanda Carminatti, et d'où viens-tu ?

— Samir, mon nom. Je habite forêt.

— Samir. Mais c'est un prénom musulman ! Carminatti

se retourna vers un de ses soldats.

— Caporal, va chercher Farida. Grouille.

« Samir, tu es musulman ? demanda-t-il calmement, pour qu'il comprenne. Mais le garçon ne semblait pas entendre. Un soldat se présenta.

— Marsouin Farida, à vos ordres mon commandant !

— Repos Farida. Assieds-toi, répondit Lemer cier. Tu es musulman, j'imagine ?

— Oui mon commandant.

— Est-ce que tu as une chaîne avec un signe musulman, un croissant par exemple. Regarde, moi je porte une médaille représentant Marie. Ce garçon est peut-être un bosniaque musulman mais il ne comprend rien à ce que nous lui demandons.

— Oui mon commandant, j'ai une chaîne avec la main de Fatima et un croissant.

— Montre-là à ce garçon.

Il était musulman. Il reconnut la médaille et le croissant, mais ne dit mot. Peut-être croyait-il lui aussi que les soldats étaient des serbes déguisés ?

— Ne crains rien Samir, lui dit Lemer cier. Je suis le commandant Lemer cier, de l'Armée française. Nous sommes là pour t'aider.

— Commandant ? Moi soldat. Moi radio de commandant. Moi radio de commandant Hussein.

— Le commandant Hussein ? Lemer cier et Rahya n'en croyaient pas leurs oreilles.

Depuis le temps qu'ils lui couraient après. Depuis les attentats à Paris qui avaient visés des « diplomates » serbes, l'enquête avec Dunod et ces réunions au ministère où son nom avait été évoqué pour la première fois. Puis sur place

en Bosnie, de Sarajevo, chez les journalistes d'*Oslobodenje* jusqu'à Mostar puis Ljuta, le village fantôme, sans doute détruit par Hussein et ses hommes, où ils croyaient pouvoir le rencontrer et où ils l'avaient perdu à nouveau.

– TROISIEME PARTIE –

Souraya la sublime

LJUTA, 30 JUIN 1995, 4H30

22. Hussein, le commandant Hussein, avait toujours considéré ses hommes comme ses propres fils, ceux qu'il n'aurait peut-être jamais songé. Dieu avait voulu que ces hommes lui soient confiés pour les missions qu'il avait voulu qu'Hussein mène et tous ces jeunes garçons suivaient Hussein comme leur chef, comme leur frère pour certains, leur père même s'il avait été plus âgé.

Il était à la tête de son bataillon sur une hauteur, près du village de Ljuta. Tous ses hommes étaient abrités. Tous étaient reposés, rassasiés, prêts à la bataille qu'il allait livrer. Ce ne serait pas la dernière mais, si ces renseignements étaient bons, et il était certain qu'ils étaient bons, ce serait l'une des plus importantes pour lui.

Hussein songeait à tous les instants heureux qu'il avait passés chez lui dans cette vallée de la Neretva en Herzégovine, qu'il foulait pour la première fois depuis bien longtemps, dans son village de Jelasca, auprès de ses

parents. Il se souvenait de son école et de ses professeurs qui lui enseignaient la grammaire, l'orthographe, l'histoire, la géographie telles que les conseillers du Maréchal Tito voulaient que les enfants yougoslaves l'apprissent. L'unité n'était pourtant que de façade, au point que, à la mort de Tito en 1980, les divisions religieuses et ethniques étaient réapparues, sans doute parce que la pratique de la religion n'était pas interdite en Yougoslavie comme elle l'avait été en URSS mais aussi en raison de la complexité séculaire de la question religieuse yougoslave, entre les croates et slovènes catholiques, les serbes orthodoxes et l'importance de l'église orthodoxe de Belgrade, les musulmans du Kosovo et de Bosnie, sans oublier quelques grecs orthodoxes, au sud.

Il se souvenait de ses amis, des gamins qui, comme tous les enfants du monde jouaient à la guerre ou à l'école, construisaient des cabanes dans lesquelles ils s'imaginaient un foyer, faisaient de la cuisine avec de la boue et de l'herbe, torturaient les insectes les plus inoffensifs qu'ils trouvaient ou organisaient d'interminables combats de fourmis. Tout cela il l'avait fait, il y avait bien longtemps. A peine deux ans pourtant. Il avait l'impression que c'était dans un autre univers.

*

Et puis plus tard, devenu déjà un jeune homme, il avait rencontré Souraya, d'un village voisin. De Ljuta. Souraya la Belle, la Sublime, la Magnifique.

Il l'avait croisée un jour que son père lui avait ordonné d'aller acheter du fourrage chez Hazim, à Ljuta, de l'autre

côté de la montagne. Un incendie avait ravagé le grenier dans lequel on stockait le fourrage pour l'hiver. Tout n'avait pas été détruit mais comme l'hiver s'annonçait plus tôt que d'habitude, cette année-là, son père préférait la prudence à l'insouciance. Il avait donc envoyé son fils. Parti le matin aux aurores avec la charrette familiale, mi-animal, mi-machine, tractée par un vieux cheval poussif et chaussée de roues et de pneus de voitures en un hommage oriental aux véhicules occidentaux, il rejoignit Ljuta le soir seulement. Juste avant le coucher du soleil. Arrivé au village, il croisa un muletier à qui il demanda son chemin. Hazim habitait au centre du village étiré tout le long de la rue principale, à côté de sa grange. Pour y arriver, Hussein passa devant un des nombreux puits qui bordait la rue, une poulie romaine à balancier aidant à monter les lourds seaux chargés d'eau.

Une jeune fille tirait de l'eau. Elle plongeait le seau fait de belles planches de chêne travaillées, assemblées et ferrailées, puis tirait sur la corde, faisant actionner le balancier. La lourde pierre qui pendait à son bout faisait contrepoids, remontant le seau sans presque aucun effort, si ce n'était qu'il fallait ensuite soulever le seau pour le poser lourdement dans la brouette assise à côté. La jeune fille attrapa l'anse du seau et maladroitement, ses maigres bras dirigèrent la chute du seau vers le plateau de la brouette. La jeune fille sentit qu'elle était observée. Un jeune homme était face à elle, debout, à côté du cheval de trait dont il tenait la bride. Elle ne l'avait pas entendu arriver, toute occupée à concentrer son effort sur sa quête de l'eau. Elle se redressa. Son regard croisa celui d'Hussein qui fut subitement troublé. Les filles avaient toujours été des compagnons de jeux dont les garçons ne parlaient qu'à voix

basse et avec envie, comme on chasse le goût d'une chose dont on sait que l'on désire en réalité et que l'on sait délicieuse mais que l'on ne connaît pas. Elle était très belle pour ce qu'il avait pu en voir. Aucune fille n'était aussi belle au village. Elle le trouvait à son tour très beau. Il avait de grands yeux bleus, chose rare pour un paysan bosniaque. Il était pauvrement vêtu mais portait fièrement sa veste qui dessinait de larges épaules encadrant un corps musclé, des jambes solides. Elle soutint un temps son regard, quelques infimes secondes. Il avait vraiment de beaux yeux bleus, de grands et longs cils, comme ceux des belles et riches filles de Sarajevo qui se les passent au mascara venu de Lubjana ou d'Italie. Il ne portait pas de moustache au contraire de beaucoup de musulmans, quoique qu'il lui parut déjà âgé, vingt ans, vingt-deux ans peut-être. Elle pouvait observer un nez fin surplombant une bouche bien dessinée. Celle d'un homme décidé, sûr de lui. Même si la commissure des lèvres pointant légèrement vers le ciel lui donnait un petit air de noblesse ironique, ou cynique. Cruelle même peut-être. Non, pas cruel, ni cynique. Décidé. Elle baissa son regard, attrapa les bras de la brouette et disparut, sans jeter un regard derrière elle.

Hussein était resté cloué sur place. Il regardait s'éloigner cette fille. Il avait lâché la bride de son cheval qui mâchouillait quelques herbes, un peu plus loin, au pied d'un vieux paysan, caché dans sa barbe blanche si touffue qu'on ne pouvait deviner si elle l'emportait sur ses cheveux ou si c'était le contraire. Hussein se planta devant lui, récupérant cheval et charrette.

— Je suis Dragan « Hussein » Blavic. Je viens de Jelasca, de l'autre côté de la montagne, et je cherche

Hazim, le marchand de fourrage, dit-il, cérémonieux, au grand barbu qui le dévisageait.

— Tu l'a trouvé, Dragan « Hussein » de Jelasca dit-il observant le jeune homme en hochant la tête, soupçonneux devant cette annonce de double prénom. Il tendit le bras, désignant une grange située quelques maisons plus loin.

— Cette maison ? Merci bien.

Hussein assura les rennes de son cheval dans le creux de sa main et se dirigea vers la grange. Celle-ci était prolongée par une maison plus grande que les autres indiquant la richesse et l'importance de son occupant. S'approchant, il attacha son cheval à un poteau et entra dans la grange vers un homme assis derrière une table, occupé à parfaire quelque addition.

— Je suis Hussein Blavic et je cherche Hazim, le marchand de fourrage.

L'homme restait concentré sur son cahier, les yeux fixés sur la pointe de son crayon, les sourcils exagérément froncés, comme pour indiquer au visiteur qu'il réalisait un travail très important et qu'il le dérangeait.

— Je suis Hazim, consentit-il, après plusieurs minutes d'efforts intellectuels intenses.

— Notre grange a brûlé et une partie du fourrage est perdu. Je voudrais que tu me vendes un peu de fourrage, de quoi remplir cette charrette.

L'homme sourit. Il avait crû à un importun. Pour un commerçant, la conversation prenait un tour intéressant.

— Bien, mon ami, bien. Il le prit par le coude et se tournant vers le fond de la grange, désigna tout le fourrage qui y était entreposé dans un grand mouvement du bras.

« Vois ! Il y a là plus de fourrage que tu pourrais en avoir

besoin pendant cinquante ans. Mais il est tard. Mes employés sont partis et je vais fermer la grange. Reviens demain.

— Demain ? C'est que... Hussein songeait qu'il allait devoir dormir dehors, perspective peu tentante car les nuits étaient déjà longues et froides.

Hazim l'accompagna vers la sortie. Il trouvait ce jeune homme très sympathique et très affable. C'était une grande qualité aujourd'hui. Et rare. La dernière fois qu'un garçon de son âge était venu lui acheter du fourrage, il ne l'avait pas payé. Et l'avant dernière fois, il l'avait certes réglé, mais son attitude et son accoutrement prophétisaient, aux yeux d'Hazim, l'avenir néfaste du pays.

— Nous nous reverrons demain pour charger ta charrette, il est trop tard aujourd'hui. As-tu faim ? As-tu soif ? As-tu quelqu'un pour te loger ? Non ? Alors tu mangeras et tu coucheras chez moi.

Hussein tenta de protester, affirma qu'il connaissait des tas de gens dans ce village mais rien n'y fit. Dans ces villages reculés, la modernité n'était pas encore parvenue à briser les anciennes pratiques, même à l'aube d'une guerre civile, déjà entamée en Slovénie et en Croatie, que tout le monde devinait imminente et terrible. Hazim l'accompagna chez lui dans la grande maison. Une femme, sa femme peut-être ou une servante, lui montra sa couche, sous les toits. Un bien modeste abri mais plus que suffisant pour quiconque dans ce pays pauvre mais riche de toute l'hospitalité amicale de ses habitants, aux temps de la *pax iugoslavia* tout du moins. Hussein posa son sac sur son lit, s'étira et se heurta au plafond bas. Une servante frappa et entra chargée d'une bassine d'eau fraîche et se retira si

discrètement qu'on pouvait se demander si elle était vraiment venue, si la présence de la bassine ne démontrait le contraire. Hussein fit un brin de toilette, se rinça la bouche et, rafraîchi, redescendit vers la salle commune pour dîner par l'escalier de pierre si massif qu'il devait servir en même temps de pilier central à toute la maison. Il pénétra dans la pièce et salua son hôte et toutes les personnes qui se trouvaient là. S'arrêtant devant la dernière personne, une vieille dame très digne qui devait être la mère d'Hazim ou sa belle-mère, son regard fut attiré vers l'entrebâillement d'une porte située derrière elle, par une étoffe rouge qui luisait dans l'ombre. Il n'en crût pas ses yeux. La jeune fille du puits se tenait là, entre deux portes ! Stupéfait, Hussein baissa les yeux avant de se ressaisir de crainte qu'on ait remarqué son émoi. Peut-être son regard avait-il été trop appuyé. Sans doute la jeune fille avait-elle peur de se faire remarquer par sa famille si l'on s'apercevait un homme, un étranger, la regardait trop intensément. Elle avait tourné les talons et aussitôt disparu. Hussein s'assit sur une chaise, à l'invite de son hôte qui paraissait très occupé à parfaire ses comptes.

— Vois-tu jeune homme, c'est lorsque le travail s'achève pour tous que le plus difficile commence pour moi. Il me faut, le soir, m'occuper des comptes de la grange. Je pourrais les confier à un comptable mais il n'y en a pas, au village. Il me faudrait aller à Sarajevo ou à Mostar. C'est trop loin. Et puis c'est cher. Alors, je préfère m'en occuper moi-même.

— Bien sûr. Hussein répondait distraitement. Son esprit chavirait en direction de la robe rouge qui entrait, chargée de thé et de biscuits destinés à soulager les estomacs avant

le souper.

— Père, je dois aller à l'étable, traire la vache, murmura-elle. Assez fort toutefois pour qu'Hussein puisse entendre et comprendre ses mots.

— Va ma fille, va, répondit son père absorbé tandis qu'elle tournait les talons en un bruissement d'étoffe à faire pâlir quiconque y aurait prêté attention, non sans lui jeter une furtive et discrète œillade.

Hussein prétextait le soin qu'il devait offrir à son cheval pour justifier sa sortie de la maison. Il se dirigea vers l'écurie, voisine de l'étable, son cœur battant la chamade. Il marchait lentement, tentant d'apercevoir Souraya à travers l'entrée trop sombre pour qu'il puisse distinguer quoi que ce soit. Pénétrant dans l'écurie, il remarqua qu'elle donnait sur l'étable par une large ouverture pratiquée dans le mur qui les séparait. Il s'approcha de son cheval. Elle était là, assise sur un petit tabouret renversé vers l'avant, sa tête appuyé sur le cuir de la cuisse d'une vache aux énormes pis, qu'elle caressait d'un mouvement assuré de va-et-vient, faisant sortir un jet régulier de lait blanc et odorant. Il prit de la paille dans la main et entreprit de frotter le flanc de son cheval en prenant soin de pouvoir observer la belle sans toutefois l'offenser ou l'effrayer par une attitude trop ostentatoire. Elle ne pouvait pas ne pas avoir remarqué son manège. Cela faisait trop longtemps qu'il frottait le même endroit. Elle ne s'empressait pas davantage d'achever la traite de la vache. Au contraire, elle s'était tournée vers l'ouverture du mur, permettant à Hussein d'admirer à loisir son visage. Au bout de quelques instants, Hussein cessa de nettoyer ses mules et s'approcha timidement de l'ouverture pour sortir par la porte de l'étable, en s'approchant

suffisamment de Souraya pour qu'elle sente son émotion.

De ce qui se déroula ensuite pendant le repas, il n'eut aucun souvenir. Il répondait machinalement mais avec suffisamment d'attention pour ne pas les froisser, aux questions que ses hôtes lui posaient sur sa famille, son village. Il posait à son tour les questions que l'usage voulait qu'il posât. De retour chez lui, il n'eut de cesse de convaincre son père de demander pour lui la main de sa fille. C'était une grande folie car il était loin d'avoir sa fortune.

*

— Commandant ? Le lieutenant Dereche demande un appui artillerie sur la cote 1123 pour détruire une maison un peu avant Ljuta. Il pense qu'elle est barricadée.

— Mmm ? murmura Hussein, brutalement attiré vers la réalité. « Donnez les ordres à la section de mortiers lourds et, si ça ne suffit pas, prenez contact avec le PC de la division de Konjic, les types que l'on a quitté hier. Leur chef m'a accordé un appui d'artillerie si on en avait besoin.

Hussein secoua la tête pour chasser les souvenirs sombres qui l'envahissaient et se concentrer sur son attaque. Agenouillé contre un arbre, son fusil à portée de main, il observait la carte posée sur ses genoux. Il parcourait du doigt les quelques rues de Ljuta, ces rues qu'il avait parcourues tant de fois. Le jeune Samir, son fidèle radio, était assis à quelques mètres, attendant un message à transmettre. En cette fin juin 1995, les soldats de son bataillon marchaient devant lui, un peu en contrebas, se faufilant rapidement à travers les arbres, le dos courbé pour

mieux échapper aux regards ennemis et éviter le fouet des branches basses. Hussein aimait ces hommes. Il les connaissait tous par leur nom et par leur prénom. Il avait hérité du commandant Yesdine d'une organisation exemplaire. Yesdine avait rapporté de son passage dans la Légion étrangère française l'ordre de bataille des régiments français qu'il trouvait plus efficace que le système de la JNA, l'ex-armée yougoslave, largement inspiré des organigrammes militaires soviétiques. Il avait ainsi organisé son bataillon en quatre compagnies de quatre sections d'une quarantaine de soldats chacune plus une compagnie de commandement qui intégrait quelques éléments d'appui, une section de mortiers lourds et des éléments du génie qui s'étaient spécialisés dans le déminage et le franchissement de cours d'eau. Il en avait fait surtout une unité à forte capacité antichar. Chaque section était divisée en trois groupes de combat commandés par un sergent disposant d'armes antichars, des roquettes soviétiques pour l'essentiel et des grenades antichars à fusil. Yesdine avait été secondé par le lieutenant Dereche, un ancien caporal-chef de la Légion étrangère qu'il avait ramené dans ses bagages et qui l'avait assisté dans la mise en place de son bataillon. Hussein l'avait nommé commandant de la première compagnie et lui avait longtemps demandé des conseils tactiques. Aujourd'hui, il en savait autant que lui et l'autre l'avait reconnu, légitimant ainsi son commandement. Hussein avait pu vérifier l'efficacité de cette unité pour la première fois lors d'un combat contre une unité de chars qu'ils avaient anéantis. C'était il y a longtemps, songea Hussein. Un an. Une éternité.

Aujourd'hui, il commandait cette unité dont il avait encore amélioré les capacités. D'autant que les forces de l'ONU n'étaient guère efficaces contre les percées serbes. Notamment autour des fameuses zones de sécurité. Quelle dérision ! La sécurité promise aux populations encerclées et assiégées profitait surtout aux assiégeants et à leur chef qui pouvaient réaliser leurs rêves fous de conquête ethniquement pure des territoires de l'historique et chimérique Grande Serbie.

On murmurait que les Forces de l'ONU allaient très bientôt disparaître dans leur forme actuelle pour être remplacées par une force multinationale animée par les français et les anglais de façon à forcer les serbes à reculer. Tout ce ceci était bel et bon pour la Bosnie, songeait Hussein, mais ne présentait absolument aucun intérêt pour lui.

Epuration ethnique

LJUTA, 30 JUIN 1995, 5 H

23. Les soldats du bataillon Hussein allaient bientôt se ruer à l'assaut des positions serbes situées à quelques centaines de mètres devant Hussein. Les serbes étaient retranchés dans Ljuta et n'avaient aucune chance contre les soldats de Hussein, tous formés à la même école, celle de Hussein, pour un même objectif, confondu avec celui de leur chef. Ses soldats venaient d'horizons différents, certains provenaient même d'Afghanistan. Seuls ceux qui correspondaient à l'idéal d'Hussein, devenu celui de tous ses hommes, avaient mérité d'y demeurer. Cette communauté leur avait permis de ne connaître aucun échec, même lorsque les serbes étaient encore en situation de vainqueur même si les derniers mois semblaient montrer une curieuse incapacité à achever leur supériorité tactique. Peut-être avaient-ils eu peur des réactions de l'ONU et de l'OTAN ? Etaient-ils dans l'impossibilité de vaincre à la fois les musulmans et les croates ou bien leurs exactions rendaient-elles plus difficiles les recrutements ? La

coalition croato-musulmane allait l'emporter. C'était plutôt une bonne nouvelle. Près d'ici, à Mostar, musulmans et croates s'étaient cruellement affrontés pour le contrôle de la ville, sans succès flagrant de part et d'autre. Aujourd'hui, ils contrôlaient chacun une rive de Mostar, la rive gauche bosniaque au nord, et la rive droite au sud pour les croates. Ils étaient séparés par une rivière que le pont pluriséculaire franchissait, brisé par un obus comme un symbole de la rupture ethnique qui s'était produite depuis l'effondrement de la Yougoslavie. Certains disaient que le rapprochement avec les croates contre les serbes était nécessaire et salutaire. Hussein ne croyait pas beaucoup à cette association. Si les serbes étaient tournés vers le nord-est, la Moldavie, l'Ukraine, en tant que slaves occidentaux, les croates étaient tournés vers le nord, la Hongrie, l'Autriche, l'Allemagne. L'histoire récente avait été marquée par cette division, oustachis croates réfugiés dans une Croatie indépendante et sécessionniste appuyés par les nazis, contre tchetniks serbes issus de la Yougoslavie de 1918 et l'effondrement de l'Empire austro-hongrois. Au milieu les bosniaques, peuple monument, vestige des conquêtes du XVIème siècle quand Soliman le magnifique, à la tête des armées ottomanes, avait vaincu les autrichiens et s'était avancé jusqu'aux portes de Vienne, mettant en péril la puissance espagnole grâce, déjà, à l'alliance française avec François 1er. Rien n'avait fondamentalement changé. La confusion politique et les idéaux sur l'avenir des sociétés multiethniques et multiculturelles en moins. Sarajevo serait à tout jamais le symbole de cet échec.

Au fond, cette possible victoire lui était indifférente. Seules la rage et l'envie de vengeance le guidaient, lui

faisaient se serrer les poings et contracter la mâchoire à se faire sauter les dents. Il songeait à tout ce gâchis. Tous ces morts. Tous ses morts. Il avait vu des femmes, des enfants, des femmes enceintes, des vieillards hachés par les obus.

*

Aujourd'hui au moins, les choses étaient claires pour Hussein. Des amis d'un côté, des ennemis de l'autre, et des armes pour les combattre. Depuis deux ans, les serbes installés au nord contrôlaient ce petit village, à l'est de Konjic, et près de Kalinovic sur le plateau de Kluna à près de deux mille mètres d'altitude. Ljuta. Il était placé au pied d'un piton rocheux, Traskavica, qui dominait une petite vallée parallèle à la vallée de la Neretva dans laquelle passait, deux kilomètres plus au nord, la seule voie de communication entre positions bosniaques et croates et surtout, du moins pour les serbes, la principale voie d'acheminement des renforts et du ravitaillement des casques bleus à Sarajevo. De temps en temps, les serbes pilonnaient une colonne, croate, musulmane ou onusienne, selon l'humeur de celui qui commandait le village. Ou selon son degré d'alcoolémie. Le commandement des forces croato-musulmanes n'avait toujours pas décidé d'y mettre fin. Hussein s'était proposé pour reconnaître avec son bataillon les forces serbes dans la région et il avait décidé de prendre le village d'assaut sans aviser qui que ce soit. Singulier retour en arrière ! Retrouver ces vallées, les villages dans lesquels il s'était promené. Hussein connaissait tous ces endroits, toutes les montagnes. Il y était né, il y avait vécu, il y était mort déjà une fois. Les

serbes l'en avaient chassé, ils avaient massacré toute sa famille, ses espoirs. Il allait maintenant prendre un lent plaisir à les déloger à leur tour. Il s'était approché avec ses troupes au plus près du village, par l'est. Il avait dû passer de nuit à travers le territoire contrôlé par les serbes. Des éclaireurs volontaires avaient vérifié quelques heures auparavant qu'aucune unité susceptible de leur barrer la route ou de donner l'alerte n'était stationnée à proximité. Hussein se tenait à la lisière du petit bois qui coupait la colline en deux, surplombant le petit village occupé par les troupes serbes. Ce n'était pas un grand village, Ljuta. Deux mille habitants avant la guerre, à peine plus. Un village occupé par les soldats serbes dont on devinait les mouvements. Hussein reconnaissait la grande maison de Hazim. La maison de Souraya. On ne voyait nulle âme qui vive sinon quelques soldats qui allaient de maison en maison, le plus souvent en ruine ou ouvertes à tous les vents, après avoir subis tous les outrages.

*

Des souvenirs pénibles revenaient à la mémoire d'Hussein comme chaque fois qu'il observait l'abandon d'un lieu voué à la vie par la faute des soldats, ses ennemis serbes, lui-même parfois. Il se rappelait son propre village, Jelasca, de l'autre côté de la montagne, dans les collines sèches du nord ouest de Ljuta, qu'il s'apprêtait à conquérir. Il se rappelait ces paysages montagneux, les quelques habitants qui, loin du monde, perpétrait un type de vie campagnard du début du XXème siècle, avec peu de voiture, pas de route, beaucoup d'animaux, des paysans

joyeux mais renfermés sur eux-mêmes. Il se rappelait Souraya, ses parents, ses amis qui les avaient accueillis il y avait bien longtemps déjà. Son père était allé demander au père de Souraya sa main pour Hussein comme c'était la coutume. Hazim avait hésité. D'un côté, sa position, sa relative richesse pouvait lui laisser espérer un mariage plus intéressant pour sa fille. D'un autre côté, que représentait la richesse d'un marchand de fourrage, de bestiaux divers, d'outils agraires et des autres choses dont les paysans avaient besoin dans un pays pauvre, peuplé de paysans, loin de toute ville où quiconque devait être plus riche que lui ? Et puis ce garçon, Hussein, avait l'air d'être un garçon sérieux. Il lui avait plu le premier jour où il l'avait rencontré et cette impression ne s'était pas démentie depuis. Il était instruit, ses professeurs lui avait même assuré qu'il pourrait faire des études en ville, à l'université peut-être, à Sarajevo ou ailleurs. En Allemagne, en Italie ou Paris même, lorsque la guerre serait terminée, si elle se terminait. Et puis Souraya n'était plus très jeune, elle avait presque dix-huit ans et semblait désirer ce mariage. Il le devinait à l'agitation désordonnée de ses cils, lorsqu'il lui disait qu'Hussein allait venir ou venait d'arriver. Alors Hazim avait fini par accepter. Il n'avait mis qu'un mois pour se décider favorablement.

C'était en 1993. Il y a avait eu les Beatles et les Rolling stones, l'année 68, la contraception et les hippies, deux crises pétrolières, le Sida, Gorbatchev, la chute du mur de Berlin mais rien de tout cela n'avait ébranlé les mœurs de cette partie du monde. Un homme continuait à désirer une femme en ruminant sa frustration ; il la demandait en mariage, sans avoir pu voler autre chose que quelques

baisers, quelques embrassades, une ou deux après-midi à essayer péniblement de faire, au sens mécanique, l'amour ; deux corps se surmontant l'un l'autre et remuant de concert, assez péniblement et trop rapidement, sans rien de ce qui peut correspondre à un début d'extase, de communion des corps ou des âmes, sans même parler d'orgasme ; le tout en faisant semblant de rien, dans une espèce de brouillard organisé qu'on appelait conventions.

Un jour, le père d'Hussein qui se reposait devant sa maison vit arriver un employé d'Hazim sur une mule chargée du message. Aussitôt, il avait envoyé Hussein au village de Souraya pour inviter Hazim, Souraya et toute sa famille pour les fiançailles, qui devaient avoir lieu le mois suivant. La veille du jour prévu pour la célébration des fiançailles, Hazim, sa fille et toute sa suite arrivèrent au village d'Hussein, Jelasca, distant d'une trentaine de kilomètres à travers les routes de montagne. Toute sa famille les attendait à l'entrée du village. Des enfants déposaient des fleurs sous les pas de Souraya, de sa mère et de ses soeurs. Tout le monde voulait montrer à Hazim qu'il avait fait le bon choix, personne n'ignorant quelle avait été son incertitude et ses doutes. Le père d'Hussein l'accueillit comme on reçoit son frère et lui fit tous les honneurs de sa maison. Elle avait été ornée de toutes les fleurs qu'ils avaient pu trouver, surtout autour de la chambre de la fiancée. Il flottait une odeur chargée de toutes les effluves des fleurs accompagnées des saveurs sucrées et épicées provenant des cuisines où les femmes préparaient les repas qui allaient faire honneur à Hazim.

Hussein n'était pas encore arrivé. Il était allé, avec son jeune frère Josip, chercher quelques beaux agneaux chez

son cousin, qui était berger au fond de la vallée, à une dizaine de kilomètres. Il pouvait, d'ici, observer La montagne qui cachait Konjic, la ville la plus proche à vol d'oiseau et en même temps la plus éloignée car il fallait faire un grand détour, soit par Sarajevo au nord, soit par le sud, à moins de disposer de véhicules tout terrain pour franchir les vingt kilomètres difficiles qui séparaient Konjic de Ljuta. Il en était encore à discuter les prix lorsqu'il entendit plusieurs bruits sourds provenant des hauteurs, sur l'autre versant de la montagne. Sur le moment il crut à un orage qui grondait et s'inquiétait pour la fête du soir et du lendemain. Mais levant les yeux, il ne vit pas le moindre nuage, qu'aucun souffle de vent n'avait d'ailleurs annoncé. Les bruits sourds, puissants, accompagnés de coups plus secs et très rapprochés le réveillèrent complètement. Des explosions ! Des tirs d'armes automatiques ! Elles provenaient de son village ? Il vit soudain deux énormes hélicoptères survoler la vallée. Il distinguait parfaitement les deux courtes ailes porteuses des bacs à roquettes et des bombes au phosphore caractéristiques des hélicoptères soviétiques que possédait l'armée fédérale yougoslave. Il en avait vu une fois déjà quand les soldats étaient venus faire des manœuvres militaires, quand il était enfant. Une heure plus tard, trois nouveaux hélicoptères, plus gros encore, des hélicoptères de transport, le survolèrent à leur tour, se dirigeant vers le nord. Il courrait maintenant le long des pentes de la montagne. Son frère parvenait à peine à le suivre. L'inquiétude décomposait son visage. Son cœur battait si fort qu'il aurait pu croire, s'il y avait prêté une quelconque attention, qu'il allait sortir de sa poitrine. Parvenu à mi-pente, il obliqua pour contourner le flanc de

la montagne. Il vit alors la fumée, noire et fine, monter droit vers le ciel sans vent. Il ne pouvait croire l'évidence, affronter ce qu'il devinait.

— Josip, va chez le père de ton ami, celui qui travaillait chez les pompiers à Mostar, et dis-lui de venir au village.

Josip saisit le ton de son frère et vit les larmes qui menaçaient de surgir de ses jeunes yeux qui n'avaient jamais encore connu la détresse. Il embrassa son frère aîné d'une puissante étreinte.

— Va Josip, et prie !

Son frère avait à peine disparu qu'Hussein se précipita vers son village. Il hurlait en courant car il savait bien ce qui s'était passé. Mais il ne pouvait deviner l'étendue du désastre. Du village où Hussein avait passé l'essentiel de sa vie, il ne restait que quelques maisons calcinées. Les toits et les cloisons avaient été soufflés par les explosions des roquettes tirées des hélicoptères. Les murs avaient été troués par quelques obus, les contours noircis de fumée et au bord desquels un cadavre de paysan ou de chien gisait. Les fleurs avaient été foulées, livrées aux outrages des soldats ivres en mal de violence, de tuerie, de filles. Certaines avaient été jetées du haut d'une falaise proche, dénudées, les vêtements arrachés, battues, après avoir été humiliées. Elles formaient un petit tas, trente mètres plus bas. Hussein le distinguait entre ses larmes. Parmi elle il ne voyait pas Souraya la Belle, Souraya la Promise, ni ses sœurs. En revanche, il reconnaissait sa mère et quelques femmes du village. Elles s'étaient faites les plus belles possible pour les fiançailles d'Hussein avant d'être prises par ces cochons de soldats. L'absence de Souraya et de ses sœurs le rassurait et l'inquiétait à la fois car il manquait

beaucoup de jeunes filles. Il voyait sa maison, en ruine. Peut-être étaient-elles là, réfugiées entre quelque mur affaissé ? Il crût que ses genoux allaient refuser de le porter lorsqu'il vit son père. Mort, torturé et cloué sur une porte, un soldat de l'armée yougoslave mort aussi près de lui. Son père avait dû vouloir se défendre, avait réussi à tuer un soldat et ses compagnons s'étaient vengés. Seule la vengeance pourrait, à son tour, le calmer pensait-il, à genoux devant la falaise, la tête entre les genoux, tapant la terre des poings, jusqu'au sang, comme sur autant de serbes avinés dont il ne songerait plus qu'à se venger, lui et toute sa famille, sa famille présente, éteinte, et celle qui lui était promise et qu'il n'aurait plus. L'horreur n'était pas terminée. Les soldats avaient rassemblé tous les enfants, les vieux et les hommes qu'ils n'avaient pas encore tués, dans la maison du centre du village, celle qui servait de mosquée, d'école et de salle de réunion et l'avait incendiée en tirant à travers les cloisons de torchis. Il ne restait plus rien. Des corps jonchaient les rues du village. Certains presque coupés en deux par des rafales de *Kalachnikov*. D'autres égorgés au poignard. Certains les yeux arrachés. Il vit son frère cadet, face contre terre. On aurait pu croire qu'il dormait, si ce n'était l'ambiance mortifère et si un filet de sang rouge vif ne s'échappait de sa poitrine. Qu'est-ce qui pouvait avoir justifié un tel massacre ? Il ne pouvait s'agir de représailles. Jamais le village n'avait été une base arrière, ni avancée d'ailleurs, de l'armée bosniaque. La vallée était trop encaissée, trop perdue. Il n'était pas non plus connu pour être habité par des musulmans fervents. Les serbes étaient devenus fous, fous à lier, à haïr, fous à violer pour tuer, à tuer pour tuer. Et ils le rendaient fou. Hussein avait fait le

tour du village. Courant en tout sens. Soulevant les cadavres. Remuant les cendres et les restes calcinés gisant dans l'école. Refaisant cent fois les mêmes gestes, le même parcours, en vain. Il n'avait retrouvé ni les corps de ses sœurs, ni celui de Souraya. Le soir, épuisé, il s'était laissé tomber sur le sol. Il avait même cessé de hurler à la mort, comme un loup ou un chien qu'on abandonne, arrachant ses cheveux et ses vêtements et cessé de pleurer.

Il n'entendit pas immédiatement le râle sourd qui émanait de l'orée du bois proche. Quant il s'en rendit compte, il saisit un bâton et s'approcha prudemment. La mère de Souraya était adossée à un arbre, ayant réussi à échapper au massacre. Hussein s'approcha. Elle était blessée au ventre. Certainement un éclat d'obus ou de grenade. Elle allait mourir, non sans continuer de souffrir atrocement, comme elle le faisait depuis plusieurs heures.

— Hussein, mon fils !

— Mère !

— Hussein, le village, tes parents, ta maison, tes amis !

— C'est terrible. Ils sont tous morts. Il hésita, ferma les yeux quelques secondes. « Mère, et Souraya ?

— Souraya ? Ah Hussein, j'aurais préféré mille fois qu'elle meure. Que Dieu fasse qu'elle trouve la force de se tuer ou d'être assassinée ! Mille malheurs pour elle !

Elle sanglotait silencieusement, la tête enfouie dans ses mains.

— Qu'est-il arrivé ?

— Tu veux vraiment savoir Hussein ? Non, non. Considère qu'elle est morte.

Il lui pris les mains.

— Non mère, elle ne sera jamais morte dans mon cœur.

Quoi qu'il lui arrive. Où qu'elle soit, j'essaierai de la retrouver, je le jure sur ma vie.

— Ils l'ont prise, Hussein, ils l'ont emmenée avec eux, tu sais ce que ça veut dire ?

Il serrait les dents, tremblant de rage contenue. Il aurait égorgé un serbe avec les dents s'il se fût trouvé là. Ce n'était que partie remise.

— Et mes sœurs, mère ?

— Tes sœurs aussi, Hussein.

Aucun mot ne pouvait illustrer la colère, l'envie de se venger et la douleur qui les envahissaient lui et la mère de Souraya. Ils se tenaient là, lui agenouillé et la tête réfugiée sur l'épaule de son ex-future belle-mère, pour mieux pleurer. Elle, oubliant qu'elle était mortellement blessée, sanglotant de concert.

— Mère, je vais chercher des secours et une couverture pour vous couvrir.

— Non Hussein, je vais mourir et c'est mieux ainsi. Je suis une vieille femme et je n'ai plus de raison de vivre si je n'ai plus mon époux et mes enfants.

« Va, laisse-moi mourir. Sauve-toi.

*

Il obéit, séduit par cette volonté morbide et courageuse. Il s'occupa d'enterrer les corps des membres de sa famille avec les habitants de villages voisins qui étaient accourus, alertés comme Hussein par la fumée et le bruit des hélicoptères et par son frère Josip. Puis il revint à l'orée du bois et saisit le corps sans vie de celle qui aurait dû devenir sa belle-mère pour l'enterrer à son tour. Il partit ensuite vers

le village d'Hazim, Ljuta, priant pour qu'il n'ait pas subi le même sort que Jelasca, pour avertir ses habitants du malheur qui avait affecté son village et la famille d'Hazim, les inciter à fuir. Il n'eut pas à pénétrer dans le village. Arrivé à quelques centaines de mètres, il vit la fumée qui montait des maisons incendiées et surtout il perçut le silence qui entourait le village. Pendant quelques jours, accompagné de son frère Josip, il erra dans les collines. Puis, ensemble, ils cherchèrent à rejoindre des partisans ou des militaires de l'armée gouvernementale bosniaque. Ce n'était pas difficile. Il suffisait de marcher vers le sud-ouest sans se faire ramasser par une patrouille serbe. Un berger leur indiqua de faire attention car une colonne de miliciens serbes avait été vue sur les routes, la veille. Certainement ceux qui avaient détruits le village, appuyés par les hélicoptères et qui couraient vers d'autres forfaits. Ils parvinrent à se joindre à quelques soldats bosniaques qui effectuaient une reconnaissance avancée le lendemain. Le soir, alors qu'ils allaient se coucher dans une vieille ferme abandonnée, ils durent se camoufler dans les buissons au passage de camions. Quatre camions et une jeep s'arrêtèrent presque devant eux. Les soldats d'un des camions sautèrent à terre et se dirigèrent vers l'autre, resté bâché. L'un des soldats ouvrit la bâche d'un grand geste, et Hussein crut mourir une seconde fois. Souraya était là avec une de ses sœurs, dans un camion, le visage tuméfié. Un soldat casqué et armé les gardaient. Le reste de la colonne s'arrêta un peu plus loin, pour bivouaquer à l'endroit qu'ils s'étaient choisis. Un serbe galonné, un sous-officier débraillé et sale, suivi de quelques soudards dont la seule vue aurait provoqué l'évanouissement de n'importe quelle jeune fille

voulut s'approcher du camion pour profiter du butin vivant qu'ils avaient ramené. A quelques pas, des soldats l'encourageait avec de gros rires sales et gras.

— Allez-y sergent, y a pas d'mal à s'faire du bien !

— Ouais, sergent, ramenez moi z'en une jolie que je me défoule, J'ai justement une p'tite envie !

Le gros sergent tenait son fusil par la main droite, la gauche s'accrochant à une bouteille d'alcool déjà bien entamée. Il se retournait vers les soldats qui lui faisaient des grands gestes obscènes.

— Z'inquiétez pas les gars. On a bien mérité ces putes.

Il hésitait pourtant. Un autre soldat s'avavançait. Un officier bien tenu qui cherchait à s'interposer, la main sur la poignée de son revolver.

— Couché, sergent, vous n'êtes pas un animal.

— Colonel, sauf vot'respect, laissez-les nous, ce sont que des putes musulmanes tout juste bonnes à c'qu'on les baise. A moins qu'vous voulez les garder pour vous tout seul. Eh colonel, faut partager ! On vous en laisse une ou deux et nous autres on s'partage le reste, pas vrai les gars ?

Hussein voulut bondir mais son frère et l'un de ses nouveaux compagnons le retinrent fermement. Le colonel n'appréciait apparemment pas la fête promise.

— Ça suffit, sergent ! Puis, se tournant vers son chauffeur :

« Chauffeur, nous allons partir avec camion.

— Ah non, non, non, colonel, vous n'avez aucun droit sur ces filles. Elles sont à nous. Vous et nous on est pas de la même armée. J'commence même à m'demander si on est de la même race. Nous on est les soldats de la République serbe de Bosnie et bientôt de la Grande Serbie et vous,

vous êtes de l'armée yougoslave. Vous n'êtes pas en guerre que je sache. C'est nous qui faisons le sale boulot. Vous n'êtes qu'un observateur ici. Alors vous allez lâcher votre pistolet et vous allez vous barrer vite fait. D'ailleurs le chauffeur va se barrer aussi avec vous puisque vous avez la trouille. Nous on va s'amuser un peu, hein les gars ?

Le colonel sortit alors son pistolet et se dirigea vers le gros sergent.

— J'ai dit que ça suffit ! Vous êtes des porcs, siffla-t-il entre les dents, méprisant. Soldats ! Allez chercher votre commandant !

— Bien sûr colonel, répondit un soldat. J'y vais, vous fâchez pas !

Le soldat s'enfonça dans la nuit déjà sombre en direction du reste de la colonne de laquelle quelques rires, quelques ordres parvenaient autour des foyers allumés par les soldats pour préparer la soupe et réchauffer la nuit. Le colonel tenait toujours en joue le sergent. Les deux hommes se faisaient face. Les autres soldats attendaient derrière pour savoir qui allait l'emporter. Le colonel ne vit pas le soldat qu'il avait envoyé chez son commandant revenir discrètement pour l'assommer et le coucher dans sa jeep tandis que les soldats se dirigeaient déjà vers le camion d'où parvenaient maintenant les cris aigus de terreur des jeunes sacrifiées.

*

Deux ans après, les serbes occupaient Ljuta, le village de Souraya. Dragan Hussein Blavic et son frère Josip avaient tué beaucoup de serbes. Josip avait même conduit une

mission vengeresse en France. Il ne regrettait aucun des serbes tués. Il lui en faudrait encore beaucoup pour venger sa famille et surtout Souraya. Rien ne pourrait la faire oublier. Comment oublier un souvenir, un rêve, un espoir, un bonheur espéré et perdu à jamais ?

Dracula

LJUTA, 30 JUIN 1995, 5H15

24. Au centre de Ljuta, le commandant Basilevic allait finalement réussir à finir de se saouler. Il avait entamé une bouteille d'un ignoble alcool de prune vers dix heures la veille, et elle était maintenant presque vide. L'aube allait surgir et il aurait à peine le temps de se reposer. Quatre ans plus tôt, Il avait quitté son emploi à la poste d'un petit village serbe pour prendre la tête d'une section de miliciens volontaires, en raison de ses capacités supposées durant son service militaire, comme sergent, dix ans plus tôt. Ils avaient écumé la région, tué beaucoup de musulmans, quelques croates et pour ces exploits, il avait été nommé capitaine lorsque le précédent capitaine était mort en sautant avec sa voiture sur une mine antichar qu'il n'aurait pas manqué de voir et d'éviter s'il n'avait été complètement saoul ce soir-là.

Depuis, ivre de sauvagerie et de la puissance qu'il

détenait sur ses hommes et sur le maigre territoire qu'il contrôlait et terrorisait comme, au Moyen-âge, les capitaines laissés libres de piller les régions qu'ils traversaient avec leurs bandes de soudards en mal de tuerie, en mal de meurtres et de sang. Ils furent les vampires des campagnes d'autrefois comme Basilevic était le vampire des campagnes bosniaques du moment, incapable de se passer du pouvoir morbide qu'il détenait. Il lui faudrait retourner à son emploi de postier, retrouver ses mornes collègues et les longues journées identiques et sans passion. Il pourrait peut-être trouver un emploi dans une ferme du village, ou à l'usine. Rien à voir en tout cas avec la vie trépidante qu'il menait depuis quatre ans et qu'il ne quitterait sous aucun prétexte. Il ne pouvait s'imaginer en train de composer des lettres ou des colis, recevant des ordres de l'un de ses soldats peut-être ?

La vie civile ne valait décidément rien à côté de celle de chef militaire en guerre. Il comprenait maintenant pourquoi les hommes des siècles passés ne s'arrêtaient qu'avec la balle qui les jetait à terre ou transpercés de la pointe d'une flèche, d'une épée, d'une lance ou écrasés, brisés, sous une masse d'arme.

Tout ce qu'il avait connu, les femmes, la vie, l'argent, le pouvoir, la franche et militaire camaraderie mais aussi la peur, la volonté, l'indicible joie animale qu'il éprouvait à donner la mort en risquant chaque fois sa vie et celle de ses soldats comme un gladiateur des temps modernes, il l'avait vécu durant ces quatre dernières années. Aucun sentiment, aucune émotion de sa vie civile et qu'il avait crû inégalés ne souffraient la comparaison avec ceux qu'il avait éprouvés à la guerre. Il avait trouvé une nouvelle famille,

un nouvel idéal, une nouvelle vie.

Il se versa un verre en hommage à ses heureuses pensées, vite assombries à la vue de la porte qui communiquait avec la pièce voisine et à travers laquelle il devinait le pas de son visiteur.

A côté de la pièce qu'il occupait au centre de la plus grande maison du village, celle du maire que ses troupes avaient expulsé avec ses congénères il y avait deux ans déjà, en tuant quelques uns, utilisant quelques unes, se reposait le colonel Atisevic, inspecteur général de l'armée de Yougoslavie délégué auprès du gouvernement de la République serbe de Bosnie. Il était arrivé la veille dans un véhicule blindé soviétique aux couleurs de la Yougoslavie précédé d'une escorte de soldats yougoslaves et de miliciens serbes.

Atisevic ouvrit la porte d'un mouvement franc et jeta un regard circulaire sur la pièce. Son regard croisa celui de Basilevic qui ne put le soutenir. L'alcool justifiait en partie cette faiblesse mais en partie seulement. Atisevic dégageait une élégance naturelle, un mélange harmonieux de désinvolture, de rigueur, de décontraction et de raideur qu'ont ces grands militaires des grandes familles françaises, anglaises ou allemandes, larges contributrices de chairs à canons depuis des siècles. Il prenait tout son temps pour ajuster ses gants de cuir fauve. Finalement, il rompit le charme en entrant et en s'asseyant aussitôt, croisant ses jambes qu'allongeait une paire de bottes brillantes parfaitement lustrées.

Atisevic posa son képi, retira ses gants et alluma une cigarette anglaise avec un briquet Zippo américain sans en proposer à Basilevic.

— Colonel Atisevic, de l'armée de Yougoslavie. Je suis chargé par le général commandant les forces armées de Yougoslavie d'effectuer une tournée d'inspection dans les rangs de l'armée de la République serbe de Bosnie.

Le commandement yougoslave prête une certaine attention aux conditions dans lesquelles vos troupes traitent l'ennemi, avait-il poursuivi, et il n'est pas certain que toutes les opérations qui ont été menées sous votre commandement l'ait été d'une façon qui puisse souffrir aucune critique.

Basilevic crut s'étouffer. Un petit coup d'alcool de prune lui ferait du bien.

« *Les salauds* ».

— Ça fait quatre ans qu'on me dit de faire la guerre aux musulmans et aux croates, sans limitation des moyens. Des moyens que vous nous fournissez. Aujourd'hui vous avez peur des occidentaux. De leurs télévisions surtout. Et vous voulez faire payer votre peur par des types comme nous.

« Et Sarajevo, alors, et Tuzla, et Bihac ? Ce ne sont pas des conditions dans lesquelles nos troupes traitent l'ennemi qui intéressent le commandement ?

— C'est une autre question mais vous vous leurrez commandant. Il s'agit de zones de sécurité dans lesquelles les serbes de Bosnie ont commis des crimes de guerre. La Yougoslavie a condamné ces agissements. Il nous est difficile de complètement désavouer nos frère serbes même s'il sont devenus complètement fous et aveugles. Nous ne sommes plus au Moyen-âge ! Mais ce sont là des décisions politiques qui vous échappent et que vous n'avez pas à discuter ! Il n'est pas sûr, d'ailleurs, qu'elles aboutissent à quelque chose, murmura-t-il pour lui même.

— Et la Grande Serbie ! C'est la nôtre, pas la vôtre ! ne put se retenir Basilevic, explosant, bavant, les yeux exorbités injectés d'alcool et de sang.

« Vous avez oublié Vukovar, vous avez oublié Tito. Vous avez oublié le rêve serbe, vous avez tout oublié. Vous voulez laisser le pays aux païens, aux musulmans, ceux-là même qui ont occupé le pays pendant des siècles et qui aujourd'hui sont financés par les pays arabes, la Turquie et les républiques islamiques ?

« Jamais. Vous entendez ? Jamais ! Ce pays est à nous. Nous ne laisserons pas un pouce des territoires conquis par le grand peuple serbe seul contre tous, contre les anglais, contre les français, contre les américains. Jamais ils ne nous attaqueront, nous sommes trop forts, trop déterminés, trop aguerris maintenant pour qu'ils osent venir ici. Quant à l'ONU, nous pillons tous les jours leurs convois, nous pouvons fermer les aéroports si nous le souhaitons. Bientôt nous prendrons les zones de sécurité, une par une. Et nous prendrons Sarajevo en dernier. Nous en ferons la capitale de la Grande Serbie ! L'Europe sera à genoux et elle sera bien obligée de nous accepter ! C'est que nous voulons pour notre peuple !

Bon Dieu, colonel, mais on fait la guerre ici si vous n'avez pas remarqué ! Venez voir dehors et vous verrez que mes hommes ne se tricotent pas des moufles pour l'hiver mais vous pourrez voir dans quoi ils mettent les mains, tous les jours, si l'odeur ne vous dérange pas trop. Allez voir ce qu'ils font en face aux prisonniers, à nos femmes, avant de venir nous insulter !

Nous sommes les Vlad des temps modernes. Chaque soldat serbe doit être un comte Dracul, chargé de tuer les

musulmans et de les empaler dans la plaine comme Vlad l'empaleur, Vlad, un slave, qui aurait pu être un serbe ! Qui aurait dû être un serbe !

— Ça suffit comme ça, commandant, reprenez-vous !

Il fallait toujours se méfier de ces miliciens, des paysans que la guerre transformait en soldats assoiffés de sang et que l'horreur et l'alcool étaient incapables d'assouvir tant leur soif de meurtres, de viols, de destructions était forte comme pour prendre une revanche collective et définitive sur une histoire qu'ils ne parvenaient pas à assumer. Croyaient-ils sincèrement pouvoir lutter contre le monde entier ?

— Vous croyez que vos compatriotes sont fiers de ce qui a été fait ici, tous ces morts, toutes ces exactions, ces femmes, ces enfants... Vous croyez qu'il y a quelque chose à gagner et que si nous gagnons ce quelque chose, le monde ne nous jugera pas ?

— Le monde je ne sais pas, mais mes enfants pourront être fier de ce que leur père aura bâti pour eux. Et je ne sais pas si le gouvernement serbe cautionne vos propos ! Je me souviens de vous colonel. On s'est déjà rencontré, non ? Ici même, il y a quelques années ? Vous étiez déjà un observateur envoyé par nos grands frères de Belgrade. Je ne me trompe pas colonel ? Déjà à l'époque vous désapprouviez nos méthodes et on vous avait renvoyé à Belgrade...

— Ça suffit ! répéta Atisevic en se levant, tournant le dos à cette esquisse de soldat, déguenillé, ivre, mal rasé, les cheveux trop longs et en broussaille, gras, l'uniforme douteux, les brodequins crottés, ressemblant, en pire, à tous les dessins des caricaturistes occidentaux lorsqu'ils

peignaient les soldats serbes.

*

Atisevic n'avait jamais approuvé le soutien tacite que la Yougoslavie avait accordé aux serbes de Bosnie lorsque ceux-ci avaient entamé leur marche triomphante, délogeant croates et musulmans bosniaques et conquérant même la Slavonie orientale soumise ensuite sous la botte de l'infâme Drakkan, et la Krajina, emprunt serbe au territoire de la Croatie avec le soutien massif des dirigeants yougoslaves, Slobodan Milošević en tête. Il faisait partie de cette infime minorité d'opposants à Milošević qui tentaient d'influer le cours de la guerre, vainement jusqu'à présent, pour éviter un sort funeste à son pays et le déchaînement de colère guerrière que, un jour ou l'autre, son pays subirait en représailles. Il se souvenait la destruction de Vukovar, les déportations massives des populations locales, chaque fois qu'elles n'étaient pas serbes, les camps de concentration, dissimulés puis abandonnés lorsque les occidentaux en avaient eu vent. Dans certains villages, les serbes rassemblés en milice avaient violenté, violé, massacré leurs voisins, leurs amis, détruit leur maisons, pris leur femme, leurs filles, avaient chassé les autres sur quelque route, vers quelque village ami mais inconnu sous le seul prétexte qu'ils n'avaient pas la même religion ou pas la même ethnie, si cela signifiait quelque chose en Yougoslavie. Et si cela signifiait quelque chose en Yougoslavie, alors c'est tout l'ancien Empire Austro-Hongrois qui risquait de s'enflammer, entre croates et dalmates, croates et slovènes, croates et slavons, slavons et voïvodes, voïvodes et

hongrois, hongrois et roumains transylvains, roumains et moldaves... Décidément, l'Europe ne finissait pas de payer les choix du Président Wilson, lui qui après la guerre de 1914-1918, avait imposé ses vues sur la recomposition de l'Europe et du monde, de son point de vue strictement américain et déjà, isolationniste. La Yougoslavie et le démantèlement de l'Empire austro-hongrois, était l'un des exemples le plus criant. Il avait assisté à des telles exactions lorsque l'Armée de Yougoslavie l'avait envoyé en mission d'observation, il y a quelques années plus tôt, dans cette même zone. Peut-être y avait-il Basilevic, il ne s'en souvenait plus. Il ne gardait que le souvenir horrible des tueries, des victimes dont les regards le hantaient encore chaque nuit.

Le pire pour Atisevic était de penser que non seulement des serbes de Serbie avaient soutenu ces exactions mais plus encore, que certains y avaient participé et s'en vantaient. Personne n'oublierait le sinistre capitaine Drakkan ou Vojislav Seselj, celui qui haranguait son armée de miliciens devant Vukovar en hurlant : *« les croates, c'est avec des petites cuillères rouillées qu'il faut les égorger »*, criminels de guerre patentés et subventionnés devenus candidats à la présidence de la République serbe.

Atisevic serrait les poings de rage. En poste à Paris au début de la guerre, avant de revenir en Bosnie, puis de retourner à nouveau à Paris comme attaché militaire à l'Ambassade de Yougoslavie, avant d'être remplacé courant mai, il n'avait pu empêcher cette catastrophe. Pourtant, sa position au sein de l'armée fédérale de Yougoslavie aurait pu lui permettre d'exercer une certaine influence. Membre des services de renseignements

yougoslave et inspecteur adjoint des armées, il avait été envoyé à Paris pour réorganiser l'espionnage des français, des allemands et des russes, ex-soviétiques. Les services yougoslaves n'avaient jamais été très efficaces mais ils avaient d'assez bon rapports, secrets, avec les bulgares et les roumains, eux-mêmes traditionnellement chargés de noyauter les services de renseignement français pour le compte des soviétiques. Sa mission avait été un demi-succès car si les services des pays de l'est de l'ancien bloc soviétique avaient perdu de leur efficacité, il avait pu tenter un rapprochement réussi avec les diplomates français et russes ce qui, en temps ordinaire, aurait été salué comme une victoire historique, si ce n'était la guerre en Bosnie, la guerre en Europe, une fois de plus, une fois de trop.

Il comprenait l'inquiétude des occidentaux. Quatre-vingt ans auparavant, du tir d'un anarchiste serbe fou sur un prince autrichien à Sarajevo, était née une guerre impitoyable, tuant huit millions d'européens, d'africains et d'américains. Sans oublier quelques australiens et néo-zélandais morts dans les plaines de l'Est et du Nord de la France et sur quelques grèves de la mer de Marmara, entre Bosphore et Dardanelles, entre Europe et Asie. Pourtant, ce prince autrichien était rejeté des siens. Les russes avaient déclenché la guerre en répondant à la déclaration de guerre imbécile que les austro-hongrois avaient signifié aux serbes devant leur refus prévisible d'accepter que la police impériale enquêtât sur le meurtre, déclenchant la réaction en chaîne entre tous les européens par la stupide logique du jeu des déclarations de guerre et des traités d'alliance. Pourtant ils ne portaient pas précisément les serbes dans leur cœur et n'étaient pas véritablement prêts à accourir

pour les venger ou les défendre des velléités des autrichiens. Simplement, ils avaient été surpris, vexés ou inquiets du constat diplomatique de l'assassinat de Sarajevo et avaient mécaniquement déclenché la guerre, peut-être simplement pour ne pas perdre la face, comme on faisait la guerre autrefois, sans se rendre compte que, cette fois-ci, c'était une guerre moderne, économique, mécanique, industrielle, totale, qui allait dévaster l'Europe.

Son père lui avait longtemps raconté comment, pendant la seconde guerre mondiale, il avait résisté auprès de Tito contre les troupes nazies. Héros de la résistance, il avait été longtemps un dignitaire du régime. Son aura était confortée par le fait qu'il était d'origine croate, un croate qui comme Tito avait fait le bon choix, celui de la résistance à l'oppression en son temps contre le choix de certains croates, historiquement, culturellement, religieusement plus proches des autrichiens, des hongrois, des allemands, que des serbes. Atisevic était fier de son père, fier de son engagement passé issu d'un choix courageux et libre qui se trouvait être heureusement dans le sens de l'Histoire. Aujourd'hui, il était temps que la Yougoslavie et les serbes comprissent qu'ils s'étaient trompés, comme la Croatie s'apprêtait à le faire bien qu'elle se fût jeté dans les bras d'un dirigeant corrompu, et recevait déjà, en récompense, les subsides des européens et des américains. Même les français, derniers défenseurs parfois contre leur gré des serbes, au nom d'une histoire partagée en 1914, même eux avaient rejeté cette amitié ancienne et s'apprêtaient, s'il le fallait, à faire la guerre aux serbes. L'Histoire avait choisi son camp, il n'était peut-être pas trop tard pour rattraper le temps perdu, contre ces fous serbes bosniaques, accrochés

à leurs chimères panserbes comme Hitler ou les japonais s'étaient jadis accrochés à des rêves voisins avant de s'effondrer dans un fracas mondial.

Les bosno-serbes étaient allés trop loin dans la démesure, dans la provocation, dans l'horreur, dans la guerre, dans leurs projets de conquête, pour pouvoir revenir en arrière. Il fallait donc les lâcher. Puis renverser Slobodan Milošević. Ce ne serait pas aisé. Au loin, il entendait le sourd mugissement d'un canon serbe accompagné des cris hachés d'une ou deux mitrailleuses en train de pilonner une position bosniaque ou croate. C'était des canons et des mitrailleuses et des obus et des balles serbes. Comment la Serbie pourrait-elle ne pas assumer la possession de ces armes par les bosno-serbes ? Beaucoup de ses compatriotes l'assumaient et revendiquaient bien davantage encore. Il serait difficile de faire marche arrière. Mais c'était sa mission, celle qu'il s'était confiée et pour laquelle il était ici après avoir réussi à convaincre le Président en une nuit de palabres et d'arguments, ce Président qu'il méprisait et qu'il s'était juré de renverser.

A l'assaut !

LJUTA, 30 JUIN 1995, 5H20

25. Hussein s'assura une dernière fois que ses compagnies étaient prêtes. La première compagnie, Charlie 1, était un peu en retrait, en réserve de contre-attaque, prête à soutenir le bataillon en cas de difficulté ou de le recueillir en cas de retraite.

Hussein vérifia son arme, les soldats les plus proches le regardaient. Leurs mâchoires étaient serrées, faisant surgir leurs os sous les joues, pour montrer leur détermination ou pour masquer leur peur. Les yeux de certains trahissaient l'angoisse sourde qui, chez tous les soldats du monde et de tous les temps, montait avant le combat.

Hussein connaissait bien cette peur. Elle le tenaillait à chaque fois. Le rythme des battements de son cœur enflait, en un rapide crescendo de percussion, jusqu'à faire battre le sang à la chamade contre ses tempes, légèrement en contre temps avec les coups de pompe de son cœur qui frappaient sa poitrine. L'afflux de sang lui voilait un temps les yeux jusqu'à ce qu'il s'ébroue violemment, comme pour dissiper

d'un coup de vent la brume qui le gênait. Son cœur battait si fort qu'il avait l'impression de goûter l'adrénaline qui envahissait son corps, ses veines, pour entretenir la cadence infernale du batteur, à l'intérieur. Sa bouche séchait, comme si sa langue, soudain transformée en éponge, aspirait toute la salive qui s'y trouvait pour mieux la rejeter en d'innombrables gouttelettes de transpiration qui suintaient tout le long de son corps, sous ses cheveux, dans son dos, sur ses bras, par tous les pores de son visage tandis que comme une drogue, revenue du haut de son corps, l'adrénaline descendait en rapides vers ses jambes, comme pour y puiser la force qui s'y trouvait, amollissant ses genoux, pour mieux remonter vers son ventre pour former une boule douloureuse et se diriger vers son cœur, en un cycle sans fin.

Il ne savait pas vraiment de quoi ou pourquoi il avait peur. Ce n'était pas la peur de la mort. La mort, il la croisait presque quotidiennement depuis le début de la guerre. Elle était devenue une voisine, une compagne de route, une de celles que l'on n'aime pas, mais que l'on ne peut manquer de croiser continuellement. Il avait appris à savoir quand il risquait de la rencontrer. Il avait jusqu'ici réussi à l'éviter, de justesse parfois. Il avait même réussi à la dompter, une fois, lorsqu'une balle serbe l'avait frappé au côté. Il avait bien cru qu'Elle allait emporter ce combat. Il était condamné à perdre la bataille, bien sûr, mais il préférait attendre le plus possible. Livrer bataille contre la mort. Le plus longtemps possible. Le temps nécessaire à l'achèvement de sa mission. Il avait tant de choses à faire encore.

Son radio, Samir, était assis près d'un arbre à quelque

distance. Lui aussi venait des montagnes du centre de la Bosnie. Lui aussi avait tout perdu et n'avait plus rien à gagner sauf pour les autres. Comme Hussein, il avait fait la guerre par vengeance puis par habitude, par orgueil. Samir adorait Hussein. Il était son radio, son ombre depuis que Hussein était devenu officier dans le bataillon alors commandé par Yesdine. Ils avaient fait toute la guerre ensemble. Un jour, tandis qu'ils patrouillaient à la lisière d'une forêt, Samir s'était un peu trop attardé à découvrir alors qu'ils n'étaient pas loin des lignes serbes. Hussein se tenait à côté, examinant l'horizon et songeant au chemin qu'il allait emprunter pour assurer la fin de sa mission. Mû par un soudain pressentiment, il tourna la tête en direction de la plaine, vers le camp serbe, le temps de discerner un mouvement dans les lignes ennemies, celui d'un soldat qui ajustait son fusil et visait tranquillement sa cible à découvert. Hussein eut juste le temps de hurler à Samir de se coucher avant de lui sauter dessus pour le jeter à terre au moment où le chuintement des balles de *Kalachnikov* déchirait l'air froid et où elle se fichaient dans un tronc derrière lui. Un autre soldat avait remarqué le tireur serbe et il put le tuer avant qu'il se dérobe ou qu'il puisse ajuster un autre soldat. Hussein s'était relevé, avait épousseté sa tenue, remis son casque en place et n'avait plus jamais reparlé de l'incident, ce dont Samir lui savait presque autant gré que de lui avoir sauvé la vie.

Par de petits gestes mécaniques et précis, il mettait en place l'appareil radio à la demande d'Hussein lorsqu'il voulait communiquer avec ses subordonnés ou avec ses supérieurs. Dans la bataille, Samir et sa radio étaient plus importants qu'un fusil, plus importants que dix fusils.

*

Hussein songeait à sa mission. Mener ses hommes à la bataille, à beaucoup de batailles encore, vaincre enfin et puis ensuite peut-être, aider à réorganiser un pays, né de nulle part. Musulman bosniaque, bien sûr ce n'était pas une nationalité, alors qu'être croate, serbe, macédonien, hongrois, roumain, cela avait une signification ethnique, géographique, diplomatique parfois, un écho historique. Eux n'étaient que le résultat d'une colonisation religieuse, née des conquêtes de Soliman le Magnifique, à la fin du XVIème siècle jusqu'à l'effondrement de l'Empire ottoman, entamé au milieu du XVIIIème siècle et achevé en 1918. Mais ils étaient d'anciens serbes, d'anciens croates, d'anciens hongrois, d'anciens ottomans, unis par une même foi, encore que modérée, européanisée, alors que les autres étaient croates ou serbes avant d'être bosniaques. D'ailleurs, on parlait d'un serbe bosniaque ou d'un croato-bosniaque mais d'un musulman bosniaque. Le premier terme, la référence religieuse, valait appartenance citoyenne et nationale.

La Bosnie avait toujours été un carrefour. L'Illyrie avait été conquise par l'empereur Auguste et plusieurs voies romaines l'avaient sillonnée. Une au sud longeait la côte en passant par Salona, future Raguse, devenue Dubrovnik la martyre, et l'une au nord longeait les territoires de la Dacie et remontait sur les frontières de la Germanie. Région non encore évangélisée, elle était passée, lors du Grand partage du monde romain en 395, entre Grecs et Latins, sorte de Yalta antique aux conséquences plus durables et plus

terribles, aux marches des deux empires romains, des deux cultures, qui, désormais, allaient se faire face pendant des siècles, du côté de l'empire romain d'orient, la frontière passant à proximité des limites actuelles de la Bosnie et de la Croatie. La Bosnie était donc destinée à passer du côté grec, oriental, puis orthodoxe de l'Europe, du côté serbe, contre son voisin, croate, dernière limite romaine latine. La Bosnie n'avait d'existence propre, autre que comme une province turque ou austro-hongroise que depuis peu de temps, malgré l'intermède napoléonien qui avait créé les Provinces Illyriennes dont les frontières avaient buté sur la Bosnie ottomane. Elle ne fut reconnue véritablement que parce que le Congrès de Berlin de 1878 avait autorisé l'occupation temporaire du territoire de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie, qui l'avait annexée en 1908. La Bosnie existait alors, non en tant qu'entité reconnue mais comme objet de convoitise, comme source de conflits ou enjeu de pouvoirs incertains. Quelle émancipation pouvaient-ils alors espérer ? Pour quelle identité, pour quel peuple ? C'était comme si les musulmans espagnols n'avaient pas été chassés d'Espagne par Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, après la prise de Grenade en 1492 et que la *generalidad* dans laquelle ils seraient insérés avait fait sécession quelques siècles plus tard pour créer un état musulman espagnol. Un massacre assuré en serait résulté, dans un bain de sang immanquablement prévisible.

Un jour peut-être, de cette folie surgirait la conscience d'un avenir commun à tous les bosniaques. Il songeait aux paroles d'un chant souvent entonné dans le bataillon, imposé par les « *français* » et Yesdine tout

particulièrement:

France, ô ma France très belle

Pour toi je ferai bataille

Je quitterai père et mère

Sans espoir de les revoir jamais.

Il aimerait qu'un jour des soldats, ses soldats, puissent entonner un chant vantant son pays, un pays qu'il chérirait comme les auteurs de ce chant avaient chéri le leur, avant de mourir pour lui peut-être. Hussein songeait souvent à cet avenir incertain. Il lui faudrait d'abord retrouver Souraya si elle était encore vivante et, après avoir tant appris à haïr, réapprendre à l'aimer et lui faire des enfants, une maison, vivre... Rendre à Souraya la petite croix de malachite vert foncé aux pattes enflées, ersatz d'une pauvre jade, qu'il portait à son cou et dont il admirait les reflets diaprés lorsqu'il était seul. La mère de Souraya la lui avait donnée, héritage d'un grand-père croate et catholique fervent. Hussein l'avait retrouvée dans les restes des bagages calcinés à Jelasca que les serbes avaient épargnés ou oubliés. Mais pour réussir tout cela, il lui fallait vaincre. Et pour vaincre, il fallait livrer bataille ce matin. Et d'abord contre lui-même. Comme toujours il lui fallait beaucoup de volonté pour ne pas se relâcher, fermer les yeux, inspirer un grand bol d'air frais, jeter un dernier coup d'œil à ses soldats.

*

5 heures trente. Plus un bruit. Chaque soldat retenait son souffle, le regard braqué sur son arme ou sur son objectif. Les soldats de 1914 devaient ressentir les mêmes

sentiments. Ils savaient que les combats étaient meurtriers. Qu'en face les mitrailleuses les attendaient. Qu'elles faucheraient les meilleurs d'entre eux. Aujourd'hui, le combat de mouvement l'emportait sur ces gigantesques confrontations humaines transformées en boucheries monumentales. Le prix de la vie du soldat s'était considérablement renchéri depuis qu'on avait pris conscience avec la modernisation des techniques militaires que la guerre ne prenait pas fin avec la mort de tous les ennemis.

Les chefs de ses compagnies avaient étalonné leur montre. Hussein avait prévu que la compagnie d'appui, Charlie 4, allait fournir un appui feu au bataillon. En ouvrant un feu d'enfer sur les lignes serbes avec toutes les armes disponibles, fusils, mitrailleuses, mortiers, lance-roquettes antichar, grenades à main et à fusil, pendant exactement deux minutes, puis en détournant la direction de ses tirs sans en diminuer l'intensité. Au même moment, les compagnies d'assaut se lèveraient et marcheraient à l'assaut du village alors que ses défenseurs devraient baisser la tête en raison de l'intensité du feu qu'ils recevraient.

— Charlie 4, ici Souraya.

— Charlie 4, prêt.

— Feu.

— Reçu, Souraya, terminé.

Le bruit était assourdissant et terrifiant. Il voyait les explosions des obus, des roquettes ou des grenades sur les nids de mitrailleuses que les tireurs avaient pu déceler ou sur les premières maisons, vraisemblablement transformées en fortins contre lesquels les impacts des balles formaient

de petits cratères auréolés de poussière. Sept heures une. Il se leva, se gardant bien de dégainer son pistolet comme le faisaient parfois les officiers inexpérimentés qui se signalaient ainsi comme officier et qui risquaient de recevoir la balle d'un sniper ennemi dont la mission consistait précisément à repérer et tuer les chefs ennemis. Braquant son fusil bien plus efficace comme n'importe quel soldat, il hurla :

— En avant !

*

Les trois compagnies, quatre cents hommes environ en tout, s'étaient levées d'un bloc. Les soldats avaient surgi de l'orée du bois et avançaient en marchant et en hurlant sur les avant-postes serbes, premières positions du village sous les tirs de leur camarades de la compagnie d'appui et qui, comme prévu, avaient détourné leur tirs vers l'intérieur du village, contribuant encore à désorganiser et à terroriser l'ennemi.

La première compagnie, Charlie 1, devait prendre le nord du village, Charlie 2 le sud et Charlie 3, celle auprès de laquelle se tenait Hussein, devait prendre position au milieu, en direction du centre du village. Les serbes ne réagissaient pas encore, abrutis par la surprise, par les meurtriers obus de l'artillerie divisionnaire dont les tirs avaient été, pour une fois, simultanés à ceux de la compagnie d'appui, par les obus des mortiers tirés par la section de mortiers lourds de Hussein et par les tirs saccadés des mitrailleuses postées en hauteur et destinés à faire baisser les têtes, et les fusils.

Hussein avait entraîné ses hommes au combat et particulièrement aux assauts, un exercice très difficile. Tous devaient marcher, surtout ne pas courir, pour rester en ligne, en tirant quelques rafales ou lâchant quelques grenades offensives, de gros pétards qui étourdisaient les assaillis, sans épuiser leur chargeur avant d'atteindre les lignes ennemies pour qu'il reste quelques munitions afin de nettoyer le secteur. Si l'alignement n'était plus respecté, ils risquaient de s'entretuer. Tout le groupe devait dépasser l'objectif assigné et arrivé là-bas, se poster afin de permettre au commandant accompagné de quelques hommes de nettoyer ou de faire des prisonniers. Enfin, c'est ainsi que tout se passait durant les entraînements.

— A l'assaut ! Chaque commandant de compagnie et parmi celles-ci, chaque chef de section répétait l'ordre donné par Hussein. Les sections avaient été bien entraînées. Le capitaine Pagès, un autre mercenaire français, au nord, ne put voir ses quatre sections avancer, alignées et hurlant, comme à l'exercice. A peine avait-il lâché son ordre, dressé et pistolet au poing qu'une balle tirée par un sniper habile l'avait frappé en plein front. Un instant immobile ne sachant s'il était mort ou vif, il était retombé en arrière, le regard figé par une expression de surprise tranquille. Aussitôt le lieutenant Hedji, son adjoint, le remplaça, criant l'ordre d'avancer pour faire oublier aux hommes le souvenir de la mort de leur chef, mauvais augure de si bon matin.

— Verveine à tous indicatifs. Verveine est tué. Ici lieutenant Hôtel-India, je suis Charlie 1, hurla Hedji dans sa radio.

« Déjà ! » songea Hussein, un pincement au cœur. Pagès

(il avait choisi Verveine pour indicatif lorsqu'il avait goûté à des bonbons à la verveine fabriqués par un artisan du Puy qui les vendaient sous la marque « Pagès »), avait été son adjoint. Un brillant officier, sympathique et compétent. Hedji était un bon officier aussi. Et il l'avait également formé. Son radio, Samir, était prostré derrière un mur.

— Radio !

— Voilà Commandant. Samir sursauta avant de s'approcher en rampant.

— Hôtel-india, ici Souraya, parlez.

— Hôtel-india.

— Hedji ?

— Oui, commandant.

— Vous êtes Charlie 1, je confirme, terminé.

Hedji tendit le combiné au radio. La mort du capitaine Pagès était entérinée. Il le remplaçait. Il lui faudrait trouver son propre indicatif, Hôtel-India, en principe mais ce n'était pas très poétique. Ça n'avait pas dû être facile pour le commandant. On n'avait pas le temps de s'émouvoir. Plus tard.

*

Devant eux se dressaient quelques maisons qu'avaient habitées d'autres bosniaques en d'autres temps, aux volets ouverts, certains tombant sur leurs gonds rouillés, d'autres déchiquetés par les coups que le vent avait assenés contre les murs. Si certaines maisons paraissaient intactes, la plupart étaient écroulées. Certaines avaient brûlé, d'autres avaient été détruites à l'explosif ou au canon. Toutes formaient d'inhabitables logis mais constituaient autant de

fortins. Pour les assaillants, le terrain n'était pas très favorable. Le village n'était pas rassemblé autour d'une place, d'une église ou d'une mosquée. Au village ancien étiré le long de la route Mostar-Sarajevo, s'ajoutaient de nombreuses maisons construites dans le style pompier inimitable des anciens Pays de l'Est, faites tout autant pour épater les voisins que pour abriter leur propriétaire. Toutes ces maisons constituaient de redoutables lignes de défense si les serbes avaient pensé à une attaque et s'ils avaient eu suffisamment de soldats à leur disposition.

Le lieutenant Hedji et sa compagnie étaient parvenus aux premières maisons. Il s'attendait à ce qu'elles soient solidement défendues. Elles étaient simplement occupées par quelques serbes avinés, avachis tout habillés sur des matelas volés dans les maisons alentour et posés à même le sol jonché de gravats et d'ordures de toutes sortes. Les soldats bosniaques en avaient réveillés certains pour mieux les endormir. Définitivement. D'autres, au sommeil plus léger, avaient sauté sur leurs armes et s'étaient rués aux fenêtres, souvent trop tard, les bosniaques ayant déjà investi la place. Toutes les sections étaient maintenant tournées vers la ligne des maisons du village ancien encore étrangement silencieuses, laissant derrière eux les cadavres de quelques serbes, souvent pétrifiés dans une attitude de vivant, allongés sur un matelas ou agenouillés à une fenêtre. Seuls les impacts de balles, l'odeur de poudre ou de chairs calcinés et les taches de sang témoignaient de la violence des combats.

— Souraya de Charlie 1.

— Ici Souraya.

— Commandant, je suis aux premières maisons. Pas trop

de résistance. Je vois des maisons, en deuxième ligne, sûrement occupées.

— Reçu, Charlie 1, continuez.

*

Au sud, l'avance était plus difficile. La troisième compagnie, Hussein en tête, s'était ruée sur sa cible, une ligne de maisons écroulées d'apparence inoffensive. L'assaut était superbe et terrifiant. La centaine de soldats avançait, d'un pas soutenu mais uniforme en une ligne approximative, la crosse du fusil collée à la hanche. De ce côté du village, les serbes devaient être plus expérimentés car ils avaient assez vite réagi. Ils avaient mis deux ou trois fusils mitrailleurs en batterie et lancés quelques grenades tandis que beaucoup tiraient ça et là, lorsque quelque atermolement de la pluie de feu provenant des hauteurs, derrière les assaillants, leur permettait de risquer un œil sur les cibles qui avançaient vers eux en hurlant. La ligne d'assaut était désormais brisée du fait des tirs serbes en une série de petits groupes qui progressaient prudemment désormais, tentant de gagner un couvert pour un autre, chaque groupe assurant la protection d'un groupe voisin qui avançait.

La réaction serbe forçait chaque section à retrouver son autonomie. Les chefs de section tentaient de contrôler la situation, indiquant tel point de ralliement, forçant l'allure ou la ralentissant, appelant les soldats à effectuer une action particulière, reconnaître une maison, une ruelle, lancer une grenade, couvrir un passage ou l'action d'un camarade.

L'un des lieutenants de Charlie 3 subissait plus de

résistance que les autres. Face à lui, le canon d'un fusil mitrailleur de fabrication russe pointait son museau du trou d'un mur affaissé et avait fauché cinq ou six de ses hommes en quelques secondes, tués ou blessés. D'un geste, il indiqua à un sergent de contourner l'obstacle avec son groupe par la gauche et à un autre par la droite. Se tournant vers le dernier sergent, il lui indiqua le fusil, en fermant le poing et l'ouvrant violemment et en faisant le signe « quatre ». Pour ses hommes, cela signifiait quatre grenades. Tout cela n'était pas très conventionnel mais avait le mérite de la clarté gestuelle. Les quatre grenades furent aussitôt lancées, convergeant vers le trou d'où émergeait le canon de la mitrailleuse serbe. Immédiatement, le lieutenant suivi par quelques soldats foncèrent vers le lieu des explosions, tirant de courtes rafales en direction des silhouettes qu'ils apercevaient, transperçant quelques serbes encore vivants d'un coup de baïonnette ou d'un coup de fusil. En deux minutes, ils avaient atteint leur objectif et l'avait complètement nettoyé. Les deux autres groupes, à gauche et à droite, avaient fait de même et étaient maintenant parfaitement postés, face aux dernières lignes serbes, formées par les maisons les plus proches du village avec lesquelles ils échangeaient déjà quelques coups de feu. Quelques casques émergeaient ça et là laissant deviner les emplacements des troupes, mais ils étaient invisibles à plus d'une dizaine de mètres.

Hussein s'était glissé avec sa section de commandement au beau milieu de la compagnie et avait lui aussi réagi comme le simple soldat qu'il avait été, sans cependant rencontrer les mêmes difficultés que le lieutenant qu'il apercevait à quelques dizaines de mètres. Le lieutenant le

regardait. Hussein lui fit un petit signe de félicitation, le pouce levé. Trop concentré pour sourire, le lieutenant se contenta d'un petit signe de la tête et se replongea dans l'étude de la prochaine position qu'il avait à prendre avec son adjoint, un petit espagnol sombre au regard de rat qui semblait fait pour ce décor de fin du monde.

*

Dans la plus grande bâtisse du village assiégé, le sergent d'astreinte s'était rué dans la chambre du commandant Basilevic. Il n'avait pas été étonné de le trouver en chemise et en bottes en travers du lit, la main droite enveloppant encore une bouteille d'infâme vodka provenant d'un stock que lui avait vendu un casque bleu ukrainien, à Sarajevo. Le sergent entreprit de le réveiller en le secouant violemment, sans égard pour la différence de grade.

— Commandant ! Commandant ! Réveillez-vous commandant !

Il l'avait retourné et il lui fallait hurler à l'oreille. Après quelques efforts, Basilevic consentit à ouvrir un oeil puis les deux sans bouger aucun autre muscle.

— Ouais. Barrez-vous, sergent !

— Commandant ! Ecoutez, ils attaquent !

— Quoi ?

Basilevic se dressa. Les réflexes du guerrier l'emportaient sur ceux de l'alcoolique.

— Commandant, les gouvernementaux, les musulmans, ils attaquent le village. Par l'est.

— Préparez-moi un seau d'eau et ramassez ma veste, donnez-moi mon fusil. Je veux un rapport dans cinq

minutes, en salle opération !

« Et préparez un pot de café ! hurla-t-il encore au sergent qui s'éloignait déjà. « Non deux ! »

Il s'immergea la tête dans le seau d'eau pendant une bonne minute, retenant sa respiration à se faire éclater les poumons. Avant de s'étouffer, il sortit la tête, s'ébroua et inspira une grande bouffée d'air avant de recommencer.

Cinq minutes plus tard, il était dans la salle opération, un casque sur la tête, le nez sur la carte, ses chefs de section rassemblés face à lui. Il prit un grand bol de café, sans même en proposer aux autres et l'avalait d'un trait.

— Alors messieurs, où en sommes nous ? Lieutenant Bolensk ?

— Mon commandant, la situation n'est pas brillante. Il y a devant nous l'équivalent d'un bataillon, peut-être plus. Ils approchent par le nord, l'est et le sud et arrosent la sortie ouest d'obus de gros calibre. Nous sommes pratiquement cernés.

— Des pertes ?

— Difficiles à estimer mais faibles, je pense. Quatre de mes gars ont reçu un obus en traversant la rue pour se poster. Le lieutenant Patrenjzic signale deux morts et cinq blessés au sud, au cours d'un assaut. Il dit aussi que les lignes sud sont enfoncées. Peut-être prises. Il reste les positions avancées dans les maisons isolées qu'on avait installées en prévision d'une éventuelle attaque. On n'en a aucune nouvelle.

Bolensk avait remisé la retenue qu'il arborait quelques minutes auparavant. Les poches qui marquaient les yeux du commandant indiquaient le niveau de son humeur. Il retrouvait lui aussi ses réflexes de soldat. Il parlait avec

précision, pointant du doigt sur la carte les positions ennemis et amies.

— Il y a dix minutes, l'équivalent d'une compagnie a atteint les premières maisons, ici, ici, et ici encore, dit-il en montrant à son commandant les zones supportant les attaques bosniaques. Il faudrait replier nos hommes dans toutes les autres maisons vers le centre avant de songer à une contre-attaque sinon ils vont se faire hacher inutilement.

— Bien. Transmettez. Profitez-en pour faire en sorte qu'une partie des gars, en se repliant, fassent un tour par les lignes sud, éventuellement pour les renforcer. Voyez ce que vous pouvez faire.

Basilevic s'était tourné vers son officier opération qui déjà, donnait ses instructions au sous-officier qui manipulait les appareils de transmission, dans le coin de la pièce. Celui-ci vérifia que son casque était correctement mis en place.

— Compagnie A de PC bataillon.

— Ici compagnie A, j'écoute, grésilla une voix qui paraissait lointaine.

— Repliez-vous sur le centre du village. Abandonnez les maisons extérieures et renforcez vos positions. Détachez une section vers les positions sud. Qu'elle rende compte à proximité et se tienne prête à se poster sur place.

— Reçu, PC.

— OK, compagnie A, Terminé.

*

Le lieutenant Patrenjzic, qui commandait la compagnie

A, réfléchit un instant en rendant le combiné de la radio au soldat chargé d'en assurer la veille et la maintenance. Il voyait des soldats gouvernementaux progresser devant lui à quelques centaines de mètres. Les premières maisons étaient perdues mais il lui fallait regrouper les hommes de la première section dispersés dans les maisons formant la seconde ligne de défense du village vers les abords du village lui-même.

Ils n'avaient jamais vraiment crû que les bosniaques oseraient attaquer et ils allaient peut-être payer cher le laisser-aller de ces derniers temps et du manque de préparation des hommes.

Pour revenir sur lui, les soldats de la première section devaient faire un détour. Entre les maisons formant la première ligne de défense et celles de la seconde, puis jusqu'au village, les serbes avaient pratiqué de larges coupes dans les constructions et les plantations pour permettre à d'hypothétiques chars qu'on avait promis au commandant de se déployer. S'ils avaient eu ces matériels, ils auraient eu un avantage tactique incontestable. Mais en leur absence, ces espaces dégagés étaient plutôt un inconvénient si l'ennemi se rendait compte de la situation.

*

— Souraya, ici Charlie 1.

— Souraya.

— Commandant, je signale un mouvement de repli de la seconde ligne. Peu nombreux, Une section peut-être, face à moi, vers le centre du village sûrement.

« Attendez ! Non, ils longent leurs lignes de défense,

vers le sud, pour ne pas qu'on les remarque ou pour se protéger. Ils vont arriver sur Charlie 2. »

— Reçu Charlie 1. Restez à l'écoute.

— Charlie 2, ici Souraya.

— Charlie 2.

— L'équivalent d'une section ennemie arrive sur vous, de la seconde ligne, en repli sur le village.

— Reçu, Souraya. Attendez.

Le capitaine Djalic qui commandait la deuxième compagnie d'Hussein braquait ses jumelles vers le nord de la zone qu'il avait investie. Il voyait maintenant distinctement les soldats serbes qui progressaient vers lui, essayant vainement d'échapper aux vues et aux tirs des assaillants. Par un gros coup de chance, Djalic et sa compagnie avaient pu arriver sur la seconde ligne de défense serbe sans se faire repérer. Le groupe de tête de la section la plus au nord avait cueilli les sentinelles serbes endormies et avait nettoyé la zone à l'arme blanche, sans bruit. Franchement dégueulasse, mais silencieux et très efficace.

« *Ces serbes se comportent curieusement* », songeait Djalic. Ils arrivaient droit sur lui sans doute pour rejoindre la position qu'il venait de prendre, sans avoir tenté de joindre leurs hommes par radio. Ce serait du gâteau.

— Souraya, ici Charlie 2.

— Souraya.

— OK, Souraya, je vois le groupe ennemi, droit sur moi. Je les cueille.

— Parfait, Charlie 2. Rendez compte. Terminé.

« Charlie 1?

— Charlie 1.

— Ici, Souraya, poursuivez.

Le capitaine Djalic raccrocha et prit son autre appareil radio, celui qui lui servait pour les communications internes à sa compagnie.

— Sierra 1 de Charlie 2. Il était, jusqu'à la mort de Flidia, le seul commandant de compagnie à n'avoir aucun indicatif, ayant conservé celui, neutre, indiquant le niveau et le numéro d'ordre de l'unité, mais après tout, c'était un indicatif comme un autre.

— Charlie 2 ici Sierra 1, patientez. Le radio rampa vers le lieutenant Draganic, ses jumelles vissées à ses yeux.

— Mon lieutenant, Charlie 2 à la radio.

— Charlie 2, ici Sierra 1. Parlez.

— Vous en êtes où ?

— On s'est déployé dans les maisons. Je ne crois pas qu'ils se soient rendu compte qu'on est parvenu si près d'eux. Des types arrivent sur nous. Une section à peu près. On dirait qu'ils arrivent de la zone de Charlie 1.

— Vous les avez donc déjà repérés ? Parfait, interceptez-les. Ça ne devrait pas être trop difficile, terminé.

— Reçu, terminé.

« *Bon Dieu !* songea le lieutenant Draganic. « *C'était donc si facile de battre les serbes ? Et ça faisait tant de temps qu'on n'avait pas réagi face à ces salauds ? Tout ce temps, tous ces morts* ». Il avait perdu ses parents, assassinés devant ses yeux, dans leur village au nord de Sarajevo, par un groupe de miliciens qu'avaient rejoints certains de ses voisins serbes dont deux avec lesquels il était à l'école, les faisant s'agenouiller au centre de la rue, et en leur tirant une balle dans la tête, sans même y prêter d'attention. A titre d'exemple, pour que les autres

bosniaques déguerpissent avant de subir le même sort. Ce genre de souvenirs rendait la haine plus supportable, le sang serbe plus liquide, plus facile à faire couler. Il parcourut en rampant ou en courant accroupi tout le chemin qui le séparait de ses chefs de groupe, donnant ses instructions de tirs et d'engagement du feu.

— Nous allons cueillir une section de serbes qui se dirigent vers nous. Ils ne semblent pas nous avoir repérés. Restez à l'écoute. Vous ferez feu de toutes vos armes à mon signal mais pas avant. En attendant, camouflez vous correctement. En principe ils ne devraient pas regarder vers vous mais plutôt vers le village.

Dans quelques instants, il allait encore une fois satisfaire sa vengeance personnelle. En tuant le plus possible de serbes, ceux qui avaient tué le plus possible des siens. Il réajusta ses jumelles. Il les voyait distinctement maintenant. Ils progressaient lentement, derrière les maisons, entre deux arbres, sans véritablement se protéger.

« *Qu'est qu'ils foutent, bon Dieu* » pensa-t-il, se retenant de hurler ses pensées. Brusquement, sur ordre de l'homme de tête, le petit groupe serbe qui progressait toujours de la même façon sans s'être rendu compte du piège dans lequel il tombait stoppa sa marche. Le premier de ces hommes devait être leur chef car après s'être arrêté, deux hommes, des chefs de groupe sans doute, s'étaient approchés de lui.

« *Bon renseignement* », songea le lieutenant Draganic et il l'indiqua au tireur d'élite qui l'accompagnait partout. Celui-ci le pris aussitôt dans la ligne de mire de son fusil, un superbe fusil à lunette de haute précision français qu'ils avaient obtenu au cours d'une livraison d'armes de la division qui les avait elle-même prises aux serbes. Ceux-ci

avaient dû le voler à une section de casques bleus français qui devaient encore ruminer leur rage et préparer la façon dont ils allaient pouvoir le récupérer. Ce magnifique fusil revenait aux bosniaques et c'était bien ainsi. Au moins une arme de qualité bien supérieure à celles dont disposaient les serbes et qui servait à quelque chose au lieu de parader dans Sarajevo ou de servir à une ordure de sniper camouflé dans un immeuble bordant l'une des avenues de la capitale.

Un nouveau signe de l'homme de tête, et le groupe des serbes s'avança, droit sur eux, comme s'il voulait venir à leur rencontre au lieu de retourner vers le village.

— Charlie 2, ici, Sierra 1, chuchota-t-il dans son combiné sous son bras pour étouffer le plus possible le son de sa voix.

- Charlie 2, parlez.

— Je ne sais pas ce qu'ils foutent, ils viennent vers moi. Ils sont à deux cent mètres.

— OK, Sierra 1. Feu à votre initiative.

— Très bien, Charlie 2, je les attends et je les traite. Terminé.

Tout s'était réglé par radio songeait-il, et en ce domaine rien n'avait fondamentalement changé depuis trente ans, sinon la miniaturisation des appareils et l'amélioration de leurs performances. Un jour, la guerre s'effectuerait comme dans les films américains de science-fiction médiocres qu'ils adoraient et qu'ils visionnaient parfois, jadis. Le chef de section serait installé dans un fourgon blindé équipé de caméras vidéo et relié à chaque soldat par des relais satellites vidéo et par de petits micros, comme en ont les opérateurs de télévision. Ayant toutes les informations à sa disposition, il pourrait désigner une cible à un de ces

soldats et peut-être même la visualiser chez celui-ci sur un écran comme en ont les pilotes d'avions. Tous ces équipements coûteraient un argent fou, bien sûr, mais l'efficacité tactique n'avait pas de prix. Les américains l'avaient compris pendant la seconde guerre mondiale et ils avaient gagné la guerre en équipant et suréquipant tous les alliés. Si ces équipements sophistiqués tombaient en panne ou s'ils étaient détruits, endommagés ou inutilisables en raison de la configuration du terrain par exemple, il faudrait bien revenir aux techniques traditionnelles du fantassin. Hussein avait entraîné ses hommes en ce sens et ils allaient une nouvelle fois en faire la preuve au détriment de ces chiens serbes.

Le mitrailleur tourna la tête vers son chef. Celui-ci lui fit un petit geste du pouce. Cela pouvait signifier n'importe quoi, qu'on était prêt, que tout allait bien, qu'on avait compris un ordre ou un compte-rendu ou comme ici qu'il était libre d'agir à son initiative. L'avantage des troupes bien entraînées tenait à la communion qui unissait les hommes et leur matériel et les hommes entre eux, capables de se comprendre par simples gestes, par un simple regard parfois, comme les amoureux. C'était d'autant plus efficace lorsque cette troupe était constituée de nationalités différentes parlant des langues distinctes. L'expérience de la Légion Etrangère se faisait une nouvelle fois sentir. Le mitrailleur, volontaire turc pour la Bosnie depuis deux ans, pensa une dernière fois à son Anatolie natale, au fond de la Turquie, quelque part aux portes de l'Asie, entre Nord et Sud, et se concentra sur sa cible, un petit lieutenant serbe qui se démenait pour ne pas être distancé par son radio en rampant dans sa direction.

*

Ils étaient à cinquante mètres maintenant.

— Feu ! s'auto-ordonna le lieutenant Draganic en donnant une délicate petite tape sur le dos du tireur d'élite couché à côté de lui, l'œil sur le viseur, immobile depuis plusieurs minutes.

Deux coups de feu claquèrent. Le lieutenant serbe et son radio se figèrent un instant puis retombèrent. Flasques. Immobiles. Morts. Aussitôt tous les bosniaques de son groupe ouvrirent le feu tuant ou blessant quelques serbes supplémentaires et surtout fixant au sol la trentaine d'autres, plus surprise qu'effrayée par la soudaineté de l'attaque, qui provenait de leurs propres lignes. Pour le moment. L'expérience prouvait que les serbes n'étaient pas des lâches. Tout juste de mauvais combattants, des paysans armés bien souvent. Rien de sérieux, comparés à la qualité du bataillon de Hussein.

— En avant, les gars ! Le lieutenant Draganic se levait et marchait déjà vers les serbes encore couchés, accompagné maintenant par tous les soldats de sa compagnie, une centaine de soldats qui hurlaient et tiraient en direction des serbes terrorisés. En moins d'une minute, ils furent sur les serbes. Quelques uns tentèrent de réagir, tirant quelques rafales en direction de la masse beuglante qui se dirigeait sur eux, terrifiante, apportant la mort. Un bosniaque mourut pour n'avoir pas anticipé cette réaction mais la plupart des serbes ne pourraient plus jamais s'en vanter. Tous furent tués ou blessés hormis deux soldats plus lâches ou plus rapides que les autres qui levèrent les mains. L'un d'eux

seulement eu droit à sa vie en échange. L'autre fut exécuté par l'un des soldats assaillants.

Le lieutenant Draganic se posta dans le recoin d'un mur. Déjà son radio appelait son capitaine.

— Charlie 2, ici Sierra 1.

— Charlie 2.

— Ici Sierra 1. Mission accomplie, un tué pour moi, un prisonnier.

— Reçu, Sierra 1. Restez sur place pour l'instant, envoyez le prisonnier, observez et rendez compte. Terminé.

— Bien reçu, Charlie 2. Terminé.

Tous ses soldats avaient anticipé ses ordres, Le mitrailleur était déjà posté face au village, couché près d'un arbuste et avait réapprovisionné son arme. Les autres étaient parfaitement disposés sur toute la longueur du terrain qu'ils venaient de prendre sur les ordres des sous-officiers commandant les quatre groupes de dix hommes qui divisaient sa section, une arme parfaitement affûtée, rompue au combat, respectant la discipline et douée d'initiative.

*

Hussein était satisfait. Il avait atteint les dernières lignes de défense du village en moins d'une demi-heure. Des ruines fumantes de la maison dans laquelle il avait installé son poste de commandement de campagne, il distinguait à la jumelle quelques soldats affairés, courant en tous sens, fiers d'avoir provoqué l'agitation désordonnée de cette fourmilière. Tous étaient en position, face au centre du village, la première compagnie au nord, la seconde au sud

et la troisième, avec laquelle il se trouvait, au milieu. Dans son élan, le lieutenant Hedji, tout nouveau commandant de la première compagnie, avait ravi quelques maisons avancées du village qui allaient constituer un excellent point d'appui pour la suite de l'assaut qu'ils allaient bientôt lancer.

Hussein ne regrettait qu'une chose : que les choses se soient déroulées trop vite pour que son frère Josip ait pu quitter la France pour les rejoindre et qu'il puisse participer à une étape importante dans l'atteinte de leur objectif.

L'Hallali

LJUTA, 30 JUIN 1995, 6H30

26. Face à ses officiers, Basilevic, qui avait maintenant complètement dessaoulé, fulminait, insultant tour à tour ceux qu'il tenait pour responsable du désastre, incapable de juger sereinement la situation pour tenter de réagir objectivement. Le visage bouffi, confit et déformé par la fatigue, le mauvais alcool et la fureur, il vomissait des injures en tremblant, le visage rougi par l'effort au point de faire jaillir les veines de ses tempes écarlates.

Soumises et désabusées, aucune de ses victimes du moment n'envisageait seulement de répondre en offrant une solution. Pas même son adjoint, qui le suivait et le connaissait pourtant depuis le début de la guerre. Tous baissaient la tête, attendant que l'orage passe, subissant l'affront sans réaction.

*

Dans une pièce voisine, le colonel Atisevic revenait d'une petite tournée dans le village dévasté par les tirs de

mortiers que l'ennemi lançait sans discontinuer, contribuant à accroître la panique qui s'emparait curieusement de ses soldats qui se croyaient invincibles. Il s'était réveillé un peu avant cinq heures et avait été surpris par les tirs et la soudaine brutalité des explosions. S'habillant à la hâte, il était sorti jusqu'aux avant-postes d'où il avait pu observer la progression des soldats d'Hussein en accompagnant un jeune officier serbe qui se démenait, sans succès, pour faire manœuvrer ses soldats. De toute manière il était déjà trop tard. Ils étaient visiblement cernés. Ils n'avaient aucune chance de s'échapper de la nasse tendue par les bosniaques, sauf à tenter une percée. Mais l'inefficacité défensive qu'il constatait rendait peu probable son succès. Ils ne pouvaient pas non plus espérer un quelconque secours d'autres troupes serbes situées à plusieurs kilomètres de là, à l'est de Konjic sur le plateau de Kluna où elles étaient harcelées depuis déjà plusieurs jours par les forces gouvernementales. Jamais les serbes n'avaient réussi à prendre Konjic qui pourtant leur aurait donné les moyens de couper la principale route d'approvisionnement des bosniaques. « *Mais ils ne s'en sont jamais donné les moyens* », songea Atisevic. Grossière erreur. Mieux valait cette ville que toutes les enclaves de sécurité qui de toute façon seraient tombées un jour ou l'autre dans leur escarcelle au cours des négociations de paix. Mais Karadzic, et surtout Mladic qui était né à Kalinovic à quelques kilomètres, préféraient jouer aux maîtres du monde en défiant les casques bleus.

Il n'y avait rien à attendre non plus de la ville de Kalinovic où la garnison avait été réduite à quelques dizaines d'hommes. La ville avait toujours été en zone

serbe. Fort de ses succès passés, son commandement s'était imaginé que rien ne pourrait se produire à leur encontre et qu'ils pouvaient prélever des soldats pour les diriger vers Sarajevo, où les combats contre les troupes gouvernementales qui ne s'étaient jamais vraiment arrêtés, allaient reprendre en force.

Ayant constaté l'incompétence des troupes serbes qui l'entouraient, Atisevic devait bien conclure que la situation était presque désespérée, sauf à croire en un incroyable retournement de situation, supposant une vigueur des troupes serbes qu'il n'avait pas repérée. Tout était une question de temps et de capacité de résistance des soldats. Revenu dans sa chambre, il s'apprêtait à faire son entrée dans la salle de conférence de Basilevic, du moins dès que la tempête dont les échos lui parvenaient distinctement serait passée.

Estimant que le ton de l'algarade baissait d'intensité, il frappa et pénétra dans la pièce avant qu'on l'ait invité à entrer comme il aimait à le faire lorsqu'il voulait marquer sa supériorité. Basilevic se retourna, le visage encore marqué du masque de sa folie irascible et bredouilla un vague salut en adoptant une position un peu plus rigide sans qu'il s'agisse véritablement d'un honnête garde-à-vous.

— Eh bien commandant, reprenez-vous !

Atisevic crût que l'autre allait s'étouffer. Rectifiant son attitude sans toutefois réussir à n'être autre chose que la brute déguisée qu'il était, tant son visage respirait la haine, la bassesse que traduisaient la saleté de sa tenue, ses joues approximatives, le nez trop rouge, les cheveux trop longs et trop en bataille pour être ceux d'un militaire fier et sûr de lui. Il n'eut pas le temps de ruminer sa haine pour le fier

officier que se tenait devant lui et qui le narguait de sa prestance, de son allant. Des explosions résonnèrent autour de la maison qui lui servait de poste de commandement faisant jaillir des plafonds des pluies farineuses et provoquant une danse joyeuse de tous les objets qui n'étaient pas sérieusement fixés ou suffisamment lourds pour résister aux tremblements provoqués par les explosions qui se rapprochaient.

— Mon cher commandant, que comptez-vous faire, maintenant ? demanda Atisevic.

— Que voulez-vous que nous fassions, colonel ? Nous allons nous défendre. Après tout, nous sommes du côté serbe, du côté des vainqueurs, n'est-ce pas colonel ?

Atisevic n'insista pas. Si la situation était perdue, Basilevic pouvait fort bien lui mettre une balle entre les deux yeux, par dépit, par vengeance ou par stupidité. A moins qu'Atisevic ne prenne les devants. Mieux valait voir venir et il préférait être blessé ou tué à l'air libre que prisonnier des décombres d'une maison écroulée sur sa tête.

— Vous avez raison commandant. Je vous laisse faire, je ne veux pas intervenir dans votre commandement. Permettez-moi simplement de me rendre dehors pour observer l'avancée des bosniaques.

— Faites à votre guise colonel répondit Basilevic, trop heureux de se débarrasser à si bon compte de cet encombrant critique.

« *Et puisse le diable faire que tu prennes un obus dans le cul, fils de pute* » songea-t-il, en saisissant son casque pour se rendre à la tête de ses troupes en déroute.

*

« *C'est la fin* », songeait Hussein en caressant sa petite croix verte.

Charlie 1 avait enfoncé toutes les défenses du village. Il avait fallu l'ordre d'Hussein pour que Hedji ne parte pas seul à l'assaut du centre du village dans son élan. C'était trop risqué et Hussein lui avait demandé de stopper quelques minutes le temps qu'il coordonne l'action de ses trois compagnies. La compagnie d'appui se chargerait de l'appui feu sur le village, ainsi que Charlie 2 idéalement placé au sud, surplombant le centre après avoir anéanti les soldats serbes qui avaient été chargés de garder cette partie du village avant que la compagnie de Djalic puisse à son tour progresser vers le centre.

Sur l'ordre d'Hussein, les première et troisième compagnies commencèrent de progresser vers l'intérieur du village, pendant que la deuxième les couvrait. Rien n'était plus difficile que les combats de rue. Hussein marchait avec attention, tirant quelques rafales, lâchant une ou deux grenades, se protégeant derrière un mur effondré, surveillant les fenêtres, les portes, tous les endroits dangereux, d'où un tireur embusqué pouvait tirer. Chaque soldat couvrait son voisin, progressant en escalier jusqu'à un obstacle que les soldats franchissaient en anéantissant les défenseurs, non sans perte, mais infiniment moindres que celles des défenseurs démoralisés.

Un vent de panique commençait à souffler du côté serbe. Certains se rendaient sans combattre malgré les rumeurs selon lesquelles les bosniaques assassinaient les prisonniers.

Konjic

SARAJEVO, 30 JUIN 1995, 10 H

27. Depuis quelques jours, Lemerancier et Rahya achevaient à Sarajevo les derniers préparatifs de leur départ vers Mostar, zone où devait se trouver le fameux commandant Hussein. Lemerancier et Rahya revenaient du mess des officiers où ils avaient bu quelques verres avec Siautelle et avec Marie Bonnard qui accompagnait.

— Rahya ! Mets la radio en marche, sur la fréquence divisionnaire, y'aura bien un con pour nous rappeler ce qu'on doit faire.

Rahya alluma la radio, perdu dans ses pensées.

— Rahya ! Qu'est-ce que tu fous ? Tu n'entends pas Jestrin brailler depuis cinq minutes ?

— Euh... Oui... Hum. Quel est ton indicatif déjà ?

— J'ai hésité entre superguignol et gros lapin mais j'ai finalement retenu Roméo. Toi tu seras Capulet.

— Ici Roméo, à vous, répondit Rahya en jetant un regard noir à Lemerancier.

— Roméo, ordre de venir immédiatement rencontrer le général Delouvrier. Terminé.

— Ici Roméo, bien compris. Nous serons accompagnés du commandant Bonnard. Terminé.

« Préparez vos bagages les amis, je crois que nous allons faire un aller et retour vers Zagreb avant notre petit voyage.

*

Un peu plus tard dans la journée, introduits par Jestrin, Marie, Lemerrier et Rahya entraient dans le bureau du général Delouvrier. Il se tenait debout derrière son bureau. Toujours vampé par sa caporale, à la grande surprise de Lemerrier qui pensait avoir désamorcé un incident en insistant sur la présence de sa fille. Il était peut-être veuf. Ou divorcé. Ou bien elle était au courant et elle s'en foutait.

— Salut les mecs, dit-il en embrassant sa fille. Bonjour ma chérie ! Tu ne t'ennuies pas trop avec ces affreux militaires ? Non, dommage. J'aimerais tellement avoir une fille bergère. Ou médecin. Enfin.

« Bon, il y a du nouveau. Confirmation de l'attaque dans la région de Mostar. Au nord. Près de Konjic plus précisément. Le village de Ljuta.

— Ljuta ! Lemerrier, Rahya et Mariese regardèrent. On s'approche du but mon général. Souvenez-vous, c'est le village cité par le serbe tué à Paris et sans doute le village dont Hussein est originaire.

— C'est pour cette raison que j'ai réagi tout de suite, dès que j'ai eu la nouvelle de cette attaque. Elle a commencé ce matin, brutalement. J'ai reçu les photos d'un vol de

reconnaissance au dessus de la zone de la Neretva. Ce village est apparemment sans importance stratégique, et pourtant il est en train ou vient d'être attaqué par des forces bosniaques non signalées, alors même que le gros des forces gouvernementales dans la région mène grand train contre les troupes serbes autour de Konjic. Ce pourrait être notre homme qui attaque ce petit village ; En tout cas cela ressemble tout à fait à sa manière d'agir. Vous êtes prêts à partir ?

— Oui mon général. Toujours prêts !

— Ne vous foutez pas de ma gueule ! On n'est pas chez les scouts ! Jestrin va vous donner vos ordres de mission. Mais prenez garde ! C'est très dangereux Lemerrier, observa le général. Vous ne vous rendez pas compte de l'importance de nos faits et gestes dans la région. Essayez de demeurer aussi discrets que possible. Je ferai survoler la zone par des *Jaguar* dès ce soir, ils seront ainsi en mesure de me renseigner sur votre position sans que vous ayez à vous servir de vos radios. Je m'arrangerai pour vous faire parvenir les photos si du moins elles sont utiles et exploitables.

*

Dix heures plus tard, rentrés à Sarajevo, leur paquetage embarqué, le temps de réveiller Fayard qui avait fêté un anniversaire et qui cuvait sa bière, le convoi démarrait, fort de sa centaine de valeureux marsouins pour les accompagner.

— Quand même, je me demande comment ce type, Hussein, peut être un inconnu même pour son propre

gouvernement, demanda Rahya à Lemerrier, comment il peut agir à sa guise, obtenir des approvisionnements, des munitions, c'est quand même invraisemblable.

— Ouais. Je ne suis pas étonné outre mesure tu sais. Regarde ta propre situation. Personne, avant que Meyer ne t'ait officiellement reconnu comme lieutenant, ne s'est jamais étonné de te trouver là car tu ne détonnes pas, tu es ce que tu sembles être, tu tiens bien ton rôle. Personne ne s'est jamais même posé la question de savoir si tu étais vraiment celui que tu prétendais être. L'habit fait le moine tant que tu ressembles au moine. C'est la même chose pour lui. Personne ne s'étonne de trouver une troupe de soldats d'élite qui réussit des coups pas possibles, dès lors qu'il s'agit bien d'une troupe d'élite. En plus avec le bordel ici, depuis presque cinq ans, plus personne ne doit plus s'étonner de rien.

*

Il fallut bien cinq heures pour parcourir les quelques cent kilomètres séparant Sarajevo des abords de Mostar. Et encore avaient-ils pris soin de rester le plus possible dans la zone bosniaque jusqu'à Mostar. Là, il fallut parlementer pendant deux bonnes heures pour franchir la ligne séparant les zones croates et bosniaques. Heureusement, ils disposaient d'un sergent qui avait l'expérience de ce genre de péripétie et le bagout suffisant, et surtout le carnet d'adresse de Bonnard qui s'arrangea en quelques minutes pour téléphoner, ou feindre de téléphoner, à toutes les huiles du gouvernement bosniaque.

Lemerrier n'en pouvait plus de l'apprécier. Il lui fallait

simplement trouver une occasion pour le démontrer. Réflexion stupide. En opération, crasseux et puant, ayant surtout à s'occuper de ses hommes, rien ne serait plus imbécile que de commencer à sauter sur la belle déesse. D'autant que les hommes devaient déjà se poser toutes sortes de questions. « *Se retenir, nom de Dieu, se retenir* », songea Lemercier.

Avant Mostar, la route était nettement moins bonne, faute d'entretien depuis cinq ans, et en raison des nombreux flux et reflux des avancées croato-bosniaques dans cette région. Et puis, subitement, on passait après quelques kilomètres dans une zone de conflit entre serbes et bosniaques, sans plus voir un seul croate.

C'était le début de la vallée de la Neretva. Ils la suivaient après avoir bifurquer, avant Mostar, à Jablanica, vers l'est, en direction de Konjic et Borci, pour chercher le fameux village qu'avait attaqué Hussein, Ljuta, du moins s'il en restait quelque chose. Sur la carte, ils avaient pu se rendre compte que Jelasca était assez proche de Ljuta, confirmant toutes les analyses que Lemercier, Rahya et Bonnard avaient faites.

Ils avançaient prudemment dans la vallée, de crainte de rencontrer des serbes aventurés et qui ne manqueraient pas de les canarder s'ils les surprenaient d'une hauteur. Les marsouins étaient habitués à ce genre de manœuvres. Leurs VAB silencieux avançaient rapidement, d'une position protégée jusqu'à une autre, en respectant des écarts exactement calculés, pour être toujours en vue l'un de l'autre tout en maintenant le maximum de distance, exercice difficile sur des chemins montagneux. Bientôt, ils arrivèrent en vue de Konjic. Quelques explosions et l'écho

de rafales de mitrailleuses étouffées leur parvenaient depuis quelques minutes déjà.

Le général Delouvrier leur avait annoncé que les bosniaques avaient repris aux serbes une colline située au dessus de Konjic, de laquelle ils avaient été bombardés depuis le début de la guerre, quand les serbes n'étaient pas occupés à bombarder un convoi de ravitaillement. Le général avait remis à Lemer cier une lettre d'accréditation auprès du chef des troupes bosniaques sur place, sans laquelle jamais ils n'auraient pu passer et poursuivre leur chemin vers le village attaqué par Hussein. Du moins l'espérait-il.

Derrière la colline reprise aux serbes, les bosniaques avaient installé tout un ensemble de petits bunkers, sans doute destinés à repousser une éventuelle attaque serbe. Il leur avait fallu plus que jamais tenir la route de la Neretva. C'était la dernière route d'accès à Sarajevo depuis le port de Ploce, en passant par Mostar, et même jusqu'à Tuzla. Couper cette route aurait pu asphyxier Sarajevo et toute la Bosnie. Les serbes s'étaient contentés de tenir le plateau de Kluna pour bombarder l'axe de la Neretva et envisager peut-être des actions futures qu'ils n'auraient pas le temps d'accomplir. Tout le long de la colline serpentaient des tranchées d'où les soldats des deux camps avaient mené des assauts inutiles et meurtriers, comme au bon vieux temps de Verdun, la Somme ou du Chemin des Dames, durant la guerre de 1914-1918. Mais ils s'étaient vite essoufflés et s'étaient rapidement contentés d'arroser leur positions respectives de tirs de mortiers et de tenter parfois quelques sorties hasardeuses en patrouille destinées à capturer des prisonniers ou à mesurer les résistances de l'adversaire.

Maintenant que les bosniaques avaient fait reculer les serbes, ils ne souhaitent pas qu'ils reviennent, d'autant qu'ils y avaient découvert tout un réseau de tunnels reliant des abris, des bunkers et des dépôts de munitions dont certains étaient demeurés intacts.

*

Derrière la colline se situait Konjic, et l'on imaginait les souffrances de cette ville et de ses habitants en l'observant de ce point de vue. C'était comme si elle était prisonnière entre deux montagnes, aux mains de quiconque tiendrait ces pitons. Au sud-est s'ouvrait le plateau de Kluna.

Le colonel bosniaque commandant les soldats qui tenaient la colline s'appelait Petic. Il leur dit n'avoir aucune troupe au delà de la colline mais qu'il savait que des éléments qui n'appartenaient pas à sa division l'avaient averti qu'ils tenteraient un coup de force contre Ljuta, un village situé à quelques kilomètres et qu'il leur avait promis un éventuel appui d'artillerie. Il ignorait le nom de l'unité et de son chef. « *Hussein toujours* », songèrent Lemercier et Rahya ensemble, en échangeant un discret regard.

Le colonel Petic ajouta que cette unité avait demandé un appui artillerie, la veille, pour sept heures, sur une maison aux abords de Ljuta, mais que la demande n'avait pas été renouvelée. Sans doute s'étaient-ils débrouillés tout seuls. Il n'avait aucune nouvelle du succès ou de l'échec de l'opération. Il n'était même pas certain qu'elle ait effectivement eut lieu.

— Merci beaucoup, colonel Petic, nous allons y jeter un coup d'œil.

— Faites comme vous l'entendez, commandant. Mais prenez garde, c'est plein de serbes par là-bas. Et des méchants. Et ils sont chez eux. Je ne pourrais pas vous venir en aide, en aucune façon.

— J'ai bien compris colonel. Mais je crois que vais trouver un moyen. Si celui qui a mené cette attaque est celui auquel je pense, je doute qu'il reste encore quelque chose qui ressemble à un serbe

La vengeance est un plat qui se vomit froid

LJUTA, 3 JUILLET 1995

28. Le colonel bosniaque avait raison. L'endroit était sinistre, battu par les vents, sans arbre dans ce paysage d'alpages, la route jonchée de débris de toutes sortes abandonnés par les troupes serbes en déroute, quelques véhicules calcinés fumant encore, achevant de se consumer, sans une âme pour donner à ces lieux figure terrienne, des charrettes et des véhicules civils abandonnés dans les fossés, débordants de valises ouvertes et pillées, laissées là par les populations qui avaient connu l'exode et l'épuration ethnique. Les véhicules de Lemercier repeints de neuf tranchaient dans ce paysage mortifère, comme des anges tentant de franchir le Styx. Mais ici, les anges pouvaient mordre si on les chatouillait un peu trop. Après quelques kilomètres de ce spectacle de cinéma, le décor changeait un peu. Un bois apparaissait sur la gauche. Lemercier fit stopper les véhicules pour en reconnaître l'orée. Le silence

qui les entourait depuis qu'ils avaient quitté les bosniaques à Konjic les incitait à une prudence peut-être excessive. Pénétrant le bois peu épais, les soldats se retrouvèrent vite de l'autre côté tandis que Lemercier et Rahya consultaient la carte pour tenter de se repérer.

— Roméo, ici Golf 1, appela un chef de groupe.

— Ici Roméo, répondit Lemercier. Parlez, Golf 1.

— Ici Golf 1, je crois que nous avons trouvé ce qu'on est venu chercher, Roméo. Vous devriez venir. On est droit devant vous, à cinq cent mètres environ.

— Reçu, Golf 1, terminé.

« Mon petit Rahya, on touche au but, dit Lemercier en se dirigeant en courant vers le lieu indiqué. Marie, vous nous accompagnez ?

— Bien entendu Jacques. Je suis là pour vous suivre, même en enfer.

Le sergent Delaittre qui avait alerté Lemercier et qui commandait le groupe envoyé en reconnaissance à l'approche du village était couché au milieu d'herbes hautes, ses jumelles vissées devant ses yeux, immobile. Lemercier s'approcha et l'imita. Bonnard et Rahya également. Lemercier pouvait sentir le parfum de Marie, allongée à ses côtés, au milieu de parfums d'herbes et de fleurs. L'esprit de Lemercier s'évada un instant. Son coude droit touchait la hanche de Marie. Ils se regardèrent. Sourirent. Leur regard s'attarda sur le sergent, les contraignant à une distance qu'ils ne pouvaient plus supporter. En d'autres lieux, d'autres temps... Il faudrait qu'il lui parle, mais ce n'était ni le lieu ni le moment. Lemercier secoua la tête.

— Regardez mon commandant, dit le sergent qui n'avait

rien remarqué ou qui faisait mine d'ignorer le manège qui faisait jaser toute la compagnie, à l'insu de Lemerancier, Rahya ou Marie.

« Le village de Ljuta est droit devant nous. On dirait bien qu'il a subi une attaque. Et très récente. Il n'y a apparemment aucune âme qui vive. Dix minutes que j'observe sans rien voir bouger. Il y a des corps de serbes mais pas de soldats bosniaques. On reconnaît des uniformes serbes. Ou bien les bosniaques n'ont eu aucune perte, ce qui serait très étonnant, ou bien ils ont eu le temps de récupérer ou d'enterrer leurs morts. C'est tout de même curieux qu'ils aient pas enterrés les morts serbes.

Lemerancier ajusta ses jumelles et les passa à Bonnard, sa main s'attardant sur sa paume, puis à Rahya.

— Je retourne aux véhicules. Restez ici, sergent. Si vous voyez quelque chose, prévenez-moi. Envoyez un ou deux hommes en reconnaissance plus rapprochée. A cinq heures, revenez quoi qu'il se passe. Si rien n'a bougé, nous nous dirigerons, toute la compagnie, vers le village. En formation de combat. Au mieux on y passera la nuit.

Rien ne se passa. Les soldats envoyés en reconnaissance aux abords du village confirmèrent l'impression d'abandon. Ils se dirigèrent prudemment en direction du village, précédés les VAB, s'abritant derrière les débris de maison, les murs écroulés, les fusils dressés, comme pour un assaut.

Partout, des corps de serbes morts pendant les combats, dans les maisons, au bord des rues. Mais aucun corps de bosniaque n'était visible.

Ils arrivaient près du centre du village.

— Delta-Echo pour Roméo. Lemerancier avait indiqué au

sergent Delaittre de se placer dans le VAB de tête et de rendre compte de tout ce qu'il voyait.

— Roméo, à vous Delta Echo.

— On est au centre. Il n'y a personne. Mais vous devriez venir, mon commandant. C'est..., c'est abominable..., mon commandant.

« *Diable* », songea Lemercier, en entendant les vomissements que la radio restituait. Pour surprendre Delaittre pourtant, un sergent d'infanterie de Marine déjà ancien qui avait beaucoup de campagnes à son actif, dont les combats de la guerre du Golfe et son lot d'horreurs bien cachées par les télévisions américaines, il fallait quelque chose de peu commun.

Lemercier ordonna aux soldats de la seconde section de Gasull de contourner la place qu'ils devinaient au centre du village afin d'en reconnaître les abords. Lemercier réfréna l'envie de demander à Bonnard si elle désirait les suivre. La question était stupide. Marie le frôla en le précédant.

*

C'était un carnage. Les corps d'une cinquantaine de soldats serbes, les mains liées dans le dos, gisaient. Morts. Au milieu de la place. Devant une grande maison qui avait dû servir de quartier général aux serbes. Tous avaient dû être fusillés car les corps gisaient dans des mares de sang et le mur derrière était criblé d'impacts de balles.

A ce spectacle ignoble s'en ajoutait un autre, étrange. Devant les corps, sur le seuil de la grande maison, un soldat serbe, yougoslave plus exactement, un officier, était ligoté et bâillonné sur un fauteuil dans une curieuse et macabre

mise en scène. Rahya s'approcha. Il était vivant. D'un coup de poignard, il coupa ses liens et le détacha, prudent, la main sur la crosse de son pistolet.

L'homme ne se démenait pas. Il était très calme, triste. Il se leva lentement en se frictionnant les poignets.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il, inquisitorial.

— Je suis le colonel Atisevic, de l'armée de la République fédérale de Yougoslavie, inspecteur adjoint des armées, en mission en République de Serbie, pour vous servir, répondit-il, en un français parfait quoique desservi par un fort accent.

« *Un yougo maintenant. Voilà du nouveau* », songea-t-il alors que Lemercier s'approchait.

— Commandant Lemercier. Je suis très surpris de rencontrer quelqu'un ici, dans ces circonstances et plus encore que ce soit vous, colonel. Nous nous sommes rencontrés, à Paris, il y a un an environ. Vous y étiez attaché militaire de la République de Yougoslavie. Enfin, pour ce qu'il en reste.

— C'est exact, je m'en souvient très bien, répondit l'officier yougoslave.

Pareilles mondanités dans un lieu pareil et devant tant de cadavres exaspérait un peu Rahya qui décida d'y couper court.

— Peut-être avez vous faim, colonel, demanda-t-il, tandis que Lemercier le regardait d'un œil sombre.

— Oui, lieutenant. Merci.

— Je vais vous faire préparer quelque chose. Cette maison est-elle habitable ? Nous pourrions peut-être entrer et nous y installer ?

— Elle l'était hier. J'y logeais. Je crois qu'elle tient encore

debout.

— Je vais essayer de voir si on peut l'utiliser. Préférez-vous dîner maintenant ou attendre une heure pour que nous prenions notre repas ensemble?

— J'ai attendu plus de vingt-quatre heures, j'attendrai bien encore un peu. Et le spectacle que j'avais sous les yeux n'était pas spécialement pour me mettre en appétit.

*

Une heure plus tard, Lemer cier avait donné les ordres nécessaires pour passer la nuit dans le village. Deux Mirage 2000 les avaient survolés à basse altitude à la tombée de la nuit. Sans doute envoyés par Delouvrier. Ils allaient pouvoir témoigner au général de leur position. Lemer cier rendrait compte par radio de ses découvertes après avoir interrogé Atisevic. Lemer cier avait invité le colonel yougoslave pour dîner dans ce qui faisait office de salle à manger. Bonnard avait arrangé un peu la table.

— Si vous nous expliquiez ce qui s'est passé colonel, demanda Lemer cier quand celui-ci se fut un peu restauré.

Il s'était jeté, dans les limites de ce que son éducation lui permettait, sur les boîtes de ration aussi délicieusement préparées par le popotier que possible.

— C'est une triste histoire commandant, à l'image de cette guerre fratricide d'ailleurs. C'est difficile à raconter. Avant hier, nous avons subi une attaque des soldats gouvernementaux, de l'équivalent d'un bataillon, menée par le diable en personne. Nous ne l'avons pas vu venir. Je dormais dans la pièce à côté. Cette maison servait de quartier général aux miliciens locaux qui occupaient ce

village. J'étais ici par hasard, en inspection. Le commandant de la place, un lourdaud, le commandant Basilevic, s'est fait surprendre. En quelques heures, les bosniaques avaient culbuté les défenses des miliciens et les avaient vaincus. Ils avaient déjà tué pas mal de soldats dans leur attaque. Finalement Basilevic s'est rendu avec tous ses hommes au chef de cette troupe, un bataillon environ, alors que les bosniaques atteignaient le centre du village. Curieusement le chef bosniaque avait l'air de connaître Basilevic. Et plus étrange encore, il avait l'air de me connaître moi. Je ne l'avais pourtant jamais vu ni rencontré. Il se fait appeler le commandant Hussein.

« *Nous y sommes...* » Le regard de Lemercier croisa un instant celui de Rahya et de Marie.

« — Leur commandant, ce Hussein, a réuni tous les miliciens sur la place une fois qu'ils furent désarmés. Tous ses soldats, ceux qui n'étaient pas occupés à garder les abords et à nettoyer les alentours, étaient alignés tout autour de la place. Je commençai à m'inquiéter sérieusement mais ce n'était rien comparé à Basilevic, qui transpirait tout l'alcool qu'il avait bu.

« Hussein s'est avancé et il a crié un nom.

« — Basilevic ! Commandant Basilevic ! a-t-il hurlé à la cantonade.

« Basilevic s'est avancé à son tour vers Hussein, n'en revenant pas que l'autre connût son nom.

« — Basilevic, demanda Hussein, tu étais ici, il y a un peu plus de deux ans quand tes hommes et toi avez pris ce plateau après avoir attaqué le village de Jelasca, n'est-ce pas ?

« Que répondre ? Basilevic se tourna vers ses officiers

puis vers moi. Et d'abord que voulait donc cet homme ? Que répondre, sinon la vérité ?

« — Oui, répondit-il.

« — Qui encore était avec toi ce jour-là ? lui demanda Hussein.

« — Et bien, le lieutenant Bolensk, et le lieutenant Sloventic et... Hussein l'interrompt.

« — Que tous ceux qui étaient avec le commandant Basilevic lors de la prise de ces plateaux et de la première offensive vers la Neretva, en 1992 s'avancent, ordonna-t-il.

« Immédiatement ! ajouta-t-il après un instant de silence en tirant une rafale en l'air.

« Les hommes ne savaient que faire. Quel sort allait leur être réservé ? Tous ou presque avaient été ligotés, leurs mains attachées dans le dos. Fallait-il s'avancer ou demeurer sur place ? Où était la vie, où était la mort, la souffrance, la délivrance ? Comment savoir ? S'avancer et vivre. Rester muet et mourir. A moins que ce ne soit l'inverse. Bouger et mourir. Se taire et survivre. La plupart choisirent comme leur chef la vérité et ceux qui avaient participé à la bataille s'avancèrent, presque tous les cadres et quelques soldats.

« Je m'avançai, moi aussi. J'étais présent également lors de cette attaque. J'étais déjà un observateur, mais j'étais là. Hussein me lança alors un regard foudroyant et je compris que le pire allait arriver. Aussitôt, les officiers de Hussein séparèrent Basilevic et ses soldats des autres qui furent escortés en dehors du village. Je ne sais pas ce qu'il sont devenus. Peut-être sont-ils morts, ou bien ils sont retenus quelque part ? Je n'en sais rien. En tout cas je n'ai entendu aucun coup de feu dans cette direction.

« Voyant cela, les soldats qui étaient restés autour de Basilevic commencèrent à souffler, croyant que les autres allaient être fusillés dans la forêt. Bouger et survivre.

« Ils allaient vite déchanter.

« Hussein s'approcha de Basilevic. Il le regarda droit dans les yeux, sa figure à quelques centimètres de la sienne et soudain lui décocha un formidable coup de la crosse de son fusil à travers le ventre. Basilevic s'affaissa en gémissant.

« — Basilevic, sale porc, tu es condamné à mort pour avoir assassiné mon village, ma famille et emmené mes sœurs et ma future femme. Ainsi que tous ceux que vous avez lâchement assassinés durant toutes ces années. Et vous tous subirez le même sort !

« Puis il s'approcha de moi.

« — Quant à toi, je te tiens pour un porc aussi, comme tous ceux de ta race qui sont tous complices de qui s'est passé ici. Mais un petit porc. Je n'oublie pas que tu as essayé de t'opposer au viol collectif de mes sœurs, de ma femme, lorsque ces salauds les ont enlevés.

« C'était exact. Je ne me souvenais plus de cet incident. Je m'étais violemment opposé à Basilevic et à Talic qui avaient massacré tout un village parce que des bosniaques nous avaient attaqués à quelques kilomètres et ils avaient enlevé ces filles. Quel souvenir horrible ! Il me rappelait les histoires des allemands et des oustachis que mon père me racontaient pendant l'occupation nazie...

« Le lendemain du massacre de ce village, j'avais essayé d'empêcher ce viol collectif mais un soldat m'avait assommé. Basilevic avait fait semblant de s'excuser en me retrouvant mais il en était complice. Comme son adjoint,

Talic. Comment Hussein l'a-t-il su, je l'ignore. Mais ça m'a sauvé la vie avant-hier.

« — Si tu veux vivre, me dit-il, tu dois rechercher ce que sont devenues ma femme et mes sœurs.

« Cette question! Comment pouvais-je le savoir !

« Basilevic le savait peut-être mais me le dirait-il ?

« Hussein promet de lui accorder la vie sauve. Basilevic en aurait fondu de peur. Le petit employé des postes avait repris sa place, chassant le terrible milicien.

« — Nous les avons relâchées après six mois et elle sont reparties pour une zone musulmane de sécurité. Gorazde ou Srebrenica, geignit-il.

« — Gorazde ou Srebrenica ? gronda Hussein.

« — Srebrenica, je crois, elles étaient reparties avec un convoi de réfugiés.

« *Les salauds*, me disais-je. En fait de convoi de réfugiés, il devait s'agir de pauvres gens expulsés de leurs maisons après avoir été soigneusement pillées ou occupées par leurs voisins serbes, les femmes violées, les enfants assassinés. Quant aux six mois passés en la compagnie de Basilevic et de ses hommes, on imagine à quel usage, pour quelle violence, quelle déchéance, quelle déshumanité ils avaient servi. Des esclaves, voilà ce qu'elles étaient devenues. Des esclaves sexuelles.

« Hussein n'était pas dupe de cette histoire. Il savait parfaitement ce qu'elles étaient devenues et quel sort leur avait été promis. Il s'avança vers Basilevic, le regarda longuement. Puis, reculant, il lui cracha au visage, épaula son court fusil d'assaut et tira une longue rafale. Droit dans son visage. Le corps sans tête de Basilevic roula à ses pieds tandis que les autres soldats commençaient à s'agiter.

Agitation vite réprimée par les soldats d'Hussein à coups de crosse.

« C'est alors qu'il m'a attaché sur ce fauteuil, « *afin que je ne manque rien du spectacle* » m'a-t-il dit en ricanant, l'air mauvais.

« Et il s'est dressé devant chacun des serbes. Il les a regardés dans les yeux et a fusillé lui-même un par un les cinquante hommes qui s'étaient signalés comme ayant massacré et violé sa famille, en commençant par les officiers. La plupart des hommes pleuraient, d'autres hurlaient au milieu des rafales vengeresses de Hussein.

« Et lui, imperturbable, tuait un serbe, s'avancait devant le suivant, le regardait dans les yeux et le tuait à son tour. Certains tentaient de se jeter à terre mais ils étaient retenus puis soutenus par un soldat d'Hussein. Ils refusaient souvent de le regarder alors il relevait leur tête d'un coup de poing dans le menton ou en leur tirant les cheveux. Il voulait tous les regarder, croiser leurs yeux, y plonger les siens, échanger les haines, comme pour y puiser la source de ses malheurs et de sa rage, et les exorciser.

« La même scène se répéta pour tous les soldats. C'était horrible. Cela dura plus de deux heures. Et je ne pouvais pas bouger. De temps en temps, il se retournait et me regardait comme pour me signifier quelle chance j'avais et quelle reconnaissance il me portait de m'être élevé, même insuffisamment, contre la barbarie de ses condamnés. Mais n'était-il pas aussi barbare qu'eux?

« Puis il est parti avec ses hommes, dans l'après midi, en me laissant là, sur mon fauteuil, seul face à tous ces cadavres, jusqu'à ce que vous arriviez. C'était il y a deux jours.

*

Personne ne soufflait mot. On aurait entendu un brin d'herbe pousser, une étoile filante filer, une étincelle étinceler. Atisevic avait les yeux fermés. Il revoyait les fantômes qui l'avaient hanté toute la nuit.

Les soldats se demandaient eux aussi s'ils ne rêvaient pas, si ces horreurs s'étaient vraiment ainsi déroulées. Il leur suffisait de se rendre sur la place, dehors, pour s'assurer que ce n'était pas un rêve, un cauchemar plutôt, mais une réalité tangible, et olfactive en outre.

Lemercier et Rahya commençaient à mieux comprendre. Ainsi, tout ceci serait une vengeance, une simple et terrible vengeance, mais organisée à une échelle gigantesque et une intensité sans égale. Mais une vengeance abominable. Encore qu'ils se demandaient ce qui était véritablement abominable. Était-ce Hussein qui avait procédé à ces exécutions des plus sommaires, sans le moindre procès ? Sans doute les hommes qu'il avait tué était coupable de crimes atroces, mais peut-être que certains d'entre eux étaient innocent du crime dont il les accusait. Était-ce le procédé lui-même, guère plus évolué que celui que les serbes avaient eux-mêmes employés contre son village ? Était-ce la sourde poursuite de ce but vengeur dans lequel il avait placé toute son énergie, toute son âme, pour lequel tous ses hommes et lui fournissaient leurs efforts depuis tout ce temps ? N'étaient-ce pas les serbes eux-mêmes qui étaient abominables parce qu'ils étaient à l'origine de ce cycle infernal de violence donnée puis rendue, en un échange inhumain ? Ils s'ébrouèrent. Fermèrent les yeux. Il

était trop tôt sans doute. Il regarda Marie et évita de se poser la question de ce qu'il pourrait faire si on lui faisait subir le sort de l'amour perdu d'Hussein.

*

Au bout de quelques minutes de ce pesant silence, Rahya décida de le briser pour poser une question qui lui brûlait les lèvres.

— Pardonnez-moi, colonel, mais vous avez parlé d'un certain Talic. Un adjoint de Basilevic à l'époque. Est-ce du colonel Talic dont il s'agit, en poste en France?

— Oui c'est lui. Ce n'était pas vraiment un adjoint. C'est un de mes compatriotes. Un serbe de Serbie. Un furieux. Il fait partie des meilleurs soutiens de Karadzic et Mladic dans l'armée de Serbie. C'est lui qui fut à l'origine de l'envoi de troupes Yougoslaves en Serbie, Drakkan et beaucoup d'autres, moins célèbres mais tout autant assoiffés de sang. On dit qu'il avait lui-même organisé des expéditions en Bosnie et qu'il y participait parfois, avec son acolyte, Golovic. Celui-là faisait également partie du massacre du village de Hussein. Ils ont été récompensés pour leurs états de services en Bosnie. Ils m'ont succédé comme attaché militaire à Paris. Ils sont d'ailleurs actuellement en poste à notre ambassade à Paris

— Etaient.

— Comment ?

— Ils étaient en poste à Paris. Talic est mort devant chez lui dans un attentat début juin. Avec ses deux gardes du corps. Une roquette a été tirée sur sa voiture, en pleine rue. Et son adjoint a été assassiné quelques minutes après

devant l'Ambassade de Yougoslavie.

— Mort ? Talic est mort ? Et à Paris ? Je l'ignorais. Je ne vais pas le pleurer, c'est certain. Mais si je me doutais ! A Paris ! Tué par une roquette ? Avez-vous retrouvé ceux qui ont fait le coup ? Non ? Est-ce que ce ne serait pas un coup des bosniaques, Hussein peut-être ?

— Nous n'en savons rien précisément. Mais c'est ce que je commençais déjà à croire, avant de venir ici répondit Jacques. C'était également l'idée des policiers de la DST qui menaient l'enquête. Mais c'était il y a près d'un mois. Une éternité. Je ne sais pas du tout où ils en sont de leur enquête. Le commissaire de la DST qui s'en occupait a été, comment dirais-je, une victime collatérale du conflit bosniaque. Maintenant je suis de plus en plus persuadé que Hussein a sinon commis, du moins téléguidé l'opération. Grâce à son frère Josip sans doute. On n'avait guère de piste à Paris. Juste des intuitions. Maintenant c'est très clair. Talic et Golovic étaient certainement présents lors du massacre de ce village. C'est la raison pour laquelle Hussein a envoyé son frère pour organiser leur exécution. Il me faudrait retrouver Hussein pour lui parler et obtenir confirmation de tout cette histoire.

— Ce ne sera sûrement pas facile, bondit Bonnard, il a dû partir pour Srebrenica, rejoindre sa femme !

— Oh, Bon Dieu. Vous avez raison, Mar... Euh commandant. Nous sommes le 4 juillet. Il a deux jours d'avance.

« Fayard ! Cria Lemercier. Adjudant-chef Fayard ! Où est-il passé, sacré bon Dieu. Ah, vous voilà Fayard. On part le plus tôt possible. Direction le nord-est. Srebrenica. A toute bombe ! Mais d'abord on enterre les corps ici. Rahya,

je veux être à proximité de Srebrenica le plus tôt possible. Dès qu'on sera à une dizaine de kilomètres, tu nous mettras en contact avec le général Delouvrier afin qu'il nous obtienne la possibilité de pénétrer dans la zone de sécurité. Ce ne sera pas de la tarte. Les serbes amassent des troupes pour forcer les zones de sécurité. Il faut à tout prix qu'on y parvienne avant qu'ils entament leur attaque.

Un homme et une femme

SREBRENICA, 6 JUILLET 1995

29. Comme le soupçonnait Lemer cier, Hussein avait fini par se réfugier à Srebrenica. Il pensait y retrouver sa fiancée Souraya et ses sœurs, but de toute l'aventure qu'il avait choisi de vivre et pour laquelle ses soldats, qui pour l'essentiel avaient subi à peu près les mêmes blessures, avaient accepté de le suivre.

Dans la matinée du 5 juillet 1995, Lemer cier, Rahya, Bonnard et toute sa petite troupe quittaient Ljuta, franchissaient les montagnes en direction de Srebrenica, laissant Atisevic avec une gourde et quelque nourriture à un poste serbe sur le chemin pour qu'il puisse rejoindre Pale, puis Belgrade. Lemer cier avait décidé de ne pas attendre car Hussein et son bataillon avaient près de deux jours d'avance sur lui.

Alors qu'une troupe de quatre ou cinq cents bosniaques ne devait pas passer inaperçu, tout se passait comme s'ils s'étaient évanouis dans la nature. Nul ne les avaient vu

passer, nul indice de leur progression vers Srebrenica, si c'était bien vers Srebrenica qu'ils se dirigeaient ! Peut-être était-ce une fausse piste que Hussein avait volontairement laissée à Atasevic avant de partir, pour tromper tout poursuivant éventuel. Lemerancier essayait d'éviter de se brouiller l'esprit avec toutes ses questions, en maintenant le cap qu'il s'était fixé : direction Srebrenica, le plus vite possible.

Le convoi de Lemerancier allait aussi rapidement qu'il le pouvait, retardé par le mauvais état de la route, bien qu'en ces premiers jours de juillet, le soleil avait bien séché les chemins terreux. Les blindés soulevaient des nuages de poussière qui aveuglaient et asséchaient la gorge des soldats qui étaient aux postes d'observation sur les tourelles, malgré leur lunettes et leurs foulards. Ils étaient également constamment arrêtés par des contrôles bosniaques puis, une fois parvenus dans la zone serbe, après Sarajevo, par d'autres contrôles, serbes cette fois.

Vingt-quatre heures plus tard, Lemerancier arriva au nord-est de l'enclave de Srebrenica, à quelques kilomètres du petit village de Nova Kasaba. Presque en vue de Srebrenica. C'était le matin du 6 juillet 1995. Un important barrage serbe, plusieurs chars, des dizaines et des dizaines de soldats sales et débraillés, le fusil en bandoulière barraient la route, faisant signe, menaçants et mauvais, à Lemerancier de faire demi-tour. L'endroit puait la guerre. On entendait les chars et les canons bombarder la ville du haut des collines. On devinait les hurlements des civils sous les bombes, comme si les fumées noires qui suivaient les explosions véhiculaient ces cris.

Lemerancier n'avait aucun doute sur ce qui allait se passer :

les serbes allaient gentiment procéder à leur démentielle épuration ethnique. IL ne se doutait pas qu'il était loin du compte. IL ordonna à sa compagnie de se retirer de quelques kilomètres et parvint à obtenir le général Delouvrier par la liaison satellite sécurisée que lui avait fournie Jestrin. Il l'obtint plus rapidement qu'il ne l'avait escompté. Le général était à son bureau.

— Mon général, c'est Lemerrier.

— Lemerrier, où êtes vous donc ?

— Au bout de ma route, je le crains, mon général.

— Vous avez retrouvé Hussein ?

— Non mon général. Mais presque. Je suis en principe à quelques kilomètres de lui. Je le piste depuis Konjic. Hussein était bien sur place. A Ljuta, ce petit village voisin de Kalinovic, comme on le pensait depuis le début. Il l'a pris d'assaut puis ravagé le village, il y a quelques jours. Il a tué tous les miliciens serbes qui y étaient stationnés et qui avaient participé à l'attaque de son propre village, au début de la guerre, il y a près de trois ans. Mais tout cela n'a sans doute rien à voir avec une opération terroriste de grande envergure. C'est une simple vengeance. Organisée par une armée privée. Celle de Hussein. Il nous reste maintenant à retrouver Hussein pour mettre un point final à toute cette histoire. Il serait parti vers Srebrenica.

— Srebrenica ? Aïe, aï, aïe...

— Qu'est-ce qui se passe ici, mon général ? Je suis à quelques kilomètres de Srebrenica seulement et je suis bloqué par une importante force serbe.

— Marie est avec vous Lemerrier ?

— Euh, oui mon général.

— Elle est avec vous, là ? A côté de vous ?

— Non mon général. Elle est avec mon adjoint. Ils étudient les cartes. On a pas envie de se heurter aux barrages serbes et on cherche des itinéraires dérivés.

— Bon ne lui dites pas que vous m'avez eu. Vous comprendrez plus tard, Lemer cier. Mes ordres maintenant. Laissez tomber, Lemer cier. Demi-tour. Ils sont en train d'attaquer Srebrenica. La Force de Réaction Rapide n'est pas prête. Les serbes nous ont pris de vitesse. Nos renseignements, via le général Meyer et les troupes spéciales que nous avons sur place, nous indiquent qu'ils se préparent à liquider systématiquement les zones de sécurité. Nous avons averti les bosniaques évidemment. Ils ne peuvent pas faire grand chose et on n'est pas prêt. Ils ont des otages, ils vont prendre les hollandais en otage, on est encore dans le processus des résolutions antérieures des Nations-Unis. Enfin, bref, je ne vais pas vous faire une plaidoirie J'essaie de négocier avec Mladic depuis un mois, j'ai promis qu'il n'y aurait pas de frappes aériennes, mais c'est cuit. On s'est fait avoir, je me suis fait avoir. Retournez immédiatement sur Sarajevo, Lemer cier.

— Mais mon général, ils attaquent Srebrenica et on ne va rien faire...

— Laissez tomber, je viens de vous le dire. On *voudrait* faire quelque chose mais, en l'état de la préparation de cette Force, on ne *peut* rien faire. L'état major avait prévu d'accélérer sa formation pour être opérationnelle mi-juillet. Quelqu'un a dû trahir et vendre la mèche aux serbes. Ou bien ils ont décidé de nous défier avant qu'on puisse vraiment réagir. Ce n'est pas moi qui donne l'ordre. Je ne fais que transmettre. Et je peux vous dire qu'à Paris, ils sont furieux de ne pouvoir agir. Il y a des hollandais sur

place. La plupart ont été capturés par les serbes et ont été conduits vers une localité voisine, Bratunac je crois. J'ai demandé des frappes aériennes. On va les bastonner. Mais les renseignements que Meyer m'a confiés ne sont guère encourageants. Les serbes semblent avoir pris en compte l'hypothèse de ces frappes et avoir décidé de passer outre. Je crois vous avoir tout dit, Lemer cier. Demi-tour, mon vieux, immédiatement.

— Bien, mon général. A vos ordres, mon général.

— Non, non Lemer cier, ce n'est pas sur ordre, c'est par dépit.

*

SREBRENICA, 18 SEPTEMBRE 1995

Depuis, les serbes avaient été vaincus et on avait découvert une partie de ce qui s'était passé à Srebrenica par des serbes qui avaient disposé de plus d'une quinzaine de jours pour accomplir paisiblement leur minutieux travail d'épuration ethnique, par l'exil ou par le fusil. Depuis, les serbes avaient pris Zepa fin juillet 1995, puis avaient attaqué Gorazde, et avaient tenté d'assiéger Bihac et maintenu leurs attaques sur Sarajevo. Mais les forces gouvernementales étaient parvenues à briser l'offensive sur Bihac et la Force de Réaction Rapide avait enfin été constituée, permettant aux légionnaires français et aux troupes de marine d'ouvrir un corridor vers Sarajevo à travers le Mont Igman, suivant les traces que Siautelle, ses canons et ses hommes avaient victorieusement tracées.

Lemercier s'était concentré sur les recherches que le général Delouvrier lui avaient demandées, à Srebrenica. Samir, le jeune bosniaque que Lemercier et ses hommes avaient capturé près du charnier, plus d'un mois après l'attaque serbe, et qui s'était annoncé comme l'ancien radio du commandant Hussein, n'avait pas bougé. Il se tenait accroupi, devant le feu, une tasse de café dans les mains. Marie le couvait du regard. Un peu d'humanité, de féminité plus exactement, lui paraissait aussi nécessaire qu'un peu d'eau. Ce garçon était en situation d'affectio-déficience chronique majeure. Comme s'il avait traversé un désert de merde, de boue, de mal, de violence pure. Ce seul regard semblait lui redonner quelques couleurs, faire travailler à nouveau les fins muscles qui permettaient de sourire. Il fallait qu'elle fasse attention. Il risquait des courbatures maxillaires.

Lemercier regardait Rahya, songeant toujours à la révélation que le jeune garçon leur avait faite : il avait été le radio du commandant Hussein. Lévesque était allé chercher du café. Il allait faire jour bientôt. La section du lieutenant Gasull venait d'arriver de Srebrenica, accompagnant deux engins du Génie munis de pelles mécaniques chargés de déterrer les corps. Ils venaient d'arriver avec le superintendant Donahue chargé de l'enquête pour le tribunal pénal international, bien que celui-ci n'ait pas encore officiellement donné son accord pour se rendre sur les lieux, et de médecins. Donahue hurlait et trépignait parce que Lemercier ne s'était pas déplacé pour l'accueillir. Lemercier avait décidé de l'ignorer. Ce n'était pas sa mission. Il était chargé de résoudre les assassinats de Paris et de retrouver la trace de

Hussein. Pas de jouer les détectives vertueux pour effacer la honte des crimes de Srebrenica, dont toute l'Europe tairait le nom pour ne pas en assumer la charge. De gros 4x4 suivraient, transportant les équipes de médecins et les autres enquêteurs du tribunal pénal international de La Haye qui devaient les inspecter. Nul ne doutait des résultats de cette inspection. Les témoignages des quelques rescapés étaient suffisamment éloquents. Il avait décidé de ne pas subir une seconde de plus les invectives de ce Donahue et de l'envoyer se faire foutre. C'était encore le plus simple. Rien ne comptait plus pour Lemerancier que de connaître le sort d'Hussein. Avait-il réussi à pénétrer dans Srebrenica encerclée par les forces serbes au moment où il s'était présenté devant la ville ? Qu'était devenu son bataillon ? Avait-il retrouvé sa fiancée finalement ? Et, surtout, était-il resté à Srebrenica ? Avait-il pu échapper au massacre ?

Lemerancier quitta ses pensées rétrospectives et se tourna vers Samir. Il l'imaginait comme la clé de toute son enquête.

— Samir, tu es sûr de ce que tu avances ? Tu étais avec le commandant Hussein ? Qu'est-il devenu ? Il est encore à Srebrenica ? Il a réussi à s'évader ?

C'était vraiment trop de questions trop vite égrenées. Bonnard poursuivait son opération de psychologie visuelle.

— Lévesque, allez chercher l'interprète, s'il vous plaît.

Ils avaient déniché dans la troupe un légionnaire originaire de Croatie. C'était déjà un miracle qu'il n'ait pas déserté, comme l'avaient fait certains, pour rejoindre les diverses unités croates où un grade plus élevé que le sien lui aurait été promis. Mais il préférait la Légion à la

Croatie. *Legio patria nostra*. Il s'apprêtait à rentrer en France, avec son régiment, son temps de séjour achevé. Il en avait fêté la fin avec ses copains et l'avait un peu trop arrosée. De retour à son casernement, il avait rencontré des marsouins, ceux du régiment dont on avait tiré la compagnie de marche confiée à Lemercier. La rencontre avait dégénéré et s'était terminée en bagarre monstre, chaque camp désirant bestialement prouver qu'il était le plus fort, de la meilleure arme. C'était une vieille histoire entre la Légion et les Troupes de Marine. Une vieille et primaire histoire de virilité aussi. Les marsouins s'en était bien tirés, les légionnaires aussi, sauf celui-ci. Il s'appelait Bocic, légionnaire Bocic. La police militaire l'avait retrouvé sur les lieux de la rixe, étendu par terre, saoul ou assommé. Ou les deux. Il avait été conduit au poste de l'officier de permanence qui l'avait enfermé dans une pièce. Il commençait à dessaouler au moment où Lemercier, qui venait de recevoir l'ordre de commander sa compagnie, parvint chez l'officier de permanence pour savoir si le général Delouvrier était arrivé. Pendant que l'officier de permanence racontait l'histoire de Bocic, Rayha avait pensé qu'ils auraient vraisemblablement besoin d'un interprète. Lemercier parvint à convaincre l'officier de permanence de conserver Bocic au frais quelque temps, sachant qu'il serait puni de toute façon. Puis Lemercier réussit à plaider sa cause auprès du général pour qu'il lui soit affecté. Bocic fut donc puni en se voyant confier la charge d'interprète auprès du commandant Lemercier. Cuisante punition ! Elle lui permettait de demeurer quelques semaines ou quelques mois supplémentaires en opération, avec un rôle reposant pour cette bête de guerre.

— Légionnaire Bocic, à vos ordres mon commandant.

— Assieds-toi légionnaire et traduits.

« Demande-lui s'il connaît le commandant Hussein et s'il sait ce qu'il est devenu.

Bocic traduisit la question de Lemercier au garçon qui parut surpris puis méfiant.

— Il demande pourquoi vous voulez le savoir, mon commandant.

— Dis-lui que j'ai beaucoup entendu parler d'Hussein comme d'un grand soldat et d'un grand commandant. Dis-lui aussi que je cherche à le rencontrer depuis la bataille de la Neretva, à Ljuta où il a vaincu les serbes du commandant Basilevic et depuis la mort du colonel Talic, à Paris, il y a deux mois.

— Il dit que si vous savez pour Paris, pour Talic et pour Basilevic, c'est que vous ne voulez pas du bien à Hussein, mon commandant.

— Si. Dis-lui que je cherche simplement à comprendre. Pas à l'arrêter ou le juger. Je suis venu de France simplement pour comprendre.

— Il n'a pas l'air très convaincu, mon commandant, si vous me permettez, osa Bocic. Vous savez, ici, tous ces bosniaques, ce sont rien que des paysans des montagnes.

— Passe-moi tes remarques, veux-tu, légionnaire ? répondit Lemercier. Repose-lui la première question , mais ajoute que je ne lui veux aucun mal, que si je lui voulais du mal, j'aurais raconté à mes supérieurs ce qui s'était passé dans la vallée de la Neretva.

Samir avait toujours l'air aussi sceptique mais l'argument semblait l'avoir frappé autant que le fait que Lemercier semblait savoir tout ce qui s'y était déroulé.

Il réfléchissait. Au bout de quelques minutes, il se leva.

— Il dit qu'il veut bien parler d'Hussein mais uniquement au commandant Bonnard. Mais il veut bien que vous écoutiez, vous, le lieutenant Rahya, Farida parce qu'il est musulman et moi comme interprète. Il dit que si vous êtes d'accord, vous devrez le suivre quelque part, pas loin il dit, pour qu'il vous montre quelque chose en rapport avec Hussein. C'est pas très clair. J'irai pas à votre place, mon commandant.

« Diable, pensa Lemercier. Et si c'était un piège ? Après tout si ce garçon a pu survivre au massacre de Srebrenica, d'autres ont pu l'imiter et pourquoi pas Hussein lui-même et certains de ses soldats ? De toute façon, le reste de la compagnie ne serait pas très éloigné. Lévesque comprendrait qu'il devait se préparer à affronter n'importe quelle situation.

— D'accord, dit-il à Samir, nous te suivons.

*

Bonnard emprunta le chemin suivi par Samir dans la forêt qui contournait Srebrenica par le sud. Lemercier, Rahya et le légionnaire Bocic, qui caressait son Famas prêt à tirer à la moindre menace, les suivaient. Samir marchait du pas d'un vieux marcheur malgré son jeune âge, le dos légèrement rond, le pied sûr, avançant d'une allure régulière, soutenue sans être rapide. Il semblait être plus rassuré maintenant. Il tournait régulièrement la tête vers Bonnard comme pour se ressourcer dans son regard profond et dans le sourire qui ne la quittait pas. Il dit

quelque chose à Bocic.

— Que t'a-t-il dit ? demanda Lemercier.

— Que vous pouvez appeler les soldats pour signaler votre position si vous voulez.

Lemercier s'abstint, pour lui montrer qu'il comprenait la confiance qu'il lui marquait. Samir les conduisait vers une petite bicoque perdue au milieu de la forêt et qui, curieusement, ne semblait pas avoir été découverte par les serbes. Parvenu devant la mesure, Samir se retourna :

— Commandant, commença-t-il, il faut vous jurer.

— Quoi donc, Samir, répondit-il un peu surpris qu'il se mette à nouveau à parler français alors qu'il avait demandé à Bocic de les accompagner.

— Il faut jurer vous pas emmener commandant Hussein.

— Comment ? Lemercier se dressa tentant d'observer derrière Samir, Hussein est ici ?

— Non pas ici mais oui il est ici. Mais vous jurer d'abord.

— Tout ce que tu veux.

— Non vous jurez. Dites je jure.

— Très bien, dit-il en haussant les épaules, je jure que je n'emmènerai pas Hussein et que je ne ferai rien pour le contraindre de me suivre. Maintenant ouvre !

— Voilà le commandant Hussein et Souraya sa femme, dit-il en ouvrant la porte, découvrant deux tas de terre creusés dans le sol de la bicoque.

— Mais ils sont morts ! Morts et enterrés !

— Je jamais dis eux vivants !

— Mais quand et comment sont-ils morts ? Et qui les a enterrés ici ?

Samir répondit.

Bocic dut à nouveau traduire, en maugréant et sans lâcher son arme.

— C'est moi qui les ai enterrés ici. Le commandant me l'avait demandé, en attendant la fin de la guerre pour les ramener dans leur village. Le commandant avait réussi à entrer dans Srebrenica avec quelques uns de ses soldats. Et nous nous sommes mis à la recherche de sa femme. Depuis longtemps, nous avions admis que faire la guerre aux serbes signifiait aussi retrouver Souraya, sa fiancée, mais aussi ses sœurs, les nôtres, celles de beaucoup de soldats du bataillon. C'était devenu le but de guerre du commandant et de tous les soldats du bataillon. Il nous a fallu presque deux jours pour la retrouver avec les sœurs du commandant. Elles se terraient dans les faubourgs de Srebrenica. Il faut dire qu'elles avaient tout subi des serbes. Le commandant a alors voulu vivre avec sa femme comme si la guerre n'existait pas. Ils se sont mariés le jour de l'attaque serbe sur Srebrenica, le 6 juillet 1995. Quand les serbes ont attaqué, le commandant a organisé la résistance mais nous n'avions pas assez d'armes. Alors nous en avons volé aux casques bleus, les hollandais, avant qu'ils soient pris en otage par les miliciens. Nous savions qu'ils voulaient prendre Srebrenica car Mladic conduisait la bataille et il voulait humilier et défier les casques bleus, l'ONU, les américains et les anglais et les français. La ville a résisté cinq jours. Beaucoup sont morts. Les serbes bombardaient la ville qui étaient pleine de réfugiés dans les rues, sous les yeux des casques bleus. Mais pas le commandant Hussein. Ni sa femme. Après que les serbes ont pris la ville, ils ont commencé séparer les hommes d'un côté, tous ceux qui avaient plus de seize ans. et les femmes

et les enfants de l'autre. Et ils ont commencé à tuer les hommes. Ils avaient parqués des gens dans la Maison blanche et dans un hangar près du camp des hollandais, à Potocari. Ils en ont tué à coup de barre de fer près de cinquante. Comme ça, juste pour s'amuser. Les femmes et les enfants sont montés dans des bus. Hussein pensait qu'ils emmenaient les femmes chez eux, dans des bordels, et qu'ils allaient tuer les enfants ou les donner à des serbes et vendre les autres sur le marché, occidental, de l'adoption d'enfants. Il a réussi à s'échapper de l'encerclement avec sa femme. Beaucoup d'autres se sont échappés. Mais pas longtemps. Les serbes ont tués plein d'hommes au fusil. Ensuite seulement, je me souviens le jour, c'était le 14 juillet, comme votre fête nationale en France, il ont rassemblés les hommes à la Ferme de Branjevo et ils les ont tués systématiquement. Comme les nazis pendant la guerre. Tous les autres sont morts dans ces collines, au fond de ces bois.

Hussein et Souraya sont venus ici et ils ont mangé un repas avec du poison et ils sont morts, ensemble. Le lendemain je les ai enterrés dans la maison. Nous avons juré de défendre cette maison contre toute attaque des serbes. Ils ne l'ont jamais trouvée. Mais tous les autres combattants, mes camarades, sont partis ou sont morts. Moi, je suis resté. Je ne savais pas pourquoi. Maintenant que je vous ai rencontré, je sais pourquoi. Bientôt, je pourrai retourner la terre et les emmener dans leur village, près de Konjic.

— Konjic ! Et ce village, Ljuta, qu'il avait sauvagement détruit, en massacrant les serbes qui le défendaient, était donc bien son village.

— Ljuta, c'était le village de Souraya et Jelasca, c'était, à côté, celui de Hussein. Les serbes avaient tué tout le monde là-bas, au début de la guerre. Hussein et son frère Josip s'en étaient échappés.

— Je comprends mieux maintenant, murmura Lemercier. Je ne t'empêcherai pas de les emmener, Samir. Mieux même, je t'obtiendrai un sauf-conduit pour que tu puisses t'y rendre sans encombre dès que possible.

— Merci commandant. Il mit la main dans sa poche et en sortit un objet. Il se tourna vers Marie.

« Tenez, pour vous remercier, c'était la chose à laquelle il tenait le plus avant de retrouver sa femme. Il n'en avait plus besoin. Souraya la tenait de la mère. Il l'avait récupérée dans les décombres de Ljuta. Et il me l'avait donnée. Je pense qu'il serait heureux que vous la possédiez désormais.

Samir remit l'objet dans la main de Marie. Elle ouvrit lentement sa main, sourit. Et le donna à Lemercier en le regardant comme si elle l'embrassait. Lemercier rougit, ouvrit la main, découvrant un bijou.

Une petite croix verte. Une petite croix de malachite aux pattes enflées.